UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

1

SENLIS. — TYP CH. DURIEZ. — A. LE GALLAIS ET Cᵉ, SUCCESSEURS.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

Recueil trimestriel

DE DOCUMENTS POUR SERVIR A LA SCIENCE POSITIVE
DES LANGUES, A L'ÉPIGRAPHIE, A L'ETHNOLOGIE,
A LA MYTHOLOGIE ET A L'HISTOIRE

TOME QUATRIÈME

1er *Fascicule* — *Juillet* 1870

30473

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
15, QUAI VOLTAIRE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedelinguisti04pari

LES PRÉTENDUS THÈMES GRECS

EN -ART

§ 1. En comparant aux nominatifs neutres tels que :

ἧπαρ.....	foie,	κτέαρ.....	propriété,
φρέαρ.....	puits,	οὖθαρ.....	mamelle,
δέλεαρ.....	appât,	ἔδαρ.....	nourriture,
ἄλειφαρ.....	graisse,	εἶλαρ.....	rempart,
στέαρ.....	suif,	ὕδωρ.....	eau,
δέαρ.....	crainte,	σκώρ.....	excrément,

leurs formes génitives :

ἥπατος, φρέατος, ὕδατος, etc.,

l'on en est arrivé à cet enseignement que les thèmes des vocables en question sont ἡπαρτ-, φρεαρτ-, ὑδαρτ-, etc., lesquels, par conséquent, rejetteraient leur *t* aux nomin. et accus., et leur *r* aux autres cas.

Sic Curtius Griech. schulgramm., § 176; Griech. etym., 158, 421, 233, etc.; Clemm Stud. zur griech. und lat. gramm., II, 51; Gelbke, ibid., 31; Ascoli Ztschr., XVII, 405; Walter, ibid., XII, 384; Savelsberg, ibid., XVI, 54; Autenrieth Terminus in quem, 15, Bopp Gramm. comp. trad., I, 351, note, jusqu'à la septième ligne; etc., etc.

§ 2. Déjà j'ai eu l'occasion de protester contre cette manière de voir. J'insisterai aujourd'hui sur mon opposition et produirai plus explicitement les motifs sur lesquels elle se trouve basée.

Mais avant tout, je dois faire remarquer que si je suis arrivé personnellement à la supposition de thèmes ἡπατ-, φρεατ-, etc., d'autres auteurs y avaient déjà été conduits

plus ou moins expressément, plus ou moins généralement.

Ainsi, dans sa Gramm. comp. (trad., I, 350), Bopp, parlant de πρός = *προτ pour προτί, ajoute en note ce qui suit :

« La même opinion est exprimée par Hartung dans « son estimable ouvrage Sur les cas, p. 152 et sui- « vantes. — Nous ne pouvons toutefois approuver l'au- « teur quand il explique également le *r* du mot ἧπαρ « comme venant d'un *t*. La forme sanskrite est *yakṛt* (ve- « nant de *yakart*), foie (également du neutre) ; le latin a « conservé le son guttural dans *jecur*, et le grec a changé « *k* en *p*, comme dans beaucoup d'autres mots. *Jecur* et « ἧπαρ doivent tous les deux leur *r* à la forme primitive ; « quant au *t* de ἥπατος (pour ἥπαρτος), nous le retrouvons « aussi dans *yakṛt*, génit. *yakṛtas*, pour *yakartas*..... « De ce que nous venons de dire pour ἧπαρ, il ne s'en suit « pas que tous les mots analogues, comme φρέαρ, φρέατος, « εἶδαρ, εἴδατος aient eu dans le principe un *r* et un *t* à la « fin du thème. Ils est possible que φρέαρ soit pour φρέας, « qui lui-même viendrait de φρέατ comme κέρας de κέρατ. »

La seconde partie de cette note a le tort de n'admettre que comme hypothétique ce qui est réellement certain ; — la première est plus fautive encore : elle repousse comme erronée une proposition parfaitement juste.

§ 3. En effet, je le répète, les véritables thèmes des mots dont il s'agit sont bien ἡπατ-, φρεατ-, et ainsi de suite. C'est ce que nous enseigne inéluctablement la grammaire comparée.

§ 4. Pour arriver à cette démonstration, l'on me permettra de suivre une par une quelques objections qui m'ont été adressées récemment, dans une communication particulière. Ces objections ont, « a priori, » une grande valeur, car elles émanent d'un linguiste placé tout à la tête de notre science.

§ 5. Première objection. — « Le passage de *t* en *s* à « la fin des mots est fréquent, mais celui d'un *s* en *r* (soit « que le *s* se trouve organique, soit qu'il provienne d'un *t*) « est restreint à l'éléen et au crétois. Je n'en connais au- « cun autre exemple. Et puis comment se serait-il fait que « le *s* terminal tant affectionné, conservé dans des milliers « de cas, ne se soit changé en *r* qu'en cinq ou six occur- « rences? »

A ceci je répondrai : Sans doute le vieil ionien, sans doute l'attique ne connaissent pas en principe cette variade *s* final en *r*, mais enfin en voici une série d'exemples ! De quel droit les repousser s'ils sont authentiques? Le sont-ils, oui ou non? là est la question et pas ailleurs.

§ 6. Deuxième objection. — « S'il fallait admettre « votre interprétation, les voyelles longues de ὕδωρ, σκώρ « seraient inexplicables. Au contraire, elles s'expliquent « fort naturellement dès que l'on part des thèmes ὑδαρτ-, « σκαρτ-. »

Je ne me charge pas d'expliquer pourquoi ces deux *ô*. Mon savant contradicteur se chargerait-il d'expliquer pourquoi nous avons *ă* et non *â* dans ἀλείφατος, ἥπατος ?... Cela nous renvoie « dos à dos. »

§ 7. Troisième objection. — « Le *a*, qui parfois est « long dans φρέατος, reporte à la chute d'une consonne. »

En aucune façon, car si parfois il est long, parfois aussi il est bref tout comme dans ἥπατος, ἀλείφατος !

§ 8. Quatrième objection. — « Dans deux des quel- « ques thèmes en question, les langues congénères nous « présentent en réalité la forme supposée : sk. *yakṛt*, lat. « *jecur ;* — sk. *çakṛt*. »

Ici justement est ma défense, ici est mon argument. En effet, je prétends que *çakṛt-*, et que *yakṛt-*, *jecur* ne nous ramènent nullement à des thèmes en *rt*, mais, au con-

traire, nous conduisent PRIMORDIALEMENT à des thèmes en *t*.

Toute l'erreur, le fait est évident, repose sur la méconnaissance de l'organicisme très-assuré de la voyelle linguale *ṛ* (1).

J'ai insisté sur sa primordialité dans mon opuscule « Racines et éléments simples, » p. 6, en donnant de cette primordialité une preuve bien frappante et que ne peuvent point ne pas accepter ceux dont le siége, comme l'on dit, n'est pas déjà fait. Un *ṛ* organique devient souvent *a* en sanskrit devant les consonnes explosives (de même que *ṛ* sanskrit devient souvent *a* en pâli : cf. Fried. Mueller Sitzungsber. der phil.-hist. classe der Kais. wien. akad. d. wissensch., LVII, 26).

Par contre, *a* organique ne devient *ṛ* en sanskrit que très-exceptionnellement : nous tenons ici deux de ces cas, dans *yakṛt-*, *çakṛt-*.

Examinons l'un de ces deux vocables et ses congénères.

Soit, par exemple, le premier. Je n'hésite pas à restituer une forme thématique commune très-première YAKAT-.

D'après ce que nous savons sur la formation des thèmes (cf. Rev. de Ling., II, 449), sous quelles apparences ce conglomérat primordial pouvait-il se présenter? Sous les suivantes :

1° La forme naturelle YAKAT- ;

2° La forme YAKAS- avec *t* changé en *s* (comme cela est arrivé pour tous les neutres communéments dits en *as* : cf. Benfey Or. u. occ., I, 246; Kuhn Ztschr., XVIII, 398) ;

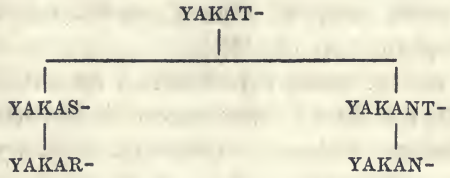
3° La forme YAKAR-, aves *r* pour *s* (consultez Kuhn Beitr. III, 211; Weber, ibid., 392);

4° La forme YAKANT-, qui n'est que nasalisée (renforcée, si l'on veut) de la première : cf. Rev. de Ling., II, 452;

(1) C'est une pure linguale, ne prononcez pas *ri!*

5° La forme YAKAN-, qui n'est qu'une mutilation de la précédente : ibidem. (Ainsi, par exemple, le zend *arṣan-*, le gr. ἀρσεν-, indiquent un * arsan-, pour * arsant-, forme secondairement nasalisée d'un arsat- primordial.)

L'on peut, en somme, établir le thème des possibilités suivantes :



Dans l'espèce, en présence de quelles réalisations d'entre ces possibilités nous trouvons-nous ?

En présence des suivantes :

Nous avons « yakat- » dans le sk. *yakṛt-*, avec *ṛ* = *a*, cf. ci-dessus. — Nous l'avons également dans ἧπατ-, dont le *t* devient *s* puis *r* aux nomin. et acc. Nous avons « yakas- » dans le lat. *jecur* (cf. *robur* = sk. *râdhas-*, n., Kuhn Ztschr., VI, 390 ; Schleicher Cpd., 471).

Nous avons « yakan- » dans le sk. *yakan-* forme parallèle (nebenform) de *yakṛt-*. L'on sait que ces deux thèmes sont « ad libitum » aux cas dits « faibles » (cf. sk. ahas-, m. (1), ahar-, n., ahan-, n., jour ; Bopp Gloss., 31, tous provenant d'un * ahat- ; cf. encore sk. *uṣas-*, f., aurore, usant à l'instrum. plur. du thème *uṣat-* : Schleicher Cpd., 469 in fine). Nous avons encore « yakan- » dans le gén. lat. *jocinoris, jecineris* (Schweizer-Sidler Elem. und formenl. der. lat. spr., 32 ; Curtius, Gr.. etym., 421).

(1) Les noms dits en *-as* sont presque tous neutres. Pourtant il y en a de féminins et de masculins ; cf. Schleicher Cpd., 469 à 477, et ma Gramm. de la langue zende, 73. Mais *ici* le genre neutre est primordial.

Quant aux possibilités thématiques « yakar-, yakant- » nous ne les rencontrons pas réalisées.

§ 9. Parmi les mots grecs plus haut cités, il y en a d'autres que ἧπαρ et σκώρ qui trouvent leur équivalent dans les langues congénères. Par exemple :

οὐθατ-, cf. sk. *ûdhas-*, n., uber, *ûdhar-*, *ûdhan-* (Curtius, Gr. etym., 245 : M. Fick donne la forme thématique grecque légitime, op. cit. 22);

ὑδατ-, cf. sk. *udan-*, n. (Curtius, op. cit. 233; Fick, op. cit. 20; cet auteur donne encore ici le véritable thème grec : comment ailleurs présente-t-il donc « yakart » ?), got. *vatan-*, n., aqua;

ἀλειφατ-, cf. sk. *lêpin-*, m. (nomen agentis), plâtrier, maçon.

§ 10. Des quatre objections l'on peut vraiment dire :

1° Que la première n'en est pas une en réalité ;

2° Que la deuxième a contre elle, et au même titre, son propre argument, ce qui l'annihile ;

3° Que la troisième a le même sort que la deuxième;

4° Que la quatrième, se prétendant basée sur les faits de Grammaire comparée, est précisément ruinée par ces mêmes faits.

§ 11. J'ajouterai ici quelques considérations secondaires.

Tout d'abord je ferai remarquer qu'il serait tout à fait inutile de s'en référer à ποτί vis-à-vis προτί, πορτί, pour en conclure à des ἡπαρτ-, σκαρτ- pouvant perdre leur *r*. En effet, je ne nie point que dans ποτί un *r* ne soit tombé, je ne dis pas qu'il n'y ait pas PU y avoir des thèmes *yakart-*, ἡπαρτ-, *jecurt-*..... Du tout, tel n'est pas ma pensée ! Ces thèmes auraient pu se réaliser, mais ils ne l'ont point fait : c'est leur existence que je nie, non leur possibilité.

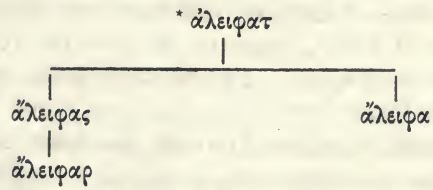
§ 11. Ensuite jattirerai l'attention sur le latin *jecur*.

Comment! la forme thématique primordiale serait *jekurt*!!!

§ 13. En troisième lieu, je rappellerai qu'à côté de δέαρ, δέατος, crainte, nous avons δέος, δέεος (pour * δεεσος). Le thème du premier mot est δεατ-, celui du second est δεες-, forme parallèle (avec $s = t$) du précédent. Ce fait est très-sérieux. — A son sujet Bopp se trompe bien étrangement, lorsqu'il dit, loc. cit. : « Dans certains cas, c'est « le *s* qui a pu être la forme la plus ancienne, de sorte que « les formes αρ, ατ-ος seraient originairement identiques « avec ος, ε(σ)-ος... Ainsi δέαρ, δέατος viendrait de δεας, « δεασος qui a formé aussi δέος, δέε(σ)ος. » C'est précisément le contraire qui est vrai : le thème en *t* est bien plus primordial, absolument parlant, que celui en *s*.

§ 14. En quatrième lieu, je pense qu'il est encore intéressant de porter attention à ce fait qu'à côté du nominatif ἄλειφαρ nous avons la forme ἄλειφας et la forme ἄλειφα. Quelle a été, d'après tout ce qui a été dit ci-dessus, la progression?

Elle a été double, à savoir :



Ce qui s'est passé pour ἄλειφαρ s'est également passé pour ἧπαρ, δέλεαρ, στέαρ, etc..... et ce qui s'est passé pour ἄλειφα s'est passé pour σῶμα (voir Delbrueck Ztschr., XVII, 238), ἅρμα, etc., dont les thèmes sont σωματ-, ἁρματ-, et ainsi de suite.

§ 15. De même que nous avons vu plus haut la concordance de ἡπατ-, οὐθατ-, ἀλειφατ-, etc., avec des vocables sanskrits et autres, de même nous pouvons voir la concor-

dance des thèmes grecs neutres en *t*, ayant ce *t* changé en *s* au nominatif singulier :

γερατ- et γερας- (forme double ! cf. les génit. γέρατος et γέραος = *γερασ-ος, les locat. γέρατ-ι et γέρᾳ = *γερασ-ι), prix, récompense, honneur : — cf. zend *garah-*, n., hommage ;

γηρατ- et γηρας- (forme double ! cf, les génit. en -ατος et -αος = * ασος), vieillesse : — cf. sk *jaras-*, n. (avec maintien de la voyelle fondamentale brève), senectus ;

σελατ- et σελας- (forme double !), éclat : — cf. z. *qarenah-*, n., éclat, majesté ;

κνεφατ- (rare) et κνεφας- (forme double ! cf. les gén. κνέφατος et κνέφαος = *κνεφασ-ος), obscurité, nuit : — cf. lat. *crepusculum*, Curtius op. cit., 657.

Les formes nominatives κνέφας, γῆρας, γέρας appartiennent donc à deux thèmes (l'un, il est vrai, provenant de l'autre), à savoir γερατ- et γερας-, et ainsi de suite.

Si j'insiste sur cette question des thèmes doubles dont il s'agit, c'est que le fait n'est pas admis dans l'enseignement courant. Voici, par exemple, ce que dit M. Curtius dans sa Griech. schulgramm., p. 56 : « τ devient ς aux nomin. « acc. du sing., d'après la règle plus haut posée. Aux au- « tres cas, il tombe toujours en quelques vocables, par « exemple dans κρέας (1) ; en d'autres mots, par exemple « κέρας, les formes avec et sans τ coexistent. » — Dans notre grammaire classique de J.-L. Burnouf, nous lisons : « Pour faire la contraction, on ôte le τ du génitif et des « cas suivants ; puis on contracte αο en ω, αα et αε en α. « On souscrit l'ι dans les cas où il se trouve. »

§ 16. Opérons de même pour des vocables dont la consonnne terminale est tombée au nominatif :

(1) M. Curtius ajoute « σέλας, κνέφας » : cependant σελατ-, κνεφατ- et σελας-, κνεφας- coexistent. Il est vrai que les premiers sont rares. Mais peu importe au point de vue purement linguistique.

ὀνοματ-, nom : — cf. sk. *nâman-*, n.; z. *nāman-*, n.; lat. *nomen-* got., *naman-;* esclav. lit. *znamen-*, n., signe (1) ;

θεματ-, chose placée, proposition : — cf. zend *dâman-*, créature (id est chose constituée) ;

χειματ-, hiver, mauvais temps : — cf. sk *hêman-*, n., hiver.

§ 17. En un mot, il n'y a pas plus de raison à proposer des thèmes ἡπαρτ-, οὐθαρτ-, qu'il n'y en aurait à supposer, d'après κρέας, γέρας, γῆρας, τέρας, κέρας, des thèmes κρεαρτ-, γεραρτ-, etc., ou bien d'après ἅρμα, θέμα des thèmes ἁρμαρτ-, θεμαρτ-.

La consonne finale est totalement sombrée dans θέμα : elle s'est changée en *r* pour *s*, pour *t*, dans ἧπαρ : elle a subi la permutation de *t* en *s* dans γέρας. — En somme, par un précieux hasard, le thème ἀλειφατ- nous offre les trois formes nominatives coexistantes.

§ 18. On voit toute l'importance qu'a le § 8 dans mon raisonnement. Je prie le lecteur de vouloir bien le prendre en considération. Par lui s'expliquent clairement toutes ces formes réellement doubles ou triples,

du sanskrit : *ûdhas-*, *ûdhar-*, *ûdhan-;*
uṣas-, f., *uṣat-* (§ 8) ;
yakṛt-, *yakan-*, foie ;
çakṛt-, *çakan-*, excrément ;
bhavat-, *bhavin-*, étant ;
mâyâvat-, magique ; *mâyâvin-* (i = a), magicien ;
ahar-, *ahan-*, jour ;
arvat-, *arvan-*, cheval ;
dhanus- (u = va), *dhanvan-*, arc ;

(1) Comparez également le thème ὀνοματ- au thème ὀνομαν- qui se déduit de ὀνομαίνω = * ὀνομαν-*γω*, je nomme, j'énonce.

sarpat-, sarpin- (i = a), rempant, serpent;
sarit- (i = a), flumen; *saras-,* lacus;
etc., etc.

du zend : *aogah-, aogar-* (Justi Hdb. 9);
avah-, *avar-*, protection;
taćah-, *taćar-*, course; *taćat-* (nomen agentis : part. prés.);
baodhah-, connaissance; *baodhat-* (nomen agentis : part. prés.);
raoćah-, éclat; *raoćat-* (nomen agentis : part. prés.);
etc., etc.

du grec : γερατ-, γεραϛ-;
etc..... Vide § 15.

du latin : { femur, femoris,
femen (inus.), feminis;
etc., etc.

AB. HOVELACQUE.

Février 1870.

DE LA MÉTHODE EN MYTHOLOGIE

(TROISIÈME ARTICLE)

I

Il n'est ignoré de personne que les études védiques forment la base essentielle, fondamentale de la mythologie comparative. Sans ces études, la science des religions,

dans le domaine Indo-Européen, n'est plus qu'un brouillard fantastique présentant les formes les plus étranges, les rapprochements les plus insensés, les concepts les plus grotesques, comme tout ce qui manque de solidité positivement scientifique. Les Védas, où l'on retrouve souvent à peine déformés, souvent même pourvus encore de leur physionomie antique, les mythes organiques de la primitive Arie, les Védas sont la clef magique qui ouvre la porte mystérieuse de l'histoire religieuse de notre race. Ce n'est qu'à l'aide des hymnes védiques qu'on a pu coordonner les croyances de la Grèce et de Rome avec la théologie zoroastrienne et avec les mythes germaniques et skandinaves. Or, il s'est trouvé que de toutes les mythologies Aryennes, soumises à tant de vicissitudes diverses, c'est celle qui est contenue dans les poësies védiques qui est la plus proche de la mythologie organique des Aryas que l'on est en train de reconstituer par le même procédé qui a servi à reconstituer la langue primitive de notre race, cet Aryaque organique, terrain inébranlable de la seule école scientifique qu'il y ait dans la science du langage. De même, l'étude des mythes divers de la race Aryenne conduit à cette connaissance de l'état religieux de nos ancêtres qui démontre si clairement la vérité de la loi du développement théologique en trois phases (1), loi qui permet, en retour, de démêler l'écheveau embrouillé des traditions encore incomplètement étudiées.

L'importance des études védiques est donc incontestable en mythologie. C'est pourquoi je veux résumer ici et présenter aux lecteurs français les travaux de M. John Muir sur les Védas, travaux remarquables qui ont élucidé

(1) Voir l'article premier de cette série dans le tome II de la Revue, page 285.

nombre de points dans cette question védique si pleine d'obscurités et de ténèbres.

II

Parmi les nombreux mémoires dus à la plume de M. Muir, celui qu'il me semble bon de signaler en premier lieu, est celui qui a trait à *l'interprétation du Véda.*

Le choix de ce morceau comme introduction à l'étude de l'œuvre du savant indianiste d'Edimbourgh est trop naturel pour qu'il soit nécessaire de développer ici les raisons qui m'ont fait commencer ce travail par le résumé de ce mémoire.

Deux écoles sont en présence touchant l'interprétation védique. L'une, représentée par Wilson, par son disciple M. Cowell, par M. Goldstücker, tient le plus grand compte des opinions des commentateurs Hindous, et croit que « *Sâyaṇa*, selon l'expression de Wilson, connaissait mieux qu'aucun interprète européen ce que signifiait une expression (védique). » L'autre, qui compte dans son sein MM. Weber, Benfey, Roth, Max Müller, et M. Muir, qui n'est pas un des moindres d'entre eux, estime, que la méthode européenne, que la critique scientifiqne, que la linguistique avec ses lois positives, sont d'une plus grande utilité pour l'interprétation exacte du Véda que les préjugés religieux et les étymologies bizarres des théologiens de l'Inde.

Y eût-il entre la période si reculée où les hymnes védiques furent composés et l'époque beaucoup plus récente où écrivirent les commentateurs, une tradition continue qui perpétua à travers les générations le sens précis et réel des passages obscurs du Véda ? Ou bien, au contraire,

une brêche profonde sépare-t-elle le terrain brahmanique sur lequel se tiennent les Hindous qui interprètent le Véda?

Telle est la position de la question : Si la première hypothèse est vraie, Wilson et son école ont raison, nous devons nous en rapporter à l'exégèse des Hindous ; si elle est fausse, si la seconde supposition est fondée, c'est l'école européenne qui triomphe, c'est à la science de l'Occident qu'il faut s'en rapporter pour l'interprétation du Véda.

Or, il suffit de considérer un instant l'aspect général du brahmanisme, et de reporter ensuite l'attention sur les doctrines du védisme pour être frappé de la différence considérable qui existe entre ces deux états religieux. Et les interprètes européens dominent aussitôt de toute la hauteur de leur science les commentateurs brahmaniques aveuglés de préjugés et remplis de puérilité.

Certes, ceux-ci ne se trompent pas sans cesse; ils tombent souvent juste dans leurs commentaires; mais ce qui est indéniable, c'est que lorsque, dans un cas difficile, l'Hindou présente une solution, et l'Européen une autre appuyée par la science, ce dernier a raison et c'est le brahmane qui se trompe.

Il arrive là, qu'on me permette cette comparaison toute personnelle, ce qui arrive dans la critique de l'Ancien et du Nouveau Testament. Longtemps l'opinion des rabbins, pour l'Ancien, l'opinion de l'Eglise pour le Nouveau, ont fait loi dans le monde hébraïque et dans le monde chrétien. Aujourd'hui, la science moderne a renversé ces édifices peu solides, et on sait comment elle a rétabli l'authenticité des faits, et constitué méthodiquement la critique des livres sacrés juifs et chrétiens.

Telle est la situation des interprètes orientaux et des interprètes européens du Véda.

M. Muir ne s'en tient pas à l'aspect général, il poursuit sa critique à travers les broussailles et les halliers des plus vieux commentaires védiques, c'est-à-dire des *Brâhmaṇas*, des *Âraṇyakas*, du commentaire de *Yaska*.

D'abord la langue des premiers et des plus anciens est très-différente de celle des Védas : « Ils parlent, dit M. Roth (préface du *Dictionnaire de Saint-Pétersbourg*), un langage séparé de celui des *Brâhmaṇas* par un abîme aussi profond que celui qui sépare le latin des hymnes saliens de celui de M. Terrentius Varro. »

La culture théologique est de plus toute autre. « On a complètement perdu de vue, dit M. Max Müller (*Histoire de l'ancienne littérature indienne*), la véritable nature des dieux, mais de nouvelles divinités ont été créées avec des mots qui n'eurent jamais le sens des noms d'êtres divins. »

Enfin, après avoir cité de nombreux exemples qui prouvent le désaccord qui existe entre les Védas et les *Brâhmaṇas*, M. Muir ajoute : « J'ai eu beau me plonger bien loin dans les *Brâhmaṇas*, je n'y ai vu que très-peu de chose qui puisse être de quelque utilité pour jeter de la clarté sur le sens original des hymnes. »

Quant aux *Âraṇyakas*, ils ont été aussi peu étudiés par les Hindous que par les Européens; ils restent donc pour le moment en dehors de la question.

Vient alors la critique du *Nighaṇṭu* et *Nirukta* de *Yâska*. Le premier est un vocabulaire de termes difficiles, le second est une sorte de commentaire du premier. Mais déjà la confusion existait parmi les commentateurs du Véda, et la tradition était perdue, si elle s'était jamais prolongée jusqu'à l'époque brahmanique. Yâska parle de dix-sept interprètes qui l'ont précédé et dont les opinions étaient en désaccord. M. Muir cite de curieux exemples de ce fait.

A plus forte raison, *Sâyaṇa* vivant à une époque considérablement postérieure demeure encore plus incomplet et même erroné. M. Muir prend alors une petite partie de l'œuvre de *Sâyaṇa* et en extrait d'excessivement nombreux exemples d'inexactitude et d'incertitude, et il tire de ce fait cette conclusion : « qu'une traduction du Rig-Véda basée exclusivement sur le commentaire de *Sâyaṇa* ne peut pas être satisfaisante. »

— « Il serait, cependant, présomptueux de nier, ajoute-t-il, qu'il n'y a pas une grande partie de ses interprétations dont on ne puisse tirer un grand secours matériel ; que son commentaire n'a pas été d'une utilité considérable pour faciliter et accélérer l'intelligence du Véda ; qu'il n'a pas éclairci d'un coup bien des points qui auraient nécessité de longues et laborieuses recherches pour être découverts ; et qu'il ne doit pas être consulté sans cesse avant qu'une interprétation fondée sur l'étymologie, sur la forme, sur la comparaison de passages parallèles soit proposée. Un homme raisonnable ne pourrait le nier. Il serait tout bonnement absurde de négliger ce secours provenant d'une grande érudition indienne.

Après tout, cependant, il n'y a probablement que peu de renseignements de valeur à tirer de *Sâyaṇa* qui ne puissent, avec notre science du sanskrit moderne, avec les autres restes de la littérature indienne, avec nos nombreuses connaissances philologiques, être trouvées tôt ou tard par nous-mêmes. Il n'est pas aisé à concevoir que beaucoup d'importants problèmes présentés par l'antiquité védique aient pu ou puissent rester longtemps encore insolubles devant les ressources et les progrès de la science moderne, — la science qui a déchiffré déjà les écritures cunéiformes de la Perse, et les inscriptions sur le roc de l'Inde et qui a découvert les langues qui étaient cachées sous ces caractères mystérieux.

« Mais quelles que soient nos obligations à *Sâyaṇa* ou à *Yâska*, il n'y a pas de raison pour rester stationnaires au point où ils nous ont conduits, si nous avons le moyen d'aller plus loin. Si un élève possède des avantages refusés aux générations antérieures, il est certainement insensé de l'accuser de présomption, quand il cherche à aller plus loin que son maître. Il n'y a pas de déshonneur pour *Sâyaṇa*, si les savants Européens, qui ont commencé par le prendre pour guide, sont devenus peu à peu capables de dépasser ses leçons, et finissent par rejeter, comme erronée, une bonne part de ce qu'ils ont appris de lui. C'est le cours naturel de la science en général, et il n'y a pas de raison pour que la philologie védique fasse exception. »

GIRARD DE RIALLE.

(*A suivre.*)

THIWÂSHA, DIEU DE L'ESPACE CÉLESTE

On connaît la relation laissée par Hérodote de la religion perse (I, 131). Nous lisons dans cette relation le passage suivant :

οἱ δὲ νομίζουσι Διὶ μὲν, ἐπὶ τὰ ὑψηλότατα τῶν οὐρέων ἀναβαίνοντες, θυσίας ἔρδειν, τὸν κύκλον πάντα τοῦ οὐρανοῦ Δία καλέοντες.

Ordinairement l'on traduit cette phrase ainsi :

« Ils (les Perses) ont coutume, se rendant aux sommets « des montagnes, d'offrir un sacrifice à Zeus, désignant

« sous le nom de Zeus l'ensemble de la circonférence cé-
« leste. »

Pour expliquer ce rapport quelque peu surprenant, l'on dit habituellement que, par ces paroles, Hérodote n'a pas voulu laisser entendre que les Perses donnaient au ciel le nom de Zeus, mais bien, simplement, qu'ils désignaient l'ensemble de la voûte céleste du nom de ce dieu qui, dans la mythologie perse, répondait au Zeus hellénique. Comme il est admis généralement, que le nom du Dieu suprême des Erâniens ait été Ahura-Mazda, il en résulterait que les anciens Erâniens avaient donné ce nom à la voûte céleste. L'on a cru encore pouvoir soutenir cette opinion au moyen des Védas : en effet, dans les Védas, *Varuṇa* est le dieu qui embrasse le ciel et *Varuṇa* est, selon l'opinion de quelques savants distingués, identique à Ahura Mazda.

En émettant ces hypothèses l'on n'a fait aucune attention à la littérature érânienne ; or, à notre sens, cette dernière ne confirme point les hypothèses dont il s'agit. Nous repoussons l'interprétation en question du passage cité d'Hérodote, en nous basant sur les motifs suivants :

Tout d'abord Ahura Mazda ne laisse jamais entendre l'ensemble de la rotondité céleste, et cela, ni chez les anciens Erâniens, ni chez les Erâniens modernes. Ahura Mazda apparaît continuellement, au contraire, en tant que créateur du ciel et de la terre :

baga vazraka auramazdâ hya imâm bumim adâ hya avam açmânam adâ.

« C'est un grand dieu qu'Ormazd, il a créé la terre, il
« a créé le ciel, » dit Darius dans l'inscription d'Alvend, et avec ses paroles s'accorde la littérature érânienne. Tout considérable qu'il soit, le ciel est, aussi bien que le moindre grain de sable, une créature d'Ahura Mazda, et Ahura

Mazda ne pourrait être identique avec l'une de ses créatures.

En second lieu, nous remarquons ceci : l'expression Ahura Mazda, ou Ormazd, a eu réellement une signification sidérale; mais, ainsi qu'en témoigne tout vocabulaire néoperse, cette signification n'est point celle du circuit céleste, c'est simplement celle de « Jupiter. » Dans la traduction arménienne d'Eusèbe, nous trouvons déjà Aramazd employé pour désigner Jupiter (édit. Aucher, p. 82), et il en est de même en huzvâresh : cf. l'édition Justi du *Bundehesh,* p. 75. Jupiter étant, chez les Perses, un astre néfaste, on doit être étonné de le voir assumer le nom de la plus haute divinité : c'est ce que les Perses ont bien compris; aussi prétendent-ils que ce mauvais astre a été dépouillé de son nom originaire et a reçu ensuite une bonne dénomination, grâce à laquelle il ne peut être aussi malfaisant (Fragments relatifs à la religion de Zoroastre, p. 5). Pourtant, peut-être dans la réalité des choses les noms de ces astres sont-ils plus antiques que la théorie qui les a faits des êtres mauvais.

Troisièmement, enfin, les Erâniens connaissent effectivement un dieu de l'espace céleste; mais ce dieu ne s'appelle chez eux ni Zeus, ni Ahura Mazda : son nom est *Thwâsha.*

Disons quelques mots de cette divinité.

En général il n'est pas souvent fait mention de Thwâsha. Nous rencontrons son nom principalement dans des invocations, non pas dans ces invocations qui, au premier chapitre du Yaçna, appellent pour le sacrifice les êtres célestes, mais bien deux fois dans le Vendîdâd :

XIX, 44 : *nizbayañuha tu zarathustra thwâshahê qadhâtahê zrvânahê akaranahê vayaos uparô-kairyêhê.* « O Zarathustra! célèbre Thwâsha qui obéit à sa

« propre loi, le temps sans limites, le vent qui effectue « sur les hauteurs. »

XIX, 55. *Nizbayêmi thwâshahê qadhâtahê zrvânahê akaranahê vayaos uparô-kairyêhê.* « Je célèbre Thwâsha « qui obéit à sa propre loi, le temps sans limite, le vent « qui effectue sur les hauteurs. »

Parfaitement analogue est le passage suivant du Sîroza :

I, 21 : *râmanô qaçtrahê vayaos uparô-kairyêhê taradhâtô anyâis dâmān aêtaṭ tê vayô yaṭ tê açti çpeñtô-mainyaom thwâshahê qadhâtahê zrvânahê akaranahê zrvânahê dareghô-qadhâtahê.*

« Pour Râma-qâçtra, pour le vent qui effectue sur les « hauteurs, lequel est placé au-dessus des autres créa- « tures, cette portion de toi, ô vent, qui appartient à l'es- « prit céleste pour Thwâsha qui suit sa propre loi, pour « le temps illimité, pour le temps seigneur des longues « périodes. »

Cette invocation se retrouve, avec d'insignifiants écarts, dans le Sîroza, II, 21.

Nous avons de plus le passage suivant :

(Nyâyish), I, 8 : *vanañtem çtârem mazdadhâtem yaz. tistrîm çtârem raêvañtem qarenañhañtem yaz. thwâshem qadhâtem yaz. zrvânem akaranem yaz zrvânem daraghô-qadhâtem yaz.* « Nous célébrons l'étoile « Vanant créée par Mazda; nous célébrons l'étoile Tis- « trya, resplendissante, pleine de majesté; nous célébrons « le temps sans limite; nous célébrons le temps seigneur « des longues périodes. »

Le seul passage où Thwâsha ne se présente pas dans une invocation est celui-ci :

Yt. X, 66 : *yim haćaiti..... ughremća kavaêm qarenô ughremća thwâshem qadhâtem ughraçća dâmôis upamanô.* « Avec lui (Mithra) sont associés la puissante et

« royale majesté, le puissant Thwâsha qui suit sa propre « loi, le puissant serment du sage. »

Nous ne devons pas prendre ici en considération le passage du Vendîdâd que voici :

III, 149 : *mānayen ahê çpitama zarathustra daêna mâzdayaçnis nars ashaonô framerezaiti vîçpem dushmatemća duzhûkhtemća duzhvarstemća yatha vâtô derezi tâkathrô thwâshem dashinâṭ pairi framerezôiṭ.*

A la vérité, dans ma version de l'Avesta (I, 88), j'ai traduit ces mots par : « Aenlich, o heiliger Zarathustra, « nimmt das mazdayaçnische gesetz alle schlechten gedan- « ken, worte und handlungen eines reinen mannes hin- « weg, wie der starke, schnelle wind den himmel « (Thwâsha) von der rechten seite her reinigt. » — « (O saint Zarathustra! la loi mazdéennne enlève de « l'homme pur toutes les mauvaises pensées, les mauvaises « paroles, les mauvaises actions, de même qu'un vent « fort et rapide, venant de la droite, purifie le ciel.) » Cette traduction est possible, et dans mon commentaire je l'ai encore maintenue : ce n'est que tout récemment que je suis entré en hésitation à son sujet, me demandant si la version traditionnelle ne devait pas avoir la préférence.

La traduction en huzvâresh porte : « O saint Zarathus- « tra! la loi mazdéenne efface toutes les mauvaises pen- « sées, paroles, actions d'un homme pur, de la même « façon qu'un vent puissant et rapide, arrivant avec « promptitude, balaye la plaine (enlève les herbes, etc.). » Il n'y a aucun doute sur la version possible de *thwâshem* par « rapide, » et ce n'est pas par cette raison, que j'ai révoqué en doute la traduction traditionnelle, mais bien parce que *dashina* ne se présente pas autrement que dans le sens de plaine (دشت dasht). Cependant l'on ne peut attribuer à *dashinâṭ* le sens de « venant de droite, » c'est-à-dire « venant du sud, » que par le seul passage dont

nous nous occupons, aussi la manière de voir qu'offre la tradition me semble-t-elle mériter peut-être la préférence.

En ce qui concerne le mot *thwâsha*, nous le rencontrons employé comme adjectif (Yç. XI, 20; yt. X, 52, 53; XIII, 39), comme substantif dans les passages plus haut donnés.

Sous le point de vue étymologique, je suis en plein accord avec Justi : le mot doit être dérivé de *thwakhs*, et la forme primordiale *thwâkhsha* se présente encore çà et là dans les manuscrits. Partant, *thwâsha* se rencontre avec la racine sanskrite *tvax* et est également allié avec le grec τυγχάνω, τυχή (cf. Curtius, Grundz., p. 207, trois. éd.).

De la place donnée à Thwâsha dans l'Avesta, nous pouvons conclure qu'il se trouvait en une étroite relation avec la plus haute région de l'air, avec les étoiles, mais surtout avec le temps illimité : ce dernier nous apparaît presque toujours en sa compagnie. Si nous consultons la tradition en huzvâresh, nous voyons qu'elle rend le mot *thwâsha* par ספאש : c'est là plutôt un décalque, une transcription, qu'une traduction. De même, la tradition néo-perse du Sîroza donne ce mot par *spashâ* ou *spâsh*. Dans sa version sanskrite, Nériosengh n'a eu aucune occasion de le reproduire. La traduction guzerate d'Aspendiârji Frâmji le rend par « ciel » (*âçmân*), Edal (trad. d. Nyâyish) par « circonférence céleste » (*âçmân-nô ćarkh*). Cette dernière version est la plus exacte, et nous ne devons pas tenir *thwâsha* comme un simple synonyme de *açman*, ainsi que nous en avons la preuve par le Vendîdâd (XIX, 118), aussi bien que par le Sîroza où *açman* est également invoqué à côté de *thwâsha*. Dans le dernier livre, *Açman* est même le Génie du vingt-septième jour du mois, tandis que *Thwâsha* est invoqué le quinzième. Il faut donc admettre une distinction réelle entre Açman et Twâsha.

Les écrits plus récents des Parses nous fournissent des renseignements plus intimes sur la divinité dont nous nous occupons.

Depuis long-temps déjà, j'ai émis la supposition que le mot *thwâsha* des anciens idiomes était identique au *spihir* des idiomes modernes. Pott, dans ses *Etymol. Forschungen* (deux. éd., II, 1, p. 614), a protesté contre cette manière de voir : il pense qu'il faut indubitablement dériver *spihir* du grec σφαῖρα, c'est bien là aussi le premier mot huzvâresh, le seul connu jusqu'à ce jour, qui ait été emprunté au grec, et, pour ce motif déjà, je repousse l'assimilation dont il s'agit. En fait, les consonnes acquiescent parfaitement : le *thw* baktrien peut parfaitement devenir *çp* en huzvâresh (voyez ma Huzvâreshgramm., § 24; cf. le vieux baktrien *rathwiskare* ou *raêthwiskare*, et le huzv. *râspîk* [ܪܐܣܦܝܟ] : pour *rapithwina*, peut, au lieu de la forme ordinaire *rapîtpîn*, se présenter aussi *rapîspîn*, comme dans yaç. IX, 37); de même à la place d'un *sh* baktrien médial, c'est-à-dire s'offrant dans le corps d'un mot, l'on peut trouver en huzvâresh soit un *sh*, demeurant, soit un groupe *hr* (§ 24, A. 4), et maintes fois les deux formes font échange, par exemple *ashmok* et *ahrmok*. Mais pourtant en ce qui concerne les voyelles, elles opposent des difficultés : l'on s'attend à *spahr*, mais déjà le Mînokhired aussi bien que le Bundehesh donnent à lire, d'une façon formelle, *spihir;* de même Firdosi qui, pour l'ordinaire, fait rimer ce mot avec *mihr*, ou *ćihr*. Bien que ne pouvant expliquer cette mutation vocalique, je n'abandonne pourtant pas mon étymologie : la différence qui existe entre *thwâsha* et *sipihr* n'est pas plus considérable, en fin de compte, que celle qui existe entre *Varuṇa* et οὐρανός. Au reste, le même changement des voyelles a lieu en *zrâdhô* (cuirasse), *zrah* en arménien, mais *zirih* en néo-perse. Il faut espérer que la linguistique arrivera à

nous donner la clef de cette variation vocalique. Quant au motif qui me fait m'en tenir à mon étymologie, encore que je ne puisse en établir complétement la base, c'est que dans la réalité des faits l'ancien *thwâsha* et le *sipihr* moderne se trouvent en parfaite concordance. Nous avons déjà vu plus haut qu'Edal traduit le mot *thwâsha* par « circonférence du ciel » : de même Nériosengh rend le *sipihr* moderne par *râçigrahaćakra*, c'est-à-dire la roue du zodiaque et des planètes. Par contre, *açman* est interprété habituellement par *âkâça*, espace aérien. Les écrits modernes ne laissent s'élever aucun doute sur ce que *sipihr* ne se trouve bien distinct de *âçmân* le ciel bleu. Tel est l'usage constant que fait de ce mot le Bundehesh, et d'après le petit traité « Ulemâi Islâm » (Fragments relatifs, etc., p. 2), Ormazd crée d'abord le monde spirituel, et avant tout la période de 12,000 années, puis le ciel des sphères (sipihr) auquel se trouvent fixés les astres, en premier lieu les douze signes du zodiaque. La création du monde matériel est beaucoup plus tardive : elle commence par le ciel (*âçmân*), qui est fait d'acier. On voit par là que *sipihr* et *âçmân* sont également distincts quant à leur essence : l'un est incorporel, l'autre matériel. En un mot, Thwâsha ou Sipihr c'est l'espace céleste infini, qui embrasse le monde entier, de même que le fait le temps illimité, et c'est pour ce motif qu'il est toujours associé avec ce dernier. Nous ne saurions nous étonner de ce que le Mînokhired groupe le Sipihr avec le destin (brehineshn). Pour les Érâniens, l'espace céleste et le temps illimité sont les deux puissances qui contemplent avec indifférence le combat du monde. L'évolution céleste, tout comme le cours du temps, procède dans son ordre toujours régulier et ne peut être augmentée ni amoindrie pour le dommage ou le bénéfice des hommes. Cette inflexibilité du ciel nous est également redite par les Néo-Perses, nommément par Firdosi, et nous ex-

trairons quelques passages de son « Shah Nameh. » Le ciel et, à la vérité, le ciel circonvolvant, est assez souvent mentionné. C'est ainsi que Dieu est invoqué au début de l'ouvrage en tant que

خداوند گیهان وگردان سپهر
فروزنده ماه وناهید ومهر

Ce qui signifie : « En tant que le seigneur du monde « (terrestre) et du ciel circonvolvant, l'illumination de la « Lune, de Vénus et du Soleil. »

Dans le cours même de l'histoire il apparaît d'habitude comme le destin inflexible :

گذز نیست از حکم گردان سپهر

C'est-à-dire : « l'on ne peut échapper à la décision du « ciel circonvolant. »

Ou encore p. 458, 10 à compter du bas :

بباشیم تاکار گردان سپهر
چگرنه کشاید برین کار چهر

Ce qui veut dire : « Nous attendrons comment le ciel « circonvolent révélera le visage sur ce fait (quel résul- « tat il aura) ».

De semblables passages sont fort fréquents. Avec Sipihr permutent également *ćarkh*, la roue céleste, *gerdûn,* le ciel, et l'arabe *dahr,* le destin. D'après tous les témoignages des livres perses, et également d'après Firdosi la roue céleste est créée et le créateur se tient au-dessus du destin. Il ne nous est donc possible de grouper Thwâsha aussi bien avec le temps infini (zrvâna akarana) qu'avec la période limitée de 12000 années (zrvâna dareghô-qadhâta). L'épithète de « qadhâta » que reçoit Thwâsha n'est pas en contradiction avec ce rapport, du moment qu'on la traduit par ces mots « suivant sa propre loi. » A la vérité, si, avec Nériosengh, on la rend par

svayaṁdatta « créé par soi-même », l'on se trouve alors amené à la supposition que Thwâsha aurait été précédemment avec Ahura Mazda une divinité ayant son existence par elle-même. Nous ne pouvons décider si, dans le système religieux de Zarathustra, Thwâsha a eu une position ainsi indépendante, mais bien des indices dénotent qu'une partie du moins des Erâniens le plaçaient à la tête de l'ordonnancement cosmique. Tout d'abord rappelons-nous qu'Hérodote pose la circonférence du ciel au sommet du système religieux des Perses. Damascius s'explique encore plus clairement. (De primis pr., p. 384 éd. Kopp) :

Μάγοι δὲ καὶ πᾶν τὸ ἄριον γένος, ὡς καὶ τοῦτο γράφει ὁ Εὔδημος, οἱ μὲν τόπον οἱ δὲ χρόνον καλοῦσι τὸ νοητὸν ἅπαν καὶ τὸ ἡνώμενον.

Par τόπος, espace, l'on ne peut entendre que Thwâsha.

Pour terminer, si nous revenons au passage d'Hérodote, qui a été notre point de départ, je traduirai ces mots : τὸν κύκλον πάντα τοῦ οὐρανοῦ Δία καλέοντες par : donnant à la circonférence du ciel prise dans son ensemble le nom de Dia.

Hésychius les comprenait déjà de la sorte. Il s'en suivrait que les Perses, au temps d'Hérodote, ont appelé le ciel non point Thwâsha, mais bien Dyâus, dénomination qui répond également au nom hellénique Ζεύς.

Friedrich Spiegel.

LINGUISTIQUE TOURANIENNE

DU THEME DU PRONOM DE LA 1re PERSONNE

Le nominatif singulier des Pronoms de la première et de la seconde personne se termine en N, dans la plupart des

langues de la grande famille Ouralaltaique : Mordouine, *moN*, *toN;* Lapon, *moN soN;* Wotiake, *moN toN;* Tchéremisse, *miN, tiN;* Suomi, *miNa*, *siNa;* Esthonien, *miNa, siNa;* langues Samoyèdes, *maN, maNnañ, taN, thaN, taNnañ;* Iakoute, *mïN, heN, aN;* langues Tatares, *miN, meN, siN, seN, biN, siN;* langues Turques, *beN*, *meN, miN;* Osmanli, *beN, siN*.

Parmi les quelques langues qui font exception, se placent en première ligne, le Mandshou et le Tongouse dont les pronoms sont BI, SI et se déclinent ainsi qu'il suit :

	Mandshou		Tangouse	
Non.	BI,	SI	BI,	SI
Gen.	*miNi,*	*siNi*	*miṄi*	*siṄi.*
Dat.	*miNde*,	*siNde*	*miṄdu*	*siṄdu*
Acc.	*miMbe,*	*siMbe*	*miṄawa*	*siṄawa*
Abl.	*miNtshi,*	*siNtshi*	*miṄduk*	*siṄduk*
Inst.....			*miNdji*	*siNdji*

Le simple rapprochement de ces diverses formes prononminales fait naître deux questions étroitement liées l'une à l'autre. 1° Quel est le thème primitif du pronom de la première personne, sa consonne initiale est-elle B ou M? 2° Quelle est la véritable nature de l'N médial qui apparaît aux cas obliques du Mandshou et du Tongouse, est-il organique ou simplement euphonique, et pourquoi n'apparaît-il pas au nominatif?

Castren, qui a découvert la famille Ouralaltaique sans toutefois en avoir été le Bopp et encore moins le Schleicher, s'est posé ces deux questions dans sa dissertation *De affixis personalibus linguarum altaicarum;* mais il n'a pas répondu à la première. Sur la seconde, il a émis l'avis que le thème primitif est Min et qu'après l'élision de l'N au nominatif, M s'est obduré en B. Mais postérieurement à cette dissertation, il a inséré, dans ses notes sur les langues

Koibale et Karagasse, cette phrase que son éditeur, M. Schiefner a restituée récemment, « dagegen geht B oft in « M über, wenn der nachstfolgende vocal ein N (M, Ṅ), « hinter sich hat : z. b, *Bû*, dieser, gén. *Mûneṅ*; *Bis* nous, « Nom. sing. *Min* je. »

J'ajoute immédiatement pour mettre en évidence l'influence régressive de l'N que le B initial de Bû qui s'amollit au gén. *Muneṅ* reparait au dat. *Buga*, pour s'amollir de nouveau à l'acc. *Mune* au Loc *Munda* et à l'Abl. *Mundaṅ*.

Si cette loi d'euphonie n'est pas particulière au Koibale et au Karagasse, le thème primitif dont il s'agit est Bi, contrairement a l'opinion que Castren avait exprimée dans sa dissertation sur les affixes personnels. On va voir qu'en effet cette loi singulière a fait sentir son action dans un très grand nombre de langues Altaiques. Castren lui-même en a constaté des applications dans le dialecte Kotte si étroitement apparenté avec cet Ostiake du Jenissei qui met en défaut la philologie Touranienne. Il l'a également retrouvée encore agissante dans le plus purement Altaique des dialectes Samoyèdes qui est le Kamassintse. Voici comment M. Schiefner s'exprime à ce sujet dans une très remarquable étude publiée dans le tome XV du Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, sous ce titre expressif : *An-und Auslaut bedingen sich gegenseitig*.

« Castren énonce dans sa grammaire Jenissei-Ostiake « et Kotte qui va paraître prochainement qu'un B initial « se change en M quand la syllabe se termine par un N. « Exp. *Battaṅ*, poser, prêter, *Mântaṅ*; *Bapukṅ*, trouver, « prêter. *Mânpukṅ*. On peut ajouter à ces deux exemples, « *Batiaṅ*, frapper, Prétér. *Manatiaṅ*; *Bapi*, il murit, « Prétér *Manapi*. Enfin le Kotte *Mintu*, lui-même, répond « à l'Ostiake Jenisséen *Bienddu*, de même *Mon*, à *Ben*.»

Relativement au Kamassintse, il constate, attribuant le

fait à l'influence Tatare, ce qui n'a rien que de favorable à ma thèse, que cette langue ne tolère pas la présence d'un B à l'*Anlaut* d'une syllabe terminée par un N et que là où ses langues sœurs font usage d'un B ou d'un W ou d'un J elle substitue un M Ex : Yourake, *Wâna*; Tawgy, *Bântu*; Samoyède Jenissei *Baddo*; Kama ssintse, *Muna* (racine.)

Yourake, *Wueno*; Tawgy, *Bân*; Sam. Jenissei *Bû'*; Kam. *Men* (chien.)

Yourake, *Jinéa*; Tawgy, *Bene*; Sam. Jenissei, *Bine*; Kam. *Mina* (courroie.)

Yourake, *Jignei*; Tawgy, *Bintisi*; Sam. Jenissei, *Biggoddi;* Kam. *Münń* (glouton.)

L'Osmanli et le Dshagata, qui disent l'un *Ben*, et l'autre *Bin* (je) sont rebelles à la loi d'euphonie que nous etudions, mais ils sont, à cette égard, en opposition directe avec la plupart des dialectes Tatares, lesquels, selon la remarque de Kasem-Beg cité par M. Schiefner, changent en M, au cas obliques, sous l'influence de l'N, le B initial du pronom démonstratif B*û*. L'Osmanli n'est pas moins en opposition, sur ce point, avec les dialectes Turcs de la Sibérie, notamment avec le Iakoute, en effet à l'Osmanli *Banak*, lieu, endroit, correspondent *Miń* et *Mań*; à *Binmak*, monter, *Minaman*; à *Biń*, cent, *Miń*.

M. Schiefner cite, en outre, cette double loi reconnue par Boethlingk dans sa *Grammaire Iakoute,* § 434, qu'aucun mot Iakoute ne tolère un B à l'*Anlaut* de sa première syllabe quand celle-ci se termine par un N ou par l'un de ses substituts J Ṅ, et que la chute de l'N à l'*Auslaut* de la première syllabe d'un mot a pour conséquence de remplacer à l'*Anlaut*, M par B. C'est ainsi que le pronom de la première personne est *Min* au singulier, et *Bisigi* au pluriel, que la première syllabe du pronom démonstratif est *Bu* au cas indéfinitif et *Man* aux cas obliques, etc.

On ne trouve, du moins à ma connaissance, dans toute la famille Altaique que deux nominatifs sing. dans lesquels l'M apparaisse à l'*Anlaut* sans que l'N soit présent à l'*Auslaut*. Ces formes exceptionnelles sont le Syrjanien *Me* et l'Ostiake ougrien *Ma*. Mais il est à remarquer, pour ce dernier, que l'N apparaît à tous les cas du duel et du pluriel ainsi qu'à l'Acc., au Dat. et au Loc. du singulier. Il est donc dès à présent établi que le thème primitif est celui que le Mandshou et l'Osmanli ont conservé.

Voyons maintenant si l'N des cas obliques du Mandshou et du nominatif dans la presque totalité des langues de l'Altai est organique ou simplement euphonique.

Les désinences des cas obliques du Mandshou BI ne sont que les quatre postpositions *tshi, be*, *de* et *i* qui était primitivement *Ni* ainsi que l'attestent l'emploi simultané des deux formes dans la déclinaison des pronoms démonstratifs et l'existence en Tongouse de la seule forme Ṅ*i*. Or c'est une règle, en Mandshou, qu'une syllabe commençant par une consonne ne peut se lier à une syllabe précédente terminée par une voyelle, qu'à l'aide d'une consonne qui est N devant D, TSH; M devant B, etc. L'N n'est pas du nombre des consonnes qui appellent une consonne de liaison.

Le pronom Bi s'est donc décliné :

bi + N*i* = M*i*N*i*
bi + *de* = M*i*N*de*
bi + *tshi* = M*i*N*tshi*
bi + *be* = M*i*M*be*

De même le Pronom Si, *Si*N*i*, *si*N*de*, *si*N*tshi, si*M*be*, le pronon I (3eme per. du sing.) *i*N*i, i*N*de, i*N*tshi, i*M*be* et le pronom tshe (3eme pers. du plur.), *tshe*N*i*, *tshe*N*de, tshe*N*tshi, tshe*M*be*.

Il est vrai que la déclinaison des pronoms personnels est la seule qui comporte l'intercalation d'une consonne de

liaison entre le thème et la postposition-suffixe, mais cette particularité dont la raison d'être n'a pas encore été indiquée se reproduit en Osmanli, où l'N ne s'intercale que dans la déclinaison des pronoms détachés *O*, *bou*, *chou*, *Guièndi*, *Kendi* et des pronoms suffixes *e*, *ou*, *i*, *u*, *se*, *sou*, *si*, *su*, tous terminés comme les pronoms personnels Mandshoux, par des voyelles. J'emprunte à la grammaire de Viguier, le tableau suivant dans lequel sont classés les suffixes casuels des 12 déclinaisons.

Ire Classe. — Nominatif terminé par une consonne.

Noms et pronoms.

	Nom.	Acc.	Gen.	Dat.	Loc.	Ablat.
1	....	eu	en			
2	....	ou	oun	a	da	dan
3	....	i	in			
4	....	u	un	è	dè	dèn

IIme Classe. — Nominatif terminé par voyelle.

Ire *Division.* — *Noms.*

5	a, e	Ye	nen			
6	o, ou	You	noun	Ya	da	dan
7	è, i	Yi	ni			
8	eu, u	Yu	nun	Ye	dè	dèn

IIe *Division.* — *Pronoms.*

9	e	Ne	nen			
10	ou	Nou	noun	na	nda	ndan
11	i	ni	nin			
12	u	nu	nun	nè	ndè	ndèn.

Il ressort de l'étude de ce tableau 1° que les suffixes casuels des douze déclinaisons sont à l'Acc. *e, ou, i, u,* au gén. *en, oun, in, un*; au datif *a ê*; au Locat. *da, a, ê, dé;* à l'Ablat. *dan, dèn.*

2° Qu'entre le thème des Noms terminés par une voyelle et les suffixes casuels de l'Accus. et du Dat. on intercale la semi-consonne de liaison Y ;

3° Qu'entre le thème des Pronoms terminés par une voyelle et les suffixes de *tous* les cas, on intercale la consonne de liaison N.

Quand on se place à ce point de vue qui est le véritable et que l'on tient compte de ce que les suffixes vocaliques de l'accusatif, du génitif et du datif sont nécessairement des formes dégradées et secondaires, l'unité Altaïque primordiale se révèle dans l'Osmanli et et le Mandshou, aujourd'hui parlés aux deux extrémités du vaste domaine conquis par la famille.

L'état encore bien peu avancé des études Touraniennes ne permet pas de tenter la restitution des formes Turques organiques. Je ne puis donc dire ce qu'a été le pronom personnel Osmanli, avant la dégradation des Postpositions de déclinaisons, cependant je crois pouvois affirmer, eu égard au caractère de simplicité que présente le Mandschou, que le pronom primitif ne différait pas sensiblement de ce qu'il serait aujourd'hui dans le Mandshou, si l'N intercalaire n'avait pas régressivement amolli le B initial, soit : *Bi, Bini, Binde, Bimbe, Bintshi.*

Ma thèse se confirme par la comparaison des Pronoms tant personnels que démonstratifs, en Osmanli et en Koibale. Les suffixes casuels, sont, dans cette dernière langue, au gen. *-neñ* ; au dat. *-ga* ; à l'accus. *-ne* ; au Locat. *-da* ; à l'Abbat. *-daña* ; d'où la déclinaison du nom (sans aucune intercalaire, comme en Mandshou) nom : *Kû*, cygne ; gen. *Kû + neñ ;* dat. *Kû + ga;* Accus.

Kû + *ne* ; Locat. *Kû* + *da* ; Albat. *Kû* + *dańa*, soit, aux cas obliques, *Kûneń*, *Kûga*, *Kûne*, *Kûda*, *Kûdań*.

Voici maintenant la déclinaison du pronom personnel avec intercalation de N devant D du suffixe : nom. *Min*, gen. *Mî* + *neń* ; dat. *Ma* + *ga* ; accus. *Mî* + *ne*; loc. *Mi* + N + *da*; abl. *Mî* + N + *dań* et par assimilation *Mî* + N + *nań*, soit, aux cas obliques : *Mîneń*, *Maga*, *Mîne*, *Mînda*, *Mînnań* (Mîndan).

Quant au pronom démonstratif, il se décline exactement de la même manière, sauf que la consonne initiale B réapparaît au datif. Nom. *Bû* ; gen. *Mûneń* ; dat. *Buga* ; accus. *Mune* ; locat. *Munda* ; abl. *Mundań*.

Le rapprochement de ces formes suffit à démontrer que l'N des cas obliques du pronom personnel et du pronom démonstratif n'appartient pas au thème mais au suffixe casuel.

Que si nous décomposons le pronom démonstratif Osmanli conformément au tableau des désinences de Viguier, nous arrivons à la même conclusion.

Nom. *Bou*, celui ; accus. *Bou* + *nou* ; gen. *Bou* + *noun* ; dat. *Bou* + *na* ; locat. *Bou* + N*da* ; ablat. *Bou* + N*dan* ; soit : *Bou*, *Bounou*, *Bounoun*, *Bouna*, *Bou*N*da*, *Bou*N*dan*.

Reste le Pronom personnel qui est au Nom. *Ben* et aux Cas obliques :*Bèni*,*Bénim*, *Bana*, *Bendè*, *Bendèn*.

Nul doute qu'il se décompose en *Bè* + *ni*, *Bè* + *nim*, *Ba* + *na*, *Be* + N*dè*, *Be* + N*dèn*. Et cependant Viguier le décompose en *Bèn* + *i*, *Bên* + *im*, *Ban* + *a*, *Ben* + *dè*, *Ben* + *dèn!* C'est qu'ayant trouvé *Ben* au nominatif, il a considéré l'N de l'*Auslaut* comme faisant partie du thème, et dès lors a rangé la déclinaison du pronom personnel dans la première classe.

Il ne s'est pas rendu compte d'un phénomène d'adhérence et de paragoge qui s'est produit dans la plupart des

langues altaïques, après qu'elles eurent perdu la conscience de la loi euphonique en vertu de laquelle N s'est introduit dans la déclinaison du pronom. Comme il apparaissait à tous les cas obliques et qu'il présentait ainsi à l'oreille le même caractère de permanence que le thème, cet N euphonique a fini par se confondre avec ce dernier et a passé avec lui dans le Nominatif.

Si Viguier et les grammairiens qui l'ont suivi, avaient analysé le pluriel des pronoms personnels en s'aidant de la méthode comparative, ils auraient facilement dégagé le thème primitif *Bi*. En effet, le pluriel de la seconde personne est, en langue Koïbale, *Silar* qui se décline ainsi qu'il suit : *Silarneṇ*, *Silarga, Silarne, Silarda, Silardaṅ*. Or il est aisé de voir que toutes ces formes sont composées de trois éléments agglutinés à la suite l'un de l'autre : *Si* qui est le thème; *Lar* qui est l'Infixe de pluralité; *Deṅ, ga*, *ne, da, daṅ,* qui sont les Suffixes casuels. Dès lors on ne peut douter que le pluriel de la première personne qui est *Bis, Bisteṅ, Biska, Bistè, Bista, Bistaṅ* ne soit composé des mêmes éléments : *Bi,* le thème ; *S*.., infixe de pluralité ; *teṅ, ka, te, ta, taṅ,* qui sont les Suffixes casuels durs.

S, qui correspond à *Lar* ne peut être que la forme raccourcie d'une particule ayant pour fonction de signifier la pluralité ou collectivité, car c'est une règle dans la famille Altaique que le signe de pluralité s'intercale entre le thème et le suffixe casuel. Il me paraît très-vraisemblable que l'S Koibale est identique à SE mandshou qui sert à former le pluriel. Quoi qu'il en soit de l'origine de cet Infixe, le thème de *Bisteṅ* est *Bi* de même que celui de *Silarneṅ* est *Si*. L'analyse du pluriel pronominal Osmanli ne présente, après celle qui vient d'être faite, aucune difficulté, la déclinaison étant :

Biz, Bizi, Bizim, Bizè, Bizdè, Bizdèn,
Siz, Sizi, Sizim, Sizè, Sizdè, Sizdèn,

Je ne veux laisser ignorer au lecteur ni que cette analyse du pluriel des pronoms personnels est contredite par le savant auteur de la *Grammaire Iakoute*, ni qu'il a été donné par lui une théorie de l'N tout à fait opposée à celle que je viens d'exposer.

Après avoir confessé que les formes turques *Biz* et *Siz* présentent quelque difficulté, Böthlingk se hasarde (doch wage ich) à proposer l'explication suivante : le Z des deux formes est peut-être l'équivalent de l'S de la seconde personne, de sorte que *Bi* + *Z* signifierait moi + toi ; *Si* + *Z*, toi + toi ?

L'explication est ingénieuse, mais l'analyse du pluriel koibale *Silar* suffit poar la rendre inacceptable. L'auteur a donc fait acte de sagesse en prenant la précaution oratoire que j'ai relevée et en ne proposant son interprétation que dans la forme interrogative.

La théorie de l'N s'applique non-seulement aux Pronoms personnels, mais encore à un grand nombre de Noms.

Partant de ce fait qu'en Iakoute et en Mongole des thèmes en N se rencontrent parallèlement à des thèmes sans N, Bothlingk affirme que l'N initial des désinences du génitif et de l'accusatif appartient non à ces désinences, mais au thème, et il explique l'erreur dans laquelle seraient tombés les grammairiens et les peuples eux-mêmes en disant : « Quand les thèmes en N commencèrent « à se raccourcir, on oublia l'origine de cet N, on crut « qu'il appartenait à la désinence casuelle, et de cette « manière, on suffixa la désinence casuelle toute entière « même à des noms qui bien certainement n'avaient ja- « mais eu d'N à leur thème, notamment à des noms em- « pruntés à l'Arabe et au Perse. »

— Man Vergass, als die stamme auf N sich zu verkürzen anfingen, allmahlich den Ursprung dieses N, sah dasselbe als zur Casusendung gehorig an und fügte auf diese Weise die volle Casusendung auch an solche nomina (wie z. B. die entlehuten arabischen und persischen) die gewiss niemals ein N in stamme gehabt haben. — Bulletin historico-philologique de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, tome V. *Bin* et *Bi* seraient, à ce compte, deux thèmes parallèles et *Bin* se serait raccourci en *Bi*.

Je reconnais que le nombre des thèmes en N a dû être, à un moment donné très-considérable et j'explique ce fait que Bothlingk s'est borné à constater, par une règle de morphologie ainsi formulée par Kaulen (*Grammatica Mandshurica,* § 23) : « Ex radice, apposita consonante N « vel syllaba *Bun* derivatur *nomen concretum.* » Ex. : *tatshi* enseigner, *tatshin* doctrine, *gôni* penser, *gônin* esprit, etc.

Tout d'abord il est évident que le thème nu a précédé le thême en N, puisque ce dernier est dérivé, toutefois il est vraisemblable que les thèmes dérivés par N n'ont pas tous conservé ce suffixe morphologique. Il y a donc eu réellement une période pendant laquelle on a pu perdre la conscience de l'origine et de la fonction de cet N. Mais rien ne démontre ni même ne porte à supposer que les suffixes du génitif et de l'accusatif aient été *eñ* et *e* plutôt que *Neñ* et *ne*. Si on argumente, pour l'établir, de ce qu'en Osmanli, ces suffixes sont, pour les noms se terminant par une consonne, *en* et *e*, je reponds que le suffixe Osmanli du datif est *a*. Or dans toutes les langues turco-tatares, ce suffixe a pour forme fondamentale *ka*. L'état actuel de la déclinaison Osmanli, ne peut donc, à cet égard, prévaloir contre les données de la grammaire turco-tatare confirmées par celles de la grammaire tongouse-Mandshou.

Il me reste, avant de finir, à poser, relativement au

thème *Bi*, une question qui intéresse à un haut degré les linguistes de l'Iran aussi bien que ceux du Touran.

A côté de *Bi* pronom personnel se place de lui-même *Bi* verbe substantif en Mandshou. Y a-t-il entre ce pronom et ce verbe identité et, en cas de réponse affirmative, est-ce le verbe qui s'est fait pronom ou le pronom qui s'est fait verbe? A ceux qui voudraient résoudre ce problème, je signalerai comme s'y rattachant étroitement un rapprochement analogue qui s'impose en Osmanli, je veux parler de OL pronom de la troisième personne et de OL *mak*, verbe substantif qui existe en Mandshou sous la forme de *O* et en Tongouse sous celle de *OM*.

LUCIEN ADAM.

BIBLIOGRAPHIE

DIE NEGATION IN DEN SLAWISCHEN SPRACHEN VON FRANZ MIKLOSICK.

IN-4° DE 33 PAGES. WIEN. GEROLD, 1869.

Le nouveau travail de M. Miklosich est extrait des mémoires de l'Académie impériale de Vienne. Il est, comme tous les travaux du savant linguiste, assez difficile à analyser. C'est un recueil immense de faits, d'exemples dont les lexicographes futurs feront assurément leur profit mais que les personnes peu familières avec les langues slaves consulteront difficilement. Les langues slaves, dit l'auteur, ont deux particules négatives *ne* et *ni* : l'une est simple; l'autre est venue d'elle. Le slave n'a pas de particule prohibitive analogue au *ne* : il n'a pas non plus de particule privative comme le grec *a* et l'allemand *un*.

En ce qui concerne l'origine des négations, M. Miklosich admet l'ingénieuse théorie de Bopp et les rattache au thème pronominal *na :* « le mot *na,* dit Bopp, n'est pas à proprement parler une négation, mais un pronom servant à marquer l'éloignement; de ce qu'on me refuse une qualité ou un objet, il ne s'en suit pas qu'on supprime ou qu'on nie cette qualité ou cet objet : on l'éloigne de mon voisinage ou de ma personnalité, ou bien l'on me place d'un côté, et l'idée désignée de l'autre, en montrant la séparation des deux termes. »

M. Bréal, dans la savante introduction qu'il vient de donner au troisième volume de sa traduction, cite avec raison nos locutions modernes « *loin de moi la pensée* » ou « loin de songer à », et les mots à préfixe marquant l'éloignement : scr. *apabhî* sans crainte, allemand *abgunst*, défaveur. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le geste était l'accompagnement obligé de toute racine pronominale (Bopp. édition française, tome III, v. XXXIII). Il est un point cependant sur lequel M. Miklosich se sépare de Bopp. Celui-ci rattache le védique *na,* sicut, à une origine pronominale. M. Miklosich prétend que ce sens s'est développé d'après la négation.

Ces considérations posées, M. Miklosich entre immédiatement en matière *in medias res.* Il démontre que *ni* vient de *ne* renforcé de la particule *i :* puis examine la façon dont la particule *ne* se comporte vis-à-vis des particules *go, že, ni,* de la racine pronominale къ le, du verbe. Dans les langues slaves *ne* se combine généralement avec lui : *nêsme, nesi*, pour *ne jesme, ni jesi* (je ne suis pas, etc.). Le *ne* combiné avec le verbe ne sert pas à nier l'idée mais à la retourner pour ainsi dire (verkehren.) Ex. : paleosl. *velêti,* jubere, *nevelêti* vetare. Le même phénomène se produit pour le substantif. Les exemples abondent sous les mains du savant philologue. Il les em-

prunte non-seulement aux idiomes slaves, mais à toutes les langues indo-germaniques. Le plus souvent il a oublié de les traduire, et cela ne laisse pas que d'être assez désagréable. Tout le monde n'a pas la prodigieuse érudition de l'auteur : le meilleur slaviste se trouvera embarrassé en présence d'exemples empruntés à des langues qui n'ont pas de dictionnaire (le bulgare, par exemple), ou dont l'étude ne rentre pas précisément dans ses attributions. Nous aimerions, quant à nous, une science plus humaine. M. Miklosich ne manque pas à Vienne d'élèves dévoués qui auraient volontiers traduit tous les exemples. Il est un fait sur lequel nous aurions aimé à connaître son opinion. Il constate (p. 24) qu'en magyare la négation se comporte comme dans les langues slaves (stimmt *auffallend* überein.) M. Miklosich ne s'explique pas sur l'origine de cette analogie ; est-elle purement fortuite ? est-elle due à l'influence incontestable que le slave a exercé sur le magyare ? Qu'en pense M. Miklosich ? Nous ne sachions pas qu'il s'en soit expliqué ailleurs.

En somme, c'est là un travail intéressant, qui sera surtout utile aux lexicographes : mais il est sous sa forme actuelle à peu près inaccessible au commun des linguistes. Nous aurions accueilli avec plus de plaisir la préface depuis si longtemps promise du *Lexicon palaeoslovenicum*. Que M. Miklosich nous permette de lui rappeler sa promesse : nous en attendons l'accomplissement avec une respectueuse impatience.

Louis Leger.

BLADÉ. — *Origines des Basques.*

Fruit de quatorze années de travail, ainsi que nous l'apprend l'auteur lui-même, le livre dont nous nous proposons de rendre compte, traite à la fois d'antropologie, d'histoire et de philologie. Nous l'examinerons surtout à ce dernier point de vue, puisque c'est celui qui intéresse plus spécialement les lecteurs de la Revue de Linguistique.

Dans la première partie, intitulée *historique et position du problème,* M. Bladé tente de déterminer quel rôle ont joué les Vascons depuis les temps les plus anciens. Il se montre peu favorable à l'opinion de Humboldt, sur l'extension primitive de la race et des dialectes Vascons. Nous ne pouvons du reste qu'être de son avis, lorsqu'il se refuse à rattacher les Basques aux races du Caucase, de l'Afrique ou à la branche Sémitique.

Je ne m'explique point, en revanche, la haute estime qu'il paraît faire de Graslin. Il reproduit des passages entiers de cet auteur, lequel est cependant loin de pouvoir être considéré comme une autorité, en matière de science.

A la page 68, il nous donne un petit vocabulaire comparé de termes Sémitiques et Basques tiré de Klaproth.

Une connaissance plus approfondie de la langue Eskuara aurait sans doute fait voir à l'auteur à quel point il est fautif. Impossible de rapprocher, par exemple, le Basque *aragia* viande, de l'Hébreu *harag* tuer.

Dans *aragia*, le radical est purement et simplement *Ara* ou mieux *Hara*, qui devait vouloir dire animal, être vivant, peut être identique originairement au radical *Ar,* lequel aujourd'hui ne signifie plus qu'un oiseau mâle. Quant à la finale *Ki* ou *Gi* elle a souvent le sens de morceau, fragment, et par suite celui de « morceau de

viande. » L'on trouve par exemple *Idi*, bœuf, et *Idiki*, morceau de bœuf, viande de bœuf.

Je ne crois pas admissible le rapprochement entre *Umerria,* agneau, en Eskura et le Chaldéen *immera.*

Umerria est une forme syncopie pour *Ume berria*, litt. Produit nouveau, enfant nouveau. Certainement à l'origine il ne s'appliquait point exclusivement aux petits de la brebis, mais à ceux de tous les autres animaux et sans doute même aux enfants nouveaux nés. *Umé* ou *Humé* garde aujourd'hui encore, du moins dans certains dialectes, ce dernier sens. L'identité primitive de l'Arabe *Hilal* croissant, avec le Basque *Illa* ne nous paraît guères admissible elle non plus. En tout cas, nous signalerons ici une faute d'impression propre à dérouter plus d'un lecteur. C'est *lune* ou *mois* que signifie *illa* et non point *une*. Je doute fort que les autres mots donnés dans ce petit vocabulaire soient plus que les précédents, à l'abri de la critique.

Il eut été bon d'ailleurs que M. Bladé indiquât où il l'avait pris. De la sorte, on ne serait pas tenté de lui attribuer la paternité de rapprochements aussi hasardés.

Les critiques adressées par l'auteur à Chaho qui rapproche le Basque du Sanscrit, à dom Bullet, lequel voit dans l'Eskuara, un dialecte celtique, nous paraissent on ne peut mieux justifiées. Nous nous permettrons seulement une petite observation au sujet de la liste par nous donnée de mots Basques se rattachant aux langues Aryennes, Celtiques, Germaniques, M. Bladé néglige de relever quelques erreurs dans lesquelles nous étions tombés. Nous avions rapproché *Asto*, âne, du Persan et du Kourde *Astar*, *Ester*, mulet, avec lequel, sans doute, il n'a rien à faire.

Un examen plus attentif nous a amené à voir dans le mot en question, le Provençal *As*, âne, muni du suffixe diminutif Basque *To*. *Asto* est donc l'équivalent du latin *Asellus*,

plus souvent employé dans le langage vulgaire que la forme simple *Asinus*. Le mot *Haran* se retrouve à la fois en Zend et en Basque, avec le sens de vallon, montagne, mais ces deux idiomes l'ont peut-être emprunté directement aux Sémites (1). Dans *Arren*, donc, il convient plutôt de voir le Béarnais *Arre* (du lat. *Rem*), muni d'une flexion génitive, que le Breton *Arres*, encore. Il n'est pas nécessaire de rattacher directement *phena* (prononcez P'ena) cîme de montagne, au Breton *Penn*, tête, puisque nous trouvons en Espagnol *Peña* qui a le même sens que le terme Basque, et pourrait bien d'ailleurs être pris lui-même à quelque dialecte Celtique. Enfin l'analogie entre le Basque *Thanka*, frapper; *Eska*, demander, et les formes Suédoises *Daenga*, frapper, heurter; *Aeska*, interroger, demander, doit-être considéré comme purement fortuite. Les radicaux eskuaras sont *Than et Es*. Le *Ka* est ici une simple affixe ne fesant point partie du radical et qui souvent sert à former des verbes.

Dans *Es* d'ailleurs, l'on retrouve sous la forme la plus primitive, la même racine que dans l'inusité *Eusi*, parler à haute voix, distinctement; à elle se rattachent les composés *Eskuara*, la langue Basque, litt. l'idiome de ceux qui parlent distinctement, par opposition aux dialectes étrangers, appelés *Erdiara*, litt. le demi langage, la langue de ceux qui ne parlent point clairement, que l'on ne

(1) Au nombre des termes Basques auxquels il serait difficile de ne point attribuer une origine Sémitique, citons *Baitha*, employé souvent en composition, dans le sens de *chez*, *dans*; hébreu *beith* maison. *Dirua*, l'argent monnoyé, de l'arabe *Dirhem*, dérivé lui-même du grec δράχμη — *Hiri* ou *Ili* ville ; en Hébreu et Phénicien *hir* place forte, citadelle.

Leur nombre, en tout cas, semble fort peu considérable, peut-être devons nous y joindre *Nagusia*, le maître (Ethiopien, *Negush*, roi, empereur).

comprend que peu ou point. *Eskalerra*, le pays Basque, pour *Eskuara-Herria*, litt. contrée de l'Eskuara, où l'on parle l'Eskuara. L'*R* est ici devenu *L* en composition, comme dans *Zaldun*, cavalier, forme syncopie, pour *Zamari-dun*, litt. possesseur d'un cheval; *Zaldia*, le cheval de somme, par contract par *Zamari-dia* ou *Zamari-dea*. Cette forme *Eskalerra* a enfin donné *Eskualdun*, Basque, litt. possesseur de l'Eskalerra. Il convient enfin rattacher à la même racine *Es* ou *Eus*, les dérivés *Ezker*, remerciement (le *S* et le *Z* permettent très-fréquemment, et pour des motifs qui ne sont pas toujours purement phonétiques, comme nous le verrons dans un prochain travail.) *Ezkerbage*, ingrat; litt. Sans remerciement.

En revanche, M. Bladé nous adresse un reproche que nous ne croyons point mériter. Il nous demande pourquoi nous prétendons voir le fruit de l'invasion gothique, dans les mots d'origine germanique que nous retrouvons en Basque. Ces termes ont, sans aucun doute, une origine Aryenne. Ne serait-il pas plus naturel, nous dit-il, d'attribuer leur présence en Eskuara aux relations que les Basques purent avoir, soit avec les Celtes, soit avec les premiers Aryas. Pour quelques uns d'entre eux, du moins, la manière de voir exprimée par notre auteur semble bien difficile à admettre, car ils nous apparaissent modifiés suivant les lois phonétiques propres aux idiômes Teutoniques. Tel est le cas, par exemple pour *Gudu*, combat, que nous avons rapproché de l'Islandais *Gudr*. Si ce mot était de provenance exclusivement Aryenne, pourquoi n'aurait-il pas conservé la gutturale forte, qui fesait partie de la racine primitive? L'on pourrait croire, il est vrai, que ces vocables germaniques ne sont entrés en Basque que par l'intermédiaire des dialectes néo-latins. Mais l'on conviendra qu'il serait difficile de vérifier une semblable hypothèse. L'étymologie proposée par M. Bladé pour *Izar*, étoile (*Iz*,

lumière et *Saroa*, nuit) semble, qu'on me passe l'expression, bien tirée par les cheveux, tandis que l'affinité avec le Gallois *Sêr*, est parfaitement justifiée par les lois phoniques propres à la langue Basque. Nous avons établi dans notre travail sur les étymologies Euskariennes que le *I* se trouve souvent employé, comme voyelle prosthétique, par exemple dans *Ichill*, se taire (lat. *Silere*); *Ichtill*, Stillare; *Ibil*, aller, marcher (Ecossais *Pill*; Sanscrit *Pel.*) etc. Il n'y a d'ailleurs que la lune à laquelle puisse convenir cette expression de *lumière nocturne*. Les nuits éclairées uniquement par les étoiles, le sont généralement fort peu et fort mal.

En revanche, nous ne pouvons que souscrire aux observations de notre auteur, relativement aux termes *Bero*, chaud; *Uzt*, récolte; *Hel*, appeler (et encore, sait-on au juste d'où vient le français *Hêler ?)* Je crois plus prudent de rattacher le Basque *Sal*, vendre, à l'Islandais *Sal*, qui a même forme et même sens, qu'à l'Espagnol *Sueldo*.

Une grave objection pourrait être faite ici. Jamais nous n'avons rencontré la diphthongue *ue* du Castillan représentée en Basque par un *a*. Enfin, il fallait écrire *Garkhor*, nuque, et non *Gaskor*. Quelques réserves restent à faire par rapport à la liste de mots Eskuaras d'origine Aryenne, que fournit notre auteur. *Aizkorra*, la hache, semble pour *Aitz-Gora*, pierre élevée (au bout d'un manche), et ne saurait, je crois, être directement comparée au latin *Ascia*, à l'ancien Saxon *Ags*, au vieil Allemand *Achus*.

Arrecha qu'il traduit par arbre est évidemment le même mot que le *Arritza* de Salaberry; mais *Arritza* ne veut point du tout dire « arbre » en général; il désigne simplement l'espèce de chêne qui vient en broussailles. Je serais bien tenté de la faire venir du mot *Garrigue*. Ce ne serait pas le premier exemple que nous fournirait le Basque de la suppression d'une gutturale initiale. La ressemblance avec

le Sanscrit *Rûscha*, le Persan *Arugh*, tronc, souche, serait donc toute fortuite.

J'aime mieux rapprocher directement *Mendi*, du latin *Montem*, que des formes correspondantes du Celtique, du Lithuanien ou du Persan. Le *O* latin d'une syllabe initiale devient *E* en Basque ; par exemple, dans *Leku*, lieu (lat. locum). Sans doute, cette transformation s'est opérée par l'intermédiaire des formes Espagnoles et Provençales en *ue*, *fuec*, *fuego* (lat. *focum)*; *luec*, locum ; *fuente, fontem.*

D'ailleurs le *T* après un *N* devient régulièrement *D* en Basque ; c'est ce que nous nous sommes efforcé d'établir dans notre travail sur la phonétique Euskarienne. Citons par exemple *Harandegi*, boucherie, pour *Haran tegi* ; *Enda* etc. pour *Enta* ; *Elefandi,* éléphant, etc. Une règle toute semblable existe en Grec moderne. Si l'on écrit πάντες, βύζαντιος par un *T,* il n'en faut pas moins prononcer Pandès, Vizandios, etc. *Zaldia* n'a, ce nous semble, rien de commun avec le Sanscrit *Çûlaka.* J'inclinerais à y voir une forme syncope et dérivée de *Zamaria*, pris lui-même au bas-latin *Sagmarius.*

L'étymologie assignée à *Uztarria* nous inspire également bien des doutes. Dans toute la liste proposée par notre auteur, il n'y a que celle *Aitz*, pierre, qui paraisse acceptable. Signalons à la p. 86 encore une faute d'impression ; c'est *Ablek* et non *Abtek* qui signifie gain, profit en Lapon. Nous avions, je crois, oublié de citer la forme caritive *Abletis* à côté de celle en *Tebme.* Ce qui devait rendre la phrase peu intelligible pour le lecteur. Le mot *conjugaison* par nous employé dans le même passage résulte d'une erreur typographique, que nous n'avons pas eu le temps de corriger. Il est mis pour *conjonction*,

Nous reconnaissons que quelques uns des rapprochements par nous établis entre le Basque et les dialectes Finnois, peuvent sembler hasardés. Tel est p. ex. *Ama*, mère, auquel

il conviendrait sans doute de chercher une origine Aryenne, peut-être même Germanique. En tout cas, nous aurions tort de le comparer, comme le veut M. Bladé, au Grœnlandais *Anama*. Ce dernier idiome n'est certainement point Touranien. Par ses caractères grammaticaux, son génie polysynthétique, il se rattache exclusivement au groupe des langues Américaines. D'ailleurs, dans *Anama*, c'est bien *an* et non *am* qui semble le radical.

Nous pensons aujourd'hui qu'il eut été prudent de rattacher le Basque *Aphez* au même radical que notre mot *Abbé*, l'Espagnol *Abad* et qu'il n'a rien à démêler avec les dialectes Kotte et Imbazke. Mais pourquoi M. Bladé écrit-il *Apher* qui n'appartient à aucune langue. Nous n'oserions soutenir davantage l'origine finnoise des mots Basques *Azreba*, sœur, *Azken,* dernier, *Gizon*, homme (peut-être de provenance Celtique) ; *Olh*, avoine (prob. pour *lollium*, ivraie, avec chûte du *L* initial, comme dans *Aderallu*, brique, de l'Espagnol *Ladrillo ; Osto* feuille et le Lapon *Lasta*, Mordvine, *listès*). Ne serait-ce pas un de ces mots pris par les Slaves dès la plus haute antiquité à leurs voisins de race Finnoise. L'on a en Tchèque *Litzky*, feuille ; en Polonais *Lisc*. Je ne sache pas que l'on ait encore trouvé à ce terme une origine Aryenne.

L'étymologie de *Neskato*, jeune fille, servante, est assez curieuse. Ce mot ne dérive point, comme nous l'avions pensé, d'une forme Finnoise, conservée dans le Suomi *Neise*, jeune fille; le lapon *Neith*, vierge; le magyar *Nae*, femme.

Le Basque possède une autre forme *Nerabe,* garçon, serviteur. Nous y reconnaissons le Celtique *Ner* ou *Nyr*, homme, maître et la finale *pe*, sub. Le mot entier signifie donc sous-maître, homme en second. C'est ainsi que l'on a en français sous-préfet, sous-délégué, sous-inspecteur, etc. *Neskato* à son tour est pour *Nerkato*, encore en vigueur dans certains dialectes.

Ka semble jouer ici le rôle de simple dénominative. Enfin *to* est un signe diminutif. Quant à la mutation du *R* en *S*, elle est fréquente en Basque, on la trouve par exemple dans *Oso* ou *Oro*, tout. *Neskato* est donc la petite dame, litt. la femmelette, et par extension la domestique.

En revanche, nous partageons complétement la manière de voir de M. Bladé, en ce qui concerne les termes *Phenze*, prairie (*Ze* ou *Tze* indique souvent la contenance) et *Zapat*, soulier.

Notre auteur cite, d'après Klaproth également, si j'ai bonne mémoire, une liste de mots communs au Basque et aux dialectes Touraniens. Nous ne saurions l'accueillir avec trop de défiance. Sans doute, l'on peut rattacher le Basque *Aita*, père, au turk *Ata*, mais n'avons-nous pas *Tat*, père, en Bas-Breton; *Otetz* dans les langues Slaves? Et qui nous prouve qu'ici l'étymologie Tartare soit préférable à l'étymologie Indo-Européenne? Le turk *Arik* ou *Erik*, prune, n'aurait il pas lui même une origine Indo-Européenne? *Ardia,* brebis, est certainement un dérivé de *Aria,* le bélier, peut-être pris au latin *Aries.* C'est aller chercher des affinités bien loin que de le rattacher à l'Esthonien *Iar* ou au touchi *Arlhe. Eguna*, le jour, n'a sans doute rien a démêler avec le turk tartare, *Gun, Kun*, non plus qu'avec le Tchuktchi (dialecte Groenlandais) *Agü nük. Eguna* dérive d'un radical *ig* ou *ik*, connu je crois dans le vocabulaire Indo-Européen et d'où le Basque a tiré *Eguzkia* ou *Iguzkia*, le soleil, *Ikhusi*, voir ; *Ikhaitz*, charbon de terre (litt. pierre brillante), mal à propos considéré, par Humboldt, comme un radical. C'est *ya* et non point *yan* (forme dérivée) qui constitue le radical du verbe manger. Pourquoi donc le rapprocher du Samoyède *Ieng*? Enfin dans *Seska*, roseau, *Chimista*, éclair, les syllabes *Ka* ou *Sta* ne font point partie de la racine. Ce sont purement et simplement des affixes.

M. Bladé (page 103) traite de mensonge l'assertion de Chaho, relative à l'usage de couvade chez les montagnards Pyrénéens. L'expression semble un peu cavalière, même appliquée à un auteur comme Chaho, dont les assertions ne sauraient généralement être admises que sous bénéfice d'inventaire. Les dernières recherches entreprises par M. Cordier, démontrent assez clairement que cette pratique a laissé des traces dans le souvenir des populations Basquaises. Peut-être même s'est-elle conservée jusqu'à nos jours, dans quelques cantons éloignés.

Notre auteur (p. 107, en note) repousse l'étymologie généralement proposée pour *Ugatza*, mamelle, (*Ur*, eau et *Atz*, doigt, moyeu de roue). Il contient, dit-il, le radical *Ug* que l'on retrouve dans *Ugarria*, abondance. Je crois cette racine *Ug* purement fantastique ; elle est pour *Ur*, eau, avec chûte du R finale et *G* euphonique comme dans *Nigan, in me* pour *Ni an*. C'est ce que prouve l'exemple de *Ugotcho*, brochet, psur *Ur otcho*, litt. loup aquatique. Nous avions dans notre brochure sur les affinités de la langue Basque avec les langues du Nouveau Monde, laissé passer une faute d'impression *Bailthan* pour *Baithan* que M. Bladé a eu bien soin de ne point corriger. Il veut voir (p. 117) dans les syllabes *Ur, Or*, un radical ayant le sens d'animal. Cela ne me paraît vraiment pas soutenable. Il cite à l'appui de sa thèse *Ur-dea*, le porc, *Az-ur-ra*, le renard, *Sat-ur-ia*, la taupe. Mais *Urdea* vient directement du vieux français *Ord*, sale, d'où notre mot *Ordure*, l'italien *Lordura* (avec l'article incorporé). On dit *Aitzeria*, *Atcheria*, le renard, et non *Az-ur-ra*; *Sathorra*, la taupe, et non *Saturia*. Ce dernier mot voudrait dire l'animal nocturne. Mais une telle épithète conviendrait bien mieux aux êtres qui sortent pendant la nuit qu'à ceux qui vivent sous terre. Et en effet qu'entendons-nous en oiseaux de nuit, papillons de nuit, etc.?

Je demanderai, d'ailleurs, si l'on retrouve le radical signifiant « animal » dans *Aitzur*, bêche, *Elhur*, neige. Le système suivi ici par M. Bladé rappelle un peu celui des vieux étymologistes qui fesaient venir *Testamentum*, de *Testatio mentis* et pour être logiques auraient dû rattacher *Calceamentum* à *Calceatio mentis*. L'identité de *Humea*, l'enfant, le petit d'un animal, avec *Semea*, le fils, semble plus que problématique. On ne saurait, dit M. Bladé, ramener à une même racine, le lenapè *Tcholens*, oiseau, et le Basque *Chori*. Ce dernier terme ne s'appliquerait qu'aux oiseaux chanteurs. Je trouve cependant dans Salaberry, *Muru-Chori*, pour moineau; litt. oiseau des murs. Est-ce que le moineau est un animal chanteur. Le rapprochement peut être hazardé, mais à coup sûr, l'objection ne vaut pas grand'chose.

Nous retrouvons à la page 280 le radical *Ya*, manger, mais sous une forme *Jars* qui n'a jamais existé. L'auteur avait sans doute voulu mettre *Yan*; toutefois, ainsi que nous l'avons déjà dit, ce n'est là qu'une forme secondaire. Un peu plus loin, M. Bladé s'occupe de la déclinaison Basque. A l'exemple de plusieurs auteurs, il n'admet point que cette langue possède de cas, dans le vrai sens du mot. Il serait bon néanmoins de s'entendre une fois pour toutes à cet égard. S'il est peu exact de comparer les désinences déclinatives de l'Eskuara, aux flexions actuelles du grec et du latin, il ne serait pas plus raisonnable de les comparer à nos prépositions. On découvre presque toujours en effet un commencement de fusion entre elles et le radical, dont elles ne sont point, à proprement parler, séparables. Toute discussion à cet égard nous paraît rouler sur les mots, non sur les choses. Les idiomes Touraniens, du reste, offrent l'exemple d'une confusion analogue. La perfection du système phonétique en suomi fait que les signes de cas y prennent tout à fait l'apparence de flexions. En Hongrois,

au contraire, ils se trouvent à peine unis à la racine. Ainsi voici deux idiomes apparentés de très près, fesant usage souvent des mêmes désinences, et il nous faudra déclarer que l'un possède un paradigme complet de déclinaison, tandis que l'autre n'a que des particules! Notre langue ne possédant point de terme propre à exprimer la nature spéciale des désinences Basques, nous continuerons à les qualifier de signes de cas, sans prétendre les assimiler néanmoins à ceux des idiomes Aryens. Nous croyons ainsi rester plus près de la vérité que si nous les voulions qualifier simplement de particules. Ces réserves faites, nous convenons qu'il était inutile de leur assigner à chacun un nom spécial. Cela ne fait que surcharger la mémoire, sans rendre plus claire l'étude de la grammaire Euskarienne.

Nous ne saurions partager l'opinion de M. Bladé, qui attribue une origine latine aux désinences *Tanus, Tania*, d'un grand nombre de peuples ou de contrées.

Le latin ne les applique guère qu'aux mots d'origine grecque où le mot *Polis* entre comme second composé, par exemple *Neapolis* et *Neapolitanus*, *Constantinapolitanus*. L'adjectif *Beneventanus* fait exception, mais c'est que le nom de la ville dont il dérive est lui-même terminé en *tum (Beneventum)*. Pourquoi, en outre, l'emploi de cette finale, si rare ailleurs, existe-t-elle presque exclusivement pour les noms de lieux appartenant à l'Espagne ou aux contrées avoisinantes. Lui attribuer une origine indigène nous semblerait plus sage.

Ne trouvons-nous pas en Basque, la finale *ta* appliquée aux localités, par exemple *Khuruze*, croix, et *Khuruzeta*, endroit où il y a des croix?

M. Bladé considère comme peu probantes, les affinités par nous signalées entre les désinences casuelles de l'Eskuara, et celles des dialectes Touraniens. Ces derniers, nous dit-il, sont tellement nombreux qu'ils peuvent se

prêter à tous les rapprochements imaginables. Le critique semble oublier que nous nous en sommes tenus à peu près exclusivement sur ce point, à une dizaine de dialectes appartenant au groupe Finnois proprement dit. M. Bladé paraît croire qu'il existe dans la haute Asie et le nord de l'Europe une foule de dialectes agglomérants ne se rattachant point à la souche Touranienne. Je n'en sais qu'un seul qui soit dans ce cas, c'est le dialecte des Tchouktchis pêcheurs. Il y a loin de cette unité à une multitude. Si notre auteur en connaît d'autres encore, je lui serai obligé de me les indiquer.

Terminons ce long compte-rendu par une dernière observation. M. Bladé ne regarde pas comme très probante la ressemblance du pronom personnel en Basque et dans les dialectes Canadiens (du groupe Algique) parce qu'elle se manifeste également entre le pronom de ces idiomes et celui des Sémites ou des Kabiles. A elle seule, une telle coïncidence n'aurait peut-être point une importance capitale. Mais n'oublions pas qu'en outre le Basque et les dialectes Algiques se rapprochent beaucoup par les caractères essentiels de leur système grammatical. C'est ce qui nous permet, je crois, de les regarder comme unis par un lien de parenté direct.

Disons pour nous résumer que l'ouvrage de M. Bladé, prouve, de la part de son auteur, beaucoup de lectures et même d'érudition. Malheureusement, l'originalité lui fait constamment défaut. C'est surtout une œuvre de compilation et les autorités sur lesquelles s'appuie l'écrivain ne sont pas toujours les meilleures ni les plus sûres. Dans de telles circonstances, le ton parfois aigre et tranchant qu'on lui voit prendre non-seulement vis à vis de Chaho et de M. Garat, mais même d'un savant de premier ordre comme Humboldt, s'explique assez difficilement.

H. DE CHARENCEY.

ÉTUDES SUR L'ORIGINE DES BASQUES, par J.-Fr. Bladé. Paris, 1869.

Voici un livre assez méthodiquement fait mais d'une lecture difficile, un peu long parfois, mais plein d'une ardeur sympathique, en somme fort intéressant, et qui a dû exiger un patient travail : toutes ou presque toutes les publications relatives aux Basques y sont citées, rappelées ou indiquées. Ce livre, qui contrarie des opinions généralement reçues, a été déjà très-vivement critiqué ; des attaques violentes l'ont accueilli dès les premiers jours. Il est vrai que M. Bladé de son côté n'a point toujours ménagé ceux dont il discute les appréciations. Il est vrai aussi qu'il a commis un grand nombre de petites erreurs, dues presque toutes à son inexpérience de la langue basque.

Mais il faut louer sans réserve le sentiment qui a inspiré ce livre : la vraie méthode scientifique n'est-elle pas de contrôler avant de les adopter les assertions de nos devanciers? M. Bl. a voulu examiner et discuter les théories que semble adopter la science moderne sur l'histoire du peuple euscarien, théories émises par Humboldt et reprises par M. Boudard dans sa belle *numismatique ibérienne;* on peut résumer ces théories, qui jusqu'ici n'avaient pas été sérieusement contestées, par les deux propositions suivantes : 1° « Les Basques sont les descen- « dants des Ibères qui formaient la population primitive « de l'Espagne » ; 2° « Les dialectes basques, et par suite « les peuplades ibériennes, se sont répandus sur toute « l'Espagne et jusque dans la Gaule méridionale (Narbon- « naise), qu'ils occupaient encore aux premiers siècles de « l'ère chrétienne ».

Je ne puis suivre pas à pas la discussion de M. Bladé. Je dois me borner à indiquer la division de son livre, à rappeler

succinctement en les reprenant, les discutant et les complétant, s'il y a lieu, les arguments qu'il oppose à Humboldt et à M. Boudard, à donner enfin mon opinion personnelle. Je me propose en outre de m'arrêter sur quelques points secondaires qui ont une importance relative.

Dans sa première partie (historique et position du problême) M. Bl. rattache les Basques actuels aux Vascons d'abord cantonnés au Sud des Pyrénées qu'ils franchissent seulement pour la première fois vers les VIe et VIIe siècles de notre ère. Les Basques, ajoute-t-il, ne descendent point des Cantabres qui étaient Celtes. Le nom primitif de l'Espagne est *Hispania*; le mot Ibérie n'est qu'une expression géographique n'emportant aucune idée d'unité des divers peuples compris sous la même appellation; le témoignage des auteurs grecs et latins nous apprend que dans la Péninsule ibérique, langues, mœurs, etc, variaient considérablement. — La seconde partie (les Basques d'après l'anthropologie, la philologie, la toponymie, la numismatique, le droit coutumier et les chants héroïques) est une sorte de monographie du peuple basque; M. Bl. montre qu'on ne trouve, en dehors de sa langue, rien de particulier chez ce peuple qui a subi sous tous les rapports l'influence des races qui l'ont successivement entouré. — C'est dans les chap. III de la première partie et IV de la seconde que sont examinées les théories ibériennes.

Je ne vois pas trop quelle importance il peut y avoir à connaître le nom le plus ancien de l'Espagne, c'est-à-dire à rechercher si elle s'appelait primitivement Ibérie ou Espagne. Il est bien certain que les récits des historiens ou des géographes grecs et latins sont insuffisants pour prouver l'unité de race des populations qui l'habitaient. Humboldt est le premier à dire que le nom des Ibères est plutôt géographique qu'ethnographique. Aussi M. Bl. affirme-t-il que le mot Ibérie n'était nullement un nom de peuple.

Quant à M. Boudard, il dit que ce mot est dû à une erreur des Grecs : «Lorsqu'ils arrivèrent à l'embouchure de l'Ebre, « soit celui du Nord, soit celui du Sud, ils durent deman- « der le nom de la rivière ; on leur répondit *Ibay* ; c'était « un nom générique qui s'appliquait à un cours d'eau..... « ils durent s'informer ensuite du nom de la peuplade qui « habitaient sur les rives de l'*Ibay*, on leur répondit « *Ibaïar*, d'où ils firent *Iberos,* et ils donnèrent au pays « le nom d'Ibérie, ce dont les indigènes ne se doutaient « guère». (*Note sur les études de M. Bladé,* Béziers, 1870, p. 6.) Ce raisonnement ne me paraît très-scientifique.

M. Bl. oppose à Humboldt et à M. Boudard deux sortes d'arguments. Je n'examinerai pas les premiers tirés de l'étude des textes grecs et latins : par cette discussion, M. Bl. veut établir que les Celtes occupaient la plus grande partie de l'Espagne, que les Vascons seuls sont les prédécesseurs directs des Basques actuels, que par suite la langue basque n'a guère été parlée en dehors de son territoire actuel; M. Bl. refuse aussi de croire à l'existence des Celtibères. Je laisse aux personnes compétentes le soin d'examiner et d'apprécier ces conclusions. M. Boudard vient de publier en réponse à cette partie de la discussion de M. Bl. une petite note que je citais plus haut; je regrette beaucoup qu'au lieu de discuter et de réfuter les objections de son adversaire, M. Boudard ait consacré la plus grande partie de sa brochure à montrer que M. Bl. a reproduit les raisonnements déjà mis en avant par Graslin (*de l'Ibérie, Paris,* 1838, *in*-8.)

Mais la question se représente sous un autre aspect. Y avait-il une langue ibérienne ? y avait-il une langue unique et spéciale parlée dans toute l'Espagne ? était-ce un idiome parent de l'euscarien moderne ? Humboldt et M. Boudard se sont particulièrement occupés de répondre à ces questions : ils ont examiné dans ce but les anciens monuments

linguistiques de l'Espagne, les noms de lieux conservés par les écrivains grecs et latins et les légendes monétaires.

Humboldt recueille tous les noms de villes, de montagnes, etc., donnés par les anciens géographes, et raisonne de la manière suivante : si ces noms peuvent s'expliquer par la langue basque, s'ils sont analogues aux noms de lieux actuels du pays euscarien, il sera probable que toute l'Espagne parlait jadis une langue, ou plusieurs langues parentes, dont le basque actuel est le représentant. Impossible de mieux poser la question. Or, il est certain que beaucoup des explications de Humboldt paraissent convaincantes, mais beaucoup d'autres sont manifestement forcées et insuffisantes ; de plus, Humboldt ne savait point assez le basque, sur la grammaire duquel il n'avait que des idées générales et dont le vocabulaire lui était en grande partie inconnu. Aujourd'hui même, il est peu de personnes capables d'affirmer positivement qu'une expression donnée est un nom de lieu basque ; car, en l'état actuel, un grand nombre de noms de lieux ou de noms propres (ce ne sont du reste que des noms de lieux) ne peuvent pas être traduits. Il faut considérer aussi que les mots basques varient souvent beaucoup d'un dialecte à un autre ; il suffit parfois d'une consonne ou d'une voyelle absente ou changée pour produire un mot dont le sens est tout à fait incompatible avec celui de l'expression primitive. De plus, les noms originaux ont pu être plus ou moins altérés par les écrivains grecs ou latins ; Strabon déclare quelque part ces noms imprononçables.

Des objections analogues peuvent être faites à M. Boudard. Les médailles *ibériennes* ont toutes des légendes écrites avec le même alphabet, emprunté manifestement aux anciennes écritures latine et grecque ; la même lettre y a souvent des formes très-variées. Plusieurs de ces lettres

diffèrent par suite tellement peu entre elles qu'il peut suffire de la moindre altération, de la disparution par exemple d'un tout petit trait ou d'une boucle minuscule, pour amener de déplorables confusions. Une autre cause possible d'erreur, c'est l'absence fréquente de voyelles (elles disparaissent quelquefois absolument et d'autres fois sont remplacées par des points, au moins dans le système de M. Boudard). De plus, on sait que beaucoup de médailles ibériennes (que les Espagnols appellent encore *desconocidas*) sont de fabrication tout à fait récente : la numismatique a eu aussi ses Vrain-Lucas.

Ces observations ne vont pas du reste contre le système de déchiffrement de M. Boudard, qui, dans son ensemble, est irréprochable, et qui procède très-rigoureusement des vrais principes scientifiques. Je crois cependant que pour un ou deux signes, par exemple celui lu *ho*, l'attribution serait discutable. Lire n'est du reste que la moindre difficulté. Une fois le mot déchiffré, il va falloir le traduire et c'est alors qu'on devra chercher à s'aider du basque. Mais, souvent, ainsi que je l'ai déjà dit, les voyelles sont absolument omises; quelquefois elles sont remplacées par un point; ce n'est pas une petite affaire de les rétablir : les voyelles sont très importantes en basque où actuellement beaucoup de consonnes se suppriment dans la prononciation. Il faudra aussi compter, parmi les difficultés à surmonter, les altérations produites par le temps sur la physionomie des mots euscariens et les variations régionales possibles. Aussi, me semble-t-il que M. Boudard s'est laissé entraîner à des affirmations hasardées et à des traductions aventureuses. Il se trompe également quand il dit (p. 66 de sa *numismatique)* que des lieux basques peuvent tirer leurs noms de l'industrie qu'on y exerce ou du bétail qu'on y élève ; ces noms me paraissent uniquement topographiques. Je dois donc repousser les traductions « dans les flèches» *(lutzie-*

tan, lusitani), « dans les corbeaux « *(belietan, belitani)*, etc., et même « dans les porcs » *(cherrietan, cerretani),* malgré l'autorité de Strabon au dire duquel ces Espagnols antiques se livraient à une industrie qui a popularisé de nos jours Mayence et la Westphalie; au surplus, dans ce cas, l'emploi du locatif ne me paraîtrait pas conforme aux lois de la lexiologie basque. Quand même ces mots devraient être lus *belieta, cherrieta,* etc., formes plus euscariennes, il faudrait les repousser pour la même raison.

Mais, puisque le système du savant numismate de Béziers a sur les travaux de Humboldt l'avantage de nous présenter les mots ibériens sous leur forme originale, examinons quelques-unes des étymologies qu'il propose. M. Boudard lit par exemple *iitzlh;* il interprête *ihitz-zalhe* et traduit « chasse rapide » ; or, « chasse » ou « gibier » se dit *ihizi* (et non *ihitz* qui a le sens de « rosée ») et *zalhe* signifie « agile, souple. » Néanmoins, par un phénomène dont on a vu des exemples en basque moderne, *ihizi zalhu* aurait pu devenir *ihitzalhu*, mais « gibier agile» peut-il être un nom de lieu euscarien? Je ne le pense pas — *Icos-rn-khtz* lu *icosarenkhitz* serait « la peuplade de la bonne montée » : *Icosa* serait « la bonne montée » de *igo* et *os*, avec l'article; mais *igo* (ou *igan*) signifie « montée de bas en haut » et n'a pas le sens plus naturel ici de « rampe » (qui se dit *patar* ou *petar*), *os* ou plutôt *oso* est « sain, entier » et non « bon : » je ne crois pas à l'association possible de ces deux mots. Autre objection : le suffixe *en* du génitif n'est pas ici à sa place; il n'y a pas en effet entre la peuplade et la montée en question le rapport de contact intime, de dépendance, d'appartenance, que suppose *en;* il y a seulement position, aussi faudrait-il *ko;* « l'homme de la montagne » se dit *mendiko-gizona* et non *mendiaren gizona*. Il me paraît difficile d'admettre que le temps ait modifié à ce point le sens et l'usage du suffixe *en* —

Arieme « bélier femelle », *otso-eme* « loup femelle », ne me semblent pas dans les conditions ordinaires des noms de lieux basques ; et pour *otso* M. Boudard lit *hotzho*, ortographe tout à fait singulière. — Un nom est lu *oeliha* et traduit « la forge » ; le mot « forge », dit à ce sujet M. Boudard, ayant actuellement en basque les formes *ola*, *olea, olha,* a bien pu être jadis *oeliha* ; est-ce bien rigoureux ? *olha* est la forme labourdine, *ola* celle du dialecte guipuzcoan qui rejette ou m'admet pas l'aspiration : au défini, avec l'article, on aurait *olhaa* ou *olhaa* qui se contracte habituellement en *ola, olha;* mais, dans certaines variétés, l'*a* du thême devient *e* devant l'article, d'où *olea;* aucun de ces changements ne peut prouver que *oeliha* ait existé.— A plusieurs mots M. Boudard ajoute l'article devant le suffixe *ko*, double faute, car les noms de lieux ne prennent pas l'article et le suffixe *ko* le rejette. — J'aurai encore bien d'autres petites critiques à opposer à M. Boudard. Je me borne à relever la traduction du nom que les médailles donneraient à Narbonne, *nedhena*. Ce nom serait authentique s'il est vrai qu'Avienus parle de *naro* ou *nado* et que les montagnards de l'Aude appellent *Nédénèses* les gens de Narbonne. Mais M. Boudard traduit *Nedhena* par « au complet, plus, le » « le plus complet : » voilà un bien étrange nom qui fait peu honneur à l'imagination des Ibères !

Pour être juste, je dois dire que mes doutes sont singulièrement ébranlés par le suffixe du génitif pluriel défini *koen* que le savant numismate retrouve dans beaucoup de légendes sous les formes *cn, con, co.n*, *com ;* je crois ces lectures exactes. Mais d'autres légendes auraient *Khoem, Khoen, (Khm, Khn);* le *m* = *n* n'expliquerait par une nasalisation, mais comment justifier l'introduction de *h ?*

Jusqu'ici, M. Boudard n'a donc pas encore établi positi-

vement l'existence de la langue ibéro-euscarienne. Il n'a d'ailleurs étudié, circonstance désavantageuse, que des mots isolés; aussi ai-je cru devoir lui demander, lorsque j'ai eu l'honneur de le voir à Bayonne, de ne pas tarder à appliquer son système au déchiffrement d'inscriptions plus longues que des légendes monétaires; on en connaît environ une vingtaine avec les caractères dits ibériens. Ces inscriptions doivent former sans aucun doute des phrases suivies, elles doivent contenir des verbes, et si le basque peut aider à les traduire, le problème aura fait un pas décisif.

En résumé, je ne crois pas que le système ibérien soit scientifiquement démontré. Certes, il m'est un peu pénible de renoncer à traduire le nom du mont *Idubéda*, par « chemin de bœuf » (*idi-bide*), celui de la chaine *Orospeda*, où la loi phonétique du durcissement de l'explosive après la sifflante est si bien observée, par « chemin de veau » *(orotch-bide)*, ou à voir dans « Ibère, Ibérie » *ibayar, ibai-erri;* mais je ne crois pas avoir encore le droit de traduire ainsi. M. Boudard a écrit dans sa dernière brochure, la phrase suivante que je regrette beaucoup de voir échapper à une plume comme la sienne : « M. Bladé attaque « les études de Humboldt sur l'idiome euscarien, et les « déclare insuffisantes. *Ce qu'il faudrait prouver par « un système contraire et ce qu'il ne fait pas* » (p. 17.) Sans établir un système contraire à celui de M. Boudard, j'ai des raisons de croire que ce dernier n'est pas établi. Le livre de M. Bladé aura eu au moins le mérite de provoquer un nouvel examen de la question qui reste entière. Car il n'est point prouvé non plus que le basque n'a jamais dépassé son domaine actuel. Les découvertes de la sciencee moderne qui nous a révélé les grandes migrations des peuples antiques nous font croire volontiers que le pays basque est seulement la dernière étape des peuplades euscariennes.

Mais la linguistique positive ne se contente pas d'intuitions, ne se paie pas d'hypothèses, et repousse les conclusions hâtives tirées de rapprochements hasardés par de subtils manipulateurs de mots. Avant d'interprêter par le basque les noms de l'Espagne antique, il faut expliquer et analyser les noms de lieux basques actuels, et ne procéder que du connu à l'inconnu; pour cela, il faut étudier tout d'abord le basque dans tous ses dialectes et s'être fait une idée très-nette de ses lois phonétiques.

Donc, je crois douteuse et prématurée la théorie ibérienne. Mais je dois dire à M. Bladé qu'il n'a pas, lui non plus, une connaissance assez approfondie du basque. M. Bl., en effet, comme M. Boudard, comme M. Humboldt, comme tant d'autres, n'a étudié le basque que dans les livres. Or, en l'état actuel, cette langue est peut-être, parmi toutes les langues de l'Europe, celle qui doit être le moins étudiée ainsi, si l'on veut en avoir une idée nette et exacte. C'est pourquoi plusieurs arguments de M. Bl. ne valent pas mieux que ceux auxquels il les oppose. La cause générale de ses erreurs vient de son inexpérience des dialectes; ainsi, il semble repousser le mot *erria* « le pays » qui est essentiellement basque (dial. lab, *herri*, *escal-herria*) « le pays basque », spécialement « commune, espace de terrain habité et dont les habitants ont un lien commun » (cf. dravidien *ûr*, qui a le même sens (1). Ailleurs, il donne deux mots différents pour « blé » et « pain », c'est pourtant la même expression *ogi* (sans article); etc.

(1) Ce mot termine beaucoup de noms géographiques de l'Inde Dravidienne. C'est celui que Chaho traduisait par le basque *ur* « eau », sous prétexte que les villes indiennes en question étaient situées aux bords de fleuves ou de rivières. Cette méprise naïve peut servir de leçon à certains amateurs de nos jours trop empressés à découvrir des parentés linguistiques.

Dans le reste du volume de M. Bladé, je ne veux relever que trois points, la théorie du verbe empruntée par M. Bladé à M. l'abbé Inchauspe dont il publie une note récente écrite spécialement pour lui, la critique des prétendus chants héroïques et les changements qu'aurait subis le basque depuis les deux ou trois derniers siècles. Je commence par ce dernier point.

« Ne faut-il pas », dit M. Bladé, p. 266, « tirer la con-
« séquence qu'il s'est passé, des deux côtés des Pyrénées
« occidentales, depuis deux ou trois cents ans un phéno-
« mène identique, et que l'idiome euskarien a subi de
« telles modifications que les anciens fragments sont de-
« venus à peu près inintelligibles ? »

Cette conclusion est complètement inexacte. Les plus anciens textes basques, de ce côté des Pyrénées, sont les poésies de Bernard Dechepare (1545), le nouveau testament de Lissarrague (1671) et le passage basque de Pantagruel (L. I, ch. IX) qui parut pour la première fois dans l'édition de Dolet (1541). « Je défie, » dit M. Bladé, p. 267,
« l'euskarisant le plus exercé de nier que ces livres ren-
« ferment bon nombre d'archaïsmes et d'obscurités sou-
« vent impénétrables et dont nous voyons le nombre dé-
« croître graduellement, à mesure que nous descendons,
« depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, la série des
« poètes et des prosateurs basques cis-pyrénéens. »

Il est facile de relever ce défi. J'ouvre au hasard Dechepare et Lissarrague ; je trouve par exemple dans le premier :

Oray eguyn duçu nahi duçuna
Eman darautaçu ahalqueyçuna
Maradicacendut neure fortuna
Ceren gin vainendin egun çugana.

Ce que je traduis sans peine ainsi : « Maintenant vous

« avez fait ce que vous voulez, — vous m'avez donné la « honte ; — je maudis mon sort — de ce que je sois venu « aujourd'hui vers vous ».

Ce texte s'écrirait actuellement de la manière suivante :

Orai egin duzu nahi duzuna
Eman derautazu ahalkesuna
Madarikatzen dut neure fortuna
Zeren jin bainendin egun zu gana.

Il est aisé de reconnaître à *neure, jin* et *derautazu* que ce fragment est en bas-navarrais ; en effet, Dechepare était curé de Saint-Michel-le-Vieux (Eyheralarre).

Dans Liçarrague, je tombe sur ces mots : « Bada ia « aizcorà arboren errora eçarria da : beraz arbore fructu « onic eguiten eztuen guzia piccatzen da eta sura egoiz- « ten », qui se traduisent aisément par : « Mais déjà la « hache a été mise à la racine des arbres : donc tout arbre « qui ne fait pas de bons fruits se coupe et se jette au feu. » On écrivait de nos jours : « bada yadanik haizkora arbolen « errora ezarria da : beraz arbola fruktu onik egiten ez « duen guzia pikhatzen da eta sura egosten » (1).

Quant au passage de Rabelais, le moindre basquisant y reconnaîtra sans peine des altérations dûes uniquement à l'ignorance des copistes ou des compositeurs. J'ai vu tout dernièrement un fragment d'une lettre basque écrite cette année copié par une personne qui sans doute n'entendait pas un mot de basque ; nous n'avons pu comprendre que par une série de conjectures : l'orthographe en était abso-

(1) A ces auteurs, j'aurais pu ajouter Atchular, dont le *Gueroco guero* imprimé vers le milieu du XVe siècle, est compris encore aujourd'hui de tout le monde dans le Labourd.

lument pareille à celle du discours de Panurge. Dans ce discours d'ailleurs, certaines phrases se comprennent *illico* malgré le vice de l'écriture ; par exemple dans « Jona « andie guaussa goussy etanu béharda erremedio » et dans « gen herassy badia sedassu noura assia, » tout le monde doit reconnaître « Yaun handia, gauza guzietan behar da « erremedio (grand seigneur, dans toutes les choses il faut remède) » et « yin arazi badiazadazu neure asea (si vous « me faites venir mon rassasiement) ».

C'est pour la même raison que les trois strophes guipuzcoanes rapportées à la p. 262 du volume de M. Bl., n'ont pas encore été traduites. Ces textes ont été publiés non pas par Izasti dans son *Compendio histórico,* mais dans *l'apéndice* ajouté à ce livre par Floranes qui prépara pour l'impression en 1781 le manuscrit de Izasti, manuscrit daté de 1625. Floranes dit qu'il a emprunté ces textes « al doc- « tor Pedro Saenz dee Puerto y Hernani, abogado bene- « ficiado y catedràtico de Oñate, et unos apuntamientos « de su mano que estan en mi libreria, dispuestos por él « hacia los años 1588 » et il ajoute : « es muy menuda, « muy equivoca y a veces imperceptible la letra del doc- « tor Puerto. Los mas enterados de la diccion bascongada « prodràn penetrarle su concepto y enmendar aquellas « terminaciones que aqui se hayan errado ». Ceci est décisif. Au surplus, dans le texte même d'Izasti, au chapitre XII, se trouvent des citations basques parfaitement intelligibles. Mais, pour en revenir aux trois strophes de Floranes, je pense qu'il serait très facile d'en faire la restauration ; ainsi *canarren* doit être un imparfait, *atrac* est évidemment *ateac*, etc : plusieurs vers se comprennent à première vue.

Je dirai donc à M. Bladé : si vous n'avez pas trouvé de Basque comprenant les textes anciens, c'est ou 1° parce que ces textes étaient écrits dans un dialecte inconnu de

vos auditeurs ; ou 2° parce que ces textes étaient altérés par des coupures bizarres, des omissions, des substitutions de lettres (*r* pr. *z*, *t* pr. *l*, *n* pr. *u*, etc., etc). Je ne prétends pas que le basque n'ait pas changé depuis trois siècles, mais, jusqu'à présent, le seul changement certain que j'ai constaté, au moins pour les dialectes labourdin et bas-navarrais, c'est l'emploi actuellement beaucoup plus rare des formes verbales simples, appelées à tort par M. Inchauspe *formes contractes*.

Me voici amené à la seconde question dont je veux dire quelques mots ici. M. Bladé a inséré dans son livre (p. 293 à 300) une note de l'auteur du *verbe basque* où le savant abbé affirme plus que jamais sa théorie du verbe unique, à deux voix, sans radical.

On ne saurait trop répéter que cela est bien difficile à admettre. J'ai déjà dit (Rev. I, 391), que, dans mon opinion, les prétendus verbes *contractes* (p. e. *nathor* pr. *ethortzen niz*, *zaramaten* pr. *eramaten zuten)* sont des verbes *simples*, RÉGULIERS ; *niz* et *dut* n'étant d'ailleurs que des auxiliaires dont chacun doit avoir un sens et un radical distinct. Il se présente deux objections principales ; 1° les verbes contractes ou simples n'ont qu'un nombre très restreint de temps et de formes, relativement aux deux auxiliaires ; 2° le radical ou les radicaux de *niz* et *dut* varie considérablement dans la conjugaison de ces deux auxiliaires.

Je veux seulement aujourd'hui répondre quelques mots rapides à ces deux objections.

Aussi ne m'occuperai-je que de *dut*. Car on ne connait que cinq verbes intransitifs simples, outre *niz* (*Natza,* je suis gisant; *nabila*, je marche ; *nago*, je demeure; *nathor* je viens ; *noa*, je vais.)

Il y a un bien plus grand nombre de verbes transitifs. Or, ces verbes ont généralement les temps suivants (j'em-

ploie pour le moment la nomenclature de M. Inchauspe) : indicatif présent, indicatif imparfait, potentiel, suppositif, impératif; *daki* « il sait », *zekusan* « il voyait », *derrake* « il peut dire », *balekar* « s'il portait », *hartzak* « prends ».

Or, si nous examinons les quinze temps reconnus à *dut* par M. Inchauspe, nous y remarquons, parmi les variations du radical (1), deux formes bien différentes, bien tranchées de ce radical, *u* et *eza* ; nous pouvons même répartir les quinze temps en deux groupes symétriques ne différant l'un de l'autre que par la substitution de *eza* à *u* :

du.....	**deza* (2)
zian, zuen, zuan	*zezan*
duke.....	*dezake*
.....	*beza*
luke.....	*lezake*
zukian.....	*zezakian*

(1) Il ne faudrait pas d'ailleurs exagérer l'importance de ces variations que la comparaison des formes dialectales simplifie singulièrement, au moins pour *dut*. Ainsi M. Inchauspe a tort d'opposer selon moi au présent *dut* l'imparfait *nian* spécial au dialecte souletin ; le labourdin a *nuen*, le guipuzcoan *nuen*, le biscayen *neuan* ou *neban* (avec guna par *e*) : l'*u* radical reparaît donc. On m'objectera que le présent est *det* en guip., et *dot* en bisc.; mais à la troisième personne, ces dialectes ont le premier *du, deu* (guna par *e*), et le second *dau* (guna par *a*) qui permettent de supposer les primitifs **deut*, **daut*, qui se seraient condensés ultérieurement en *det, dot*. On sait au surplus que la permutation *u* = *i* est familière au basque.

(2) La forme **deza* n'existe pas isolée ; mais le subjonctif *dezan* n'étant employé que régi, on doit admettre, comme me l'a fait observer une personne très-compétente, que le *n* final est un signe dérivatif : comparez *dezadan* à *dudan* (de *dut*). Du reste, M. Inchauspe donne *badeza, eman badeza* « s'il peut donner ».

balu..... *baleza*

ailu..... *aileza*

Au seul aspect de ce tableau (1), on est amené à se demander avec Oihenart s'il ne faudrait pas voir dans *u* et *eza* deux radicaux différents, deux verbes tout à fait distincts ? Un Basque, qui sait très bien sa langue, m'a affirmé avoir l'intuition que ce radical *eza* a plutôt le sens de « faire » que celui de « avoir »; il faut remarquer qu'en biscayen au lieu de *dezan*, etc., on dit *dagian, legian, daike, begi, leike, leikean, balegi*, formes incontestablement dérivées de *egi* « faire ». De plus, les formes en *u*

(1) La même classification donnerait pour l'autre auxiliaire *niz*

da.....	**dadi*
zen, zan .	*ledin, zedin, zadin*
date....	*daite*
biz.....	*bedi*
lizate...	*leite*
zatekian .	*zaitekian*
balitz...	*baledi*
ailitz...	*ailedi*

La première colonne semble donner deux radicaux *a* et *iz;* il y aurait de longues études à faire. La seconde donne *adi* ou *edi* (ne pas oublier la chute, habituelle en basque, des explosives douces entre deux consonnes). Remarquer qu'il y a ici deux impératifs.

Pour *ledin* = *zedin*, il faut se rappeler que le pronom de la troisième personne est souvent représenté par l'un des trois signes *d, z, l,* préfixes ; ces signes sont affectés à des temps différents, ou bien ils se correspondent d'un dialecte à l'autre (*da* « il est », *zen* « il était », *zukian* lab. = *leukean* bisc. « il l'aurait eu »).

Pour **dadi* voir la note précédente. M. Inchauspe cite aussi *badadi, joan badadi* « s'il peut aller ».

peuvent s'employer seules et elles ont le sens de « avoir », tandis que celles en *eza* ne s'emploient pas isolée, sauf les formes potentielles, qui, suivant M. Inchauspe, prennent alors la signification de « pouvoir ». Enfin, ces formes en *eza* n'accompagnent dans la conjugaison périphrastique, que le radical simple du verbe *gal, eskent,* etc., dans les dialectes français.

Le verbe basque serait donc réduit à huit temps : indic. présent, indic. imparfait, indic. futur ou potentiel, conditionnel présent, cond. ou pot. suppositif, votif. Ces deux derniers sont visiblement dérivés de l'indicatif imparfait par les préfixes *ai* et *ba;* le futur indicatif n'existe qu'en souletin. Les temps essentiels sont donc l'indic. présent, l'indic. imparfait, l'impératif, le potentiel présent, le conditionnel passé le potentiel ou le conditionnel passé. Or, la plupart des verbes dits contractes, ou irréguliers, ou défectueux ont tous ces temps.

Je prétends seulement indiquer la marche à suivre dans une discussion générale. Je compte reprendre plus tard l'étude complète de la question.

La critique des chants prétendus antiques des Basques forme, dans l'ouvrage de M. Bladé, un chapitre qui me plaît beaucoup. Dans le pays basque, on trouvera probablement cette discussion inutile, et on dira certainement que M. Bladé est parti en guerre contre des fantômes. Mais, par malheur, l'authenticité de ces chants est généralement admise hors du pays basque. Aussi, lorsqu'on voit l'obstination de beaucoup d'écrivains modernes à regarder ces pastiches comme des œuvres d'euscariens antiques, sous prétexte que Humboldt, Fauriel ou M. Fr. Michel les ont déclarés tels, on comprend l'utilité de l'examen entrepris par M. Bladé. Cet article est déjà trop long pour que j'insiste sur ce sujet, mais j'y reviendrai prochainement. Je compte même publier dans cette Revue

un travail critique très-ingénieux fait sur le *Chant d'Altabiscar* par un Basque des plus compétents auquel j'avais communiqué les *Etudes sur l'origine des Basques.*

Bayonne, le 21 mars 1870.

JULIEN VINSON.

SANCTA AGNES. — *Provenzalisches geistliches Schauspiel herausgegeben von Karl Bartsch.* — Berlin, Verlag von M. Weber, 1869, XXXII-76 pp. petit in-8°.

Le drame mystique, que M. Bartsch vient de publier, a été découvert par lui dans un manuscrit de la bibliothèque du prince Chigi, à Rome. Ce drame, dont le savant éditeur a fixé la date au XIVe siècle, comble une lacune dans l'histoire de la poésie provençale, dont aucune production analogue ne nous était encore parvenue, et mérite en même temps d'être étudié au point de vue philologique.

M. Bartsch a relevé, dans son avant-propos, toutes les particularités que présente le texte provençal, tant au point de vue de la métrique qu'en ce qui concerne la langue elle-même. L'orthographe du manuscrit offre, entre autres détails remarquables, une transcription du *j* consonne, qui ne se trouve pas ailleurs. Le *j* consonne est rendu, sauf quelques exceptions, par *ih*, et se distingue ainsi d'une manière indubitable du *j* voyelle ; on y lit, par exemple : *iha*, *ihornal, deiha, maihor, maihestat, ba teihar, cuihar,* etc. Cette transcription jette un certain jour sur une question jusqu'ici controversée, quoiqu'il ne soit pas facile de décider quelle était au juste la prononciation de ce *ih* ou *j*, s'il avait un son palatal, ou s'il se rapprochait du *j* allemand.

Le mystère de Sainte-Agnès a aussi ceci de curieux,

qu'il est mêlé de chant, et que le poëte a composé des paroles sur des airs connus dont il donne la musique. Il est regrettable que M. Bartsch n'ait pu reproduire les notations musicales du manuscrit dans son édition d'ailleurs si soignée. Une semblable publication eût été précieuse pour l'histoire de la mélodie provençale, et eût été bienvenue de tous ceux qui étudient le développement et la transformation de la musique.

E. P.

Die Namen der Raubthiere in verschiedenen Sprachen; — ein Beitrag zu der Theorie der primitiven oder seelisch-organischen Wortbildung, von F. W. Culmann. — Leipzig, 1869, 66 pp. 8.

M. Culmann, qui paraît avoir des théories tout-à-fait particulières sur la science du langage, prétend retrouver dans la racine *aha* qu'il appelle « das indogermanische Urverbum, » la plupart des noms servant à désigner les animaux carnassiers. Nous ne suivrons pas l'auteur dans les développements qu'il donne à cette idée ; il nous suffira de remarquer qu'il se plaît à rapprocher cette racine *aha* de l'hébreu *avah* et nous ramène ainsi au beau temps des étymologies hébraïques.

Suivant un usage auquel quelques personnes restent encore attachées, M. C. conserve l'*y* dans un grand nombre de mots ; il écrit, par exemple : *Hay*, *Geyer*, *Eyer*, *Weyer*, etc. Il pousse si loin le respect de cette orthographe aujourd'hui abandonnée, qu'il ne craint pas (p. 30 et suiv.) de combattre les principes émis par Schleicher dans son livre sur la langue allemande. Non content de préconiser l'emploi de l'*y*, il saisit cette occasion pour de-

mander avec force le maintien des grandes lettres initiales qui servent à distinguer les substantifs et la conservation des lettres *h* et *e*, qui ont pour but de désigner les voyelles longues. Il veut, dit-il, « protester contre la parcimonie de la nouvelle orthographe, qui estime plus une mesquine économie de temps, de papier et d'encre que les indices étymologiques que renferment un si grand nombre d'*h*. Dans le verbe *nehmen*, par exemple (dit, en continuant, M. Culmann), l'*h* montre que ce mot est une extension appropriative de *nahen*, s'approcher, et que si, par conséquent, l'on dit de quelqu'un : *er nahm den apfel*, il est question d'un mouvement de la pomme vers cette personne, mouvement qu'elle a accompli elle-même et à l'aide de sa propre main. »

Les passages que nous venons de citer nous paraissent suffisants pour faire connaître au lecteur les opinions linguistiques de l'auteur.

EMILE PICOT.

Recherches sur les noms d'animaux domestiques, de plantes cultivées et de métaux chez les Basques, et les origines de la civilisation européenne, par M. de Charencey. — Actes de la Société philologique, t. I, 1er n°. — Maisonneuve, édit.

Notre collaborateur, M. H. de Charencey, curieux de contrôler, à l'aide de la philologie comparée, les résultats historiques des récentes découvertes de l'archéologie préhistorique, a fait pour les Basques, qu'on sait antérieurs aux Ayras en Europe, ce que M. Pictet a fait sur une

échelle considérable pour la race indo-européenne. C'est un véritable essai de paléontologie linguistique, que le mémoire de M. de C. Il ressort de cet intéressant travail que la plupart des animaux domestiques, des plantes cultivées et les métaux, portent en Basque des noms empruntés aux langues aryennes, et le plus souvent au latin et à ses dérivés; il en ressort donc que les populations ibériennes ne se servaient que d'armes de pierre, n'élevaient pas de bétail, ne cultivaient pas, avant que les Aryas ne leur aient apporté les rudiments d'une civilisation plus avancée. Un des noms du chien, *ora,* ne semble pas provenir de la souche aryenne, selon M. de C., mais il ne serait pas non plus d'origine euskarienne, et il faudrait recourir aux dialectes finnois et turks pour retrouver le point de départ de ce vocable, ce qui tendrait à démontrer que ce sont des peuplades tatares qui domestiquèrent d'abord le fidèle compagnon de l'homme, et l'introduisirent apprivoisé en Europe.

Terminons en citant de judicieuses considérations de M. de C., sur l'importance de la phonétique dans les recherches anthropologiques :

« ..... La phonétique, étant ce qu'il y a de plus matériel dans le langage, de plus dépendant même des organes du peuple qui le parle, doit se distinguer tout naturellement par son caractère de ténacité, et je crois que l'on pourrait souvent, *à priori,* discerner si un idiome est originaire d'un pays, ou s'il a été importé, en décidant cette seule question. S'est-il, en général, modifié d'après les lois phoniques propres à l'idiome dont il découle, et auxquelles il s'est borné à donner plus d'extension? ou bien possède-t-il un grand nombre de lois euphoniques qui lui soient spéciales? De ce seul fait qu'en sanskrit nous retrouvons les lettres célébrales des idiomes dravidiens, lesquelles manquent dans la famille aryenne, nous

pouvons tirer une importante conclusion. Il a dû y avoir, chez les Indous, même du nord, un mélange considerable de sang dravidien, et nous pourrions affirmer cela, quel que minime que soit le nombre des mots dravidiens en sanskrit. »

G. DE R.

Atheka-Gaitzeko-oihartzunak (les Échos du pas de Roland), par M. Dasconaguerre, membre du conseil général des Basses-Pyrénées. — *Bayonne*, 1870, in-12; xvj-(iv)-183 p.

Les livres basques sont si rares, que je considère comme un devoir d'annoncer tous ceux qui viennent à paraître. L'ouvrage dont je veux dire quelques mots aujourd'hui a d'ailleurs un double mérite, et offre un double intérêt aux amateurs de choses linguistiques. Il se vend au profit d'une œuvre de charité, et est écrit en basque labourdin (la plupart des livres basques connus en Europe sont en guipuzcoan). Des traductions françaises et espagnoles de ce volume ont été déjà publiées, et ont eu du succès, grâce au but philanthropique de l'auteur; des traductions allemandes et anglaises se préparent.

La variété basque dans laquelle est écrit le volume de M. D. est celle de Saint-Jean-de-Luz. J'ai pu me convaincre que les expressions, les formes, les fautes mêmes particulières à cette variété, sont fidèlement reproduites.

Une édition spéciale a été faite pour les philologues; elle contient, outre le texte de M. D., un spécimen des divers dialectes basques, une petite liste de mots rares ou difficiles, et un choix de proverbes.

Pour terminer, je recommande vivement le livre de M. D. aux amateurs de philologie euscarienne; en se le procurant, ils acquerront un précieux auxiliaire pour l'étude de la langue basque, et ils contribueront à une bonne œuvre.

J. VINSON.

VARIA

ACOUSTIQUE.

Dans la séance de l'Académie des Sciences du 25 avril de cette année, M. Regnault a lu au nom de M. R. Kœnig la communication suivante :

Sur les notes fixes caractéristiques des diverses voyelles.

D'après les recherches de MM. Donders et Helmholtz, la bouche disposée pour l'émission d'une voyelle, a une note de plus forte résonnance qui est fixe pour chaque voyelle, quelle que soit la note fondamentale sur laquelle elle la donne. Un léger changement dans la prononciation modifie assez sensiblement les notes vocales pour que M. Helmholtz ait pu proposer aux linguistes de définir par ces notes les voyelles appartenant aux différents idiomes et dialectes. Il y a donc un grand intérêt à connaître

exactement la hauteur de ces notes pour les différentes voyelles.

M. Donders a cherché à y arriver par l'observation du frôlement ou sifflement que produit le courant d'air dans la bouche lorsqu'on donne les voyelles en chuchottant, les notes qu'il a trouvées diffèrent beaucoup de celles que donne M. Helmholtz. Ce dernier s'est servi d'une série de diapasons, qu'il faisait vibrer devant la bouche disposée pour articuler une voyelle. Toutes les fois que le son était renforcé par l'air enfermé dans la cavité buccale, cette masse d'air était évidemment à l'unisson du diapason. Par ce procédé, plus exact que le premier, M. Helmholtz a trouvé que la voyelle A était caractérisée par la note fixe (si *b*) 4, O par (si *b*) 3, E par (si *b*) 5 et ces résultats paraissent effectivement incontestables. Comme il ne disposait pas de diapasons assez aigus pour la voyelle I, M. Helmholtz a essayé d'en déterminer la note caractéristique par le moyen déjà employé par M. Donders, et il a trouvé le ré *b*. Si l'on accorde un diapason pour cette note, on constate, en effet, qu'elle est renforcée pendant que la bouche passe de E à I; seulement, j'ai pu m'assurer que le renforcement a lieu avant que la bouche soit exactement disposée pour l'I. La véritable caractéristique de l'I devait donc être plus élevée. En construisant des diapasons de plus en plus aigus, je constatai que j'approchais de cette note; elle s'est trouvée, en définitive, être le (si *b*) 6; avec des diapasons encore plus élevés, on sent de suite que la limite a été dépassée.

Pour l'OU, M. Donders avait donné le fa 3. Cette note peut sans doute être renforcée par la bouche, mais c'est seulement en s'écartant très-peu de la position O, et l'on sent que la note de l'OU doit être beaucoup plus grave. Aussi M. Helmholtz assigne-t-il à l'OU le fa 2. Toutefois, un diapason fa 2 ne résonne pas devant la bouche disposée

pour l'OU, ce que M. Helmholtz explique par la petitesse de l'ouverture. Mais il m'avait semblé que cette petitesse de l'ouverture, tout en rendant impossible un renforcement très-énergique devait pourtant encore permettre une augmentation de l'intensité du son assez appréciable. Ayant d'ailleurs constaté les rapports simples qui existent entre les notes des voyelles O, A, E, I, échelonnées par octaves, j'ai pensé que cette loi s'étendrait à la voyelle OU. J'ai vérifié cette hypothèse d'une manière minutieuse à l'aide d'un diapason dont je pouvais faire varier la hauteur par des curseurs; j'ai pu ainsi m'assurer que la note caractéristique de l'OU (tel que je le prononce ordinairement) était réellement le (si *b*) 2, car le maximum de résonnance avait toujours lieu entre 440 et 460 vibrations simples.

Pour la prononciation des Allemands du Nord à laquelle se rapportent aussi les expériences de M. Helmholtz, les voyelles sont donc caractérisées comme il suit :

OU	O	A	E	I
(si *b*)2	(si*b*)3	(si *b*)4	(si *b*)5	(si *b*)6
soit en nombres ronds de vibrations simples				
450	900	1,800	3,600	7,200

Il me paraît plus que probable qu'il faut chercher dans la simplicité de ces rapports la cause physiologique qui fait que nous retrouvons toujours à peu près les mêmes cinq voyelles dans les différentes langues, quoique la voix humaine en puisse produire un nombre indéfini, comme les rapports simples entre les nombres des vibrations expliquent l'existence des mêmes intervalles musicaux chez la plupart des peuples.

J'avais obtenu ces résultats depuis un certain temps, mais je désirais les faire vérifier par plusieurs physiolo-

gistes éminents dont l'approbation m'encourage aujourd'hui à les publier.

A ce sujet nous lisons le passage suivant dans le *Temps*, du 11 mai dernier :

M. Regnault a communiqué à l'Académie le résultat des recherches de M. Rodolphe Kœnig sur les notes vocales caractérisant les différentes voyelles.

« Deux savants, a-t-il dit, MM. Donders et Helmholtz, s'étaient déjà occupés de ce sujet ; mais ils ne sont pas entièrement d'accord. » Ce que M. Regnault n'a pas dit, c'est que d'autres savants encore s'en sont occupés, et que M. Helmholtz lui-même a changé d'opinion.

M. Kœnig, de son côté, s'est fait son petit système à lui. Il prétend être d'accord avec M. Helmholtz pour trois voyelles sur cinq ; mais il ne tient compte que d'un seul son pour chaque voyelle, tandis que, selon le professeur allemand, certaines voyelles font entendre deux sons simultanés. Quoiqu'il en soit, M. Kœnig a trouvé que les cinq voyelles : *ou*, *o*, *a*, *e*, *i*, sont caractérisées par autant de *si* bémols, en partant du *si* bémol le plus grave de la voix de soprano, et en montant d'octave en octave.

Ces *si* bémols ne sont pas justes, de quelque manière que je fasse le calcul, mais se sont à peu près des *si* bémols. L'*ou* de M. Kœnig est d'une quarte mineure plus haut que celui de M. Helmholtz ; on peut dire que l'un est sans doute un peu plus clair que l'autre ; pour *i* la différence est d'une sixte mineure.

Cinq voyelles avec cinq *si* bémols sont assurément une chose fort ingénieuse ; mais M. Kœnig ne s'en tient pas là. Il prétend que la simplicité de ces rapports explique pourquoi au lieu d'une infinité de nuances, on retrouve toujours à peu près les mêmes cinq voyelles dans les langues de tous les peuples. Si la nature aime réelle-

ment la simplicité des rapports, pourquoi donc au lieu de prendre le nombre 450, son double, son quadruple, etc., n'a-t-elle pas pris 500, 1.000, 2.000, etc., ce qui, pour l'intonation, ferait à peine un ton de différence ? On lit en effet dans la grammaire française qu'il y a cinq voyelles, parce qu'en français il y a cinq signes pour les écrire ; encore M. Kœnig n'est-il pas de l'avis des grammairiens, car il supprime l'*u* pour lui substituer *ou*. Et *eu*, qu'en fait-il ? C'est la voyelle la plus simple ; ouvrez la bouche sans aucun effort, la moindre constriction de la glotte produit la voyelle *eu* ; c'est celle sur laquelle gémit un malade dont les forces sont tout à fait abattues. Mais il n'y a pas cinq voyelles seulement, il n'y en a pas six; il y en a beaucoup plus, même en français.

Un homme, qui se connaissait mieux en cette matière que M. Kœnig et moi, feu Michelot, distinguait seize voyelles françaises ; si nous mettons de côté les quatre nasales, reste à douze, parfaitement authentiques (1).

M. Kœnig en a choisi cinq, en écartant les nuances intermédiaires et en supprimant celles qui ne rentrent pas dans ce cadre. A ce compte, il pouvait les réduire à trois.

M. Helmohltz, du moins, n'est pas tombé dans cette erreur ; tout en s'occupant principalement des voyelles allemandes, il a reconnu que chaque voyelle pouvait se donner plus ou moins claire, de manière à passer graduellement de l'une à l'autre, et il s'est bien gardé de fixer un chiffre sacramentel.

J. Weber.

(1) M. Chavée en compte seize. Voyez Français et Wallon, p. 3, et Revue de Ling., II, 11.

UNE REVUE CELTIQUE

La place d'une *Revue celtique* semblerait devoir être en Irlande ou même dans la Bretagne française plutôt qu'à Paris. D'ailleurs peu importe l'endroit de l'impression pour une œuvre internationale qui, dès le premier numéro, réunit des travaux de savants allemands, anglais, irlandais, italiens, belges et français. Ce qui est d'un heureux symptôme, c'est qu'aujourd'hui on reconnaisse la nécessité de fonder ces revues spéciales à côté des revues plus générales consacrées à toutes les branches de la linguistique et qu'on trouve pour les unes et les autres public et lecteurs.

Voici le sommaire vraiment très-riche du premier numéro de la *Revue celtique :*

I. De la Divinité gauloise assimilée à Dis Pater à l'époque gallo-romaine, par M. Anatole de Barthélemy, (deux gravures).

II. La miniature irlandaise, son origine et son développement, par M. F. W. Unger.

III. Un Évangéliaire à miniatures d'origine irlandaise, dans la Bibliothèque princière d'Œttingen-Wallerstein, par M. W. Wattenbach, professeur à l'Université de Heidelberg, (deux gravures).

IV. The ancient Irish Goddess of War, by W. M. Hennessy, with a postcript by Dr C. Lottner (One engraving).

V. Un manuscrit irlandais de Vienne, par M. C. Nigra.

VI. Les Gloses irlandaises de Milan, par le même.

VII. Etude phonétique sur le breton de Vannes (premier article), par M. H. d'Arbois de Jubainville.

VIII. Koadalan, conte populaire breton, recueilli et traduit par M. F. M. Luzel.

IX. Observations sur le conte précédent, par M. Reinhold Kœhler.

X. Mélanges.

Bibliographie.

Chronique, par M. H. Gaidoz.

De plus, la *Revue celtique* publie comme supplément la première feuille d'une grammaire en gallois, dont il n'existe que trois exemplaires et que l'éditeur du nouveau Recueil, M. Gaidoz, a copiée au British Museum. La *Revue de Linguistique* suivra avec intérêt et sympathie les publications de la *Revue celtique*, à laquelle elle souhaite un succès vif et durable.

ORIGINE ET ÉTAT ACTUEL

DES

COURS LIBRES D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

SALLE GERSON (1)

Au moment où s'agitent les plus hautes questions d'enseignement, il a paru qu'il pou-

(1) Extrait du procès-verbal de la réunion des Professeurs, du 13 mars 1870 : « La réunion charge un de ses « membres de rédiger un mémoire pour faire connaitre « l'historique des progrès de notre enseignement libre « depuis sa fondation par M. Duruy. » Ont signé au registre : MM. Eug. Mouton, Vallès, de Backer, Léon Simon, Girard de Rialle, Pouchet, Ch. Rochet, Levy, Léger, H. Derenbourg, Emm. Latouche, Hamy

vait y avoir intérêt à suivre dans ses origines et dans ses développements successifs, une institution d'enseignement supérieur, créée il y a trois ans à peine, qui a fonctionné jusqu'à ce jour sans crédit spécial au budget de l'Etat, et qui a donné cependant des résultats dont la portée ne peut plus être aujourd'hui méconnue. Il existe actuellement, dans les dépendances mêmes de la Sorbonne, un enseignement supérieur scientifique et littéraire qui — toutes réserves faites, pour la différence des mœurs scolaires — n'est pas sans quelque analogie avec l'enseignement des *Privat-Docenten* des Universités Allemandes.

Les cours d'enseignement supérieur de la salle Gerson, dits *cours libres*, n'ont eu jusqu'à ce jour qu'une existence précaire et toute dépendante du bon vouloir administratif, qui d'ailleurs ne s'est jamais démenti. Cet enseignement nouveau n'est encore qu'une expérience. Il ne saurait appartenir à ceux qui professent de la déclarer concluante, mais ils peuvent du moins exposer les conditions où elle s'est faite, et mesurer les résultats obtenus.

Dans le courant de 1867, M. Duruy, alors ministre de l'instruction publique, autorisa plusieurs personnes qui en firent la demande à ouvrir à la salle Gerson des cours sur différents sujets. Ces autorisations ont été données et ont continué de l'être depuis, sans autre condition que d'indiquer d'une manière sommaire les

sujets que l'on se proposait de traiter. Certaines autorisations furent même offertes par le ministre « pour des cours dont on aurait à lui soumettre le programme. » En même temps des allocations spéciales étaient accordées à certains professeurs « à titre d'indemnité éventuelle, » l'institution ne figurant pas au budget. L'administration, dès le début, annonçait aussi, par une affiche spéciale, l'ouverture de ces cours. Cette affiche est datée du premier décembre 1867, et signée du Vice-Recteur de l'Académie. Elle porte en tête : *Université de France; Enseignement supérieur ; Cours annexes (bâtiments de la Sorbonne, rue Gerson)*. Suit l'énumération des cours au nombre de sept :

1° *Mathématiques*, M. Mathieu (méthodes d'intégration).—2° *Météorologie*, M. Marié-Davy (des mouvements de l'atmosphère) ; — 3° *Grammaire et Philologie comparée*, M. Eichhoff; — 4° *Grammaire historique de la langue Française*, M. Paris; — 5° *Langues Hébraïque et Chaldaïque*, M. Emm. Latouche ; — 6° *Littérature Allemande*, M. Bossert (histoire jusqu'à Lessing);—7° *Langue et littérature pâlies et histoire du Bouddhisme*, M. Grimblot.

Quelques uns de ces cours se faisaient une fois par semaine, d'autres deux fois. Les leçons avaient lieu dans les salles des concours universitaires. Les renseignements font défaut sur le nombre des auditeurs qui les suivirent : il fut en tous cas assez restreint. Aucune publicité

n'avait été faite autour de l'institution naissante, l'affiche n'avait été apposée qu'à un très-petit nombre d'exemplaires.

Au commencement du semestre d'été une nouvelle affiche officielle est arrêtée le 21 avril 1868. Elle porte en plus de l'entête des précédentes, la mention: *Année scolaire* 1867-1868, *second semestre. Réouverture le lundi* 27 *avril* 1868. Suit le détail des cours :

1° *Météorologie*, M. Marié-Davy (mouvements de l'atmosphère); — 2° *Anatomie comparée*, M. Alix (vertébrés); — 3° *Grammaire et Philologie comparée et littérature Anglaise*, M. Eichhoff; — 4° *Grammaire historique de la langue Française*, M. G. Paris; — 5° *Littérature Allemande*, M. Bossert; — 6° *Langues Hébraïque et Chaldaïque*, M. Em. Latouche (chap. XXV de la Genèse, psaumes); — 7° *Langue et littérature pâlies, histoire du Bouddhisme*, M. Grimblot; — 8° *Cours de Sanscrit*, M. Hauvette-Besnault (grammaire, Indische Sprüche).

Il faut ajouter à cette liste un cours de mécanique par M. Reech annoncé plus tard par une affiche spéciale, ce qui porte à neuf le nombre des professeurs. Un de ceux du semestre précédent cesse d'enseigner, mais trois autres apportent leur concours. Cependant l'administration hésite : elle va, le semestre suivant, substituer la désignation de *cours libres*, à celle de *cours annexes*, en même temps que d'importants progrès s'accomplissent. L'Ecole nouvelle qui n'avait pas jusqu'alors de local officiel va avoir

ses amphithéatres et même un laboratoire de chimie.

L'affiche officielle apposée au mois de novembre 1868, qui inaugure le nouvel état de choses, porte en tête : *Université de France. Enseignement supérieur. Cours libres. Bâtiments de la Sorbonne, rue Gerson. Année scolaire* 1868-1869. Les cours annoncés sont au nombre de seize :

1° *Météorologie*, M. Marié-Davy (des instruments météorologiques) ; — 2° *Astronomie*, M. C. Emmanuel (étude comparative des théories de Képler et de Newton) ; — 3° *Calcul des probabilités*, M. C. Simon (théorie des erreurs fortuites) ; — 4° *Mathématiques*, M. Mathieu (méthodes d'intégration) ; — 5° *Chimie appliquée à la physiologie et à la pathologie animales*, M. Schützenberger (analyse des liquides et des tissus) ; — 6° *Anatomie comparée*, M. Alix (ensemble du règne animal) ; — 7° *Histologie*, M. G. Pouchet (substances contractiles) ; — 8° *Philologie classique*, M. C. Morel ; — 9° *Grammaire et philologie comparée et littérature Anglaise*, M. Eichhoff (sanscrit et langues européennes) ; — 10° *Grammaire Française*, M. G. Paris (histoire des sons de la langue française) ;—11° *Littérature allemande*, M. Bossert (société littéraire allemande au XVIIIe siècle) ; — 12° *Littérature néerlandaise*, M. de Backer (histoire de la littérature néerlandaise) ; — 13° *Langues et littératures slaves*, M. Leger (histoire littéraire des slaves du sud) ; — 14° *Langues hébraïque et chaldaïque*, M. Emm. Latouche (grammaire hébraïque, chap. XXXVII de la Genèse, psaumes) ; 15° *Langue et littérature pâlies, histoire du Bouddhisme*, M. Grimblot ; — 16° *Cours de sanscrit*, M. Hauvette-Besnault (Râmâyana).

Après le commencement du semestre, deux affiches nouvelles, également officielles, annon-

cèrent l'ouverture de six autres cours, ce qui en porta le nombre à vingt-deux :

17° *Homœopathie*, M. L. Simon; — 18° *Lois pénales de la France*, M. Eug. Mouton; — 19° *Langue Arabe*, M. H. Derenbourg (théorie des formes, Korân); — 20° *Epigraphie Assyrienne*, M. Menant; — 21° *Chemins de fer*, M. Goschler; — 22° *Langue cochinchinoise ou annamite*, M. A. des Michels.

Le semestre suivant, d'été 1868-1869, les cours ont encore augmenté, on en compte vingt huit :

1° *Astronomie*, M. C. Emmanuel (suite du cours d'hiver); — 2° *Météorologie*, M. Marié-Davy (des climats); — 3° *Chimie appliquée à la physiologie et à la pathologie animale*, M. Schützenberger (suite du cours d'hiver); — 4° *Anatomie comparée*, M. Alix (id.); — 5° *Physiologie expérimentale*. M. A. Moreau (théories physiologiques); — 6° *Anthropologie*, M. Hamy (anatomie comparée des races humaines); — 7° *Mécanique physique*, M. Reech (machines motrices et effets mécaniques de la chaleur); — 8° *Chemins de fer*, M. Goschler (voies et stations); — 9° *Philosophie*, M. Rabbe (Hamilton); — 10° *Lois pénales de la France*, M. Eug. Mouton (incriminations en vigueur); — 11° *Histoire et philologie comparées et littérature Anglaise*, M. Eichhoff (traditions de l'Egypte, de la Grèce, de l'Inde; littérature anglaise jusqu'à Byron et W. Scott); — 12° *Histoire de France*, M. Rambaud (historiens français et bourguignons du XVe siècle); — 13° *Mythologie*, M. Larocque (mythologie grecque); — 14° *Philologie classique*, M. C. Morel (critique des textes, histoire des textes des auteurs latins); — 15° *Grammaire française*, M. G. Paris (suite du cours d'hiver); — 16° *Langues hébraïque et chaldaïque*, M. Em. Latouche (id.); — 17° *Epigraphie assyrienne*, M. Ménant (syllabaire assyrien); — 18° *Langue Arabe*, M. H. Derenbourg (suite du cours d'hiver); —

19° *Langue sanscrite*, M. Hauvette-Besnault (anthologie sanscrite) ; — 20° *Langues zende et sanscrite védique*, M. Girard de Rialle ; — 21° *Langue et littérature pâlies (histoire du Bouddhisme)*, M. Grimblot ; — 22° *Langue Allemande*, M. Lévy (poésies lyriques de Gœthe) ; — 23° *Littérature Allemande*, M. Bossert (suite du cours d'hiver) ; — 24° *Langue et littérature néerlandaises*, M. de Backer ; — 25° *Langues et littératures Slaves*, M. L. Leger (suite du cours d'hiver) ; — 26° *Langue Arménienne*, M. Prudhomme ; — 27° *Langue Cochinchinoise ou Annamite*, M. A. Des Michels ; — 28° *Langue Siamoise*, M. Grégoire.

Sur ces vingt huit cours, dix neuf avaient lieu deux fois par semaine. Les documents font défaut jusqu'à cette époque pour établir le nombre exact des auditeurs des cours libres.

On pouvait craindre que les changements ministériels, en juillet, ne remissent en question l'existence d'un enseignement qui avait bien un local, mais qui n'a pas encore de budget. Loin de là, il reçoit une impulsion nouvelle. Les professeurs sont pour la première fois réunis à la Sorbonne, sous la présidence d'un Inspecteur, à l'effet de s'entendre sur la distribution des heures et des amphithéâtres. Un employé spécial est attaché à l'établissement, où il a son logement. Enfin une publicité inaccoutumée est donnée à l'affiche générale des cours. Elle est placardée dans les cadres administratifs des grands établissements d'instruction publique, au Collège de France, à l'Ecole de médecine, au Muséum, à la Bibliothèque,

etc... Elle est reproduite par le *Journal officiel*, d'où elle passe dans les journaux de province; toute la presse en France et à l'étranger s'occupe du nouvel établissement (1).

Enfin une plaque de marbre placée au-dessus de la porte avec cette inscription : « SALLE GERSON, COURS LIBRES » semble consacrer la constitution définitive et garantir la durée du nouvel établissement. Voici la liste des professeurs et des cours du semestre d'hiver 1869-1870 :

1° *Algèbre*, M. VALLÈS, inspecteur général des ponts et chaussées (de l'intervention des formes imaginaires dans les équations des cinq premiers degrés) ;

2° *Géométrie supérieure*, M. LAGUERRE, répétiteur à l'école polytechnique (emploi des imaginaires en géométrie) ;

3° *Calcul des probabilités*, M. C. SIMON, docteur ès-sciences, professeur au lycée Louis-le-Grand (lois de la mortalité, théorie des assurances).

4° *Chimie appliquée à la physiologie animale*, M. SCHÜTZENBERGER, directeur-adjoint du laboratoire de chimie de la Sorbonne ;

5° *Anthropologie*, M. ROCHET (caractères de forme, manifestations vitales de l'être humain) ;

(*) 6° *Anthropologie*, M. HAMY, docteur en médecine (anatomie comparée des races humaines) ;

(1) Voyez : Revue de l'instruction publique, — Revue des cours littéraires et des cours scientifiques, — Siècle, — Avenir National, — Parlement, — Electeur libre, — Peuple, — Nord, — Revue de Linguistique, — Revue Orientale, — Précurseur d'Anvers, — Gazette van Gaendt, — Amsterdamsche Courant, — Grenzboten, — Unsere Zeit, — Revue du ministère de l'instruction publique de Russie, etc.

7° *Histologie comparée*, M. G. Pouchet (système nerveux) ;

8° *Homœopathie*, le docteur L. Simon (pathologie et thérapeutique générales) ;

(*) 9° *Chemins de fer*, M. Goschler, ingénieur (matériaux, traction) ;

10° *Lois pénales de la France*, M. Eug. Mouton, ancien procureur impérial (législation pénale en matière criminelle et d'industrie) ;

11° *Histoire et philologie comparée et littérature Anglaise*, M. Eichhoff, professeur honoraire de faculté, correspondant de l'Institut (traditions de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte) ;

(*) 12° *Mythologie comparée*, M. Larocque (les Mythes de la Grèce étudiés dans l'unité indo-européenne) ;

13° *Langues hébraïque et chaldaïque*, M. Emm. Latouche, secrétaire-adjoint de l'école impériale des langues orientales vivantes (grammaire hébraique, sepher-schemoth, exode, éclairé par les nouvelles découvertes sur l'Egypte et les traditions de l'Orient) ;

14° *Langue Sanscrite*, M. Hauvette-Besnault, agrégé de l'Université (Rig-Véda, Mudrârâkchasa) ;

15° *Langues zende et sanscrite védique*, M. Girard de Rialle (hymnes védiques, 22e yast du Khorda-Avesta) ;

16° *Langue Arabe*, M. Hartwig Derenbourg, employé au département des manuscrits de la bibliothèque impériale (syntaxe arabe, Nâbiga-Dhobyânî) ;

17° *Langue Allemande*, M. Lévy, professeur d'Allemand au lycée Louis-le-Grand (poëmes épiques de Gœthe) ;

18° *Littérature Allemande*, M. Bossert, docteur ès-lettres (littérature Allemande depuis la réunion de Schiller et de Gœthe à Weimar jusqu'en 1830) ;

19° *Langue et littérature Néerlandaises*, M. de Backer, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques (origines et histoire des formes grammaticales de la langue néerlandaise et ses affinités avec les autres langues germaniques) ;

20° *Langue et littérature Slaves*, M. L. Leger, docteur ès-lettres (langue russe, histoire comparée des littératures tchèque et polonaise) ;

(*) 21° *Langues Romanes*, M. Brachet, lauréat de l'Institut (philologie, textes) ;

22° *Langue Annamite ou Cochinchinoise*, M. A. Des Michels, vice-président de l'Athenée oriental (grammaire, dialogues, exercices de prononciation) ;

23° *Langue Chinoise*, le comte Kleczkowski, ancien chargé d'affaires de France à Pékin, consul général du premier secrétaire interprète de l'Empereur pour les langues de la Chine (chinois vulgaire et pratique) ;

24° *Langue Siamoise*, M. Grégoire (histoire de l'Indo-Chine, phraraxa-kannot) ;

Quatre de ces cours marqués d'une astérisque ont été reportés à l'été, ce qui en a réduit le nombre à vingt. Le semestre d'hiver a commencé le 27 novembre et fini le 31 mars. Le nombre des leçons a été de 487. Elles ont eu en tout 7096 assistants (1). Si l'on divise ce nombre par celui des leçons on trouve pour chiffre moyen des auditeurs à chaque leçon 18,3. Pour apprécier ce chiffre à sa juste valeur il faut tenir compte du caractère particulier des cours de la salle Gerson qui s'adressent presque tous à un public extrêmement restreint. Il suffit de signaler l'enseignement des hautes mathématiques ou des idiomes de l'Asie. Il faut aussi noter qu'aucune considération, autre que le

(1) Ce chiffre et les suivants sont extraits des relevés officiels, dressés par ordre et sous le contrôle de l'Académie de Paris.

désir de s'instruire, ne peut amener d'élèves à des professeurs qui n'ont ni titre officiel, ni place dans les commissions d'examen pour la collation des grades académiques, dont plusieurs enfin au début de leur carrière n'ont point encore la notoriété qu'ils cherchent.

Dans ces cours presque toutes les branches des connaissances humaines sont plus ou moins représentées : sciences mathématiques, physiques, biologiques, sociologiques. Quelques-uns des cours répètent le titre de chaires existant déjà au Muséum, au Collège de France, à l'École des langues orientales. D'autres ont inauguré des enseignements qui n'existaient point en France. Plusieurs professeurs imitant la pratique ordinaire en Allemagne font à la fois, ou successivement, deux cours distincts, l'un portant sur des points de science plus élevés, l'autre plus pratique et plus accessible. Aucune doctrine commune n'enchaîne d'ailleurs les professeurs. Ils n'ont d'autre solidarité que celle qui naît d'une conviction profonde dans les avantages d'une absolue liberté et d'un libre accès du professorat à toute personne offrant des garanties de savoir.

Le nombre des professeurs autorisés par l'administration, qui n'avait été que de sept et de neuf pendant les deux premiers semestres, est aujourd'hui de vingt et plus. Ce serait sans doute une erreur de croire que ce chiffre doive continuer de s'accroître dans les mêmes propor-

tions. Les demandes se limiteront d'elles-mêmes. C'est le caractère de tout enseignement libre de se mesurer spontanément aux besoins auxquels il estdestiné à répondre. On peut citer ce fait remarquable, que depuis six ou sept ans le nombre des *privat-docenten* des Universités allemandes, quoique illimité, n'a point varié, tandis que pendant les dix années précédentes, il avait plus que doublé dans les facultés de médecine et de philosophie.

Quant à l'accueil fait par le public à l'enseignement supérieur de la salle Gerson, il ne saurait être douteux. Des élèves appartenant aux Écoles de l'État, des étudiants étrangers sont venus s'asseoir sur les bancs des amphithéatres. Enfin pendant le dernier semestre le nombre des auditeurs au lieu de diminuer à augmenté du commencement à la fin des leçons. Le mouvement du public dans les amphithéatres a été de :

En décembre,	1759 auditeurs (1)	pour 76 leçons;
En janvier,	1770	107;
En février,	2011	110;
En mars,	1694	89.

Si on élimine le mois de décembre, pendant lequel l'ouverture des cours a nécessairement amené un excédant d'auditeurs, on constate pendant les mois de janvier, février et mars une

(1) D'après les relevés officiels, voir la note de la page précédente.

progression régulière. Le chiffre moyen des auditeurs,

En décembre est de	23,1 par leçon;
En janvier	16,5;
En février	18,2;
En mars	19,0.

A l'administration et au public appartient le droit d'apprécier quels services ont pu rendre jusqu'à ce jour et pourront rendre par la suite les cours libres d'enseignement supérieur de la salle Gerson. Le gouvernement restera juge de l'opportunité qu'il y aurait à favoriser par tous les moyens matériels et moraux dont il dispose, le développement et l'organisation définitive de l'institution dont nous avons montré l'origine et les progrès. Pour en assurer l'avenir, un budget spécial semble, avant tout, nécessaire. N'est-on pas fondé à espérer que l'État, en y contribuant le premier, provoquerait les libéralités privées? Ainsi se trouverait, pour la première fois, réalisée aux cours libres d'enseignement supérieur de la salle Gerson, l'alliance du protectorat de l'État et de l'initiative individuelle qui a été le principe même et le point de départ de la prospérité des Universités Allemandes.

Paris, 15 avril 1870.

Notre collaborateur, M. Lucien Adam, fait paraître une brochure intitulée : *Réforme et Liberté de l'Enseignement supérieur*. Ce mémoire est précédé d'une lettre de M. le baron de Dumast. — Dentu, éditeur.

Dans sa séance du 2 février, à laquelle ont assisté les curateurs des arrondissements scolaires de Moscou et d'Odessa, mandés exprès à St-Pétersbourg, le conseil du ministre de l'instruction publique s'est occupé de l'instruction de la population non russe de race dans l'est de l'empire et dans la presqu'île de Crimée. Il aurait été décidé, dit-on, de fonder aux frais de l'État, pour la partie de cette population qui est chrétienne, des écoles primaires spéciales, où l'enseignement serait professé d'abord dans les idiomes indigènes avec des livres imprimés dans ces dialectes, mais avec des caractères russes ; la langue russe serait comprise dans le programme des études qui, plus tard se feraient exclusivement en russe.

Une école normale, destinée à fournir des instituteurs à ces établissements, serait créée à Kazan ; la moitié de ses élèves seraient des Russes ; l'autre moitié serait composée de Tartares, Tchouvaches, de Tchérémisses, de Votiaques et de Morduans.

Une seconde école normale serait fondée à Simphéropol pour les Tartares mahométans, et l'enseignement de la langue russe serait introduit dans les quinze écoles religieuses musulmanes (meckébés et médressés) de la Crimée.

(Gazette de Moscou.)

Le *Moniteur* Prussien donne les renseignements suivants sur la manière dont se répartissent, au point de vue de l'idiome, les 2,938,679 enfants inscrits dans les écoles publiques du royaume :

Langue allemande.....	2,509,482	soit	85,4 0/0
Polonaise (cachoube, mazoure).....	384,475	soit	13,1 0/0
Lithuanien.....	17,156	—	0,6 —
Wende.....	13,441	—	0,4 —
Morave.....	9,917	—	0,3 —
Wallon.....	1,895	—	0,06 —
Bohême.....	1,745	—	0,05 —
Hollandais.....	538		

Sur les 384,475 enfants appartenant à la race polonaise :

41,659, soit 10.8 0/0, parlaient seulement la langue polonaise ;

93,977, soit 24.4 0/0, s'exprimaient en polonais et en allemand ;

248, 839, soit 64.8 0/0, apprenaient l'allemand;

Quant aux autres idiomes étrangers, le nombre des enfants qui, en dehors de leur langue maternelle, apprenaient l'allemand, représentait les chiffres que voici :

Lithuanien.....	7.360 élèves,	soit	42.9 0/0
Wende.....	8.351	—	62.2 —
Morave.....	7.442	—	75.1 —
Wallon.....	1.599	—	84.4 —
Bohême.....	848	—	48.6 —

Les enfants parlant hollandais savaient tous l'allemand.

Senlis. — Typ. Ch. Duriez. — A. Le Gallais et Cᵉ, successeurs.

LE PRÉFIXE ROMAN

DIS

EN ALBANAIS

La plupart du temps l'on n'a encore porté l'attention, dans l'albanais, que sur les éléments grecs, aisément reconnaissables, et l'on ne s'est guère occupé des éléments latins que défigurent fâcheusement des lois phoniques particulières.

La loi phonique spécialement étudiée dans le présent travail est celle de l'atténuation d'un *i* non accentué en la voyelle indistincte que je rends (avec Lepsius) par *ẹ* : *kẹrkuem;* lat., circare ; it., cercare ; fr., chercher. Cet *ẹ* peut tomber toutes les fois que sa chute ne rend pas la prononciation impossible : *fk'inoj*, g., *fk'inẹrój* t. vicinus sum pour *vẹk'inój*, *vẹk'inẹrój* d'après le lat. vicinus ; *tsa* t. d'après *disá* g. quidam.

Ainsi du préfixe roman DIS naît *dẹs*, et de celui-ci *ds*, lequel, selon la diversité de la consonne qui le suit, se change en *ts* ou *dz* : *tskalẹmoj*, evello d'après * *kalẹmoj* : *ẹngalmój* g. defigo ; *dzbaθ* exuo d'après * *baθ* : *ẹmbaθ* induo. Le *t* et le *d* peuvent tomber : *skarkój* exonero d'après * *karkój* : *ẹngarkój* onero ; *zdrit* clarum reddo d'après *drit* t., *ẹndris* g. splendeo, facio ut splendeat. Mais *ts* et *dz* peuvent également se changer en *tš* et *dž* : *tškušeλím* calamitas, au propre it. sconsolazione d'après * *kušeλój* : *ẹngušeλój* consolor. Enfin *t* et *d* peuvent encore ici tom-

ber : *škrī* g. regelor d'après * *krī* : *ęngrī* g. gelor ; *ždreθ* retorqueo d'après *dreθ* torqueo. Ainsi le DIS roman se montre en albanais sous les diverses formes *ts, dz; s, z; tš, dž; š, ž*. En outre *dzb* et *dzv* peuvent devenir *zd* et *džb*, *džv* peut devenir *žd*, et enfin *z* et *ž* de *zd* et *žd* peuvent tomber, ainsi que le montrent les exemples *ęmbaθ* et *veš* plus bas cités.

Il est clair que ces différentes formes ne peuvent, au fond, contenir le *s* négatif (*kam* habeo, *s kam* non habeo). L'on inclinerait plutôt, au contraire, à ramener précisément à *dis* ce *s* négatif.

La signification du préfixe *dis*, en albanais, est la même que dans les langues romanes ; souvent aussi il sert à rendre le renforcement de l'idée (Diez, Grammatik. 2. 395. Pott, Etymologische forschungen. 1. 728).

Dans les pages qui suivent, je vais donner, pour appuyer les considérations ci-dessus exposées, quelques mots albanais pourvus du préfixe en question.

En ce qui concerne le procédé graphique, je m'en suis presque partout tenu au système de Lepsius : Standard Alphabet. II. éd. London. 1863. Pour plus de clarté, j'ai gardé λ, pour désigner le *l* proche du *l* barré polonais.

Les abréviations g. et t. donnent à entendre les dialectes guègue et tosque.

C. H. et R. indiquent D. Camarda, Saggio di grammatologia comparata sulla lingua albanese. Livorno. 1864, avec appendice. Prato, 1866; J. G. v. Hahn, Albanesische Studien. Wien. 1853; et F. Rossi, Vocabolario italiano epirotico. Roma, 1866.

barθ albus. H. : *dzbarθ* (*tsbarθ* H.), *zbarθ* (*sbarθ* H.) dealbare; *u zbarδ* (*sbarδ*) sbiancare, divenir bianco. R.

báškę una ; *baškúem* admovere, conciliare. H. : *zbaškúem* (*sbaškúem*) seiungere. R.

bukurúem exornare. H. : *zbukurúem* (*sbukurúem*) deformare, it. difformare. R.

bútę mansuetus. H. : *zbut* t., *zbus* g. mansuefacere. H.

dreθ contorquere. H. : *ždreθ* (*šdreθ*) retorquere. H.

drit t., *ęndris* g. splendere, illustrare. H. : *zdrit* (*sdrit*), *ždrit* (*šdrit*), *šnrit* illustrare. R.

duk : u duk apparere. H. R. : *u zduk* (*sduk*) evanescere. R.

ęmbaθ induere, it. calzare, fr. chausser. H. R. : *dzbaθ* t., *zbaθ* g. (*sbaθ*. H.), *zdaθ* (*sdatsun*. R.), *ždaθ* (*šdaθ*. R.), *daθ*. R. exuere.

ęmbel'éθ colligere. H. : *zbel'éθ* (*sbel'éθ*) g. expandere H.

ęmbęrθüem it. abbottonare R. : *dzbęrθüem* t., *zbęrθüem* g. (*sbęrθüem*. H. R.). it. sbottonare, *šperθüem* sfibbiare. R.

ęmbij : u embij t., *pī : u pī* g. praes. *ęmbíhem* f., *pīhem* g. rigescere, torpescere. H. : *špíhem* (exactement *špīhem*) torpore liberor. H.

ęmbil, ęmbül claudere. H. : *zbílę* (*sbílę*), *zbil'ę* (*sbil'ę*) aperio. C. 1. 101.

ęmbodís impedio. H. : *tspodísem* s. pedem offendere. H.

ęmbul'úem H. *ęmvlúem*, *ęmblúem*, *ęmlúem* tegere. R. : *dzbul'úem*. H. *dzbeluem* (*tsbeluem*. B.), *zbul'úem* (*sbul'úem* H.), *zblúem* (*sbluem* R.), *žblúem* (*šblúem*), *šplúem* R. retegere, revelare ; à ce mot est identique le roum. desvelesk.

Il faut ramener *ęmbul'úem* au lat. velare. C. 1. 125. rapproche *zbul'óję* (*sbul'óję*) et *ęmbul'óję* du lat. spolium et du grec σκῦλον.

ęngalmúem g. affigere. H. : *tskalęmúem* t., *škalmúem* g. evellere. H.

ęngarkúem. H., *ęnkarkúem* R. onerare : *skarkúem*, *zgarkúem* (*sgarkúem*), *škarkúem*, R., *tšarkúem*

d'après *tškarkúem*. t. H. exonerare, it. discaricare, scaricare, discarcare, scarcare, rum. deskark.

ẹngrī g., *ẹngrij* t. congelari. H. : *škrī* g. regelari. H.

ẹngul' infigere. H. : *tškul'* t., *škul'* g. evellere. H., *žgul* (*šgul*) it. scrollare. R. On a rapproché ce mot du grec σκύλλω.

ẹngušełúem consolari. R. : *zgušełúem* (*sgušełúem*) affligere, it. disconsolare, sconsolare. R. *ẹngušełúem* est le lat. consolari.

ẹnǵüem tingere. H. R. : *u zǵüem* (*sǵüem*) pallescere. R.

fák'e-ja facies. H. : *tšfak'* t. H. *tšfak'ẹ* revelo.

früj g., *früj*, *frij* t. flare. H. : *tšfrüj tšfrij* anhelare, emungere. H., *sfrüm* it. sgonfiare. R. *tšfrüjẹ*. C. l. 101.

fütürẹ -a facies, vultus. H. : *sfütürť* vultum efferare. H.

gẹzúem exhilarare. H. : *zgezúem* (*sghezuem*) contristare. R.

goždúem clavis affigere. R. : *zgoždúem* (*sgošduem*), *žgožduem* (*šgošdúem*) clavum evellere. R. *gožduem* se lie au vieux slov. *gvozdъ*.

ǵánẹ g., *ǵérẹ* latus. H. : *dzǵẹrúem*, *zǵẹrúem*, t. R., *zǵanúem* R. dilatare.

ǵat, *ẹnǵat*. R. *ẹnǵatúem*, *ẹnǵas*. H. longius facere : *zǵatúem* (*sǵatúem*), *zǵas* (*sǵas*). H. *zǵat* (*sghiat*) R. longius facere.

halinós g. defatigare. H., primordialement et dans la contrée grecque, frenare d'après le néo-grec χαλινώνω : *šhalinósmẹ*, *šhlenósmẹ* effrenatus, it. sfrenato. Cam. 2. 66.

kjep suere. H. R. : *škjep* dissuere. R.

kšiłúem consulere. R. : *škšiłúem*, *škšełúem* dissuadere, it. sconsigliare. R. *kšiłúem* est le lat. consulere.

l'irúem relaxare. H. : *šlirúem* (*scliruem*) solvere. R. *l'irúem* est le lat. liberare.

l'iθ ligare. H. : *zgliθ* (*sgliθ* alb. sic. C. l. 101), *dzgiθ*, *dziθ* t., *zgiθ*, *giθ* g. ligare; dans *zgliθ*, le g est d'intercalation euphonique.

mühürlis sigillare. R. : *smühürlis* resignare. R.

pabesę perfidus. P. : *špabésem* g. pactum non praestare. H. *pabesę* est composé de *pa* sine et *bésę* fides.

palúem plicare. R. : *spalúem* it. spiegare. R.

pęl'k'üem placere. H. *pęlk'üem*. R. : *spelk'üem* displicere. R. *pel'k'üem* est le lat. placere.

pęrdréθ zuschrauben, fermer à vis. H. *šperdréθ* retorquere. R. Comparez ci-dessus *dreθ*.

praλ-a. R. *prálę-a* t., *pęrrálę-a* fabula. H. : *spraλúem*, *špraλúem* calumniari, it. sparlare. *prálę-a* est parabola.

priš dissolvere, it.disfare, sfare. R. : *špriš*. R. *tšpriš* (*cprisc*. B.) id.

veš vestire. H. *džveš* (*dšveš* H.). t., *zveš* (*sveš*. H.) g., *žveš* (*šveš*. R.), *zdeš* (*sdeš*. R.), *ždeš* (*šdeš*. R.), *deš*. R. exuere, it. disvestire, svestire.

(Vienne.)

FR. MIKLOSICH.

LA RACINE MA

MINERVE. ATHÊNÊ. PROMÊTHÉE.

I. La racine *mâ, man*, dans les langues et les mythologies Grecques et Latines.

§ I. La racine aryenne *mâ, man,* est généralement re-

gardée comme comportant le sens de *penser* ou de *mesurer*. Au sens de penser, on rattache les mots grecs μένος, μέμονα, μνάομαι, μαίνομαι, μανία, μάντις et leurs dérivés, quelque différentes que soient leurs significations, les mots latins *mens, mentio, mentior, moneo, memini, monstrum*, etc. De *mâ* signifiant mesurer, on fait dériver en grec μέτρον, μήν, en latin *mensis, metior,* etc.

Il est difficile de comprendre que la racine *mâ* ait eu, à l'origine, un sens aussi abstrait que celui de penser ou de mesurer. Les idées de pensée et de mesure n'ont pu surgir que tardivement dans le cerveau humain, à une époque où le langage était déjà formé. On dut se servir, pour les exprimer, de radicaux déjà existant et qui ne comportaient pas encore cette signification. Quel était le sens des racines dont on fit usage? La racine *mâ,* avant de signifier penser, répondait-elle à une autre conception de l'esprit et quelle idée représentait-elle? C'est une question qui se pose naturellement et que l'on trouvera sans doute intéressant de résoudre.

Lorsqu'on étudie le développement des langues, on observe deux ordres de phénomènes. Chaque mot peut être envisagé sous deux points de vue, celui de sa forme, des sons au moyen desquels on l'énonce, et celui de l'idée qu'il représente. La forme et l'idée sont toutes deux sujettes à des modifications. Les formes varient, soit parce que les anciens mots subissent des altérations phonétiques, soit parce qu'il s'en forme de nouveaux par de nouvelles combinaisons des anciens radicaux et des affixes. Le sens se modifie, soit parce que notre esprit envisagea it sous un nouvel aspect un objet déjà désigné par un des mots de la langue, peut faire prendre à ce mot une signification nouvelle, soit parce que le développement des sociétés humaines produisant en nous de nouvelles conceptions, nous les exprimons au moyen d'anciens radicaux dont le sens origi-

naire se perd de plus en plus et qui finissent par représenter l'idée dernière à laquelle on les applique. S'il est intéressant de déterminer, en dépouillant le mot de ses affixes et en lui faisant remonter l'échelle de ses modications phonétiques, quelle a été la forme première de la racine, il n'est pas moins utile, pour éclairer la marche de l'esprit humain, d'étudier les transformations de l'idée qu'il exprime et de chercher le sens originaire de sa racine.

Sans doute, dans certains cas, il doit être difficile, sinon impossible, de résoudre le problème, et les documents que l'on possède peuvent être insuffisants. En est-il ainsi pour la racine *mâ?* Nous ne le pensons pas. Nous croyons au contraire qu'il est possible, par l'étude des mots qui en dérivent, de remonter au-delà du sens de penser et de mesurer, et d'assigner à cette racine un sens antérieur plus concret d'où l'on peut faire sortir toutes les idées qu'elle a servi plus tard à exprimer.

Max Müller a senti qu'il y avait là un sujet de recherches. Dans ses Nouvelles Leçons sur la science du langage (T. II, p. 256, trad. franç.) on lit ce qui suit : « En latin, « *mane* est le matin, *mania* est un ancien nom de la mère « des Lares, *manare* se dit spécialement du soleil levant, « et *matuta* est l'aurore. Ceci semblerait indiquer que la « racine *man* qui, dans les autres langues aryennes, est « surtout connue comme signifiant penser, fut réservée en « latin, dès une époque très ancienne, pour exprimer le « réveil de la conscience de toute la nature à l'approche « de la lumière du matin... Les deux idées semblent se « tenir de bien près, la seule difficulté est de découvrir si « c'est l'idée de bien éveillé qui a conduit à celle d'intel- « ligent, capable, ou vice versa. »

Max Müller reconnaît dans la langue latine un certain nombre de mots dérivés de la racine *man* qu'il est difficile

d'expliquer par le sens originaire de penser. Je montrerai plus loin qu'il en est de même dans la langue grecque, et certainement aussi dans les langues congénères, mais je bornerai mon travail aux deux langues classiques. Quel est le sens de la racine qui expliquera ces différents mots? Pourra-t-on les rattacher à la même racine originaire qui a fourni les mots où se trouve l'idée de penser? Le sens de penser a-t-il le sens primitif ou est-il postérieur? Telles sont les questions qu'il faut examiner.

§ 2. Je crois qu'il faut voir dans la racine *man* une de ces racines si nombreuses dans ces langues aryennes qui expriment l'idée de clarté, de lumière. Et je ne crois pas m'écarter ainsi de l'idée exprimée par Max Müller. On a parlé du réveil de l'homme, avant de songer au réveil de la nature, si le sens d'éveiller est celui que nous concevons actuellement. Or s'éveiller pour l'homme, c'est ouvrir les yeux et avoir la perception des objets extérieurs, c'est voir clair.

L'aurore, le crépuscule du matin, portent bien des noms divers dans la mythologie védique. La clarté, même bornée à la lumière naturelle du jour, se présente à nos yeux sous des aspects variés suivant l'heure de la journée, les circonstances atmosphériques, etc. Or, on sait que si les peuples primitifs n'ont pas nos idées abstraites, ils analysent avec beaucoup plus de soin que nous ne le faisons tous les objets de leurs perceptions, et leurs vocabulaires sont extrêmement riches en expressions que nous regardons volontiers comme synonymes et qui représentent les nuances diverses d'une même idée. Ainsi s'explique par exemple le grand nombre de mots qui dans la langue arabe servent à désigner un cheval ou un chameau. Les phénomènes lumineux, suivant leurs caractères, étaient pour les Aryens primitifs, autant d'objets divers qu'ils purent représenter par des racines différentes. De là tant de ra-

cines qui signifient voir, briller, éclairer. Nous proposerons de ranger la racine *mâ, man*, dans cette catégorie.

§ 3. Alors s'expliquent facilement les mots : *mane,* matin ; *matutus, matutinus ; manus*, épithète donnée à Janus et qui ne doit pas avoir d'autre sens que le matin, comme on l'appelle aussi *pater matutus*; *manius,* nom donné à l'enfant qui naît le matin. Tandis que la racine *div* s'applique à la clarté du grand jour, à la splendeur du ciel serein, la racine *mâ* semble désigner une clarté plus faible, une lumière naissante ; le sens de *mater matuta* est indiqué nettement par ce vers de Lucrèce (V. 654.)

> ..... roseam matuta per oras
> aetheris auroram differt et lumina pandit.

De là vient le verbe *manare* pour exprimer la lumière qui se lève, qui commence à paraître. *Manat sol ab oriente* (Varron). *Manare solem antiqui dicebant, quum solis orientis radii splendorem jacere coepissent.* Festus (au mot *manare*) en donne le sens précis.

Plus tard *manare* se dira de toute chose qui émerge, qui vient au *jour*. C'est ainsi qu'on dira *manat sudor* ; *manant lacrymae*, *manant sanguineae guttae de vulnere; arbor manat picem. Fons manalis* est la source qui sort de terre. Le même sens se retrouve dans les composés *emanare*, *permanare*, et subsiste encore dans les mots français *émaner, émanation.*

Je ne puis me ranger à l'opinion de Curtius qui explique *manare*, par un mot hypothétique *madnare* et le rattache à une racine *mad* qui signifie « mouiller. » Lorsqu'on peut expliquer ce mot diversement, sans recourir à une forme dont on ne trouve pas d'exemple, l'explication est certainement plus probable. En outre, le sens que nous proposons me paraît certainement plus favorable à l'interprétation

des divers exemples cités plus haut. L'idée d'humidité ne se trouve plus dans nos mots *émaner*, *émanation*, et ne peut s'appliquer au soleil qui se lève sur l'horizon.

Du reste le sens que nous donnons à *manus* est confirmé par les anciens et Nonius Marcellus explique *manus* par *clarus* (1).

§ 4. Festus, au contraire, explique *manus* par *bonus* : *matrem matutam antiqui ob bonitatem appellabant, et mane principium diei et inferi dii manes ut suppliciter appellati bono essent, et in carmine saliari, cerus manus intelligitur creator bonus.* (F. au mot « mater matuta. ») Mais il est évident que c'est là un sens postérieur. Il est facile de voir dans les mythologies anciennes que la grande préoccupation des premiers hommes est le désir de la lumière, la crainte de l'obscurité. L'une est la source de tous les biens, l'autre de toutes les douleurs. Dans le mythe éranien, les Dieux de la lumière et des ténèbres sont devenus les Dieux du bien et du mal. Le bien et le mal ont été souvent exprimés au moyen des radicaux qui servaient à désigner le jour et la nuit. C'est ainsi que *manus* a pu prendre le sens de bonté, qu'après avoir signifié la clarté du matin, il a signifié l'être bienfaisant qui nous apporte cette lumière. Et il est permis de supposer qu'*immanis* a signifié d'abord obscur, privé de lumière et a pris plus tard le sens de terrible, d'inhumain, par les mêmes raisons.

§ 5. Ceci nous amène à comprendre ce qu'étaient les mânes. *Manes* est le pluriel de *manis* que nous retrouvons dans le composé *immanis* et qui d'ailleurs est l'équivalent de *manus*. Qu'entendait-on par cette expression? Les

(1) Nous remarquerons, sans en tirer aucune conclusion, que la racine *mâ* existe aussi en Egyptien avec le sens de clarté, de vision, et par suite exprime l'idée de vérité, de réalité.

mânes sont les morts qui reviennent à la lumière, qui se mêlent de nouveaux aux affaires des vivants, leur accordant leur protection ou les menaçant de leur inimitié. Pour comprendre l'idée que les peuples primitifs se font de la mort, on ne saurait mieux faire que de parcourir les chapitres du rituel funéraire Egyptien. On y voit nettement qu'une fois confié à la terre, l'homme n'est pas complétement anéanti. Il continue de vivre dans sa demeure souterraine, il est seulement privé de sa locomotion. Mais, grâce à certaines formules magiques que l'on trouve dans le rituel funéraire et qu'on enterrait avec lui, il pouvait quitter son nouveau domicile et revenir sur la terre jouir de la clarté bienfaisante et splendide du jour. A une certaine époque de leur civilisation, tous les peuples se sont fait la même idée de la mort. Quels sont ceux où l'on ne trouve pas trace de cette croyance aux *revenants*? Il en fut ainsi chez les Romains. Ces morts qui reparaissaient à la lumière, ils les désignaient sous le nom de *manes*.

Quand les Romains fondaient une ville, au centre de l'enceinte, ils creusaient une fosse à laquelle on donnait le nom de *mundus* et sur laquelle on accomplissait certains rites religieux. Cette fosse devenait la région des mânes, la demeure des ancêtres. Ceux-ci devaient y recevoir un culte perpétuel et protéger de là leurs descendants. Suivant certaines traditions, ils s'en échappaient trois fois par an pour revoir un moment la lumière du jour. Une pierre fermait cette fosse ; elle s'appelait *manalis lapis*, la pierre des mânes. *Manalem lapidem, ostium orci, per quod animæ inferorum qui dicuntur manes, ad superos manarent* (Festus, aux mots *mundus* et *manalis*). Si l'on compare le rapprochement des derniers mots, on trouvera sans doute que Festus donne raison à notre interprétation et justifie notre explication du mot *manare*.

Ainsi les mânes étaient des apparitions. On les appelait *Divi manes* ; on les appelait aussi *dei superi et inferi*, non pas dieux inférieurs et supérieurs, mais dieux du dessus et du dessous, en raison de leur existence mi-partie souterraine, mi-partie aérienne. Ce n'est pas en plein jour qu'on a l'habitude de voir des revenants ; c'est dans la demi teinte du crépuscule ou dans l'obscurité de la nuit qu'ils semblent tout à coup se révéler à nos regards ; c'est une lueur soudaine à laquelle nous prêtons la forme de ceux qui ne sont plus. L'apparition de la lumière, l'apparition du mort peuvent s'exprimer par le même mot. Tous deux sortent de terre, *manant*.

Il faut rattacher au mot *manes*, les mots suivants : *submanes eorumque praestites mana atqua manuana* (Mart. Cap. II) ; *mater mania*, grand mère des mânes (Festus, au mot *maniae*), et les *maniae*, fantômes dont les nourrices faisaient peur aux enfants qui n'étaient pas sages. Le nom de *submanes* était probablement donné aux mânes considérés dans leur existence souterraine.

§ 6. Nous n'oserions affirmer que le mot *mundus* provient de la même racine *man*. Cependant on expliquerait ainsi facilement les divers sens qu'on lui attribue. L'adjectif usuel *mundus* s'en rapproche incontestablement par sa signification. Clarté, blancheur, propreté sont synonymes. Quant à *mundus*, le ciel, la forme apparente de la voute céleste qui est hémisphérique peut être comparée à la fosse circulaire qui constituait le *mundus* des mânes. C'est ainsi qu'on a expliqué le mot latin *cœlum* par le mot grec κοῖλος, un creux, une fosse.

§ 7. Dans les idées des anciens, l'origine de toutes choses se confond avec l'origine de la lumière. C'est là un grand principe de mythologie dont l'explication est facile mais nécessiterait des développements trop considérables pour trouver ici leur place. Comme Diane, comme Junon,

mater matuta, la mère Matin était l'objet d'un culte très répandu dans l'Italie primitive. Adorée surtout par les femmes, elle était la Déesse des accouchements. Naissance du jour, naissance des êtres sont deux idées toujours associées. La fête de *matuta* s'appelait *matralia*, la fête des mères. Ne serait-ce pas à la même racine *mâ* dont il est ici question qu'il faut demander l'étymologie de ce dernier mot. Ce mot aryen, *mâtar*, dor. μάτηρ, lat. *mater*, gr. μήτηρ, que l'on retrouve dans toutes les langues Indo-Européennes, signifie celle qui fait l'action exprimée par la racine mâ, celle qui *donne le jour*. La mère donne le jour à l'enfant, comme l'aube donne le jour à l'humanité; quand l'enfant naît, quand il paraît à la lumière, on peut dire qu'il *manat*, comme les mânes qui sortent de dessous terre.

On rattacherait ainsi au même sens les mots μαῖα, à la fois grand mère et accoucheuse ; μαιόω, accoucher et tous ses dérivés ; μήτρα, en latin *matrix*, en français *matrice,* μῆδεα (genitalia), et peut-être le lat. *mentula.*

§ 8. Que l'on trouve certains noms de la lune formés avec une racine *mâ, man,* il n'y a rien là qui doive surprendre. La même racine qui exprime la clarté peut servir à désigner la lumière du jour et la lumière de l'astre qui nous illumine pendant la nuit. Ainsi Diane est à la fois l'aube et la lune naissante. Les noms de la lune ou du mois (ce qui est la même chose, car compter par mois est synonyme de compter par lunes) qui contiendront la racine *man* doivent donc être rangés dans la catégorie des mots dont nous nous occupons. Tels sont, en sanscrit : *mas, masa* qui signifient à la fois lune et mois ; en grec, μήν, μήνη, qui ont le même sens; en latin, *mensis,* et ses dérivés *menstruus,* etc, le nom de la lune dans les langues Germaniques.

C'est après avoir été employée pour désigner la lune,

c'est-à-dire, l'astre dont la révolution a servi à mesurer le temps, que la racine *mâ* a pu exprimer l'idée de mesure et fournir les mots tels que μέτρον, *metiri*, etc. Vouloir déduire en sens inverse le nom de la lune de l'idée abstraite de mesure, me paraît une hypothèse en contradiction avec la marche de l'esprit humain. Sans doute, à une époque postérieure, la lune aurait pu être nommée la mesureuse, et parmi les noms si nombreux que porte cet astre, il serait possible, bien qu'à mon sens peu probable, que l'un d'eux répondit à cette idée. Mais le nom du mois n'a pu être formé de la même manière. Le mois ne peut s'appeler primitivement la mesure du temps, puisque c'est lui qui a donné le moyen et par suite l'idée de le mesurer. Le mois n'a pas des noms nombreux comme la lune; son nom est évidemment un nom lunaire, mais le nom lunaire employé ne peut être celui qui pouvait signifier la mesureuse car on n'a pu nommer ainsi la lune que lorsque l'habitude était prise de compter par mois. Supposer au contraire que l'on a désigne le mois par un nom de la lune, que dans ce nom on trouve l'idée de clarté, rien n'est moins improbable, car il suffit de se reporter aux autres noms lunaires, *diana*, *lucina*, etc.

§ 9. La racine *mâ, man,* désignant la lune naissante, j'y rattacherai les mots grecs μάννος, μηνίσκος, μηνίς, μανιάκος, et le lat. *monile* qui ont la signification de bracelets. Il s'agit certainement d'objets qui ont la forme d'un croissant; μηνίς, μηνίσκος ont d'ailleurs conservé ce sens et il n'est pas douteux qu'originairement les bracelets n'étaient pas complètement fermés et consistaient simplement en lames de métal recourbées en croissant. Combien en français avons nous d'objets qui, en raison de leur forme, portent le nom de croissants, de lunes, de lunettes.

§ 10. J'ai tâché de montrer que les langues grecque et

latine possédaient un certain nombre de mots qu'on pouvait faire dériver, d'une racine *mâ* signifiant clarté; je continuerai la démonstration en recherchant plus loin les traces que cette racine a laissées dans la mythologie des deux peuples. Tous ces mots ne me paraissent pouvoir s'expliquer par une racine *mâ* signifiant penser. Que d'autres mots puissent se rattacher à cette dernière signification, c'est incontestable. Il faudra donc admettre deux racines primitives *mâ* ayant deux sens différents, si nous ne parvenons pas à faire dériver l'un de ces sens de l'autre. Mais je ne crois pas que la question présente d'insurmontables difficultés.

De l'idée d'éclairer, on passe à l'idée de voir; l'idée d'intelligence en est-elle bien éloignée? N'y est-on pas conduit au contraire par une pente bien naturelle? Rappelons nous que, dans nos langues, et on peut affirmer qu'il en est de même dans les autres, tous les mots qui s'appliquent aux phénomènes intellectuels ont d'abord eu un sens concret. Penser vient de *pensare* qui a signifié peser; comprendre dérive de *prehendere* qui signifie saisir avec la main. En latin, *putare* a d'abord exprimé l'idée de couper, etc. Les idées abstraites naissent toujours les dernières; on ne crée pas de nouvelles racines pour les exprimer, on se sert de celles qui ont déjà cours dans le langage. Or quoi de plus naturel que d'appliquer à l'intelligence une racine qui exprime l'idée de clarté, de lumière. C'est l'organe de la vue qui nous donne presque toutes nos perceptions, et la vision n'a lieu que si les objets extérieurs sont éclairés. Penser à un objet, c'est en avoir la vue intérieure; quand nous avons les yeux fermés, l'esprit est comme une lumière intérieure qui fait repasser dans notre cerveau le tableau du monde extérieur; être intelligent, c'est discerner nettement les objets, en analyser les détails, voir les événements, prévoir leurs conséquences. Une

racine signifiant éclairer est parfaitement appropriée aux fonctions intellectuelles. Si l'on en doutait, il suffirait de remarquer combien la langue française emploie souvent le mot d'éclairer dans un sens figuré. On dit un homme éclairé, un esprit éclairé, un jugement éclairé, éclairer quelqu'un sur ses devoirs, sur les conséquences d'un évènement. S'éclairer est synonyme de s'instruire. Au dix-septième siècle on employait le mot éclaircir au figuré dans le même sens. Ce mot a un peu vieilli, mais on dit encore éclaircir un texte. La clarté, la lucidité sont des qualités de l'esprit. On pourrait multiplier ces exemples.

§ 11. Je rattacherai donc à la même racine qui a fourni le nom du matin et du mois, le mot latin *mens* et la plupart des mots qu'on a l'habitude de faire dériver d'une racine *man* signifiant penser. L'idée de voir, d'éclairer se détache encore nettement dans le sens de beaucoup de ces mots. Je citerai, par exemple *monere*, avertir, c'est-à-dire, faire voir un objet, un évènement, ou sa conséquence dans l'avenir, éclairer quelqu'un sur un fait particulier.

Minari, minae ; l'idée de menacer me paraît comporter le même sens qu'avertir, avec une idée péjorative.

Monstrum, un avertissement de la Divinité.

Monstrare, qui nous a donné montrer, où le sens de faire voir, porter la lumière sur un objet, s'est conservé sans altération.

Mentiri, faire voir une chose fausse.

Memini, je me souviens ; probablement le parfait d'un verbe *manere* (cf. *canere, cecini*), qui, avec l'affaiblissement d'*a* en *i* a donné *comminiscor, reminiscor*, se souvenir, c'est à dire voir l'objet dans son esprit ; au moment où la mémoire se réveille, le cerveau est comme éclairé d'une clarté soudaine.

μνάομαι qui a le même sens, μέμνημαι, μιμνήσκω, μνήμων, μνήμη, μνημοσύνη ; μιμνήσκω qui au moyen signifie se sou-

venir, à l'actif a le sens d'avertir, faire souvenir, comme *monere*; μανθάνω, apprendre, s'instruire, comprendre, donc s'éclairer.

μηνόω (μανύω, dorien), indiquer, révéler, faire connaître; donc, porter la lumière sur quelque chose.

μάντις, le prophète, c'est-à-dire le voyant. Μαντεία, μαντική, μαντοσύνη, signifient l'art de prévoir les événements, l'art de la *Divination* et l'on peut remarquer que l'idée de clarté se trouve à la fois dans la racine du mot français *(Div)* et dans celle du mot Grec.

Je n'insiste pas sur les modifications phonétiques éprouvées par la racine dans ces différents mots. Ils sont reconnus comme étant de la même famille (v. Curtius Gr. Etym.)

§ 12. On rattache habituellement à la même racine que *mens*, μνάομαι, etc. les mots tels que μαίνομαι, μανία, μῆνις, μανίακος, où se trouvent renfermées des idées de passions ardentes, de fureurs, de désirs immodérés. Il faut faire un long chemin pour retrouver dans ces mots le sens de penser. Mais, au point où nous sommes arrivés, deux voies nous sont ouvertes pour renouer le fil des idées. Nous pouvons rapprocher ces mots de μάντις, voyant, prophète, qui rend des oracles. Quand les anciens nous parlent de leurs sybilles, ils nous les montrent prophétisant sous l'influence d'une agitation désordonnée, d'une extase voisine de la fureur. Nous pouvons aussi remarquer que cette extase prophétique est principalement, sinon exclusivement, l'apanage de prêtresses. On peut donc supposer que ces mots se rattachent au nom de l'astre lunaire qui exerce certainement une action puissante sur l'organisme féminin. Aux époques reculées, chez des natures uniquement agitées par les passions, les symptômes nerveux devaient se manifester avec une intensité beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. — *Maniaque* doit être synonyme de *lunatique*.

§ 13. Je n'ai pas voulu sortir des deux langues classiques. La langue sanscrite ne m'est pas assez familière pour que j'ose entreprendre une excursion dans son domaine. Je n'oserais affirmer que dans les documents qui sont parvenus jusqu'à nous, la racine *mâ* se présente avec le sens antérieur que je lui attribue. Mais cela me paraît probable. Ce sens expliquerait certainement des mots tels que *mâ*, connaître ; *pramita,* connu ; *sammita,* ressemblant ; *mâyâ,* illusion (Dict. de Benfey). *Mâna,* qui signifie poëte dans le Rig Véda, se comprendrait au moins aussi bien avec le sens de *voyant,* qu'avec celui de *mesureur,* et je ne sais si, dans ces hymnes si difficiles à interprêter, le sens d'*éclairer* accepté pour la racine *mâ n'éclairerait* pas bien des passages.

§ 14. J'ai négligé jusqu'ici la mythologie, et cependant c'est là que l'on doit trouver les racines avec le sens le plus rapproché de leur sens primitif. Si *mâ* représente la lumière naissante, cette racine a du servir à désigner les divinités crépusculaires et lunaires. En effet, un certain nombre de Divinités de la lumière portent des noms qui en dérivent et j'y rattacherai notamment les mots suivants :

Μαῖα, mère d'Hermès ; elle représente incontestablement l'origine de la lumière, car Hermès est lui-même le crépuscule (voir dans Max Müller, nouv. leçons, l'identification d'Hermès avec le Sârameya sanscrit).

Μαῖα, nourrice d'Arcas, fils de Callisto nymphe de la suite d'Artémis ; même déesse que la précédente (Apollod. III. 8. 2.)

Μῆτις, Dieu né le premier (comme Janus) dans la théogonie orphique, Dieu à double sexe, σπέρμα φέρων θέων. Les Dieux étant, à l'origine, des phénonèmes lumineux, μῆτις en est la première apparition.

Μῆτις, la mère d'Athéné, sur laquelle je reviendrai plus loin.

La grande Déesse phrygienne *mâ*, déesse adorée sur les hauteurs, tirant ses surnoms des sommets sur lesquels on célèbre son culte, et qui est la personnification du même phénomène.

Μήδεια, qui aide Jason à conquérir la toison d'or; on sait que cette toison est une représentation de l'aurore.

Μέμνων, fils de l'aurore (cf. aussi Αγαμέμνων.)

Μνημοσύνη variante de μνήμη fille de la terre et d'Ouranos.

Μοῦσαι, les muses, filles de Zeus et de Mnêmosynê, dont le nom est une altération de μονσαι (Curtius, Griech. Etym. 1.276.)

Toutes ces divinités représentent des phénomènes crépusculaires (1).

Comme Dieu Lunaire, nous avons le grand Dieu *men* de la Phrygie.

§ 15 La mythologie latine n'est pas moins riche.

Nous avons parlé de *mater matuta*.

La Déesse *Maia* qui a donné son nom au mois de mai, est certainement une Déesse de la lumière; elle est associée à Vulcain, *Maia Vulcani*. *Maia* était un des surnoms de *Bona Dea* qui était parfois assimilée à la Médée Grecque (Preller. Rom-Myth.)

On trouve aussi un *Deus Maius* ou *Jupiter Maius*.

La Déesse *Mana*, dont parle Plutarque (Quest. Rom. 52) est comme Junon et Diane, la lumière naissante; à ce titre elle préside aux accouchements.

La Déesse *Mens*, à laquelle Emilius Scaurus fit bâtir un temple à l'époque des guerres Cimbriques, fut plus tard considérée comme une Déesse de l'intelligence; son nom fut d'abord celui d'une Déesse de la lumière, car elle fut

(1) Il y a aussi en Egypte la Déesse *mâ*.

souvent confondue avec la Vénus Erycine (Preller. Rom-Myth. 628.)

Cette dernière portait aussi les noms de *Mimnermia* et *Meminia*.

Manturna, Déesse citée dans les Indigitamenta, est aussi une sorte de Junon qu'on invoque dans les cérémonies du mariage. Son nom dérive de *man*, comme *diuturna* de *div*.

Moneta, surnom de Junon. Le temple de Juno Moneta était dans le voisinage de la monnaie; mais la monnaie ne lui avait pas donné son nom. *Moneta,* monnaie, peut venir de *monere;* car la monnaie est l'objet qui nous fait connaître, par la forme ou par les signes qui y sont empreints, sa valeur propre ou celle des objets avec lesquels on l'échange. On peut aussi rapprocher *Juno Moneta* de *Monere*, mais à la condition de remonter au sens primitif. Junon était une Déesse de la lumière, *moneta* doit être l'équivalent de *Matuta*. *Moneta* est synonyme de Mnésimonê. Dans Hygin, les muses sont filles de Jupiter et de *Moneta*. De même quand Livius Andronicus, au commencement de son Odyssée, invoque la muse, il l'appelle *Moneta* au lieu de Mnêmosynê. Toutes deux ont été d'abord des Déesses de la lumière; puis quand la racine *mâ* s'écarte de son sens primitif pour exprimer les idées d'intelligence et de mémoire, on les explique par le sens usuel de *Monere* et μνάομαι.

Mena, déesse lunaire, *Jovis filia, quae menstruis fluoribus praeest.* (St-Augustin. Cité de Dieu, VII.)

Enfin la grande Déesse latine *Minerva,* sur laquelle je reviendrai plus loin.

Si la langue Etrusque est une langue Aryenne, il faut joindre à tous ces noms le Dieu Etrusque *Mantus*. Je ne veux pas prolonger cette énumération, mais on doit rattacher encore à la même racine un grand nombre de noms

propres grecs et latins dont la liste serait très considérable.

§ 16. La racine *mâ* est tellement liée à l'idée de naissance, d'origine, que toutes les Divinités Latines ou Grecques que nous venons de citer à l'exception d'une seule, sont toutes du genre féminin. Le Mêtis orphique qui a les deux sexes ne peut être considéré comme faisant exception ; c'est à titre de premier générateur, engendrant par lui-même qu'on lui suppose cette particularité.

Cette racine a cependant fourni des noms masculins, qui rentrent dans le même ordre d'idées ; car on la trouve dans les noms donnés au premier homme ou au premier roi. Il n'est pas besoin d'insister pour montrer que ces noms ne peuvent avoir aucune authenticité historique, qu'ils ont été imaginés à des époques postérieures. C'est une remarque que l'on peut faire en mythologie que le nom de l'aube et le nom du premier homme ou du fondateur d'une nation s'expriment au moyen des mêmes racines.

Pour désigner celui-ci, on a eu naturellement recours au mot qui avait le sens d'origine, de commencement, ainsi: *Janus* qui est le crépuscule, et par conséquent le plus ancien des Dieux, est aussi le premier roi de la vieille terre Italique. Par ces raisons je rattacherai à la racine *mâ* un certain nombre de héros mythiques, tels que : le *Manu* sanscrit ; le héros zend *Manuścithra; Manès,* premier roi de Lydie selon Herodote ou de Méonie suivant Denys d'Halicarnasse ; *Minos,* premier roi de Crète ; *Minyas* le héros éponyme des peuples Minyens.

De cette racine provient donc aussi le *Mannus* germain, cité par Tacite, et le nom de l'homme dans les langues Germaniques (1).

Ch. Ploix

(*A suivre.*)

(1) Ceci nous fait encore penser à Ménès, premier roi d'Egypte, suivant les traditions Egyptiennes.

PREMIER ESSAI SUR LA PHONÉTIQUE BASQUE

(suite. — III, p. 423)

---

§ 5. — *Semi-voyelles.*

76. La seule semi-voyelle qui joue en Basque un autre rôle que celui de simple lettre euphonique est *y*.

Les dialectes espagnols ont souvent remplacé ce *y* par la forte soufflante gutturale espagnole *j*, dite *la jota* : *jaun* pr. *yaun* « seigneur », *jotze* pr. *yotze* « frapper », etc.; Larramendi cite même *anagea* (pron. esp.) p. *anaya* « le frère ». Là où les Guipuzcoans ont mis la *jota,* les Souletins ont mis le *j* français; ils prononcent donc à la française *jaun, joite*, etc. Il est évident que le *y* est primitif : la production de la soufflante gutturale ou de la bourdonnante palatale ne doit être attribuée qu'à l'influence relativement moderne de l'espagnol ou du français. Le biscayen a beaucoup plus gardé le *y* que le guipuzcoan.

Ce *y*, qui remplace le *g* dans les mots empruntés : *lanyer* « danger », *yuye* « juge », etc., permute avec le même *g* dans des mots purement basques : *gan* et *goan* =*yoan* « allé », *gare*=*yoare* « sonnette suspendue au cou des bestiaux ».

Il semble avoir des tendances à devenir *ch* : *chaz* p. *yaz (igaz)* « l'an dernier », *chan* (bas-navarrais espagnol d'Aezcoa) pr. *yan* « mangé ».

§ 6. *Consonnes euphoniques.*

77. Les consonnes employées pour empêcher le contact de deux voyelles sont, outre la semi-voyelle *y*, qui

paraît destinée à suivre *e, i* (et *u* dans certaines variétés) :

1° Le *b* continu dont nous avons indiqué l'emploi aux numéros 11 et ssq, qui paraît destiné à suivre *o* et *u*, et qui est très analogue au *w* anglais, c'est-à-dire à la semi-voyelle organique qui figure dans « moi, roi ».

2° Le *m*, qui remplace ce *b* dans certaines variétés.

3° Le *j*, le *ch*, le *g* et le *d* mouillés, qui se produisent après l'*i* final devant une autre voyelle (numéros 14 et ssq); tous ces sons sont palatals et parents de *y*.

4° Le *r* doux, qui est spécialement employé dans la déclinaison, devant les suffixes, *en, i* et *ik* (de gén., à, quelque [some]), lorsque le thême finit par une voyelle, quelle qu'elle soit : *galdu-r-ik, aita-r-en, gizone-r-i, geldi-r-ik, oso-r-ik*, etc. Elle ne s'emploie jamais devant l'article *a*. Nous avons vu que cette lettre tombe souvent; dans ce cas, les voyelles mises en contact suivent les lois euphoniques : *gizonaren* devient *gizonân* ou *gizonain; itsasoaren, itsasuân* ou *itsasuain; haren, hân* ou *hain*, etc; *galdurik* devient *galduik; gizoneri, gizonei* (1), etc.

§ 7. *Consonnes adventices.*

78. Peut-on voir des consonnes adventices, ou doit-on voir seulement des lettres de renforcement dans les intercalations de *e*, *n* et *r* observées dans les exemples suivants? *molde* « mode », *alzeir* « acier », *changrin* « chagrin », *ingela=igela* « grenouille », *bortz=bozt* « cinq », *urso=uso* « palombe », *aitzin=aintzin* « devant », *ihintz =ihitz* « rosée », etc (pour *rtz=rt;* voyez ci-dessus, numéros 76-6°).

(1) En souletin et en bas-navarrais, le *r* euphonique persiste au Datif pluriel après *e*, mais le suffixe *i* tombe, de sorte que le Datif n'est plus marqué que par une lettre adventive : *gizoner* « aux hommes », *zier* « à vous », pour *gizone-(r)-i, zue-(r)-i.*

CHAPITRE III.

Mots empruntés.

79. Les langues auxquelles le Basque a fait des emprunts de mots sont le latin à ses divers états, depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne, le français et l'espagnol.

J'ai indiqué, dans les articles précédents, les divers changements subis par les mots étrangers, mais je crois intéressant de les résumer et de les compléter ici.

Les voyelles sont généralement transcrites exactement. Cependant, *i* est susceptible de devenir *e*, et *u* de devenir *o*, et réciproquement. Notre *eu* devient *u* (*urus* « heureux »), ou *o* (*lotinent* « lieutenant »). *U* français (*ü*) reste tel en souletin, et devient, dans les autres diaectes, *i* ou *u*. *Ae* latin devient *ai* (*laido* « l*ae*dere », *orai* « hor*ae*) ».

Les groupes de consonnes que la phonétique basque n'admet pas sont décomposés; une voyelle, souvent harmonique avec la voyelle consécutive, est intercalée : *garazi* « *gratia* », *giristino* « cristianus », *gurutze* « cruce », etc. Au commencement des mots, le groupe se réduit à sa seconde lettre : *lore* « flore », *loria* « glo- « ria ». — Il en est de même dans l'interieur des mots lorsque le groupe contient une explosive : *amiratu* « admiratu-m », *satisfatu* « satisfactu-m », *errespetu* « respect ».

Les groupes de voyelles, c'est-à-dire ceux dans lesquels figurent des semi-voyelles représentées par *i* ou *u*, sont remplacés par la voyelle basque dont le son est le plns voisin de celui du groupe.

Les explosives sont fidèlement transcrites. Seulement, au commencement des mots ou après une nasale, les dures s'adoucissent. *B* peut devenir *m*; *d* peut devenir *r*.

Les nasales sont également transcrites avec fidélité; cependant *n*, entre deux voyelles, peut être remplacé par *h*.

Les vibrantes sont représentées par *r* ou *l* indistinctement. *R* initial exige la préfixation d'une voyelle (voyez n° 26); *f* devient *p*, et *v*, *b* ou *m*.

La bourdonnante dentale devient sifflante; la bourdonnante palatale devient *y*.

La sifflante dentale se chuinte en *s*; la sifflante palatale se réduit à *ch* (voyez ci-dessus n° 44) la prononciation de *ch* et *s* basques, au moins dans le labourd.

Le *h* reste tel dans les dialectes français, et tombe dans les dialectes espagnols. En revanche, ceux-ci conservent la *jota* dans les expressions qu'ils ont prises à l'espagnol.

Le *x* se réduit à sa seconde lettre, qui se chuinte en *s*.

CHAPITRE IV.

Composition par syncope complète.

80. Je crois essentiel, dans un essai de phonétique basque, de dire quelques mots du procédé de composition par syncope que les dialectes euscariens possèdent aussi bien que les langues du nord de l'Amérique, du Canada principalement.

En Basque, les mots composés ainsi formés n'ont pas plus de trois syllabes, et je n'en connais pas qui en aient moins de deux; ses composants ne peuvent donc être que deux mots de deux syllabes, ou que un mot d'une syllabe et un mot de deux syllabes.

Lorsque les deux composants sont disyllabes, ou quand le premier seul l'est, la seconde syllabe du premier disparaît entièrement, et quelquefois la première voyelle du

second est légèrement altérée : *arkume* pr. *ardi-hume,* brebis-petit « agneau », *odots* p. *odei-ots*, nuage-bruit « tonnerre », *belhaun* « genou », que M. de Charencey décompose en *belhar-oin* « front-pied », *artzain* pr. *ardi-zain*, brebis-gardien, « berger ».

Lorsque le premier composant est monosyllabe, et que le second est disyllabe, le second mot perd sa première syllabe : *ortzanz* pr. *ortz-azanz,* nuage-bruit, « tonnerre »; *sagarno* pr. *sagar-arno,* pomme-vin, « cidre ». Il serait peut-être audacieux de voir dans *yinkoa* ou *yainkoa* une syncope de *yaungoikoa* (voyez Revue, III, p. 294 et ssq).

Je crois que c'est à cette place qu'il faut mentionner les abréviations familières *nauzu* pr. *nahi duzu* « vous le voulez », *behauzu* pr. *behar duzu* « vous avez be- « soin ».

CHAPITRE V.

Conclusions.

De l'étude qui précède, il résulte :

1° Qu'anciennement, les mots basques ne pouvaient se composer que de syllabes formées d'une voyelle, d'une consonne et d'une voyelle; et plus rarement d'une voyelle et d'une consonne, de sorte qu'au maximum deux consonnes seulement pouvaient se trouver en contact, et encore, dans ce cas, se réduisaient-elles fréquemment à une seule;

2° Qu'à l'époque actuelle, les mots basques ont une grande tendance à s'abréger, à se condenser, et cela par des chûtes de consonnes et de voyelles, par des élisions, des contractions, etc., de voyelles.

Mais, quant aux variations phonétiques, il résulte aussi de l'étude précédente que le basque n'a rien qui lui soit

spécialement propre. On retrouvereit les mêmes phénomènes, dans diverses langues, sinon réunis dans une seule famille, du moins les uns dans un groupe linguistique, les autres dans un autre. C'est ainsi que la répugnance à commencer les mots par *r* est commune au basque et au tamoul, la plus ancienne et la plus importante des langues dravidiennes.

Nous avons vu également que, en basque comme dans les autres langues, on constate des variations par affaiblissement, par renforcement, par suppression, par assimilation. Donc, la méthode générale est parfaitement applicable aux dialectes euscariens.

Mais, pour résumer l'essai qu'on vient de lire, il reste à conclure, c'est-à-dire à indiquer quel devait être l'alphabet basque primitif, antérieur à la formation des dialectes actuels.

D'après les faits rapportés ci-dessus, cet alphabet aurait été composé de la manière suivante :

Voyelles : *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. — Certaines suppressions et permutations de *n* autorisent à penser qu'à une époque déjà ancienne, le basque a possédé des voyelles nasales, mais je ne puis dire encore si elles étaient primitives.

Semi-voyelle : *y*.

Consonnes : *k*, *t*, *p*; *g*, *d*, *b*; *tch* explosives. — Consonnes nasales : *n*, *m*; sifflante : *z*; vibrantes : *r*, *l*. — Je n'ose me prononcer au sujet de l'aspirée *h*, et de la semi-voyelle *w*.

On aura remarqué que les signes orthographiques basques sont très défectueux; ils ne correspondent point à la prononciation des lettres qu'ils représentent. Aussi proposerais-je d'adopter pour l'alphabet du dialecte labourdin la transcription suivante :

VOYELLES

Signes actuels.	Signes proposés.
a	*a*
e	*e*
i	*i*
o	*o*
u, ou	*u*

CONSONNES

Signes actuels.	Signes proposés.
k, c, q	*k*
t	*t*
p	*p*
kh	*kh*
th	*th*
ph	*ph*
b	*b*
d	*d*
g	*g*
tch	*ç'*
ts, x, tx	*ć*
n	*ṅ*
ñ	*ń*
n	*n*
m	*m*
h	*h*
z	*s*
ch	*ç*
s	*ch*
rr	*r*
r	*r'*
l	*l*
ll	*l'*
tt	*t'*
d	*d'*
y, j	*y*
b euph.	*w*

Je proposerais aussi de tenir compte dans l'écriture des changements euphoniques. Comme spécimen, je vais donner un court fragment basque, écrit avec l'orthographe actuelle ; je le transcrirai ensuite avec l'orthographe rationnelle que je propose. Je crois intéressant de joindre une interprétation tout à fait littérale. Le fragment n'est d'ailleurs que la traduction d'un des plus jolis passages des *Misérables* (2e partie, L. III, Ch. VII), faite à ma prière à Sare par une personne qui ne m'a pas permis de la nommer, mais que je ne saurais trop remercier de son obligeance. On sait que le langage de Sare a la réputation d'être le plus pur des dialectes labourdins.

ORTHOGRAPHE ACTUELLE.

Pampina da nechkak beharrena duen eta gauza pullitenetarik bat. Bere hura anttola, aphain, soina yauntz, erauntz, berriz yauntz, irakhuts, bereak erran, higi, gocha, loharka, uste izan gauza hura norbeit dela ; emaztekiaren ethorkizun guzia hortan da. Hoyek amestean, erratean, puchkak eta trochak egitean, soin ttikiak gerruntze eta yaka barnekoak yostean, haurra bilhakatzen da nechka ; nechka, neskatcha ; neskatcha, emazteki. Lehembiziko haurra darraio azken pampinari. — Nechka ttiki bat pampinarik gabe hain dohakabe da, eta hain urrikalzeko, hala nola emazteki ezkondu bat haurrik gabea.

ORTHOGRAPHE PROPOSÉE.

Pampina da neçka-peharena duwen eta gausa pul'itenetaï-pat. Ber hua ant'ol, aphain, choina yaunts, eaunts, berits yaunts, iakhutch, ber'ýak eran, higi, goça, loharka, uchte isan gaushua norbei-tela; emaztekiyân ethorkisuñ gusiya hortan da. Hoyek amechtýan, eratyan, puçkak eta troçak eityan,

choin t'ikia-kerunt eta yaka barnekwak yochtyan, haura bilhakatzen da neçka ; neçka , nechkaç'a ; nechkaç'a , emasteki. Lehembisiko haura darayo azkem pampinaï. — Neçka t'iki-at pampinaï-kabe hain dohakabe da, eta hain urikaltseko, hala nola emasteki eskondu-at hauri-kabya.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Poupée-la est fillettes-les besoin-des-la l'a-qui et chose jolie-des-et-de une. Sa celle-là soigner, parer, robe-la habiller, déshabiller, nouveau-par habiller, montrer, sienne-les dire, remuer, caresser, endormir, pensée avoir chose cette quelqu'un est-que ; femme-la-de avenir tout-le là-dans est. Celles-là rêver-le-dans, dire-le-dans, piécettes-les et trousseaux-les faire-le-dans, robe petite-les et habillement intérieur-de-les coudre-le-dans, enfant-la devenir-dans est fillette ; fillette-la, jeune-fille ; jeune-fille-la, femme. Premier-de enfant-le suit-à dernière poupée-la-à. — Fillette petite une poupée-quelque sans aussi malheureuse est, et aussi avoir-pitié-de, ainsi comme femme mariée une enfant-quelque sans-la.

Pour l'intelligence de cette traduction, je crois utile de rappeler le texte de Victor Hugo :

« La poupée est un des plus impérieux besoins et en « même temps un des plus charmants instincts de l'en- « fance féminine. Soigner, vêtir, parer, habiller, désha- « biller, rhabiller, enseigner, un peu gronder, bercer, « dorloter, endormir, se figurer que quelque chose est « quelqu'un, tout l'avenir de la femme est là. Tout en rê- « vant et tout en jasant, tout en faisant de petits trous- « seaux et de petites layettes, tout en cousant de petites « robes, de petits corsages et de petites brassières, l'en- « fant devient jeune fille, la jeune fille devient grande « fille, la grande fille devient femme. Le premier enfant

« continue la dernière poupée. — Une petite fille sans « poupée est à peu près aussi malheureuse et tout à fait « aussi impossible qu'une femme sans enfants ».

Bayonne, le 17 janvier 1870.

Julien VINSON.

N. B. Je dois signaler ici quelques *corrigenda* au premier article sur la *phonétique basque*. Il s'agit de fautes plus ou moins graves qui ne sont pas toutes le fait des compositeurs.

T. III, p. 434, l. 18..... *oseba* « oncle »
436, l. 6..... *nian* « j'avais »
437, l. 7..... *eskentü* soul =
l. 15,16. *aizo, auzo*
445, l. 10..... *enian* « je n'avais pas »
l. 11..... *ez* + *lezake*
456, l. 5..... *bei* pr. *behi*
457, l. 20..... *bertze* = *bezte* = *beze*.

LA DÉCLINAISON OURAL-ALTAIQUE

La déclinaison Ouralaltaique, telle que l'a développée le génie de la race Finnoise, possède un nombre de cas plus considérable qu'aucune autre. J'avais pensé tout d'abord à en exposer sommairement la théorie et à faire suivre cette synthèse d'une nomenclature des cas raisonnée ; mais réflexion faite, il m'a paru qu'il valait mieux demeurer fidèle à la méthode inductive.

La Linguistique est une science naturelle ; il convient donc, surtout lorsqu'on explore une région peu et mal étudiée, de ne proposer des vues d'ensemble, qu'après avoir exposé les faits, le plus exactement possible.

NOMINATIF.

Tandis que dans les langues Turkes, Tatares, Tongouse, Mandshoue, Mongole--,- le sujet d'une proposition ne peut se mettre qu'à un seul cas, qui est le *Nominatif*, certaines langues Finnoises présentent cette particularité que le sujet peut se mettre à deux cas différents. En d'autres termes, la déclinaison possède dans ces langues deux cas nominatifs qui s'emploient : le premier, dit *Nominatif défini,* quand le sujet est déterminé ou défini. Et le second dit *Nominatif indéfini* ou simplement *Indéfinitif* quand le sujet est indéterminé ou indéfini.

Quelques exemples feront saisir la portée de cette distinction.

Le sujet est déterminé ou défini dans les phrases suivantes : *le pain et le beurre sont dans le buffet, le vent est fort — donnez-moi le pain — les hommes sont facilement dupes.* — Au contraire il est indéterminé ou indéfini dans ces autres phrases : *Il y a du pain dans le buffet. — Il fait du vent. — Donnez-moi du pain. — Des hommes très-habiles sont quelquefois dupés par des sots.*

Il suffit de décomposer *du*, *des* en *de* (préposition) *le* ou *les* (article), pour comprendre qu'Ahrens a parfaitement caractérisé le sujet déterminé en disant qu'il exprime la totalité [das ganze ausdrückt], et le sujet indéterminé en disant qu'il n'exprime qu'une partie du tout [wenn es nur einen theil bezeichnet].

Le Nominatif indéfini ou *Indéfinitif* est donc essentiellement un *Partitif*. M. Boller traitant de l'indéfinitif

en Suomi se rencontre sur ce point avec Ahrens « Der indefinitiv, ein partitiv, der Individuen aus der Gattung, Theile aus dem Ganzen heraushebt... »

Le Nominatif Turke, Tatare, Tongouse, Mandshou, Mongole... n'est autre que le thême, phonétiquement inaltéré.

Mandshou. — *Nyalma* homme. gen. *Nyalma*I, Locat. *Nyalma*DE.

Tongouse. — *Mŏ* arbre, gen. *Mŏ*ṄI, dat. *Mŏ*DU. *Kadum* beau-père, gen. *Kadum*ṄI, dat. *Kadum*DU.

Bouriate. — *ćono* loup, gén. *ćono*IN, dat. *ćono*DO.

Koibale. — *Kü* cygne, gén. *Kü*NEṄ, dat. *Kü*GA.

Karagasse. — *Kől* mer, gén. *Kőll*EN, dat. *Kől*GA.

Osmanli. — Â*t* cheval, gén. Â*t*UṄ, dat. Â*t*EH. Â*rî* abeille, gén. Â*rî*NUṄ, dat. Â*rî*YEH.

Mongole.— *Ere* homme, gén. *Ere* JIN 1er Dat. *Ere*DOR 1er Acc. *Ere* JI.

Cependant, d'ordinaire, le nom mis au Nominatif est suivi de l'une des particules *Anu, Inu, Ber,* mais ainsi que le fait remarquer Schmidt, ces particules n'ont par elles-mêmes aucune signification et ne modifient en quoi que ce soit le sens du mot qu'elles suivant; elles ne sont ni des suffixes casuels ni des Postpositions, mais servent à indiquer le sujet et se rencontrent même après un nom mis à un autre cas que le nominatif.

On trouve quelquefois, en Mandshou, la particule *inu* placée immédiatement après le sujet mis au nominatif, comme dans cette phrase *Bi* INU *tede Khang Kilenembi* je lui rendrai hommage, or *inu* est, en Mandshou, un adverbe d'affirmation.

Ostiake ougrien. — *pêteṅ*, nuage, dat. *pêteṅ*A, *loc. pêteṅ*NA.

Wotiake. — *murt* homme, Adessif *murt*LEN, Allatif *murt*LY, Illatif *murt*Â.

Ces deux dernières langues appartiennent à la famille Finnoise. Le Mordouine qui appartient également à cette famille, ne possède, lui non plus, qu'un nominatif unique, mais il présente, dans ses deux dialectes, cette particularité, qu'il possède deux déclinaisons dont l'une est dite *indéfinie* et l'autre *définie*.

La premiére est la déclinaison ordinaire consistant dans la suffixation au thême de particules casuelles. La seconde se forme par la suffixation au thême de particules casuelles agglomérées avec le pronom démonstratif SE, par un procédé flexionnel tel qu'à certains cas le pronom démonstratif est méconnaissable.... welches, bei der Flexion, in gewissen Casus, bis zur Unkenntlichkeit mit dem Wortstamm und den Casusendungen verschmilzt.... — Ahlquist, Versuch einer Moksha - Mordwinischen Grammatik § 80.

Au nominatif singulier, le pronom démonstratif se suffixe au thême et se raccourcit en — S.

Déclinaison indéfinie : *Ava*, la femme, gén. *Ava*N ; Inessif, *Ava*SA.

Déclinaison definie : *Ava*S cette femme, gén. *Ava*T ; Inessif, *Ava*T-ERDA.

La distinction entre les deux déclinaisons n'est pas toujours observée, aussi les grammairiens Mordouines ne donnent-ils, au lieu de règles, que des indications empiriques dont les deux suivantes présentent quelque intérêt :

1° Généralement, le nom mis à un cas de la déclinaison définie est précédé du pronom démonstratif. Ex : *te goloi dovas*, cette pauvre veuve. *Se Kudosa ata eraz*, dans cette maison vivait un vieillard.

2° Quand un objet a déjà été nommé, le nom qui l'exprime se met à l'un des cas de la déclinaison définie, mais n'est plus précédé du pronom démonstratif.

Le Dr Ahlquist signale, l'existence en Suomi de quelque cas de postposition du pronom démonstratif. Ex : *Pekka* SE *tyttärinensä*, Ce Pierre avec-ses-filles.

Ici *Se*, qui n'est que postposé, est un mot plein ; c'est le pronom démonstratif qui suit le nom démontré, au lieu de le précéder. Au contraire dans la déclinaison définie, le pronom démonstratif perd son individualité en se suffixant au nom avec lequel il fait corps. *Pekka se* relève de la syntaxe tandis que *Pekkas* est, en Mordouine, une forme grammaticale.

Langues Samoyèdes. — Le nominatif singulier qui est unique est caractérisé par l'absence de tout suffixe.

Ex *uda* main, Acc. *uda*M, loc. *uda*HANA.

Num̃ tonnerre gén. *Mum̃*EN, dat. *Num̃*DE.

Suomi ou Finlandais.— La déclinaison des noms Suomis possède deux nominatifs.

Le *Nominatif défini* qui n'est point caractérisé par un suffixe casuel, n'est autre que le thême altéré, dans sa dernière syllabe, par l'action de lois euphoniques qui n'ont pas été, jusqu'à ce jour, rigoureusement codifiées.

Nom. *Kä̆si* la main, gén. *Kä̆de*N Inessif. *Kä̆de*SSA ; le thème est *Kä̆de*.

Nom. *Morsian* pain, gén. *Morsiam̃e*N.

Nom. *Lum̃i* neige gen. *Lum̃e*N. Nom. *Kovuus* dureté, gén. *Kovuude*N.

M. Max Mueller voit dans ces altérations du thême de véritables flexions, et il s'autorise d'elles pour montrer le Suomi passant de l'étage de l'agglutination à celui de la flexion. Il est certain qu'à première vue *Kä̆si* et *Kä̆de*N semblent être dans le même rapport que *Dens* et *Dent*IS, mais toute similitude s'évanouit quand on remarque d'une part que le thême *Dente* a fléchi devant le suffixe casuel — S, de l'autre que le thême *Kä̆de* n'a fléchi (si flexion il y a) devant aucun suffixe, car *i* n'est que le substitut de *e*.

Le thême ***Kovuute*** devient au Nominatif défini ***Kovuus*** parce que l'E final tombe et qu'à la fin d'un mot T se siffle en S; de même ***Kolmante*** devient ***Kolmant*** puis ***Kolmat*** et enfin ***Kolmas*** en vertu des lois d'euphonie propres au Suomi. Etant donné le genitif d'un nom, on forme le nominatif défini en laissant tomber le suffixe casuel — N et en faisant subir au thême ainsi obtenu, certaines altérations phonétiques.

Gen. *Isännän*, *Isännä* Nom. *Isäntä,* le maitre de la maison.

Gen. *Lampahan, Lampaha*, Nom *Lammas* brebis.

Gen. *Vastauksen*, *Vastaukse,* Nom *Vastaus*, réponse.

L'Indéfinitif se forme en laissant tomber la voyelle finale du thême et en suffixant au thême ainsi raccourci le suffixe — *ta*.

Gen. *Ihmisen,* Nom. defi. *Ihminen* l'homme, Indéfinitif *Ihmis-ta.*

Gen. *Käden*. Nom. définitif *Käsi* la main. Indéf. *Kät-ta* pour *Käd-tä*, par assimilation regressive.

Le suffixe *ta* sert à caractériser trois autres cas (l'Ablabatif, l'Elatif et le Caritif) qui indiquent l'éloignement, la séparation, la privation ; or nous avons vu que l'*Indéfinitif* indique la restriction du tout à la partie, en sorte qu'Ahrens a proposé de lui donner le nom de Partitif; on est donc amené à affirmer que — *Ta* a possédé, alors qu'il avait une existence propre, la signification générale d'éloignement.

Je signale à l'appui de cette déduction, ce fait très-intéressant que dans un grand nombre de langues Oural-altaiques, le pronom démonstratif de l'éloignement est caractérisé par *Te, Ti*, *To*, à l'anlaut.

Mandshou. —	*Ere*	celui-ci	*Tere*	celui-là.
Mengole.	*Ene*	id.	*Tere*	id.
Tougouse	*Âr*	id.	*Tär*	id.

Bouriate	*Ene*	id.	*Tere*	id.
Koibale	*Bû*	id.	*Tigi*	id.
Esthonien (Reval)	*See*	id.	*Too*	id.
Esthonien (Dorpat)	*Sê*	id.	*Tô*	id.
Suomi	*Se*	id.	*Tuo*	id.

Esthonien. — La déclinaison Esthonienne étant bien, ainsi que le dit Wiedemann, un champ d'obscurité et de combat, sur lequel les grammairiens nationaux n'ont pu se mettre d'accord, il devient bien difficile d'exposer avec toute la netteté désirable, la formation des deux nominatifs, d'autant que le nom se décline sur deux thêmes, servant chacun a former un certain nombre de cas.

Et tout d'abord, la comparaison des noms Esthoniens avec les noms Suomis, montre que les premiers paraissent s'être formés des seconds par voie d'apocope.

Suomi,	Nom déf.	*Laiw*A	pur	Gén.	*Laiwa*N.
id.	id.	*Nahk*A	marteau	id.	*Naha*N.
id.	id.	*Lint*U	oiseau	id.	*Linnu*N.
id.	id.	*Kiel*I	langue	id.	*Kiele*N.
id.	id.	*Härk*Â	bœuf	id.	*Harja*N.
Esthonien,	Nom déf.	*Laew*,		Gén.	*Laewa*.
id.	id.	*Nahk*		id.	*Naha*.
id.	id.	*Lind*		id.	*Linnu*.
id.	id.	*Keel*		id.	*Keele*.
id.	id.	*Härg*		id.	*Härjä*.

Ahrens prétend former le génitif du *Nominatif défini* ou *définitif* par la suffixation à ce dernier, de la voyelle qu'il appelle thématique, mais on ne connaît cette voyelle qu'autant que l'on connaît le genitif. C'est donc un cercle vicieux. Je préfère dire : 1° qu'il y a deux thêmes dans chaque déclinaison; 2° que celui des deux sur lequel se forment l'Inèssif, l'Elatif, l'Allatif, l'Adessif, l'Ablatif et le Caritif est identique su Génitif; 3° qu'on obtient le second thême sur lequel se forment l'Indéfinitif, l'Essif et

l'Illatif, en suffixant au Définitif, la voyelle finale du premier thême.

Ex : 1er thême : *Naha* = gén. *Naha*, Inessif *Nahas*, Elatif *Nahast*, Allatif *Nahale*, Adessif *Nahat,* Ablatif *Nahalt*, Caritif, *Nahata.*

Second thême : *Nahka* = déf. *Nahk* + *a*, Indéfinitif *Nahka*, Essif. *Nahkana,* Illatif *Nahka.*

Le *Nominatif défini* n'a pas de désinence casuelle. Quant à l'Indéfinitif, tantôt il a pour désinence -T ou -D, tantôt il se forme du Définitif par la simple suffixation de la voyelle thématique. Ex : Déf. *Koht*, Indéf. *Kohta,* Déf. *Falg*, Indéf. *Falgu;* Déf. *Känd*, Indéf. *Kändi*, Déf. *Körb,* Indéf. *Körbe.* On peut affirmer, eu égard au génie de la langue, que dans ce dernier cas il y a apocope du suffixe *-t*, *-d.*

Magyare. — La déclinaison Magyare possède deux nominatifs, nominatif défini *Viz* eau, Indéfinitif *Vizet.*

Tchérémisse — ne possède qu'un seul nominatif caractérisé par l'absence de tout suffixe casuel. Nom *Sinza*, œil, Gen. *Sinzan*, Inessif *Sinzasat.*

En somme :

1° Toutes les langues Ouraltaiques possèdent un nominatif de déclinaison caractérisé par l'absence de suffixe et identique au thême, sauf dans quelques langues Finnoises certaines altérations commandées par les lois d'euphonie.

2° La plupart des langues Finnoises possèdent un second nominatif caractérisé par le suffice *-ta*, *-t*, *-d.*

3° Le Mordouine seul possède une déclinaison définie dans laquelle le pronom démonstratif se suffixe au thême et, à certains cas, s'amalgame avec le suffixe casuel.

4° Aucune des langues Ouraltaiques ne possède d'article. Seul l'Osmanli, parait faire exception, mais *Boû*, qui tient lieu d'article défini — *Boû àdem* l'homme,

Boû 'avret la femme, est un pronom démonstratif. Quant à *Bir*, qui tient lieu d'article indéfini, *bir reës* une tête, il est un adjectif de nombre cardinal, *Bir* un. Au reste, l'Osmanli ne fait nullement exception à cette règle commune à toutes les langues de la famille, que les noms n'ont pas de genre.

Génitif.

Ostiake Ougrien. — Il n'y a dans cette langue ni Génitif ni Accusatif de déclinaison ; c'est le thême qui s'emploie pour ces deux cas, aussi bien que pour le Nominatif, et on ne distingue l'expression des rapports de cause, d'effet et de possession, que par la position que les mots occupent dans la phrase. Ainsi le mot au Génitif se place immédiatement avant celui qui le détermine ; de même le mot à l'Accusatif, se place immédiatement avant le verbe qui le régit. Quant au mot sujet, il se place, autant que possible, au commencement de la phrase.

Ex. *Oluga tau warêsiwet pan werot* Olaus equi crine chordam fecit. *pan* (chordam) régime direct précède *werot* (fecit) ; *tau* (equi) nom déterminé précède *warĕsiwet* nom déterminant ; *tau warĕsiwet* régime indirect précède *pan* régime direct ; *Oluga* sujet du verbe *werot* est au commencement de la phrase.

L'Ostiake accuse par cette indigence un premier état que j'appellerai Syntaxique par opposition à l'état grammatical manifesté en Mandshou par l'existence de deux suffixes casuels indiquant l'un le rapport de possession et l'autre celui d'effet. C'est le lieu de rappeler qu'en Chinois, lorsque deux mots sont en construction, le terme antécédent se place après le terme conséquent.

Ex. *Min* (peuple) *Li* (force) la force du peuple, *Hô* (fleuve) *toung* (orient) l'orient du fleuve ; c'est là une règle qui ne souffre pas d'exception. Mais en chinois

même, le passage de l'état purement syntaxique à l'état grammatical s'annonce par l'emploi des particules *tchî tî*, qui se postposent au terme conséquent pour marquer avec plus de précision les rapports de propriété, de possession, d'appartenance *thian* (ciel), *tshî Ming* (ordre), l'ordre du ciel. Abel Rémusat, gram. chin., § 79, 81, 298.

Wotiake. — Cette langue ne possède, elle non plus, à vrai dire, ni génitif, ni accusatif, mais en revanche, la déclinaison du nom y compte, comme dans la plupart des langues du groupe finnois, jusqu'à six cas Locatifs, parfaitement distincts. Wiedemann croit voir dans cette exubérance de Locatifs la trace d'un état intellectuel primitif dans lequel l'esprit aurait négligé les rapports de causalité active et passive, pour ne s'attacher qu'à exprimer les rapports dérivés de la coexistence des choses des dans l'espace. Cette explication n'est guère admissible, car la perception des rapports de causalité s'impose à l'esprit humain avec une force au moins égale à celle avec laquelle s'impose la perception des rapports d'espace proprement dits. Quoiqu'il en soit, la distinction d'un cas *Ablatif* et d'un cas *Elatif* atteste, ainsi qu'on le verra bientôt, une capacité grammaticale qui contraste singulièrement avec le manque de suffixes casuels exprimant les rapports d'appartenance et de causalité. Cette richesse superposée à cette indigence recèle une antinomie logique qui ne peut être résolue qu'autant qu'on admet un passage soudain et dès lors inexplicable d'un état primitif syntaxique à un état grammatical caractérisé par le procédé agglutinatif.

Les traductions des Evangiles démontrent que le Woiaake n'a connu tout d'abord que le génitif de position, mais postérieurement, à une époque qui n'a pas été précisée, l'un des Locatifs, *l'Adessif*, répondant aux prépositions allemandes : *bei, an*, *in*, a été employé pour

exprimer le rapport d'appartenance. Ex. *Murtlen ki* hominis manus *pyryzno Jisus inmarlen cerkaz* Intravit Jesus domini templum.

Tchérémisse. — La déclinaison Tchérémisse possède un véritable génitif formé par la suffixation au thême de — N, mais ce ce génitif est de formation secondaire, car son usage n'est pas constant et souvent le rapport d'appartenance est exprimé par le génitif de position. Wie dies, remarque M. Boller, in den übrigen Finnischen Sprachen hingegen, neben der regelmaessigen Bereichnung stattfindet. - Boller Sitzungsberichte des philos - - histor. Classe der Kais. Akadder Wissenschaften. Band. XI.

Magyare. — Il n'y a pas en magyare de génitif de déclinaison pur et simple. Le rapport d'appartenance est exprimé par la position que le nom déterminé prend devant le nom déterminant auquel on suffixe le pronom personnel. Le rapport d'appartenance s'exprime encore : 1° par le datif *Atza*NAK *fia* patri filius; 2° par la transformation du nom en adjectif *Kéré tojadek,* la fracture de la main (la manuelle fracture).

Mordouine. — La déclinaison indéfinie possède un génitif formé par la suffixation au thême de — N. On intercale un *i* dur quand le thême se termine par une consonne forte, un *i* faible quand il se termine par une consonne faible, un *e* quand il se termine par l'une des trois consonnes l', n', r'.

Ava gen. *Ava*N, *Kud* maison gén. *Kudi*N; *Vir* foret. gèn. *Viri*N; *Lomań* homme, gén. *Lomańe*N.

La déclinaison indéfinie possède également un génitif qui se forme : 1° dans le dialecte Ersa par la suffixation de — t au nominatif. Ex. Nom *Kudos* gén. *Kudost*; 2° en dialecte Moksha par la suffixation de t au thême. Ex. Nom. *Avas* gén. *Avat; Virs* gén. *Virt; Kuts* gén. *Kutt.*

La forme Moksha paraît être la forme Ersa syncopée. L'Allatif de la déclinaison définie K*udo*NEN devient dans la déclinaison indéfinie K*udo-s-ten*; or il ne me paraît pas douteux que — *nen* est devenu — *len*, au contact de -s-. Je n'entends toutefois donner cette explication qu'à titre d'hypothèse. (Voir le génitif en Koibale.)

Le génitif Mordouine se recommande à la curiosité des linguistiques par une singularité qui ne lui appartient d'ailleurs pas exclusivement. L'*Accusatif* qui manque à un certain nombre de langues finnoises et notamment au Mordouine, se rend tantôt par le *nominatif* et tantôt par le *génitif*. Il se rend par ce dernier cas : 1° quand il s'agit d'un objet déterminé; 2° quand le nom est décliné sur le mode défini; 3° quand le nom a reçu à l'auslaut le suffixe possessif. — Wiedemann. Grammatik der Ersa — Mordwinischen Sprache, § 58.

On serait tenté de se ranger, en présence d'un phénomène grammatical aussi étrange, à l'avis d'Ahrens, qui propose de substituer, dans la grammaire finnoise l'appellation générale de *Relatif* à celle de *Génitif*.

En effet, dès lors que le régime d'un verbe peut être mis au même cas que le régime d'un nom, il est logique de donner à ce cas une dénomination qui s'applique à l'une et à l'autre de ses fonctions. Autrement on risque de masquer, par une fausse désignation arienne, un ensemble de faits grammaticaux exclusivement finnois.

On a vu par la remarque de Boller, ci-dessus transcrite, que les langues finnoises ont conservé à côté du génitif de déclinaison, le génitif de position. Si l'on rapproche ce fait incontesté de cet autre que l'accusatif se rend en Mordouine, tantôt par le génitif de déclinaison et tantôt par le nominatif, lequel est identique au thême, et que l'on joigne à ces deux faits ce troisième qu'en

Esthonien le *Définitif* fait fonction de nominatif et d'accusatif, pendant que le *Relatif* fait fonction de génitif et d'accusatif, comme en Mordouine, on sera conduit à conclure :

1° Que le génitif de déclinaison s'est substitué au génitif de position, pour exprimer que l'objet dont il s'agit est déterminé.

2° Qu'il n'y a dans les langues finnoises ni génitif ni accusatif, au sens Arien, mais seulement : 1° un *Définitif* exprimant les rapports de causalité active (sujet) de causalité passive (régime direct) et d'appartenance, quand les objets dont il s'agit ne sont pas déterminés; 2° un *Relatif* exprimant les rapports de causalité passive et d'appartenance, quand les objets dont il s'agit sont déterminés; 3° un *Indéfinitif* exprimant ainsi qu'on l'a déjà vu le rapport de causalité active et ainsi qu'on le verra bientôt le rapport de causalité passive.

Il faut, pour se rendre exactement compte des singularités de la déclinaison finnoise ne pas oublier que si le *Définitif,* faisant fonction de Nominatif, exprime un objet total, tandis que l'*Indéfinitif*, faisant également fonction de Nominatif, n'exprime qu'un objet partiel, il n'en est pas de même dès qu'il s'agit non plus de la causalité active, mais bien de la causalité passive. La chose entière peut, dans ce cas, être envisagée comme étant ou déterminée ou indéterminée. Il en est de même quand il s'agit d'appartenance (génitif).

Par exemple, dans le mot Allemand *LandSmann* (compatriote), *Lands* est un génitif de déclinaison, car —S n'est nullement euphonique, et s'il vient à tomber comme dans *Landmann* (campagnard), le sens est complétement changé. *Lands* est dans *Land*S*mann* un génitif de déclinaison, parce qu'il s'agit d'un *Land* déterminé. Au contraire, dans *Landmann*, Land est un génitif de position

(thême ou Définitif), c'est-à-dire un génitif de syntaxe et si l'on veut un génitif chinois. Or le *Land* dont il s'agit est indéterminé.

Suomi. — La déclinaison Suomi possède un génitif à double fonction, c'est-à-dire un Relatif formé par la suffixation au thême de —N.

Esthonien. — Le Relatif Esthonien n'a pas d'autre désinence que la voyelle dite thématique. L'N caractéristique a été apocopé, de même que la voyelle thématique l'a été au Définitif.

Groupe Samoyède. — Ostiake Samoyède. — La déclinaison du nom Ost-Sam. possède un véritable génitif formé par la suffixation au thême de —N.

Ex. Thême *Ude*-main (le nominatif est *Ud* par apocope) génitif *Uden*. — Dialecte Tschulymsche. — Thême *Utö*-main, gén. *Utön*.

Tawgy-Samoyède. — La déclinaison du nom Tawg-Sam- possède un véritable génitif formé par la suffixation au thême de —N. Ex. *Kula*-corbeau, génitif *Kulañ;* thême *Jama*-mer; nom. *Jam*, gén. *Jamañ*.

Kamassinte-Samoyède. — La déclinaison du nom Kam-Sam- possède un véritable génitif formé par la suffixation au thême de —N. Ex. *äni*-bateau, gén. *änin;* thême *Nume*-tonnerre, nom. *Num*, gén. *Numen*.

Jourake-Samoyède. — La déclinaison du nom Jour-Sam- possède un véritable génitif dont la désinence caractéristique a été —*ṅ*, avant d'être une aspiration spéciale représentée dans la grammaire de Castren par un *tilde* vertical. Ex. *Uda*-main, gén. primitif *Udaṅ; Ano*-bateau, gén. *Anoṅ*.

Jenissei-Samoyède. — Cette langue se distingue des précédentes par la possession d'un Relatif ou génitif à double fonction dont la désinence caractéristique est identique à celle du génitif Jourake.

Koibale et Karagasse. — Ces deux dialectes Turko-tatars possèdent un génitif véritable et un accusatif. Le premier a pour désinence —*Neñ*, quand le thème est terminé par une consonne faible, et — *Teñ* quand la consonne terminale est forte (K, X, T, S, P). La substitution de —*Ten* à —*Nen*, au contact d'une consonne forte et notamment de S, augmente la vraisemblance de l'hypothèse que j'ai émise au sujet du génitif de la déclinaison définie Mordouine — *Kam*-chamane, gén. *Kam*NEN; *Agas*-arbre, gén. *Agas*TEN.

Castren et Schiefner enseignent que « dans la plupart « des dialectes turkes la désinence du génitif est —N, « comme dans les langues des groupes finnois et sa- « moyèdes, mais qu'en koibale et dans plusieurs autres « dialectes tatars un —E paragogique a été suffixé à « —N, puisque par une seconde paragoge, un *ñ* eupho- « nique a été suffixé à E » Castren-Schiefner Versuch ueber Koibalischen und Karagassischen Sprachlehre, § 36. Il me répugne d'admettre cette double paragoge qui n'est nullement motivée; en effet, d'une part —N suffixe n'est que le raccourcissement d'un —*Na* ou —*Ne* primitif, comme —*T* suffixe est le raccourcissement de —*Ta*, —*Te*, comme —*S* suffixe est le raccourcissement de —*Sa*, —*Se* et de l'autre —*ñ* n'est évidemment pas une nunnation dont la fonction soit purement euphonique, puisqu'il sert à différencier le génitif de l'accusatif : gén. *Lam*NEN, acc. *Lam*NE; *Sañ*-cloche, gén. *Sañ*NEN, acc. *Sañ*NE. Est-ce à dire qu'ainsi que l'enseigne M. Bothlingk, —*ñ* soit le véritable et unique suffixe du génitif? nullement, car —*ñ* sert également à différencier le Locatif de l'Ablatif: Loc. *Kam*DA, *Sañ*DA, Ablatif *Kam*DA*ñ*, *Sañ*DA*ñ*. La solution de cette difficulté me paraît être que dans un état antérieur à l'état actuel, l'accusatif était identique au génitif et l'ablatif au locatif, et que les

formes actuelles du génitif et de l'ablatif sont nées à la même heure d'un même besoin grammatical.

Osmanli. — Le génitif se forme par la suffixation de —*uñ* au thême terminé par une consonne et de —*Nuñ* au thême terminé par une des lettres voyelles ا و ۷ ي. Ex. *Adem* gén. *Ademuñ*; *At* gén. *Atuñ; Agha*-seigneur, gén. *Aghanuñ; Koûghoû*-cygne, gén. *Koûghoûnuñ ; Bâbâ*-père, gén. *Bâbânuñ.*

L'N initial du suffixe s'élide au contact d'une consonne. Il en est de même de l'Y initial du suffixe de l'Accusatif —Yi qui est le substitut du suffixe tatar —Nî. *Davids, grammaire turke..* Cette relation étroite entre les deux cas s'accuse d'une façon bien significative dans le tatar du Caucase, en effet « le génitif proprement dit y est souvent « remplacé par la forme accusative —Ny. « Ex. *Mohammed*NY *qarvash,* l'esclave de Mahomet. » Bothlingk, Bulletin de la classe phil. de l'Acad. de Saint-Pétersbourg, t. VI. — On sait qu'en Osmanli, le génitif s'exprime par le nominatif quand l'emploi de ce cas ne peut rendre le sens douteux *Vézir oghlou*, fils de Vizir. Cela revient à dire qu'il existe à côté du génitif de déclinaison un génitif de position, mais il faut remarquer, et ce point est très important, que ce génitif syntaxique est essentiellement indéterminé, au lieu que le génitif de déclinaison s'emploie dès que l'objet ou la personne dont il s'agit est nettement précisée *Vézir*IN *oghlou*, le fils du vizir. On en peut conclure que le suffixe casuel a été originellement un pur déterminatif.

Tongouse. — Il existe dans cette langue un véritable génitif en —*ñi*, seulement la suffixation n'est point ici aussi parfaite que dans les langues finnoises; la désinence paraît n'être que postposée. J'aurai occasion de revenir sur ce point. Nom. M*ô*, gén. M*ô*NI; *Akâ*, frère aîné, gén. *Akâ*NI; *Oron*-renne, gén. *Oro*NI; *Hunât*, jeune fille,

gén. *Hunâd*NI (L'N d'*Oron* est élidé dans *Oro*NI, et le *t* de *Hunât* adouci dans *Hunâd*Ni).

On trouve dans les *Sprachproben* de Middendorf —*ni* au lieu de —*ñi*. Ex. M*ini akini* de mon frêre, M*ini näkun* ma sœur.

Mandshou. — La déclinaison Mandshoue possède un génitif qui remplit aussi la fonction d'un *Instrumental*. Il est formé à l'aide de la postposition *-ni* ou *-i* suffixée dans quelques cas, mais généralement postposée sans former corps avec le nom. Ex. : *Ama* père, gén. *Amai ; Eme* mère, gén. *Emei; Wang* roi, gén. *Wang ni*.

Les pronoms démonstratifs *Ere* et *Tere* forment leurs génitifs en *-Ni* ou en *-i* : *Ereni Erei*, *Tereni Terei*. Le génitif des pronoms personnels se forme en *-Ni : Mini*, *Sini*, *ini, Meni*, *Sueni, tsheni*. La forme organique de la postposition casuelle est donc -NI.

Le génitif de position se rencontre en Mandshou comme en Chinois.

Mongole. — La postposition casuelle du génitif est : 1° *-jin* après une voyelle. 2° *-OU* après la consonne N. 3° *-oun* après une consonne autre que N. La postposition casuelle de l'accusatif est : 1° *-ji* après une voyelle ; 2° *-i* après la consonne N ; 3° *-i* après une autre consonne que N.

Gen. *Jin. Oun. Ou.*

Acc. *Ji i i*

Il importe de remarquer : 1° que les cas sont originellement identiques, *i* étant l'équivalent de *ou* ; 2° Que l'N final n'existe qu'au génitif; 3° que cet N remplace le *ñ* Turke et Tatare, parce que le Mongole n'admet pas deux consonnes à l'auslaut, et que *ñ* est pour ng. Schmidt. Grammatik der Mongolischen Sprache § 22; 4° que l'n initial des suffisces turkes et Tatares est remplacé par le J Mongole ; 5° que la postposition casuelle des thêmes en N

a perdu son N final, évidemment sous l'influence de l'N du thême.

Bouriate. — La postposition casuelle du génitif est : 1° *-in* après une voyelle ; 2° *-i* après une consonne, « mais « quelques dialectes admettent la desinence *-in* après les « consonnes aussi bien qu'après les voyelles, sauf toute- « fois après la consonne N, car deux N se suivant d'aussi « près paraissent aux Bouriates difficiles à prononcer, » Castren-Schiefner. Versuch einer Burjatischen Sprachlehre § 35.

L'accusatif Bouriate est identique à l'accusatif Mongole. L'étroite relation dans laquelle ce cas se trouve avec le génitif n'a pas échappé à Castren, qui en a consigné la remarque au § 47 de sa grammaire.

ACCUSATIF.

Ostiake ougrien. — On a vu qu'il n'existe pas dans cette langue d'Accusatif de déclinaison, et que la position que l'on fait prendre an nom régi, devant le verbe, suffit pour exprimer le rapport de causalité passive. Cependant on rencontre quelquefois un accusatif en *—et* ou en *t*, et Castren voit dans cette désinence le pronom suffixe de la troisième personne tel qu'il apparait dans la déclinaison du nom, déterminé par les suffisces de personnalité. *Imem* ma femme (la femme de moi), *Imen* ta femme, *Imet* sa femme (la femme de lui). L'emploi du pronom suffixe pour exprimer l'accusatif s'explique par cette considération que la suffixation de ce pronom détermine le nom en même temps qu'elle exprime un rapport d'appartenance. *Imem* veut dire qu'il s'agit d'une femme déterminée et que cette femme est la mienne. Si l'on écarte le rapport d'appartenance, il reste la détermination du nom, seule retenue dans l'accusatif en *—et*, *—t*. On peut

donc dire que cet accusatif n'est autre chose que le nom déterminé. Il importe de remarquer que déterminé ou indéterminé, le nom qui est à l'accusatif occupe toujours la même place dans la phrase.

Wotiake.— Il n'y a pas, dans la déclinaison ordinaire du nom, d'autre accusatif que celui de position, mais quand le nom est suivi d'un suffixe pronominal de possession, il forme un accusatif dont la désinence est —*ŭ*. Ainsi *murt* l'homme n'a pas d'accusatif, tandis que *Murted* ton homme *Murtez* son homme font *Murdŭ* et *Murtzŭ*.

Mordouine. — On a vu qu'il n'existe pas d'accusatif dans cette langue, et que ce cas est suppléé tantôt par le génitif, tantôt par le nominatif.

Esthonien. — Il n'existe pas d'accusatif dans la déclinaison Esthonienne. Quand l'objet dont il s'agit est indéterminé, le nom régi par un verbe est mis à l'Indéfinitif. Quant l'objet est déterminé, le nom régi par un verbe est mis au *Relatif*.

Cependant si le verbe est à l'Impératif, le nom régi se met au définitif.

Cette première règle se complique d'une seconde en vertu de laquelle le choix du cas, auquel on mettra le nom régi, ne dépend pas seulement du caractère de l'objet dont il s'agit, mais encore de celui du verbe, qui peut-être, lui-même, déterminé ou indéterminé.

Koibale et Karagasse. — On a vu que l'acccusatif est formé par la suffixation de — *Ne*, au thème terminé par une voyelle ou par une consonne faible, de —*te*, au thème terminé par une consonne forte. « Souvent, dit Castren, « et notamment quand il s'agit d'objets inanimés, l'accu- « satif est suppléé par le Nominatif. »

Osmanli. — L'accusatif est formé par la postposition de ي *î* aux thèmes terminés par une consonne, et de ي *Yi* aux termes terminés en ا و ه ou ى.

Ex. : *At* cheval, Acc. *Atī ; Adem*, Acc. *Ademī ; Koûghoû*, Acc. *Koûghoûy*I *Ari* Acc. *Arīy*I ; *ṣou ṣoûy*I.

« L'accusatif de position se rencontre fréquemment en « Osmanli. Le nom à l'accusatif se met presque toujours « avant le verbe actif qui le régit, et si la netteté de la « phrase n'est pas obscurcie en le laisant au nominatif, « on le conserve dans ce cas. » Viguier, Eléments de la langue Turque, chap. VII, art. I.

Mongole. — L'accusatif se forme par la postposition de —*Ji* aux thêmes terminés par une voyelle et de —*i* à ceux terminés par une consonne.

Schmidt constate que, souvent, le nom régi par un verbe se présente sans désinence casuelle, sous la forme du nominatif « ohne alle Casusbeugung, in der Form des Nominativs. » C'est l'accusatif de syntaxe que nous voyons avoir précédé l'accusatif de déclinaison dans la plupart des langues Ouralaltaiques.

Il existe en Mongole un autre accusatif formé par la postposition de —*Ben*, aux thêmes terminés par une voyelle et de —*Jen* à ceux terminés par une consonne. Cet accusatif s'emploie qunnd on veut joindre à l'expression du rapport de causalité passive celle du rapport d'appartenance.

Ex. : *Bi maghou abouri ben tebtshibei*, j'ai perdu *ma* mauvaise habitude.

Castren estime que « *Ben* est proche parent du pronom « substantif de la première personne, qui est *Bi*, et que « l'on peut considérer *Jen als einen Ueberrest eines Pronomens der dritten Person* *. » Versuch eines Burjaetischen *Sprachlehre*, § 89.

Bouriate. — L'accusatif Bouriate est identique à l'accusatif Mongole.

Mandshou. — L'accusatif se forme forme en postposant *Be* à tous les thêmes : *Eme*BE la mère, *Doro*BE la loi,

*ilenggu*BE la langue, *unum*BE le fardeau, *usikha*BE l'étoile.

Il existe à côté de cet accusatif un véritale accusatif de position « Nomen quod verbo proxime subditur agnoscitur obiectum directum. » Kaulen. Linguae Mandshuricae institutiones, § 148. Ex. : *Angganeifi* il ouvrit la bouche, *Khese wasimbukha* il publia l'édit.

Tongouse. — L'accusatif se forme en postposant au thême — *Wa*, — *Wã*, dans certains dialectes — *Ja*, — *Jã*, et apres les thêmes en M ou en N, —M*a*, —*Mã*.

Ex. : *Mô*, Acc. *Mô*WA ou *Môj*A; *Akâ*, acc. *Akâ*WA ou *Akâj*A; *Oron*, acc. *Oronm*A; *Kadum*, beau-père, acc. *Kadum*MA.

Wa correspond à *Be* Mandshou et *Jà* à *Ji*, *Jen* Mongole.

Ces désinences casuelles paraissent être d'origine pronominale, et proches parentes de *Ya* pronom démonstratif en Mandshou, de *We* pronom interrogatif dans la même langue, de *Jun* pronom relatif en Bouriate, de *Bou* pronom démonstratif dans les langues Turkes et Tatares.

Il importe de remarquer que la désinence —*Ma* n'apparait, en Tongouse, qu'à la suite des thêmes en —M, —N, et par l'effet d'une loi d'euphonie qui substitue *M* à *W*.

Tchérémisse. — L'accusatif se forme par la suffixation de —M à tous les thêmes —*Sinza* œil, gén. *Sinza*N, acc. *Sinza*M.

Groupe Samoyède. — Jourake — Samoyède. — Il existe dans cette langue un accusatif formé par la suffixation de —M, au thême.

Ex, : *Uda* acc. *Uda*M; *Ano*, acc. *Ano*M ; *peander* tambour, acc. *peanderm*.

Tawgy — Samoyède. — Il existe un accusatif en — M. Ex. : *Barba*, acc. *Barba*M ; Jam acc. *Jama* acc. *Jam*AM.

Kamassinte-Samoyéde — même désinence. Ex. : acc. *Âmi,* acc. *Âmim; Tagai* couteau acc. *Tagaim.*

Ostiake.—Samoyède. — L'accusatif est formé par la suffixation de —*P*. Ex. : *Hule* acc. *Hule*P; *Ud*, acc. *Ude*P. Cependant on rencontre assez fréquemment la désinence —M. Ex. : *Hai* œil, acc. *Hai*P ou *Hai*M; *Siu* cendre, acc. *Siu*P ou *Siu*M. La formule P=M se vérifie très-aisément en Ostiake-Sam.

Ex. : *Ram* et *Rap* sang; *Lep* et *Lem* planche, *Nep* et *Nem,* nom.

Jenissei-Samoyède. — Cette langue ne possède qu'un *Relatif* formé par la suffixation de *ń* devenu l'aspiration nasale.

Lapon. — Il existe dans le dialecte Suédo-lapon un accusatif en —*B*.

Ex. : *ćalme* œil, Acc. *ćalme*B; *Attje* père, Acc. *Attjeb.*

Suomi. — Cette langue qui ne possède point d'accusatif, exprime le rapport de causalité passive en mettant le nom régi tantôt au Définitif, tantôt à l'Indéfinitif, tantôt au Relatif.

Au § 226 de sa grammaire Samoyéde, Castren affirme que l'accusatif Suomi en —M s'est confondu avec le génitif en —N, parce que d'après une loi d'euphonie en vigueur dans les idiômes Finnois, un — M final se transforme en — N; puis il ajoute : « Les langues Indo-Euro-« péennes sont relativement au suffixe de l'accusatif, « dans un parfait accord avec les langues Samoyèdes et « Finnoises, car en Sanscrit, en Latin et en Grec, la dé-« sinence de l'accusatif est pareille, — M ou — N. Cette « désinence est moins indigène « weniger heimlich » « dans les langues tartares, mais il est vraisemblable « que — *Wa* Tongouse et — *Ne* Turk ont la même origine.

M. Boller, qui aime lui aussi à constater de prétendues affinités Ouralo-Ariennes, dit au sujet de l'accusatif en Tchérémisse . « Le génie de la langue, pour montrer « l'opposition de l'objet au sujet (causalité active et cau- « salité passive), s'est servi, comme d'un moyen qui s'of- « frait de lui-même, du pronom réel *Ni* qui se comporte « à l'égard du pronom personnel *Ku*, *Ki*, comme le pas- « sif à l'égardde l'actif. » Dans un passage du même ouvrage, il suppose qu'il a existé originellement, à côté du génitif en N, un accusatif en M, que l'M de cet accusatif s'est transformé en N par l'action d'une loi d'euphonie, et que l'accusatif s'est ainsi confondu avec le génitif.

Cette thèse de Boller et de Castren consiste à prétendre : 1° qu'il a existé originellement un accusatif de déclinaison sans aucun rapport avec le génitif, — genetisch von der ersteren verschieden; 2° que le suffixe de cet accusatif est le reste du pronom relatif interrogatif *Ni*, *Na*, lequel existe en Wotiake, Tchérémisse, Mordouine, Suomi, Esthonien...; 3° que l'accusatif et le génitif se sont confondus à la suite d'un accident phonétique dont le premier a été victime.

On peut, je crois, opposer avec raison : 1° que l'Accusatif orignel a été l'accusatif syntaxique ou de position, dont l'emploi s'est maintenu dans toutes langues Oural-altaiques; 2° que le génitif et l'accusatif de déclinaison ont été tout d'abord confondus ensemble comme l'avaient été le génitif et l'accusatif de position ; 3° que la désinence commune au génitif et à l'accusatif de déclinaison remplissait une fonction purement déterminative; 4° que dans la suite, cette forme déterminative a donné naissance à deux cas distincts, dans un certain nombre de langues seulement.

La supposition d'un accusatif originel Suomi en —M a été inspirée à M. Boller par un vif désir de faire ac-

corder la déclinaison finnoise avec la déclinaison arienne que la prépondérance historique des idiomes Indo-Européens et les habitudes contractées dans leur usage et leur étude, ont fait jusqu'à ce jour, considérer bien à tort comme un produit immédiat et nécessaire de l'activité de la pensée humaine. Il faut, si l'on veut se rendre compte des manifestations spontanées et premières de cette activité, se dépouiller de ce que j'appellerai les préjugés Ariens. Les langues Ouralaltaiques n'ont connu tout d'abord que des nominatifs, des génitifs et des accusatifs de position, et toutes ont conservé des traces très-accusées de cet état syntaxique qui s'est prolongé bien au-delà de la période du monosyllabisme; mais la phrase s'allongeant et se compliquant à mesure qu'augmentait le nombre des idées et des rapports, ces langues furent sollicitées, par un besoin impérieux et continu, à créer des formes véritablement grammaticales et à les développer. La postposition au thème de mots *pleins* qui devinrent des mots *vides* fut le procédé commun, mais tandis que les langues aujourd'hui parlées au nord-est du domaine Altaique postposaient des particules sans les souder, les langues Tatares, Turkes et Samoyèdes pratiquaient la postposition d'une manière plus rigoureuse. Enfin les langues du groupe Finnois soudant les Postpositions au thême et les Postpositions aux Postpositions elles-mêmes, développaient à l'infini la partie de la déclinaison qui a trait à l'espace et au temps; mais tout en produisant cette œuvre originale, qui leur assure une place éminente, dans l'histoire du langage, elles demeuraient pour l'expression des rapports de causalité et d'appartenance, dans un état voisin de l'état syntaxique. Cette contradiction, que j'ai déjà signalée, va apparaître manifeste dans l'examen des cas Locatifs et Qualitatifs.

CAS LOCATIFS.

Ces cas sont au nombre de huit et se partagent en trois groupes.

I. Le groupe locatif interne comprenant l'Inessif, l'Elatif et l'Illatif.

II. Le groupe locatif externe comprenant l'Adessif, l'Ablatif et l'Allatif.

I. GROUPE LOCATIF INTERNE.

Les trois cas de ce groupe expriment les rapports suivants : l'Inessif, têre dedans ; l'Elatif, sortir; l'Illatif, entrer dans.

Suomi.—	Inessif	Maa*ssa*	(être) dans le pays.
	Elatif	Maa*sta*	(sortir) du pays.
	Illatif	Maa*han*	(entrée) dans le pays
	Inessif	Kades*sä*	(être) dans la main.
	Elatif	Kades*tä*	(sortir) de la main.
	Illatif	Kade*hen*	(entrer) dans la main

I. GROUPE LOCATIF EXTERNE.

Les trois cas de ce groupe expriment les rapports suivants: l'Adessif, être à côté ; l'Abbatif, s'éloigner de; l'Allatif, aller vers.

Suomi.—	Adessif	Maal*lla*	à côté du pays.
	Ablatif	Maa*lta*	loin du pays.
	Allatif	Maa*lle*	vers le pays.
	Inessif	Kade*llä*	à côté de la main.
	Elatif	Kade*ltä*	loin de la maison.
	Illatif	Kade*lle*	vers la main.

I. GROUPE LIMITATIF.

Le terminatif exprime le rapport « jusqu'à », et le prolatif, le rapport « le long de ».

Esthonien.—	Terminatif	Silma*ni*	jusqu'à l'œil
Suomi.—	Prolatif	Kade*tse*	le long de la main.

Inéssif, *Elatif* et *Illatif*.

Si l'on rapproche l'Elatif *Maa*STA de l'Ablatif *Maa*LTA, il est visible que le suffixe *sta* se décompose en *s* + *ta*, et que *TA*, commun aux deux cas, exprime la séparation, l'éloignement. Quant à S-, qui fait aussi partie intégrante du suffixe de l'Inessif SSA = S + SA, il ne peut évidemment signifier que le dedans, l'intérieur. Le suffixe STA signifie donc « dedans-dehors », et le suffisce SSA « dedans dedans ».

Reste le suffixe — Han — Hen, qui doit signifier « dans-entrer » mais dont la décomposition présente quelque difficulté. — « La désinence de l'Illatif est, dans le dia-« lecte occidental du suomi, *h-n* avec une voyelle mé-« diale indifférente, mais dans aucune autre langue Fin-« noise on ne trouve de nasale à l'Auslaut. Le Carélien « forme son Inessif en -H ,-CH ,-Z' ; le Mordouine forme « le sien en -S. Il s'en suit que N n'est point une partie « essentielle du suffixe — Hieraus folgt zunæchst, dass « N kein wesentlicherBestandtheil des Suffixes sei. — « Quant à la question de savoir si la voyelle qui précède « N est également secondaire, ainsi que paraissent l'in-« diquer les formes Carelienne et Mordouine, elle est « résolue par la comparaison des désinences de l'Illatif « en Syrjanien et en Wotiake, lesquelles sont *ä*, *y*, *ö*, *e*, « sans consonne aucune. On peut même conclure de cette « comparaison que la voyelle, aujourd'hui indifférente, « a été originellement une voyelle claire. On est dès-« lors en droit d'affirmer, en se reportant aux formes « -S du Madouine, *ska*, *-skä* du Tschéremisse, que le « suffixe primitif a été SE ou HE. » Boller — ouvrage déjà cité. — L'identification de SE à HE repose sur une

loi phonétique que le même auteur a, dans un autre ouvrage (die Finnischen Sprachen), exposée en ces termes : « Das H der Westfinnen steht regelmaessig einem Zis- « chlaute gegenüber wie das *h* des Zend oder der Spiri- « tus asper im Griechischen einem Sanskrit- oder La- « tein-S entspricht. »

L'S de -Se étant commun aux trois locatifs et exprimant, ainsi qu'on l'a vu, l'idée d'intériorité, E signifie à l'Illatif comme à l'Allatif (*Maall*E, *Kadell*E) le mouvement, la direction vers.

L'Inessif, l'Elatif et l'Illatif seraient donc formés d'un protosuffixe commun -S et des deutosuffixes : *-sa*, *-ta*, *-E*. Lonrott et Kelgrenn ont rapproché du suffixe d'intériorité -Sa, le nom Suomi *Sisä*, qui signifie « l'intérieur, le dedans. » Boller estime que le suffixe et le nom sont tous deux formés du pronom démonstratif *Se*, dont la fonction est de désigner l'objet rapproché. On pourrait peut-être rapporter au prénom démonstratif *Tuo*, *Te*, qui indique l'objet éloigné, le deutosuffisce de l'Elatif *-Ta* que nous avons déjà vu constituer le suffixe de l'Indéfinitif (partitif), et que nous retrouverons à l'Ablatif, ainsi qu'au Caritif.

Esthonien. — (4e déclinaison.)	Inessif	Tule*s*, (dans) le feu.
	Elatif	Tule*st* (sorti) du feu.
	Illatif	Tule*sse* (entrer) dans le feu.

L'Inessif a perdu son deutosuffixe, et l'Elatif la voyelle finale de ce suffixe ; au contraire l'Illatif se présente sous une forme relativement amplifiée, mais cette forme ne se rencontre que dans les noms de la quatrième déclinaison. Dans ceux de la première, l'Illatif est identique à l'Indéfinitif ; dans ceux de la seconde, il est formé par la suffixation de -É à l'Indéfinitif. Indéfinitif *Uut, Kat*. Illatif *Uudé*, *Katé* ; dans ceux de la troisième, il est formé par la déduplication de la voyelle longue en deux voyelles brè-

ves et l'intercalation de H entre ces deux voyelles. Définitif, M*aa*, *Suu*. Illatif, M*a*H*a*, *Su*H*u*.

Dans le dialecte de Dorpat, le suffixe de l'Inessif est -H au lieu de -S, et celui de l'Illatif -HE au lieu de -SSE.

Définitif. Jumala (Dieu).	Inessif,	Jumala*h*.
	Elatif,	Jumala*st*.
	Illatif,	Jumala*he*.

Mordouine. —	Dialecte Moksha.	Dialecte Ersa.
Inessif,	Ava*sa*.	Kudo*so*.
Elatif,	Ava*sta*.	Kudo*sto*.
Illatif,	Ava*s*.	Kudo*s*.

Les trois Locatifs internes existent en Lapon, en Tchéremine, en Wotiake et en Magyare, mais ils sont formés à l'aide de suffixes dont la détermination scientifique est encore à faire.

Ostiake ougrien. — L'Inessif, l'Elatif et l'Illatif sont remplacés par le Locatif, l'Ablatif et le Datif.

Le Locatif est formé par la suffixation de *-Na, -Ne.* Ex.: *pêteń,* nuage; *pêteń*NA ou *pêteń*NE ; *xôt*, tente, *xôt*NA ; *jink*, eau ; *jink*NA ou *jink*NE.

Le Datif a pour suffixes -A, -E. Ex. : *Tut*, bouche, *Tud*A ; *Rît*, bateau, *Rîd*A ; *Pox*, fils, *Pog*A (*-t*, *-x* s'adoucissent en *-d*, *-g*, devant la voyelle).

L'Ablatif est formé par la suffixation au thème de *-îwet*, *-êwet*, qui se décompose en iwe + t (ta), ainsi que le démontre l'existence d'un Locatif en *-îwena* ou *-îwen* (iwe + na).

Le suffixe du Locatif-Na existe en Samoyède, en Syrjanien, en Lapon, en Suomi... Suomi *Koto*NA, à la maison ; *Taka*NA, par derrière.

Le Locatif tient lieu, en Ostiake, non seulement de l'Inessif, mais encore de l'Adessif ; de son côté, le Datif tient lieu de l'Illatif et de l'Allatif. Tous deux sont donc

également des Locatifs, mais le second se distingue du premier en ce qu'il implique l'idée du mouvement, de la direction vers. On voit par là que *Datif* et le *Locatif* sont deux cas généraux, et que le groupe des Locatifs de l'Ostiake est d'une formation moins avancée que le groupe des Locatifs du Suomi et des autres langues Finnoises.

(Ostiake.) I. *Locatif*, dedans, à côté (Inessif et Adessif).
II. *Ablatif*, hors de, loin de, éloignement (Elatif et Ablatif).
III. *Datif*, direction vers, rapprochement (Illatif et Allatif).

Koibale et Karagasse. — L'Inessif, l'Elatif et l'Illatif sont remplacés, comme en Ostiake, par le Locatif, l'Ablatif et le Datif, qui sont des cas généraux remplaçant également l'Adessif, l'Ablatif et l'Allatif.

Le Locatif est formé par la suffixation au thème de -Da--Ta, -Da, -Ta.

Ex.: *Kam*, Locat. *Kam*DA ; *Agas*, Locat. *Agas*TA. L'Ablatif est formé par la suffixation de *-daṅ*, *taṅ*, *-naṅ*, *-dan*.

Le datif est formé par la suffixation de *-Ka*, *-Ga*, *-Kä Gä*.

Ex.: *Kam*, Ablat. *Kam*DAṄ ou *Kam*NAṄ, Dat. *Kam*-GA ; *Agas*, Abbat. *Agas*TAN. Dat. *Agas*KA.

Il est à remarquer : 1° Que le suffixe de l'Ablatif n'est autre que le suffixe du Locatif, auquel a été suffixé -Ṅ. Il en est de ces deux cas comme du Génitif et de l'Accusatif. 2° Que le suffixe *-daṅ* a pour substitut *-naṅ*, par application d'une loi phonétique qui autorise à rapprocher le suffixe -Koibale *-da* du suffixe Ostiake correspondant *-Na*.

Le suffixe *-Ka* a perdu sa consonne initiale dans les adverbes. Ex.: *Sô* le derrière. Dat. *SôN*A, Locat. *Son*DA Abbat. *Son*DAṄ ; *Iste* intérieur, Dat. *Isten*A, Locat.

*Isten*DA, Ablatif. *Isten*DAN. L'N médial des cas obliques est ici purement euphonique.

Osmanli — L'Osmanli possède trois locatifs : le Commoratif de Viguier, le Datif, et l'Ablatif.

Le Commoratif, omis par Jaubert et Davids, sans doute parce qu'il n'existe pas en latin, est formé par la Postposition *dèh*, *Dah*, qui est indéclinable, et régit le nominatif non moins que la postposition *Dan, Dèn*, qui sert à former l'Ablatif.

Le premier cas existe donc au même titre que le second. Le Commoratif est un locatif « de repos absolu ou « relatif. » Il correspond à l'Inessif et à l'Adessif. Le Datif est, au contraire, un locatif de mouvement (Illatif, Allatif). Sa désinence est *-eh*, *-ah*, après une consonne, et *-Jeh*, *-Jah,* après une voyelle. Ex. : *El* main Commor. *El*DÈH. Ablat. *El*DÈN. Dat. *El*ÈH; *Qar* neige, Commor. *Qar*DAH. Ablat. *Qar*DAN. Dat. *Qar*AH. La désinence *-eh, -jeh* du Datif Osmanli a perdu le K initial, qui s'est conservé dans le Koibale.

Groupe Samoyède — Les cinq langues principales de ce groupe possèdent, comme l'Osmanli, le Koibale et l'Ostiake ougrien, un Locatif, un Ablatif et un Datif.

Les suffixes du Locatif sont :

1° en Jourake-Sam : *-Kana, -Gana*, *-Hana*, *-Na.*
2° Tawgy-Sam : *-Tanu*, *-Ntanu.*
3° Jenissei-Sam : *-Kone*, *-ggone*, *-hone.*
4° Kamassinte-Sam : *-Kan*, *-Gan.*
5° Ostiake-Sam : *-Kan*, *Gan*, *Nan.*

Les suffisces de l'Ablatif sont :

1° en Jourake-Sam : *-Kad, -Gad*, *-Had.*
2° Tawgy-Sam : *-Kata*, *Gata.*
3° Jenissei-Sam : *Koro, ggoro, Horo.*
4° Kamassinte-Sam :- *Ka' (-Kat), -Ga' (-Gat).*

5° Ostiake-Sam : *-Kan, -Gan*, *-Nan* (comme au Locatif.

Les suffixes du Datif sont :

1° en Jourake-Sam : *-T, -D*, *-N*.

2° Tawgy-Sam : *-Tań*, *-ntań*, *ndań*.

3° Jenissei-Sam : *-To*, *-Das*.

4° — Kamassinte -Sam : *-Te, -De*, *-Ne*.

5° — Ostiake -Sam : *-T*, *-Nd*, *-N*.

Les suffixes du Locatif et de l'Ablatif, que l'on peut ramener aux suffixes types *-Kana* et *-Kata* sont évidemment des suffixes composés, or-*Ka* étant un protossuffixe commun, ce sont les deutosuffixes *-Na* et- *Ta* qui différencient les deux cas, le premier exprimant le rapport de lieu sans mouvement et le second le rapport de lieu avec mouvement pour s'éloigner, se séparer, aussi les Postpositions forment-elles leur Locatif en *-Na* ou *-ne* et leur Ablatif en *-D* pour *-Da*, *-Ta,* Ex : *Ni* sur Loc. *Ni*NE, Ablat. *Ni*D; *Yl* sous, Loc. *Yl*NA, Ablat. *Yl*D, cependant quelquefois le protosuffixe *Ka* reparait comme dans *Ier*-KAD « aus der Mitte her » formé du thême *Jer*.

Quant au suffixe du Datif, qui est simple et que l'on peut ramener à -Da, -Ta, son identité avec le deutosuffixe de l'Ablatif est d'autant moins contestable que les Postpositions forment leur datif en -D, -T, Ex : *Ier*T, *Eson*D, jusqu'à, *Na*T jusques etc. *Ta* exprime ainsi le « mouvement vers » et le mouvement « loin de », mais dans la déclinaison du nom, il n'exprime le premier mouvement qu'autant qu'il est suffixé directement au thême. Suffixé à -Ka, il exprime le mouvement opposé. Le manque d'une phonétique scientifiquement ordonnée ne permet pas de suivre Castren dans les hypothèses qu'il émet sur la formation de ces différents suffixes.

On a vu que l'Ablatif se forme, en Ienessei-Sam- Au moyen du deutosuffixe *-RO,* substituant *-DO*. Ce n'est

pas un phenomène isolé, dans cet idiome. Les suffixes pronominaux de la seconde personne sont en effet au sing : — *Ro*, *Do*, *To*, au duel; *-ri'*, *-di'*, *-ti'*, au pluriel : *Ra'*, *da'*, *ta'*.

Mandshou. Cette langue ne possède que deux cas locatifs; un Datif formé par la Postposition *De* et un Ablatif formé par la Postposition *Tshi.Ama*, Dat. *Amade*, Ablat. *Amatshi; Boo* maison, *Boode*, *Bootshi*.

C'est bien à tort que Kaulen a donné au premier de ces deux cas le nom de *Datif* en effet lui-même prend soin d'indiquer que ce cas est en même temps un Locatif. *Si aibi*DE *genembi?* tu quò vadis? *Boode*, domum. — *Bali Alan gebungge ba*DE *isenaſi* Ad Bali Alan nominatum locum venit. *tere ba*DE *utkhai tekhe* in hoc loco statim mansit. — DE est essentiellement un Locatif qui répond tout ensemble à l'Illatif à l'Allatif, à l'Inessif et à l'Adessif de la déclinaison Finnoise, ainsi qu'au Datif de la déclinaison arienne.

Le cas formé par la Postposition *Tshi* tient lieu de trois cas Finnois : l'Ablatif, l'Elatif et l'Instructif.

Tongouse — Le Tongouse possède trois cas Locatifs dont deux généraux et un spécial qui est le Prolatif. Les deux cas généraux sont le Locatif-datif formé par la postposition de *-Du*, *-Deu* et l'Ablatif formé par la postposition de *-Duk*, *-Duck*, Ex : *Akâ*, Locatif -dat. *Akâ*DU. La déclinaison des Postpositions et des Adverbes possède en outre du Locatif -Datif, un Locatif et un Datif distincts. Ex: *Zula*LE devant, Locatif. -Dat. *Zulä*DU, Dat. *Zulä*sKI Locat. *Zulä*LÄ; Dat. *Ir*TIKI wohin, *Tar*TIKI dahin; Locat. *I*Lä wo, *Ta*Lä dort.

Le suffixe *-Tiki*, *-Tki*, *-Ski* qui peut être rapproché du suffixe de l'Illatif Tchéremisse (*Scnza*SKA) est composé d'un protosuffixe -Ti et d'un deutosuffixe -Ki qui

peuvent, mais sans certitude aucune, être identifiés à quelques-uns des suffixes indiqués précédemment.

Le suffixe — *La* du Locatif Postpositionnel et Adverbial joue, ainsi qu'on le verra bientôt, un rôle capital dans la formation du groupe des Locatifs externes de la déclinaison Finnoise.

(A suivre).

Lucien ADAM.

TEMI GRÂV, GRAV

L'esistenza di questi temi ci è provata dal sanscr. *grâv-an* « pietra, rupe », dal greco λᾶας=λᾶϝ-ας, lat. *lap-i-(d)-s,* lit. *rėvà* « sasso e rupe », gael. *creac.* Che il tema ariano sia oscillante fra *grâv* e *grav* celo dimostra le forme sanscrita e greca che stanno pel primo; ed il *é* del lituano, l'*ă* del latino, e l'ε delle forme greche collateri λεύ-ω, λευ-σ-τήρ « lapidatore », λευ-σ-μός « lapidamento », che suppongono un tema λευ accresciuto di una dentale uscitizia, forme tutte che suppongono un tema *grăv*.

I suffissi sono diversi e il *g* non si sarebbe mantenuto che nel solo sanscrito e nel celtico. Sul *p* lat. = ad un *v* originario sen'ha un' esempio in *opilio* da *ovis*, Benfey, Griech. Wurz. Lex. II 6 (1).

Giustificata quindi l'esistenza di un tema* *grâv* egli sarebbe o metatesi di **garu* oppure da **garau*. Esso sarebbe una formazione del tema *garu* che trovasi in

βαρύ-ς = *guru-s* sansc., etc. (Cf. Curtius, Gr. Et. 638).

Giustificata questa etimologia, *grâvan*, λᾶας etc. avrebbero significato in origine una « pietra grossa » inquantochè pesanti.

F. W. Pasanisi.

---

(1) M. P. néglige l'opinion qui voit dans *upilio* un plus ancien *ovipilio* : Pott, Ztschr. VII 93 note; Corssen, Krit. 152, Ausspr. I 315 — Cf. *prudens* = *providens*. (*Réd.*)

(87) Imprimerie Duriez. A. le Gallais et Cie. Gavrel-Leduc, gérant prov.

DE LA MÉTHODE EN MYTHOLOGIE

TROISIÈME ARTICLE

(*Suite. — Voir tome IV, p.* 14.)

III

Les lecteurs de la Revue ne seront pas fâchés, je pense, si, après l'étude sur l'*Interprétation védique*, je choisis en premier lieu le Ve volume des *Sanskrit texts* de M. J. Muir; c'est le dernier paru, et à l'intérêt réel qu'il présente, il joint le mérite de l'actualité; aussi bien est-ce celui qui contient le plus d'études védiques, et il commence par un véritable morceau de mythologie comparative. Ce que M. Muir appelle *Introduction,* c'est, à proprement parler, une bonne dissertation mythologique. Je n'en veux pour preuves que les titres des quatre paragraphes : 1° « Affinités des mythologies indienne et grecque ; » 2° « Antiquité et originalité de la mythologie védique; » 3° « Origine de la spéculation mythologique et cosmogonique ; » 4° « Variété de conceptions chez les poëtes védiques. »

Le premier de ces paragraphes est une des meilleures définitions que j'aie jamais lue de cette partie de la méthode mythologique, préconisée ici par moi, qui veut que l'on remonte sans cesse à la forme première et commune, au mythe primitif de l'Arie. Procédé parallèle à celui de notre école linguistique, qui, reconstituant la forme organique des mots, possède ainsi la véritable méthode, la seule discipline scientifique. De même, la mythologie doit

revenir sans cesse au mythe primitif; le dégageant des conceptions postérieures, il le ramène par une comparaison minutieuse des diverses théologies aryennes, aidée d'une critique rigoureuse, au dogme primordial. Certes, comme le fait justement remarquer M. Muir, on trouve parfois, dans les formes religieuses plus récentes, des rapports entre les diverses branches indo-européennes qui ne sont pas dans les mythologies plus anciennes. Ainsi est-il de la coexistence, dans l'Inde et la Grèce, d'un dieu de la mer, d'un dieu de la guerre, d'une déesse de l'amour, qui ne se rencontrent pas dans l'Olympe védique. Mais M. Muir fait très justement remarquer que ces conceptions peuvent être le produit de tendances communes à la race, qui, d'un côté comme de l'autre, ont trouvé simultanément et séparément l'heure de leur développement, et il ajoute : « Les plus vieux points de contact entre les idées religieuses des Grecs et des Indiens, dont il a d'abord été fait mention, sont d'un caractère différent, et sont les restes indéniables *d'une mythologie originelle qui fut commune aux ancêtres des deux races.* »

Dans le deuxième paragraphe, l'auteur que j'étudie expose en quelques termes nets et précis la valeur du Véda en mythologie. Forme très antique de la religion des Aryas de l'Inde, remontant à plusieurs milliers d'années avant notre ère, elle est le témoignage d'un état religieux beaucoup plus reculée qu'Homère et qu'Hésiode, et nous présente un tableau très ancien de la foi de notre race, mais ce n'est pas encore la forme primitive. Ajoutons à cette opinion de M. Muir, que de même qu'on trouve souvent dans les diverses langues aryennes des formes plus vieilles que celles du sanskrit védique, il arrive fréquemment de trouver dans les autres mythologies indo-européennes, et dans la comparaison de celle-ci

en dehors des hymnes védiques, des faits mythiques qui remontent aux croyances organiques de notre race. Je citerai à ce sujet les déesses germaniques *Freya, Holda,* et les déesses grecques *Hèrè*, *Artemis,* qui se ressemblent par bien des points, qui ont une importance considérable sur leur terrain, et qui ne peuvent guère correspondre à l'*Uṣâ* védique si prisée de M. Max Mueller et de son école.

Je suis moins satisfait du troisième paragraphe. Il est vrai de dire que ce n'était pas chose aisée que de condenser en quelques lignes les diverses, nombreuses et obscures cosmogonies qu'on trouve dans les Védas. Si l'on peut reprocher à M. Muir d'être, en cette occasion, un peu moins net qu'il a l'habitude de l'être, cela tient sûrement au peu de netteté des conceptions des Richis. Néanmoins, au milieu de ce fouillis d'hymnes rangés sans ordre de date, M. Muir a démêlé, lui aussi, la forme primitive des théologies humaines, cet état de l'esprit où « le même objet visible fut parfois considéré différemment, comme étant, soit une partie du monde inanimé, soit comme un être animé. » C'est cette confusion de la nature morte et de la nature vivante, qui est le propre du fétichisme, que Comte a si justement placé à la base de la phase théologique de l'humanité, et ce n'est pas un mince résultat que de voir M. Muir, qui n'appartient pas, je suppose, à la philosophie positive, trouver le fétichisme dans le plus vieux document religieux de notre race. Ce m'est également une grande satisfaction de voir cette opinion, fréquemment émise par moi dans la Revue et dans mes leçons, appuyée par une autorité si grande et si impartiale.

De cet état de l'esprit fécond en imaginations, tout à fait propre à la variété des conceptions originales, provient naturellement la richesse d'images, la multiplicité d'idées

et de figures qui se trouvent dans le Rig-Véda, et dont il est sobrement, mais savamment parlé dans le quatrième paragraphe de cette *Introduction.*

IV.

Les commentateurs hindous des Védas ont eu aussi leurs théories théologiques sur les dieux des Aryas à l'époque où ils envahissaient l'Inde. M. Muir les rapporte sommairement en compagnie de ses propres observations qui n'ont pas de peine à être plus sérieuses que celles des scholiastes brahmaniques.

La division des dieux védiques en trois catégories est fort prisée de ces derniers. Mais il faut dire qu'ils ont pour eux une autorité compétente, le Rig-Véda lui-même, où nous pouvons lire : *Sûryo no divas pâtu Vâto antarikṣât, Agnir naḥ pârthivebhyaḥ,* « Que le soleil nous protège, du ciel; le vent, de l'atmosphère; et Agni, des choses terrestres » (X, 158, 1). Il n'y a donc rien à dire contre cette classification, faite par ceux-là même qui croyaient à ces dieux; mais il est bon de remarquer que ce fut sans doute l'œuvre d'un dernier Richi, car ce passage appartient au Xe *Maṇḍala,* que l'on s'accorde généralement à considérer comme contenant les parties les plus récentes du recueil, et enfin que cette triple division ne se retrouve pas autre part dans le Rig.

En revanche, le nombre des dieux y est fréquemment mentionné. M. Muir cite huit passages où ils sont *trente-trois.* Cependant, il est dit, dans un autre passage, qu'il y a trois cents, trois mille, trente-neuf dieux. On les distingue aussi en grands et en petits, en vieux et en jeunes. Cependant, un autre Richi, dans son enthousiasme religieux, n'accepte pas ces différences et s'écrie :

Nahi vo asty arbhako devâso na kumârakaḥ viçve

satomahânta it. « Aucun de vous, ô dieux, n'est petit ou grand ; vous êtes tous grands ! » (VIII, 30, 1.)

Ces dieux sont naturellement immortels, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas sujets à mourir ; mais la notion de leur existence antérieure à toute création, l'idée de leur éternité rétrospective, si je puis m'exprimer ainsi, n'entre pas en l'esprit des Richis dans leur phase polythéiste. Diverses théogonies sont conçues par ces antiques philosophes, et nous aurons bientôt occasion de revenir sur ce sujet. *Uṣâ,* l'Aurore, est aussi appelée la mère des dieux, *devânâm mâtâ,* tandis que le père des dieux, *devânâm pitâ,* est tantôt *Sôma,* tantôt *Brahmaṇaspati.*

Mais le point important est l'immortalité, et, ce don, les dieux ne l'ont point naturellement ; ils doivent l'acquérir, soit en buvant la liqueur céleste, le *Sôma* divin, l'*Amṛta,* ambroisie hindoue, soit en adorant *Agni,* source de toute vie. En outre des passages du Xe *Maṇḍala* du R. V., ainsi que de l'Atharva-Véda (celui-ci est postérieur au Rig et au Sâma-Véda), contiennent déjà le dogme brahmanique de l'obtension de l'immortalité, et les dieux sont soumis à cette loi. Cela ne les empêche pas, ainsi que les immortels de l'Iliade, d'être parfois en guerre les uns avec les autres. M. Muir cite un passage fort curieux à ce propos, passage qui m'a servi autre part dans l'exposition des rapports entre *Indra* et *Zeus.*

Les dieux sont tout-puissants, et les efforts combinés des hommes ne peuvent prévaloir sur leurs volontés. Ils font durer la vie plus ou moins longtemps, ils accomplissent les vœux de leurs pieux adorateurs, et punissent les impies et les méchants. Tels sont, en quelques lignes les divers caractères attribués aux être divins par les Richis, et que M. Muir a groupés avec une précision remarquable, en citant sans cesse les textes à l'appui. Dans ce chapitre, comme dans tous ceux des *Sanskrits texts,*

on trouve le répertoire le plus complet des renseignements que l'on peut tirer des littératures de l'Inde antique, et par conséquent l'œuvre de M. Muir est devenue indispensable à quiconque s'occupe peu ou prou de l'Inde et de son histoire.

V

Dans le volume que j'analyse ici, quelques chapitres ont pour sujet les cosmogonies telles que les concevaient les chantres védiques, et parmi celles-ci vient en premier lieu le dogme de la grande dyade divine. *Dyâvâpṛthivyâu,* le ciel et la terre, ou comme on les nomme encore *rodasî,* les deux mondes. Il semble aux savants qui ont étudié le Rig-Véda, que parmi les diverses systèmes de création divine, cette conception de la paternité primitive du ciel et de la terre est la plus ancienne. Or, ce fait vient encore une fois démontrer la vérité de notre méthode. Le culte du milieu où s'agite l'homme, le culte du monde représenté par ses deux principaux éléments, au point de vue de l'humanité naissante, le ciel et la terre, est sans contredit le plus haut degré philosophique auquel atteigne la première période de l'évolution théologique, le fétichisme. Trouver cette conception à la base de la mythologie védique, qui, nul n'en doute, appartient en général au polythéisme, n'est-ce pas prouver d'une façon triomphante le *substratum* fétichique que la philosophie positive attribue au développement intellectuel et moral de l'humanité. Qu'on ne vienne pas dire qu'une semblable théorie rabaisse l'homme, rabaisse notre race si bien douée. Au contraire, n'est-il pas glorieux de constater de quel état infime et grossier nous nous sommes élevés au point admirable de culture où nous sommes ? N'est-il pas encourageant pour nous tous de comparer ce que nous

pouvons connaître de notre point de départ avec notre point d'arrivée actuel? Et en mesurant le chemin parcouru, nous pouvons nous élancer plus hardiment sur la route infinie que nous avons à suivre.

Le fait de l'adoration du Ciel et de la Terre unis n'est pas le propre de la race aryenne. Cette croyance est la base de beaucoup de religions. Néanmoins, elle eut un grand développement chez les Aryas primitifs, et elle appartient à l'époque si reculée où les diverses tribus vivaient encore ensemble. On peut s'en assurer en retrouvant le même mythe présenté de la même façon que dans le Véda, et presque avec les mêmes expressions, soit chez les Grecs, soit chez les Germains. M. Muir, à cette occasion, réunit, avec une érudition classique aussi grande que son érudition indienne, les passages les plus significatifs des auteurs Grecs et Latins qui constatent l'antiquité de la foi en la vieille dyade créatrice et sur le sol hellénique, et sur la terre italienne. Il est moins explicite touchant la Germanie, il se contente de citer le passage de Tacite sur la déesse *Ertha* ou *Nertha*. Il est fâcheux que notre savant Ecossais n'aît pas dit un mot du *Tyr* skandinave, du *Tius* tudesque qui, ainsi que Ζεύς, est le correspondant phonétique pour le moins du vieux *Dyâus*. Je regrette également qu'il n'aît pas mentionné quelques traits du Mazdéisme où l'on peut trouver encore des vestiges de ce culte antique du ciel et de la terre.

Terminons en disant qu'à l'époque védique, la vieille conception fétichique perdit du terrain dans l'esprit des théologiens. Les deux mondes, au lieu d'être considérés comme créateurs, furent souvent envisagés comme les créatures des dieux, bien que leur origine soit toujours obscure, et c'est pour le poëte monothéiste de l'hymne à *Viçvakarman* un des plus grands miracles de son dieu que d'avoir fait le ciel et la terre.

A côté de l'ancienne théogonie des Aryas primitifs, il en existe une autre qui a pour symbole la mystérieuse divinité dont le nom est *Aditi* (1), conception qui, bien loin d'appartenir à l'enfance de l'humanité, est, au contraire, le fruit de spéculations déjà empreintes d'un certain esprit métaphysique; je ne veux pour preuves de cette assertion que les brumes philosophiques qui enveloppent *Aditi*, et en font une des plus importantes difficultés du védisme. Dans ces livres, de la rédaction desquels nous sommes si loin, il est plus d'un passage dont le sens nous est caché, car, ne vivant plus de la vie de ceux qui ont composé ces hymnes, nous ne pouvons plus sentir, nous ne pouvons plus penser comme eux. Telle est la cause de l'obscurité qui entoure *Aditi*. M. Max Mueller, dans un livre récent (trad. du Rig-Véda), voit dans *Aditi* « en réalité le premier nom trouvé pour exprimer l'Infini... l'Infini visible... » Dans le travail rappelé plus haut, antérieurement à l'apparition du livre de M. Max Mueller, j'avais émis la même opinion. Je voyais, et je vois encore dans *Aditi* comme une vague conception métaphysique de la Nature infinie, véritable pendant de la fameuse *Prakṛti* du système *Saṅkhya*. J'insiste aujourd'hui d'autant plus sur ce point, que j'y vois une date relative pour les passages où il est question d'*Aditi*, qui, par cela même, se trouveraient parmi les morceaux de la dernière moitié de l'époque védique, puisque nous voyons poindre ainsi les prolégomènes d'une école métaphysique. Nous verrons plus loin que ce n'est pas la seule école de cette espèce qu'il y ait dans le Véda; les Richis atteignaient et dépassaient le monothéisme le plus abstrait.

Si nous suivons M. Muir dans son étude sur *Aditi*,

(1) Voir l'article que j'ai consacré à cette entité divine, dans le IIe vol. de la Revue, p. 104.

nous voyons sans cesse, avec les textes à l'appui, que son caractère premier est d'être la mère des dieux, ou plutôt de certains dieux, les Â*dityas,* que parfois on pourrait la considérer comme une personnification du ciel, mais qu'elle est distinguée de la terre. M. Muir traite aussi en passant la curieuse et difficile question de *Diti* et d'*Aditi*, puisque la première apparaît déjà dans le Rig-Véda; pour lui, si *Aditi* est le ciel, *Diti* est la terre, ou bien *Aditi* peut-être la nature comtemplée pendant le jour, et *Diti* la nature aux heures nocturnes.

M. Muir, lui aussi, voit, dans *Aditi,* la *Nature* entière, mère des dieux et des hommes, « source et matière de toutes choses célestes et intermédiaires, divines et humaines, présentes et futures. » L'homme doit être sans péchés devant elle, mais elle défend aussi contre le péché : *Anâgâstvam̃ no Aditiḥ kṛṇotu*! « qu'Aditi nous rende sans péché ! »

M. Muir traduit ensuite l'hymne où la création est décrite, où les Â*dityas* sont mis au monde, et dans des chapitres suivants, après avoir signalé l'union d'*Aditi* avec *Viṣṇu,* l'un des Â*dityas,* à l'époque brahmanique, il produit tous les passages intéressants sur ces fils d'*Aditi,* et surtout sur les plus importants d'entre eux pour les Richis, « les deux rois alliés, *Mitra* et *Varuṇa,* » *Samrâjâu Mitra-Varuṇâu.* » Il indique en quelques mots les rapports du *Mithra* védique et du *Mithra* éranien, cite l'opinion qui veut que *Varuṇa* et *Ahura-Mazdâ* aient été originairement le même dieu, démontre que le Rig-Véda *Varuṇa* est déjà dieu de la mer, *Sindhupati* (*Varuṇo' pâm adhipatiḥ*, « *Varuṇa,* seigneur des ondes »), et termine par d'élégantes traductions en vers d'hymnes védiques, après avoir montré que *Varuṇa* et Οὐρανός n'avaient guère entre eux que le nom de commun.

VI.

Une grande partie de l'œuvre de M. Muir échappe forcément à la critique faite au point de vue de la mythologie comparative. Sans contredit, les études sur *Indra, Parjanya*, *Vâyu*, les *Maruts, Sûrya*, *Savitṛ, Pûṣan, Uṣâ*, *Agni, Tvaṣṭṛ,* les *Açvins, Sôma, Bṛhaspati* et *Brahmaṇaspati* sont d'un intérêt considérable, et pour ma part je ne puis trop répéter les remerciements que tous les sanskritistes doivent à M. Muir pour avoir ainsi collectionné tous les passages de conséquence touchant les divinités védiques ; les mythologues ne lui doivent pas une moindre reconnaissance. Il suffit donc ici d'indiquer au lecteur les sujets des divers chapitres, pour qu'en cas de besoin, il puise à une source aussi abondante et aussi pure. Néanmoins il se trouve dans ces chapitres des passages qui ont trait plus directement à la mythologie comparative, et ces passages, je les veux discuter.

M. Muir, sans prendre parti du reste, cite l'opinion de M. Benfey sur l'étymologie du nom d'*Indra*, où ce dernier voit une forme gâtée de *Sind-ra*, signifiant « celui qui fait couler. » Cette opinion a été jusqu'ici adoptée par tout le monde, et j'ai moi-même accepté cette étymologie dans mon étude sur *Indra* qui a paru ici (1). Aujourd'hui je saisis cette occasion avec empressement pour revenir sur cette interprétation. Il existe en zend une forme *Añdra,* qui est le nom d'un des principaux démons d'Ahriman. Burnouf, le premier, proposa l'identification de ce nom zend et du nom védique *Indra*, et malgré le peu de notions que l'Avesta fournit sur *Añdra*, il est

(1) Voir le tome I de la Revue, p. 218.

fort probable que cette identification est juste. Or, s'il en est ainsi, l'étymologie de M. Benfey est fausse, JAMAIS un A zend ne pouvant provenir d'un I organique, comme celui de *sind*, couler. Je ne me charge pas de trouver une autre étymologie, mais je tiens à répudier celle-ci, autrefois admise par moi, et condamnée en fait par les lois de la phonétique Indo-Européenne.

En outre, si *Indra* et *Añdra* ne font qu'un, la théorie de M. Benfey, répétée par M. Bréal, sur la déchéance de *Dyâus* au profit d'*Indra* dans la mythologie védique, tombe d'elle-même. Le culte d'*Indra* se trouve remonter ainsi plus loin que l'époque védique, et si, interrogeant la mythologie germanique, qui a au moins autant d'importance en mythologie comparée que celle du Véda, nous constatons que dans ces tribus, séparées du tronc commun bien avant les Grecs, le dieu du ciel *Tius* est tout à fait distinct de *Donar* le dieu de la foudre, véritable *Indra* de la Germanie et du Nord (Mannhardt, Germanische Mythen). Si nous remarquons que les Perses adoraient le Ciel sous un nom peu différent de celui de *Dyâus* (1), si nous trouvons que dans le Rig il y a peu de confusion possible entre *Dyaus* et *Indra*, nous sommes en droit de croire que ce n'est qu'en Grèce et peut-être en Italie que le dieu du ciel s'identifia avec le dieu du tonnerre.

S'appuyant sur ce que dans le dixième livre du Rig-Véda aucun hymne n'est particulièrement adressé à *Varuṇa*, M. Roth, un des fondateurs de la mythologie comparée, avait cru voir dans ce dieu le chef d'une dynastie divine détrônée par *Indra*. Mais M. Muir fait justement observer que dans ce dixième *maṇḍala*, *Varuṇa*

(1) Voir ce que dit M. Spiegel là-dessus, tome IV de la Revue, p. 20-29.

tient toujours la place qu'il occupe dans la mythologie des autres parties du Rig. Partout dans ce recueil sacré *Indra* est plus fréquemment invoqué que le dieu de la voûte céleste, « mais, ajoute M. Muir, à qui on peut se fier, je n'ai découvert aucune expression qui indiquât nettement que la popularité de l'un diminuait et que celle de l'autre augmentait. »

M. Roth présente comme argument en faveur de sa thèse le caractère tout spécialement hindou d'*Indra*. Mais, je viens d'indiquer la présence dans la religion éranienne d'un *Añdra* qui renverse complétement cette opinion. Enfin le savant professeur de Tübingen croit voir dans *Varuṇa* une vieille divinité aryenne — jusque-là rien de mieux — dont on trouverait dans l'Éran le représentant sous le nom d'*Ahura-Mazdâ*. Un dieu *Varuṇa-Ormuzd-Ouranos* aurait eu la prééminence à une certaine époque théologique. Il y a à cela quelques difficultés d'une certaine importance. Si *Ouranos* et *Varuṇa* sont phonétiquement les mêmes, mythologiquement ils diffèrent d'une façon assez notable. Quant à *Ahura Mazdâ*, je cherche en vain la raison de son identification. On s'est autorisé de ce mot *Ahura* qui correspond au védique *Asura*, épithète donnée assez souvent à *Varuṇa*. Remarquons qu'*Asura* est également le nom de bien d'autres dieux védiques que sur une pareille preuve on pourrait aussi bien comparer à *Ahura-Mazdâ*, « le seigneur sage, » créateur du ciel et de la terre, conception toute particulière au Zoroastrisme, et dont il ne faut guère chercher la semblable dans l'Inde védique.

GIRARD DE RIALLE.

(A suivre.)

LA RACINE MA

II

MINERVE ET ATHÊNÊ

§ 17. — Le nom de la déesse Minerve, *Minerva*, *Menerva,* vient de la racine *man* affaiblie en *men* ou *min* et du même suffixe qui a donné les mots *ac-ervus, prot-ervus*. Les anciens le rattachaient à la même racine que *monere* : « *Minerva dicta quod bene moneat* » (Festus, au mot *Minerva*). Dans le chant Salien, le verbe *promenervare* est employé dans le sens de *monere* : *Promenervat item pro monet* » mais si la racine *man* a bien le sens que je lui attribue plus haut, l'explication de *Minerva* n'offre pas de difficulté.

§ 18. — Minerve est certainement comme tous les grands dieux latins, une déesse de la lumière. Elle est adorée sur les hauteurs. Ses rapports avec Junon sont nombreux. Elle a la même part que Junon aux *Ludi Romani ;* les fêtes des deux déesses ont lieu dans les mêmes mois, en mars et en juin. On leur sacrifie à toutes deux une *juvenca*. Etymologiquement, Minerve doit représenter une clarté naissante. A ce titre, comme Diane, elle peut personnifier soit l'aube, soit la lune nouvelle. Si elle a été plus tard la déesse de l'intelligence, de la pensée, c'est en raison de ses rapports phonétiques avec *mens*. Elle était aussi la protectrice de tous les arts et de tous les métiers; elle présidait à toutes les inventions. Il faut voir, dans ces attributions, la conséquence de l'idée originaire qu'elle représente. La déesse, qui nous apporte la

lumière, est une déesse du commencement, de la naissance des choses. Inventer signifie *mettre au jour*. Mais, le plus souvent, à mon sens, Minerve représente la lune nouvelle. Avec Jupiter et Junon, elle forme la grande triade du Capitole, la grande trinité des phénomènes lumineux : Jupiter est le grand jour ; Junon est l'aube, car elle est la principale déesse des accouchements ; Minerve est la clarté des nuits. L'épithète de *flava* qu'on lui donne souvent représente bien la couleur de l'astre lunaire, et, comme la lune sert à mesurer le temps, Minerve passe pour avoir inventé les nombres. S'il est vrai que la Minerve *capta* ou *capita* qu'on adorait sur le Coelius emprunta son nom au mot *caput* (tête), elle représentait sans doute la pleine lune, qui figure assez bien, comme on le sait, une tête dont on croit distinguer les principaux traits. Le nombre cinq aurait-il été consacré à Minerve, en raison de sa forme, qui représente le croissant ?

§ 19. — Ces raisons seraient plus concluantes, si la grande déesse grecque *Athênê*, avec laquelle les anciens identifiaient Minerve, représentait le même phénomène ; c'est ce que nous allons tâcher de démontrer.

Le mythe d'Athênê a été interprété de plusieurs manières. Quelques auteurs ont vu dans Athênê le ciel pur et brillant après l'orage. L'hymne homérique où les convulsions de la nature semblent signaler la naissance d'Athênê pourrait justifier cette manière de voir. Suivant Preller, Athênê représente la pureté et la sérenité du ciel de l'Attique. D'un autre côté, Max Müller, dans ses nouvelles leçons sur la science du langage, cherche à l'identifier avec l'aurore sanscrite *ahana,* faisant dériver son nom d'une racine *ah* qui a donné les mots sanscrits *ahan* et *ahar*, jour. Quand on dit qu'Athênê fait souvenir à temps le laboureur de ses travaux, quand on lui

consacre le coq qui a l'habitude de s'éveiller avec toute la nature, il s'agit bien sans doute du crépuscule du matin.

Toutes ces interprétations concordent pour faire d'Athênê une déesse de la lumière, la représentation d'un phénomène lumineux. Elle était, du reste, adorée sur les hauteurs; à Messène, on l'appelle κορυφασία, à Argos, ἀκρία. Mais il est difficile de comprendre pourquoi la chouette, l'oiseau de nuit, est son compagnon inséparable. Cette circonstance pourrait nous faire penser qu'Athênê a représenté le crépuscule du soir, si ce crépuscule était ordinairement l'objet d'un culte important. Mais, comme on l'a fait judicieusement remarquer (notamment Max Müller, Nouv. Leç., II, 258, tr. franç.), il occupe une place subalterne dans les idées religieuses des premiers âges. Tandis que celui du matin nous annonce l'arrivée du jour, de la lumière éclatante et bienfaisante, celui du soir annonce l'approche de l'obscurité, du froid, peut-être de la mort. Il y a loin de là à la grande figure vénérée et protectrice d'Athênê.

Je pense qu'il faut voir principalement dans Athênê la lune naissante. Du reste, toutes les interprétations précédentes ne se contredisent pas entr'elles, et ne sont pas contradictoires avec celle que je propose. La même déesse peut représenter à la fois l'aube, la lune nouvelle, le ciel serein après l'orage. Les trois phénomènes ont un caractère commun, celui d'une clarté naissante. Quand le sombre nuage de l'orage nous a enveloppés de son obscurité, menaçant de nous ravir à jamais la lumière, le premier coin du voile qui se déchire et nous laisse entrevoir le ciel bleu, est une lueur nouvelle qui rassérène nos esprits; son apparition est accueillie avec la même joie que celle de l'aube matinale. Athênê ne peut être, même après l'orage, la splendeur du jour serein, qui appartient à

Zeus; elle est le moment du passage de l'obscurité au jour.

§ 20. — Il faut maintenant développer les raisons qui me portent à voir surtout dans Athênê la clarté lunaire. C'est d'abord la chouette qui accompagne toujours l'image de la déesse. C'est aussi l'épithète de γλαυκῶπις si souvent accolée à son nom. Cette épithète a été diversement traduite; le plus généralement, on l'interprète par déesse aux yeux bleus ou déesse aux yeux clairs. Je ferai remarquer que l'épithète était aussi appliquée par les anciens à la lune, ce qui tend encore à justifier l'explication proposée. On disait γλαυκῶπις μήνη (Preller Gr. myth. I, 155.) La lune n'a pas les yeux bleus; elle peut avoir les yeux clairs; mais n'est-il pas plus naturel de traduire simplement par Athênê à l'œil de chouette (γλαύξ en grec signifiant chouette), de même que Hêrê était βοῶπις, la déesse à l'œil de bœuf? Ne pouvait-on pas assimiler le disque lunaire à l'œil brillant de la chouette dans la nuit?

De même que Diane, Athênê est représentée parfois avec l'épieu du chasseur sur l'épaule et un flambeau à la main. Sur les monnaies athéniennes, on remarque souvent le croissant à côté de la chouette. La fête d'Athênê, à Corinthe, se célébrait par des processions aux flambeaux. Ses rapports avec Hersâ (la rosée) dans les légendes athéniennes, peuvent aussi bien se comprendre pour la lune que pour le crépuscule; car, en rassérénant le ciel monotone, la lune active le rayonnement, et favorise la production de la rosée. Ainsi, le poëte Alcman (Plutarq., Quest. natur., 24) dit que la rosée est fille de Zeus et de la lune. C'est à la lune que peut s'appliquer la couleur dorée que l'on donne à Athênê (cf. flava Minerva). Dans l'hymne homérique, la déesse apparaît couverte d'une armure d'or, χρύσεα, παμφανόωντα. Or, dans l'hymne

homérique à Séléné, on lit également : στίλζει ἀλάμπετος ἀὴρ χρυσέου ἀπὸ στεφάνου. Les Rhodiens disaient aussi qu'à la naissance d'Athênê, son père Zeus avait fait descendre sur l'île une pluie d'or (Preller, Gr. myth., I, 152). Enfin Ister (Fragm. 26, éd. Didot) dit qu'Athênê est la même que Selênê.

Les rapports phonétiques avec Minervo sont nombreux, la racine *mâ, man* joue un rôle évident dans son histoire; *Mêtis* est sa mère, à Ithaque elle se présente sous la figure de *Mentès*, roi des Taphiens (Odyssée I, 104); plus tard elle accompagne Télémaque sous la figure de *Mentor*. Les noms qu'elle prenait permettent donc de la reconnaître sous ses différents déguisements. Dans Apollonius (Argon. IV 691), on trouve Αθηναίη Μινωίς.

§ 21. — Cette manière d'envisager la grande Déesse Athénienne me conduit à proposer une nouvelle explication du mythe de sa naissance qui, si elle était adoptée, confirmerait notre démonstration. Athênê est la fille de Zeus; elle sort de la tête de son père; la délivrance s'opère au moyen d'un coup de hache. La lune seule me paraît être dans les conditions nécessaires pour satisfaire à ces trois circonstances et voici comment je comprends la formation de ces mythes.

Zeus est le plus puissant des Dieux de l'Olympe; à ce titre, il est naturel qu'il ait le harem le mieux garni et la lignée la plus nombreuse. La mythologie grecque est remplie de ses épouses et de ses enfants. Mais au milieu de ces derniers, Athênê se distingue par un caractère tout spécial et qui n'appartient à aucun autre. Elle est enfantée par Zeus lui-même. Tantôt elle n'a pas de mère, tantôt elle est la fille de Mêtis. Mais, dans ce dernier cas, soit pour une raison, soit pour une autre (les Grecs ne sont jamais à court pour forger des explications), Zeus avale Mêtis et c'est encore de lui que sort Athênê.

Or, la lune se distingue précisément de tous les autres astres et de tous les phénomènes lumineux qui, en se personnifiant, ont fourni la liste des Dieux de l'antiquité, par les circonstances particulières de sa naissance, c'est-à-dire, de son apparition. C'est là un point qui ne me semble pas avoir été remarqué par les mythographes modernes. Tandis que le jour, le crépuscule, le soleil se lèvent à l'orient, que tous les astres semblent sortir de dessous terre et font leur première apparition à l'horizon, puis s'élèvent graduellement au-dessus de nos têtes, la lune nous présente un spectacle tout différent. Lorsque nous avons été privés pendant quelques jours de sa clarté, ce n'est pas à l'orient qu'elle se lève; c'est le soir au coucher du soleil, au haut du ciel, vers l'occident, que nous voyons apparaître tout à coup le croissant de la lune nouvelle. On avait donc raison de dire qu'elle était la fille de Zeus, c'est-à-dire du grand jour, lorsquelle apparaissait toute splendide, versant ses rayons d'or sur toute la surface de la terre, παμφανόωσα.

§ 22. — En regardant Athênê comme la lune naissante, on pourra donc expliquer la légende hésiodique (theog. v. 886 et suiv.) Là Athênê est fille de Mêtis. Mêtis (l. mater matuta) est le jour naissant, la première clarté qui frappe nos regards. Elle est donc aussi la première épouse de Zeus. (Le Mêtis à double sexe de la théogonie orphique qui engendre tous les autres Dieux, représente évidemment le même phénomène.) La similitude des faits, c'est-à-dire la naissance de la lumière dans les deux cas, a suffi pour établir la parenté d'Athênê et de Mêtis. Mais au lieu de laisser Mêtis concevoir naturellement, Zeus avale la mère et l'enfant. Que se passe-t-il en effet? Zeus absorbe leurs clartés dans la sienne et la splendeur de ses rayons empêche de les voir, ainsi que toute clarté vive efface et annule les clartés plus faibles qui l'avoisinent.

L'enfant ne naîtra donc pas à l'orient, là où est la demeure de sa mère. Zeus l'emporte avec lui dans sa course; il s'en débarrassera plus tard, aux yeux des hommes émerveillés, soit spontanément, soit avec l'aide de quelqu'autre Dieu qui lui fendra le crâne. La déesse ainsi créée sera aussi bien Mêtis qu'Athênê. Car Zeus a avalé les deux et on ne nous dit pas ce que devient Mêtis.

§ 23. — Un des détails du mythe s'explique par le sens que le mot mêtis prend postérieurement dans la langue grecque. Mêtis signifie plus tard prudence, sans renier son sens originaire. Car prudence est synonyme de prévoyance; *prudentia* est la contraction de *providentia*. Etre prudent, c'est voir l'évènement subséquent et agir en conséquence ; c'est d'abord prévoir, c'est-à-dire voir d'avance et aussi voir le premier. L'idée de vision, de clarté, subsiste donc dans la classification dernière. Lorsque les mythographes postérieurs voulurent expliquer l'absorption de Mêtis par Zeus, Mêtis avait pris le sens de prudence; ce fut sous la préoccupation de ce sens qu'ils imaginèrent le développement du mythe. Zeus avait avalé la Prudence, il avait donc fait un acte de prudence. Suivant Hésiode, par exemple, il craignait qu'il ne naquît de son union avec Mêtis un fils plus puissant que lui. Mais il est facile de comprendre que c'est là une histoire renouvelée de celle de Kronos, et qui n'a ici aucune portée, puisqu'Athênê vient au monde, et que la puissance de Zeus n'en est nullement amoindrie.

L'épithète de μητιέτα, donnée à Zeus par Homère, et traduite par prudent, ne devait à l'origine renfermer que l'idée de clarté. Athênê est tellement identique avec Mêtis, qu'elle reste toujours fidèle au nom de sa mère, compris dans le sens postérieur. Dans Homère, elle est la compagne inséparable d'Ulysse, le héros sage et pru-

dent par excellence, qui n'agit jamais qu'avec la réflexion la plus circonspecte.

§ 24. — Pourquoi Athênê sort-elle de la tête de Zeus?

Dans son étude sur Hercule et Cacus (p. 17), M. Bréal explique cette circonstance du mythe par le surnom de Τριτογένεια, donné souvent à Athênê, surnom qu'on aurait détourné de son sens primitif. Ceux qui ont considéré Athênê comme une déesse lunaire ont expliqué Τριτογένεια par née le troisième jour, se fondant sur ce fait qu'entre deux lunes consécutives, on reste environ trois jours sans voir cet astre. Ainsi Ister, dans le fragment cité plus haut, dit que le troisième jour, τριτόμηνις, passait pour le jour de naissance d'Athênê, et qu'on la nommait Τριτογένεια. Cette explication conviendrait parfaitement à la thèse que nous soutenons; je crois cependant préférable de traduire l'épithète par fille de Tritos, et de comprendre, avec M. Bréal, qu'il s'agit du dieu Trita des Védas, dont le nom s'est conservé dans les mots grecs Triton, Amphitrite, Tritopator. Trita régnait sur les eaux, et Mêtis, dans la théogonie hésiodique, est fille d'Océanos. Mais est-ce bien à cette épithète qu'il faut faire remonter l'idée de : née de la tête? Sans doute, dans le dialecte éolien, τριτώ peut signifier tête, et le changement de sens est possible. Mais il me paraît difficile d'admettre que τριτογένεια ait été ainsi écarté de son sens primitif, lorsque Triton, Amphitrite, Tritopator n'ont donné lieu à aucune méprise analogue. L'endroit où s'effectue l'apparition d'Athênê, suivant l'explication donnée plus haut, me semble suffire pour justifier la légende. Athênê naît εκ κορυφῆς, ἀπὸ καρηνου, c'est-à-dire d'un lieu élevé de la voûte céleste, tandis que tous les autres Dieux naissent à l'horizon. Κορυφή, κάρηνον ont pris plus tard le sens de tête, et Athênê est sortie de la tête de Zeus.

§ 25. — La tête de Zeus est donc la voûte céleste. Comment Athênê en sort-elle? Par un coup de hache. Supposons en effet que la voûte céleste soit une calotte obscure qui nous environne et nous sépare d'un milieu lumineux; à quoi pourrons-nous comparer l'aspect de la lune naissante. Cette ligne brillante ne fait-elle pas l'effet d'un coup de hache donné dans la voûte et à travers laquelle passe la lumière. C'est un jour ouvert sur l'espace extérieur. Et certainement c'est ainsi que les anciens considéraient le phénomène; car ils attribuent le coup de hache au Dieu qu'ils regardent comme l'auteur de la lumière. Tantôt c'est Promêthée, tantôt c'est Hermès (Apollod., 1, 3, 6), ou bien Hephaistos, qui frappe le crâne de Zeus. Mais Hermès, Promêthée, Hephaistos sont tous les trois des Dieux de la lumière, tous trois en sont la source; car pour les anciens, feu et lumière sont synonymes. Parfois aussi le mythe suppose qu'Athênê fend elle-même le crâne de son père; tout se passe en effet comme si elle donnait directement le coup de hache pour se montrer par le jour ainsi obtenu.

Toutes les circonstances du mythe paraissent donc concourir à démontrer qu'Athênê est la clarté de la lune naissante. Peut-être, comme Diane, elle est aussi le jour naissant. Minerve doit personnifier le même phénomène; les anciens n'ont dû identifier les deux déesses qu'à bon escient.

III

PROMÊTHÉE

§ 26. — Je viens de dire que Promêthée était un Dieu de la lumière et en personnifiait l'origine. Promêthée se rattache à la racine *mâ*. Il n'a pas été compris dans la

liste des noms mythologiques citée plus haut, parce que j'avais l'intention de m'étendre un peu plus longuement à son sujet.

On sait que le nom de Promêthée a été rapproché du verbe grec μανθάνω. et c'est à ce rapprochement qu'il doit sa qualité caractéristique de connaître d'avance les évéments, de les prévoir, mais le nom des personnages mythologiques remonte à des époques en général reculées, et si la racine *mâ*, a signifié d'abord éclairer , c'est cette signification qui doit se retrouver dans celui de Promêthée.

Comme tous les Dieux qui empruntent leur nom à la racine *mâ,* Promêthée doit représenter la lumière naissante ; ce doit être un des noms si nombreux de l'Aube dans la mythologie grecque ; tel est le point de vue que je vais m'efforcer de faire ressortir de son nom et de sa légende.

§ 27. — Προμηθεύς signifie celui qui éclaire devant ou qui éclaire le premier. (Les deux idées sont identiques cf. sk. *pra, prathama;* gr. πρό, πρῶτος; lat. *prae*, *primus*). C'est celui qui apporte la première lueur ou cette première lueur elle-même, soit qu'elle frappe nos regards au lever de l'Aube, soit lorsque l'étincelle jaillit produite par le frottement du bois. (Cf. le *pramantha* védique).

Le corps de Promêthée consumé par la lumière du soleil (Eschyle, Prom. 23) rappelle l'aube matinale que les premiers feux de l'astre font disparaître. L'aigle de Jupiter qui le ronge, c'est l'éclat du grand jour qui lui apporte la mort.

Il devient facilement l'inventeur ou le dérobeur du feu. Le feu est une de ces inventions qui n'a pas d'auteur propre ; existât-il que son nom serait certainement resté inconnu, en supposant qu'il portât un nom. Pour désigner

celui à qui l'humanité devait la reconnaiscance de ce bienfait, le plus grand de tous ceux qu'il tira de la nature, il a suffi de personnifier le phénomène. Promêthée est d'abord πυρφόρος, celui qui apporte la lumière; c'est l'analogue de φωσφόρος, nom de l'étoile du matin; plus tard, il devient πυρκαεύς, l'allumeur du feu, lorsque l'humanité en possédera le secret.

Ce fut par la suite le trait qui le caractérisa; et quelle que fut l'origine du feu, ce fut toujours à Promêthée qu'on en fut redevable. Tantôt il le dérobe à Zeus dans la férule διὸς πάρα μητιόεντος ἐν κοίλῳ νάρθηκι. (Hés., opera et dies 51), tantôt il lui dérobe sa foudre elle-même, *fulmen detulit in terram mortalibus ignem primitus* (Lucrèce V. 1090), quelquefois il l'emprunte a Héphaistos; ou bien avec l'aide d'Athênê, il le vole au char du soleil :

« Prometheus, post factos a se homines, dicitur, auxilio minervae coelum ascendisse et adhibita facula ad rotam solis ignem furatus. » (Servius V. Eg. VI 42).

§ 26. — Où est le séjour de Promêthée, devenu plus tard le lieu de son supplice? A l'orient, là où le jour se lève : quand Hésiode et d'autres mythographes après lui placent Promêthée sur le Caucase, il ne faut pas voir dans ce nom le point géographique qui le porta plus tard. Le Caucase n'est ici autre que la contrée du feu, de la lumière, le côté de l'orient, voisin de la Colchide et du Phase, des pays témoins des exploits de Jason et de la conquête de la Toison d'or qui est elle-même une représentation de l'aurore. Dans Eschyle, le Caucase n'est pas nommé : Promêthée est à l'Orient, aux derniers confins de la terre, par delà les déserts inacessibles, c'est-à-dire là où la mythologie fait naître la plupart de ses Divinités. Il expie sa faute dans les régions où règne Oceanos, donc au delà de la terre habitable, et le chant qui accompagne ses plaintes est un chœur de nymphes, filles de l'Océan. Si les Grecs

l'ont mis sur les bords du Palus Maeotis, c'est quand cette mer était pour eux la limite de leurs excursions à l'Orient et il n'est pas impossible que le nom *Maiotis* doive être rapproché de Μαια. Prométhée est aux limites de la terre à l'Orient, comme son frère Atlas est aux limites de la terre à l'Occident. Dans Hésiode (théog. 22), il n'est pas cloué à un rocher ; il est attaché comme Atlas à une colonne, μέσον διὰ κίονα.

§ 29. — On trouve sans cesse Prométhée à côté d'Hephaistos et d'Athênê. Suivant Doris de Samos (Schol. Apollon. II, 1252), il fut amoureux de cette déesse. Et ne peut-on pas croire qu'il est question de lui dans ce vers d'Ovide (Met., I, 10) :

Nullus adhuc mundo praebebat lumina Titan?

Tous les traits qui caractérisent les dieux qui personnifient l'origine de la lumière, la naissance du jour, lui sont appliqués également. Comme Janus, comme Manu, il est le point de départ de l'humanité ; il lui donne le jour. Tantôt il est l'auteur de la première femme, Pandore ; tantôt avec Pandore, il est le père de Deucalion, qui repeuple avec Pyrrha la terre que la colère de Zeus avait dépeuplée. Or, Deucalion, qui, ailleurs, est le fils de Minos (Hom. Il., XIII, 251), est le père d'Hellen, la souche de la race hellénique. Dans Hésiode (Fragm., XXI, éd. Didot), Prométhée est directement le père d'Hellen. Comme chef et origine de la race, il répond au Manou sanscrit. Mais ils se ressemblent encore sous d'autres rapports. Non seulement Manou est le premier homme ; c'est à lui aussi que les chantres aryens du Sapta Sindhou font remonter la découverte du feu. Il institue aussi le sacrifice, et Pline nous dit que Prométhée *primus bovem occidit*. Dans Hésiode (théog. 536), c'est aussi Promê-

thée qui offre le premier sacrifice, et établit le partage de la victime entre les hommes et les dieux.

§ 30. — Comme Minerve et comme Athênê, Promêthée est l'auteur de tous les arts et de toutes les sciences. On peut lire dans Eschyle le discours où Promêthée énumère tous les services qu'il a rendus à l'humanité. Il a appris aux hommes à construire des maisons, à fabriquer des briques; il leur a enseigné l'astronomie, la science des nombres, l'usage des lettres. C'est grâce à lui qu'ils savent domestiquer les animaux, diriger leurs navires sur la mer, extraire les métaux des entrailles de la terre. On lui doit la médecine; on lui doit la divination. Non content de donner aux hommes le feu, il leur a encore enseigné l'art de deviner l'avenir par l'inspection des mouvements de la flamme.

Son nom le prédestinait au rôle de μάντις, de voyant. Aussi est-il le grand prophète des dieux; il connaît les évènements avant Zeus et aucun n'échappe à sa pénétration. Qu'on lise la légende, il sait que Zeus sera vainqueur dans sa lutte contre les Titans; il sait que Pandore sera fatale à l'humanité; il sait que Zeus, dans un moment de colère, voudra détruire la race humaine; il sait que Zeus, s'il épouse Thémis, s'expose à être détroné par un fils plus puissant que lui; il sait aussi que son supplice ne sera pas éternel et qu'il lui viendra un libérateur.

§ 31. — Mais à mesure que la légende se développe, on s'éloigne du sens primitif; le sens du mot se modifie, et la légende se préoccupe de justifier la dernière signification qu'elle lui attribue. Après avoir été le voyant, Promêthée devient le prévoyant; nous avons montré plus haut pour Μῆτις le même changement de sens. Et dès que dans le mythe, il y aura à accomplir un acte de prévoyance, Promêthée en sera l'auteur; et si Promêthée agit, il agira prudemment ou donnera des conseils de prudence. C'est

ainsi que, connaissant à l'avance l'issue de la lutte de Jupiter contre les Titans, il se met du parti de Zeus contre les Titans ses frères. Il avertit Deucalion du déluge qui le menace, et lui conseille de se réfugier dans une arche. Il prévient Epimêthée, son frère, que les présents de Zeus seront fatals à l'humanité, et qu'il ne doit pas les accepter, Pourquoi Epimêthée les accepte-t-il? Pour justifier le sens donné postérieurement à son nom, celui qui voit après l'évènement, et qui ne peut donc manquer de faire quelque sottise. Mais il est permis de supposer qu'à l'origine Επιμηθεύς représentait le crépuscule du soir, comme Promêthée celui du matin.

Je comprends de même la légende relative au partage de la victime entre les dieux et les hommes. On offrait aux dieux les os de la victime enveloppés dans la graisse. Il faut lire dans Hésiode (théog. 536 et suiv.) comment les anciens expliquaient ce fait. Promêthée, qui protège l'humanité, sacrifie un taureau, dont il fait deux parts; il met d'un côté la chair et les intestins recouverts de la peau; de l'autre, les os enveloppés dans la graisse. Et alors il invite Zeus à choisir la portion que les hommes devront toujours consacrer aux dieux. Zeus choisit la graisse blanche, et s'irrite quand il voit qu'elle ne renferme que des os. Mais le choix était irrévocable. Ici, comme dans beaucoup d'autres cas, la légende a évidemment été faite après coup pour expliquer la coutume religieuse établie antérieurement. D'où venait cette coutume? Probablement de ce que la blancheur étant la couleur consacrée aux dieux de la lumière, surtout à Zeus, on crut devoir lui offrir les parties blanches de la victime (λευκὸν ἄλειαρ, λευκὰ ὀστέα, Hés. théog., 553-555; cf. λευκός et *lux*). Puis, lorsqu'on s'aperçut que l'on donnait aux dieux la portion la moins nourrisante, on se demanda comment ou pouvait les traiter aussi peu révéren-

cieusement. En acceptant leur lot, consacré par l'antique usage, les dieux avaient fait un marché de dupe. L'homme avait été plus prévoyant. Promêthée, le prévoyant, avait aidé l'homme à tromper les dieux. L'imagination grecque n'est jamais à court pour forger des légendes; mais elle ne les forge pas au hasard, et les personnages qu'elle met en scène sont toujours rationellement choisis.

Ch. Ploix.

L'auteur de l'article précédent parle, p. 174, de « l'aurore sanskrite *ahana* ». Nous n'avions aucun souvenir de ce mot, aussi avons-nous voulu le vérifier. Le Dictionnaire de Pétersbourg en fait mention, à la vérité, mais en tant qu'adjectif et affectant le sens de « von der morgenrœthe ». Rig-V. I 124, 4. (Réd.)

TOUT

Sarva, ὅλος; *viça*, *viçva; totus*, *ala-*, *alla*, *ganz*, *geheel*, etc.

Il y a dans ce mot *tout* et dans ses substituts indo-européens deux éléments logiques à la fois contrastés et complémentaires l'un de l'autre. Pour peu qu'on les observe, on les voit échanger tour à tour leur rang d'importance relative selon que l'idée pivotale est celle d'un ensemble absorbant dans son unité un nombre quelconque de parties, ou bien celle d'une partie considérée sous un certain point de vue dans ses rapports avec l'ensemble auquel elle se réfère. Dans ces phrases : « *Tout* l'organisme est altéré ; *tous* les organes sont malades; *tout* or-

gane s'explique par ses rapports avec *tous* les autres dans l'unité du même *tout* vivant »; etc., les deux idées corrélatives d'unité embrassante et d'unités embrassées sont toujours en présence; mais, selon les cas, il en est toujours une qui est plus près de vous et que vous voyez davantage.

L'évolution progressive de la science a donné au nom substantif *tout* la signification élevée d'ensemble clos, rigoureusement *un,* soumettant aux lois de sa nature propre les éléments divers qui, dans la plus étroite solidarité, s'y pénètrent sans se confondre jamais. Un *tout*, un ensemble harmonique de cette perfection, dit alors l'unité dans la variété, c'est-à-dire la loi de l'ordre et la loi suprême du beau.

Mais, ici comme partout dans l'histoire de la parole et de la pensée, on ne monte pas si haut dès les premiers pas, et c'est précisément l'objet de cette petite monographie de rechercher les voies logiques que suivirent *tout* et ses émules pour en arriver là.

A part les cas peu nombreux où les images de pousse achevée, de croissance complète (1), équivalent à la notion d'unité totale, c'est dans l'idée d'INTÉGRITÉ *parfaite de l'ensemble* que se résoud la valeur fondamentale des noms *sarva, viçva*, *totus, geheel, ganz, whole*, etc.

Et cette notion d'intégrité parfaite dans quelle image va-t-elle s'incarner?

Rien de plus facile : la parole vous montre UN objet (d'où pronom, suffixe pronominal) cuirassé de toutes parts et, partant, à l'abri de la moindre égratignure.

Oui, pour dire *entier,* lat. *integrum*, ital. *intiero*, etc.,

(1) Voir l'étude de M. Benfey sur ἅπας dans *Griech. Wurzellexikon*, tome II, p. 167, et celle du même savant sur *çaçvat* dans son *Glossaire*.

c'est-à-dire *dont on n'a rien enlevé* (*in-* négatif et *tag,* couper, cfr sk. *taks*) le langage aryaque, délaissant les voies détournées de l'expression négative (non-entaillé, non-dégradé, etc.) vous présente son unité *garantie, bien gardée*, *couverte* ou *protégée* de tous côtés, et cela pour nier implicitement toute diminution, toute dégradation, tout amoindrissement de cette unité, de ce tout, enfin.

Gardé, protégé, telle est l'image que nous allons retronver dans SARWA (1), dans WIKA comme dans WIKWA, dans *totus,* dans l'anglais *whole*, comme dans le bas-allemand *geheel*, etc.

I

Voici un verbe aryaque SṚ ou SAR, fléchir, dont la principale individualisation de sens (2), celle de garder, protéger, avec sa variété nourrir, paître, a été mise en lumière par M. Spiegel (3) à l'aide des plus heureux rapprochements empruntés au vieux bactrien. Le *har* zend, identique comme on sait au *sar* sanskrit et aryaque, offre à la fois et le sens moins individualisé de *garder, protéger* (4) dans *haretar,* gardien, protecteur, — dans *harethra,* garde, protection, — dans *haur-va (paçus-haurva)* gardien (5), et le sens plus individualisé de *nourrir*, *paître* dans *haretar,* nourrisseur, éleveur.

(1) Les mots en lettres capitales représentent les formes organiques de la langue commune (aryaque) scientifiquement reconstituables ou reconstituées.

(2) Voir la *Revue de Ling.*, tome Ier, p. 159 et 152.

(3) Dans la *Zeitschrift* de M. Kuhn, tome XIII, p. 370.

(4) *Fléchir autour*, c'est-à-dire entourer, envelopper, couvrir, protéger est une des individualisations les plus répandues de l'idée générique *Fléchir, courber.*

(5) Quant à l'*u* épenthétique que l'influence de *v* dans *harva* (pour *sarva*) fait surgir avant le *r* qui précède ce *v*, d'où *haurva*, consulter Abel Hovelacque, *Grammaire de la Langue Zende*, p. 9 et 23.

Au zend *haurva*, gardien, répond le latin *servu-s,* d'où *servare* avec *conservare, observare,* etc., *servire,* etc.

Mais à côté de *haurva* au sens actif de *gardant,* de celui qui (*-va*) fait fonction de *har* ou SAR, il y a dans le même vieux bactrien un *haurva* au sens passif de *gardé*, de protégé, à l'abri de toute lésion de son intégrité, et *haurva* identique au perse cunéiforme *haruva,* au sanskrit *sarva*, au latin *salvu-s,* au grec ὅλϝο-ς (pour σολϝο-ς) signifie *entier*, tout entier, auquel rien ne manque de ce qui le constitue dans son unité, *totus*, enfin, pour devenir bientôt, par l'étroite dépendance des idées que j'indiquais tout à l'heure, *omnis* et *omnes*.

Pour l'intelligence de l'évolution idéologique, il n'est pas sans utilité de faire OBSERVER que la forme aryaque SARWA CONSERVA sous ses aspects latins l'idée de garde ou de protection dans *servare,* celle d'entier ou de sauf *(salve)* dans *salvu-s*, *salvare*, pour aboutir à celle d'unité rigoureuse et de perfection dans *sollu-s* pour *solvu-s* avec son contracté *sôlu-s* (cfr *sollennis*, *sollertia,* etc).

Comme notre *tout* français, le *sarva* sanskrit passe avec la plus grande facilité de l'idée d'ensemble ou d'unité collective à celle d'une partie quelconque prise dans ce même ensemble dont la notion, je me plais à le répéter, bien que reléguée au second plan, reste forcément perceptible à l'œil de l'esprit. Dans le plus ancien livre du monde, l'univers entier, manifestation du « Vénérable existant par lui-même » *(Svayambhûrbhagavân),* est appelé *sarvam idam*, « tout cela » (*Rig-Véda,* X, 129, 3), et remarquez que, seul, *idam* représente déjà la création entière, comme dans ce passage bien connu du Code de Manou : *âsîd idam tamobhûtam*, le monde était ténébreux (Manou, I, 5). Tant il est vrai que l'idée d'unité est une idée d'ordre pronominal comme le montre AIKA, un, seul, sk. *eka;* — AIWA, tout un, identique, et, par assi-

milation, tel, semblable, sk. *eva,* ainsi, et *evam,* certes, z. *aêva,* un, οἰϝο-ς, seul, qu'il faut rapprocher de SAWA* contracté en SWA, sk. *sva* (d'où *sva-yam*) marquant identité d'abord, et, secondairement, ressemblance ou conformité, d'où la forme adverbiale gotique *sva,* ainsi, le *sô* des Allemands; — AINA, lat. *oino*, *uno*, *unu-s*, got. *aina,* sansk. *ena,* celui-là, etc., toutes formes issues du pronom déterminatif I, lui, celui-ci.

Voici maintenant les deux premières strophes de l'hymne 41 du 1er mandala du Rik, où l'image de *conservé tout entier* apparaît, ce me semble, plus lumineuse que dans vingt autres exemples :

Yam̃ rakṣanti praćetaso
Varuṇo, Mitro, Aryamâ |
Nû ćit sa dabhyate janaḥ || 1 ||
Yam bâhuteva piprati
Pânti martyam̃ riṣaḥ |
Ariṣṭaḥ sarva edhate || 2 ||

Ce qu'on peut traduire par :

Quem *protegunt* prudentes
Varunus, Mitrus, Aryaman,
Num-quid iste *laeditur* homo?
Quem brachiis plenis veluti cumulant
Servant mortalem adversus inimicum
Illaesus *totus* augetur.

Le *rakṣ*, garder, protéger, dérivé secondaire de ARK— (thème ARKA), ἀρκέω, lat. *arceo*, *arx*, etc., de la première stance et le *pâ,* garder, protéger, de la seconde, ont, comme sk. *sar*, z. *har*, garder, protéger, le sens premier et commun de FLÉCHIR, dont l'individualisation la plus obvie est celle de *couvrir, envelopper* (Revue de Ling., I, 152). L'aryaque SṚ ou SAR, s'il n'avait pas d'abord signifié *fléchir,* n'aurait pas, dans sk. *sṛ* ou *sar*, signifié fléchir les membres pelviens (SKAD, *scandere*)

marcher, d'où le généralisé *se mouvoir, aller*. Or, ici, le plus grand effort de flexion des jambes (et par analogie de tout ressort) produit le *bond*, le *saut* (le moyen dit pour l'effet); et voilà pourquoi SAR, fléchir, signifie *bondir, sauter*, *jaillir,* dans gr. σάλος, lat. *salum*, la bondissante, la haute mer; dans ἅλς, la mer et le sel (on sait pourquoi); dans sk. *sarit, saras, sari, salila*, la jaillissante, l'eau, le fleuve, etc.; dans lat. *salire*, *saltare*, gr. ἅλλομαι. Enfin, et ce fait est décisif, si SAR, fléchir — couvrir, protéger, a donné SARwa, entier, tout, c'est bien SAR, fléchir — bondir, jaillir, le père de *salum* et de ἅλς, qui a produit SARwa, eau, sk. *sarva*, eau (*sarvam,* udakanâma, Naigh. I, 12).

Si je ne me retenais, je ferais ici une vigoureuse sortie contre ces braves simplistes qui semblent croire que toute la linguistique comparative est dans les codes phonologiques. Qui ne voit que l'idéologie positive, dans chaque système glottique, pour n'arriver qu'après sa sœur aînée, la phonologie positive, n'en est pas moins le terme suprême et la moitié la plus intéressante de la plus élevée des sciences naturelles? Supposez un instant ces deux lois connues du lecteur :

1° Dans la parole aryaque, tout verbe simple au sens premier de *fléchir* peut s'individualiser (ou s'individualise régulièrement) au sens de *couvrir*, *protéger ;*

2° Dans la parole aryaque, tout verbe simple au sens premier de *fléchir* s'individualise régulièrement au sens de *marcher, courir*, *sauter, bondir ;*

Et il ne sera plus étonné de trouver *sarva*, eau, à côté de *sarva*, tout.

Mais j'ai hâte d'en finir avec ce *sarva*. Après le sens collectif de l'unité sérielle, le sens partitif de chaque individualité composant cette même série. Après *sarva*= *totus*, *sarva*=*omnis*. Ainsi, considérant la série logique

(totam seriem) des mauvais rêves, un rishi redoute *duṣvapnyaṁ sarvam,* tout mauvais rêve, *malum somnium* OMNE (Rig-Véda, VIII, 47, 15 et 17). Le pluriel de ce *tout* partitif, notre *tous*, appartient également à *sarva,* mais, sous cette forme grammaticale, on le rencontre beaucoup moins souvent que son synonyme *viçva,* dont il nous faut maintenant rechercher l'acte de naissance.

II

WIKA est un thème aryaque fort répandu et dont les significations variées conduisent toutes à la restauration de son sens premier de *fléchissant* ou de *fléchi.* On y retrouve le verbe WI, fléchir, d'où, avec les individualisations favorites d'*enlacer* et de *tisser*, le dérivé WAYA (s. *vayati*), le dérivé WITA (s. *vetasa* et *vetra*, roseau), le dérivé WIMAT (s. *veman*, lat. *vimen*) et les dérivés au sens individualisé de fléchir coup sur coup (itératif), trembler, WIPA et WIGA (s. *vepate*, *vijate*). C'est ce dernier thème WIGA, fléchissant, que reproduisent avec les nuances de résister mollement à la pression, de *céder* facilement, toutes les langues germaniques. Souvenez-vous de l'anglais *weak* et de l'allemand *weich* avec son *weichen*, etc., etc. Mais revenons à notre WIKA si aisé à reconnaître et dans la *vicia* aux vrilles in*fléchies* en tire-bouchons (cfr *vitis* et *vitex*), et dans *vix, vicis,* le tour, le cercle d'action, et dans *vincere*, dompter (lier), vaincre, proche parent de *vincire* avec son *vinculum,* et dans *vîcu-s* pour *veicu-s*, le village, l'arrondissement dans une ville, le *Fοῖκο-ς* des Grecs, le *veça-s,* l'enceinte, la maison, des Hindous, le *vësz*, maison des Lithuaniens, le *vĭsĭ*, village, campagne (cfr *campus* et *campere*) des anciens Slaves, toutes formes qui supposent nécessairement un WAIKA aryaque, enceinte, maison, demeure.

Or, qui ne voit que ce WAIKA avec guna de I (AI) est le même au fond que WIKA signifiant comme lui ce qui est *entouré, recouvert, protégé, garanti,* à l'abri des intempéries du ciel et des attaques des ennemis. Guné en WAIKA, WIKA devient nom substantif; sans guna, il reste le nom adjectif *entier, tout,* conservé dans le vieux perse *viça* (=*vika*) tout, dans le lithuanien *visa-s*, entier, tout, dans l'esclavon *vĭsĭ* et dans le russe *ves'* (весь), tout (*omnis*) (1).

Voilà donc WIKA atteint et convaincu d'avoir subi l'incarnation de l'idée d'intégrité parfaite dans l'image de garde soigneuse et d'inviolable protection, image qui, par la force des choses, avait constitué jusque là son unique richesse, sa seule valeur significative, en dehors, bien entendu, de l'héritage direct de son père WI, fléchir= entourer, enceindre, et de sa mère pronominale KA, quelqu'un ou quelque chose Enfin, pour parler sans figure les mêmes vues logiques firent ici WIKA, entier, de WIKA, gardé (enceint, enclos), comme elles firent là SARWA, entier, de SARWA, gardé.

Je considère WIK WA, s. *viçva*, z. *vîçpa*, comme un dérivé d'une époque postérieure à celle de la naissance de WIKA qui, incontestablement, est un dérivé du premier degré. WIK-WA, en effet, nous reporte par la pensée à cette époque de la vie du parler aryaque où la répétition constante des thèmes binaires d'un usage quotidien comme TANA, tendu, étendu, etc.; — MADA et MANA, étendu sur, mesuré, pensé, soigné; — PADA, empreinte, marque

(1) C'est en lisant à la page 14 des *Radices linguae Slovenicae veteris dialecti* de Miklosich le nom *vĭsĭ,* enclos, champ, village (pour un *vĭkĭ* antérieur) à trois lignes de distance de l'adjectif *vĭsĭ*, tout, que je devinai la vieille énigme cachée sous les noms *viça* et *viçva*.

et marche, sol et pied; — KAPA, flexion, entourage, prise, creux, bosse, sommet; — ṚGA ou AGA ou ARGA ou RAGA, tension, pousse en avant, DIRECTION, ACTION, etc., produisit dans l'esprit des parleurs voués aux facilités de la tradition une telle ankylose des deux membres constitutifs de chaque thème que la voyelle de la fin semblant un élément commun, — j'allais dire *banal,* — la consonne initiale de l'élément dérivatif fît dès lors partie essentielle d'un tout premier et indivisible terminé par une consonne, et de là les racines TAN, MAD, MAN, PAD, KAP, ṚG, AG, RAG, etc., etc., tous verbes dérivés sans doute aucun (les formes simples nous en sont parvenues), mais désormais senties et traitées comme de véritables verbes simples. Le dérivé WIKA était trop répandu pour échapper à cette loi, et l'instinct du langage, à la fin des fins, crut à un WIK, infléchir, contourner, entrelacer, envelopper; et de ce WIK *tout d'une pièce* il fit son WIKWA, garanti et entier, comme de ARDHA, la pousse élancée d'une seule venue, il avait extrait ARDH, sk. *ṛdh*, dont il tira son ARDHWA, sk. *ûrdhva-s*, gr. ὀρθϝό-ς, lat. *arduu-s,* qui s'élève droit et, par individualition, droit, élevé. Seuls, les Aryas de l'Inde et les Aryas de l'ancienne Bactriane, dont la vie sociale a dû être si longtemps commune, possèdent des représentants de ce dérivé secondaire. Le sanskrit a *viç-va*, tout (*totus* et, par suite, *omnis*) dont le zend, par son renforcement habituel du groupe *çv* et *çp*, fait *vîç-pa.*

Il importe d'indiquer par quelques exemples l'ordre de précession de l'idée de *totus* sur celle d'*omnis* dans les significations de *viçva*, ainsi que je l'ai fait plus haut pour *sarva.*

A côté de *sarvam idam* il faut mettre *idam viçvam*, l'univers entier, tout l'univers, Rig-Véda X, 88, 15; *Tad viçvam*, tout ceci, Rig-V. VIII, 47, 15; Soma et

Pushan sont les gardiens du monde entier, *viçvasya bhuvanasya,* Rig-V. II, 40, 1.

Puis, avec le sens partitif, tant au singulier qu'au pluriel, je trouve dans le même hymne : *viçvâny anyo bhuvanâ jajâna, omnes alius mundos genuit;* et au vers suivant : *viçvam anyo abhićakṣâṇa eti, omnem (mundum) alius inspecturus it.*

C'est avec le même sens d'*omnes* que le Livre des Hymnes reproduit si fréquemment notre adjectif dans ces expressions *viçve devâs* et *viçve devâsas* (forme organique), tous les dieux.

III

Le verbe simple aryaque TU, fléchir, tourner, sk. *tu, taumi, tuta,* vertere (Rosen), s'individualisa, lui aussi, en *entourer,* lat. *TUeri, TUtus*, couvrir, protéger, *couvrir,* que le gotique sous-individualise volontiers en *cacher,* et dans son *thiu-bjo,* en cachette, furtivement (ἐν κρυπτῷ) et dans le nom de certain travailleur nocturne *thiu-bs,* angl. *thie-f,* all. *die-b*. Cette image de la garde attentive du *TUtor* conduisit souvent à *regarder, in-TUeri,* couvrir ou couver des yeux. De là, chez les Gots, le nom de la *serva observans et serviens, thiv-i,* et celui du *servus, thev-is* et *thiu-s,* tud. *dio* (cfr all. *die-nen, die-ner*, etc.).

Or, dans ce TU , TAU , entourer, garder, garantir, la parole indo-européenne a incarné deux idées souvent connexes, bien que parfois distinctes dans le discours :

1° Celle de *force,* avec le calme et la sécurité qui l'accompagnent;

2° Celle d'*intégrité* parfaite ou d'ensemble complet.

Entouré, gardé, protégé, garanti, subit l'incorporation de l'idée de force, de VALeur (WṚ, WAR, WAL, flé-

chir, entourer, cfr *valeo* et *vallo*) dans zend *tu-ta* et *tûma,* fort; dans sk. *tau-ti* et *tav-îti,* valet, avec *tav-as*, la force, la puissance; dans ταύ-ς, fort, avec ταῦ-νω, je fortifie; dans sabell. *tou-ta* et *tôta*; ombr. *tuta* et *tota*; la ville (VIcula*, *vicla*, *villa*, cfr *vicus* ci-dessus) et ceux qu'elle enserre, la ville où la force et la sécurité viennent de la CEINCture de remparts qui TAUTI cette TUtâm, cette VORBem*, et, par la contraction habituelle de *vo* en *u*, cette URBem, de WR ou WAR signifiant comme TU, comme WIK, comme SAR et tant d'autres, *fléchir* d'abord, puis tourner, entourer, couvrir, sans compter d'autres individualisations collatérales de ce même *fléchir*. Il n'est peut-être pas superflu de rappeler que la *baurgs* des Gots, all. *burg,* 1° *urbs*, 2° *civitas,* n'est qu'une forme de leur *bairgan*, couvrir, protéger, défendre, tud. *përkan,* all. *bergen.*

La seconde idée incarnée dans l'image couverture, cuirasse, rempart, bouclier, etc., est celle d'intégrité parfaite de l'ensemble, du *tout,* du tout entier *(in-teg-ri)*. Comme adjectif, *tô-tu-s* ou *tov-tu-s* fait donc ce que firent *sarva* et *viçva,* lorsqu'il rend *entier* par *garanti*, gUARé, gUARDé.

L'ensemble de tous les citoyens, le peuple entier, porte aussi dans les inscriptions osques le nom de *touto,* père de *touticus*, public, qu'on lit tous les deux à quatre lignes de distance dans le droit civil de Bantia (1).

Et maintenant, s'il est certain que *touta, tôta* joignait souvent à l'idée d'*enceinte donnant la force* celle du *peuple* ou de l'ensemble des citoyens qui l'habitaient, il est non moins évident, à la lecture attentive des inscriptions, que le *touto*, τωϝτο, ensemble de tous les citoyens, emporte souvent avec soi les notions de force, de puis-

(1) *Valaemon touticum*, le salut public

sance et de souveraineté. Cette union des idées de *force* et de *peuple* apparaît non moins étroite dans les correspondants germaniques du TUTA. La *thiuda* des Gots, c'est le peuple, oui; mais c'est aussi la souveraineté, la puissance. Est-ce que *thiudanon* ne correspond pas à βασιλεύειν, régner? Et LE *thiudans* ou *thiudans* tout court, n'est-il pas le représentant du pouvoir souverain, le βασιλεύς? Je me suis souvent demandé comment les savants d'Allemagne, avaient pu s'imaginer qu'un peuple belliqueux et fort, en insistant sur son nom de *thiudisk* (aujourd'hui *deutsch*), ne songeât qu'au *Volk*, à *l'entièreté* de la nation, au *tout,* sans que l'idée de force ou de puissance, celle du *tuta* zend ne vînt s'associer à celle du *totu-m* italique.

IV

Les langues germaniques nous offrent pour substituts ordinaires de *sarva, viçva, totus,* etc., les formes *ala-, alla, ganz, geheel* et *whole*, où l'idée négative d'intégrité est encore incorporée dans l'image très positive de couvert, enveloppé, protégé, garanti, conservé. C'est le même génie d'évolution opérant de la même manière, toute spontanée, d'ailleurs, sur des étoffes lexiques diverses d'une signification semblable.

A tout seigneur tout honneur: occupons-nous donc d'abord du got. *ala-* entier, entièrement, tout-à-fait et de son descendant got. *alla*, entier, tout, deux formes dont la dernière se retrouve à tout instant dans les idiomes frères de Germanie.

Le verbe simple aryaque Ṛ ou AR, fléchir, courber, dont les dérivés primaires ṚNA, d'où *ṛṇ* et *arṇ*, —ṚKA, d'ou *ark, ak* ou *ank*, — ṚGA, d'où *arg*, *ag* ou *ang*, etc., ont produit tant de dérivés de deuxième et de troisième

degré, AR fléchir, dis-je, a laissé au sanskrit *arâla*, fléchi, courbé, le même que sk. *arâla*, le bras. Le dérivé primaire ARA, base de *arâla*, a conservé le sens de bras ou d'avant-bras dans sk. *ara-tnî* (duel), éTENdue *(tanî, tnî)* d'un bras, aune *(ulna)*; mais il a celui de *tournée* ou de *tournante*, dans sk. *ara,* la roue (ṚTA ou RATA, sk. *ratha,* roue et char, lat. *rota*), et l'on sait que *tourner* est une individualisation ordinaire de *fléchir, courber.*

C'est cette dernière particularisation de *fléchir* que vous retrouvez dans ARA-TRA, instrument pour *retourner* la terre, la charrue, et plus tard, par analogie, la rame, qui retourne la surface de la « plaine liquide, » ἄρο-τρο-ν, lat. *ara-tru-m*, charrue, sk. *ari-tra*, rame, à côté de l'action même de faire ces ARA ou RETOURNEments, ARA-YA, thème verbal reproduit dans ἀρόω, dans lat. *arâre* (pour *arayasai*), dans lith. *ariù, ariaú*, je laboure et *iriù,* je rame, dans got. *arjan,* labourer. Il vous souvient ici de ARA-TAR, qui, dans gr. ἀροτήρ, dans lat. *arator*, dans esclav. *ratlĭ*, et dans serb. *ratar*, représente encore le laboureur, mais qui n'a plus que le sens du rameur dans sk. *aritar* et dans gr. ἐρέτης.

Fléchir l'un dans l'autre, fléchir l'un avec l'autre, en lacer, lier, nouer, entrelacer, tisser, est une individualisation de *fléchir* que nous connaissons déjà par notre étude sur WI et ses dérivés. Cette individualisation de sens a également affecté notre AR, fléchir, courber. Il signifie, en effet, lier, joindre, adapter dans ἄρω, ἀραρίσκω, ἄρτιος, etc.; dans lat. *artu-s*, 1. joint, jointure, articulation, 2. membre du corps, d'où *articulus,* cfr ἀρτὺς, liaison, et, avec le sens de membre, sk. *ṛtu* et ἄρθρον.

Mais j'ai hâte d'arriver aux faits qui jettent la plus vive lumière sur l'évolution de AR, fléchir, en tant qu'il

se développe dans la direction spéciale objet de ces recherches.

Pour la troisième fois, nous voici en présence de l'application de cette loi d'idéologie positive du parler aryaque :

Tout verbe au sens premier de *fléchir* individualise régulièrement cette idée en celle d'enTOURer, *couvrir, protéger, garder.*

AR, fléchir, devient ainsi AR, couvrir, protéger, garder; ARA, fléchi ou fléchissant, devient au cours de sa vie et de sa descendance ARA, gardé, puis regardé (couvé des yeux) dans sk. *ara-ti*, SERVIteur (SARWA) ou aide et 2. inspecteur, ordonnateur, l'homme du SERVICE et l'homme de l'obSERVAtion, le ὑπ-ηρέ-της (=UPA+ARA+TAR+S) des Grecs, l'homme de la *garde* et du *regard.*

Cet ARA allant comme *sarwa* et *wika* de l'idée *gardé*, *garé* à celle d'*intégrité* et de *perfection,* le zend le possède dans son *ara* et dans son *âra,* parfait, excellent. Le sanskrit fait d'abord deux substantifs de ce même ARA, couvrant, d'où garnissant, ornant, son *ara-m*, ornement, parure *(aram̃-kṛt)*, et son *ala-m*, garniture, ornement (Th. Benfey, Gloss. du Sâma-Véda, p. 14). Puis, sous cette même forme *ala-m* pour *ara-m,* prise adverbialement, il reproduit l'idée du *ara* zend, celle de *sarva*, de *viçva,* de *totus*, celle du *complet*, de la *plénitude*, et par suite celle du *comble.* « C'est *tout* », disons-nous, pour c'est *fini,* c'est *complet,* c'est *comble,* c'est assez ! Ainsi fait l'Hindou avec son *ala-m*, qu'il fait suivre d'un instrumental disant la chose AVEC laquelle on *comble* la mesure.

Le gotique, lui aussi, présente *ala* pour *ara,* avec le sens de pleinement, complètement, tout-à-fait, comme dans *ala-tharba*, tout-à-fait pauvre, *ala-kjo*, de toute

façon, etc. Le *ala* du tudesque (ancien-haut-allemand) correspond exactement au *ala* du gotique : *ala-ganz*, entièrement à l'abri de toute lésion, *Ala-rîh,* souverainement riche et puissant. Si l'idée d'*entier*, de *tout*, de *complet* domine dans le *ala* gotique et tudesque que nous venons de voir, les nuances plus fines d'*excellence* et de *perfection* propres au zend *ara* caractérisent le composé gotique *ala-mans (allaim ALAmannam),* les hommes nobles, les hommes par excellence, cfr ἀρε-ίων et ἄριστο-ς : impossible de mieux traduire le sentiment qui empruntait ailleurs à l'adjectif *arya*, fils de *ara,* le nom désormais si connu d'*ârya*.

D'après leurs habitudes phonologiques, les Aryas du Far-West européen avaient fait *oli* de *ala*, puisque l'ancien irlandais possède *uile*, tout. La voyelle finale disparaît dans le lithuanien *al* pour *ala,* comme dans *al-wëns*, tout un (chacun), car, de l'organique AIWAna-s, diminutif de AIWA, un (voir plus haut), le lithuanien, par aphérèse, n'a plus que *wëna-s,* un.

Un pas en avant, et, dans la ligne de progéniture du même verbe simple Ṛ ou AR, fléchir, à côté du dérivé primaire

ARA 1. — fléchi, fléchissant;
2. — tourné, tournant;
3. — couvert, garanti; d'où
α. — par individualisation :
garni, ornant, parant,
β. — par assimilation :
entier, complet, parfait,

nous trouvons deux dérivés secondaires principaux :

(1) Il importe de ne point confondre, comme on l'a trop fait jusqu'ici le contracte *ṛta,* vrai, parfait, bon, avec *ṛta,* passé, parti, participe passif du présent du verbe *ṛ,* aller.

ARA-TA, garanti, allant : 1° à sûr, vrai, certain; 2° à complet, parfait : sk. *ṛta,* vrai, parfait, bon (1), zend *areta*, parfait, lat. *ră-tu-s*, anglo-sax. *redhe.*

ARA-YA et, par l'une des contractions les plus habituelles, ARYA, conservant des valeurs du dérivé primaire ARA les idées de perfection, d'excellence et de vertu dans sk. *arya* (1), z. *airya* et celle d'intégrité parfaite ou de totalité absolue dans got. *alla* pour *alja* = ARYA, au nomin. *alls*, entier, complet, tout, *totus*, d'abord, puis, par le même passage du sens collectif au sens partitif, *omnes.*

Si, dans la langue des Gots comme dans les autres idiomes germaniques, *alla*, *alls,* entier, tout, correspond fréquemment et par sa valeur secondaire à l'*omnes* des Latins, il n'en est pas de même de *ganz,* de *geheel* et de *whole* qui, eux, ne descendent jamais à représenter une unité composante quelconque dans l'unité collective qu'ils accusent toujours et exclusivement.

Le verbe simple GHA, fléchir, frère de GA, fléchir, est surtout connu par les produits de ses dérivés primaires GHANA et GHANU, entièrement parallèles d'ailleurs à GANA, fléchi, et à GANU, fléchissant. Non moins important toutefois que ses collatéraux me semble être le thème GHADA d'où la racine verbale GHAD si clairement établie dans son *Dictionnaire* par M. August Fick (p. 64 et 55). Le sens de *fléchir* du simple GHA y est individualisé en *entourer* (fléchir sur) d'où *couvrir*, protéger et, s'il s'agit des doigts, des mains ou des bras, saisir, prendre, embrasser. Pour GHAD ou, avec allongement nasal, GHAND, le grec a χαδ ou χανδ dans χανδάνω, ἔχαδον, κέχανδα, etc.; le latin a *hed* dans *hedera*, lierre, dans les contractés

(1) Et, par la vriddhi de *ra* initial *ârya* opposé, comme on sait, tantôt à *dasyu* et tantôt à *çûdra*

praeda, praedium, pour *prae-heda, prae-hedium*, et *hend* dans *prae-hendere* contracté plus tard en *prendere*, notre *prendre;* le sanskrit présente *had* dans *hasta*, la main (l'infléchie sur), z. *zaçta*; l'anglo-saxon a *get* dans *getan*, angl. *to get*, got. *gitan*, all. *-gessen* (d'où cesser de tenir ou de retenir : *ver-gessen*, *to for-get*).

Mais l'entouré soigneusement, le garanti, le protégé contre toute atteinte funeste, c'est le tudesque et allemand *ganz* pour un ancien *gant* identique au thème GHAnda ou GHAda lui-même (cfr χανδα et χαδα, *hende* et *hede*). Aussi bien que *ganz* reproduit-il exactement la même image de *garantie* et la même idée d'*intégrité* ou de *plénitude* que *sarva*, *viça* et *viçva*, *totus, ala* et *alla*. Consulter Graff IV, 221 et ce que Massmann écrit au volume de l'Index p. 66 : « *ganz*, adj. *integer, incolumis*, *intactus, illaesus, inviolatus*, *valens, sanus, salubris*» (ici souvenez-vous de *salvu-s* identique à *sarva-s*).

L'aryaque KṚ ou KAR 1. fléchir, 2. entourer, couvrir, reproduit dans les langues germaniques sous les variantes HAL, HOL, HEL (lat. *CELare*) HUL (lat. *occULere*), ce KṚ, garantir, qui a donné aux Latins leur *CERtus*, garanti, vrai, CERtain, et, aux Hindous, leur *çrî*, salut (1) et bonheur, perfection et beauté, nous le retrouvons dans tud. *hail*, *haili*, all. *heil*, got. *hail*, etc., entier, et intègre (*integer vitae*), sauf et saint. De là ces cris, ces acclamations où l'on souhaitait santé et sainteté, vie sauve (*salve!* cfr *salvus=sarva*) et salut ou félicité de l'âme *(Heiligkeit), çrî*, enfin, là-bas, et *hail!* ici près. Le *ge-heel* bas-allemand, entier, tout entier, entièrement, va donc, lui aussi, de l'image *couvert, garanti*,

(1) Voir au sujet de *salut* la très-remarquable étude de M. Benfey sur *sarvatâti*, z. *haurvatât*, lat. *salût*, dans *Orient und Occident*, tome II, p. 519.

à l'idée d'intégrité et de plénitude de l'être. Il en est de même du *whole* d'Outre-Manche, autrefois *hwole* lequel est à KAR, couvrir, comme *what* pour ancien *hwat* est à KAD, quoi, comme lat. *qui-s* est à KI-S, qui.

V

Nouvelles pour la plupart, les solutions étymologiques qui précèdent sont de simples applications des lois idéologiques de la parole aryaque telles que je les ai formulées en un livre auquel je travaille depuis plus de vingt ans (1). J'ai voulu, en écrivant cette courte monographie, montrer çà et là ce que pouvait la méthode historico-comparative INTÉGRALE en matière d'étymologie indo-européenne. Et ici, par *intégrale*, j'entends une méthode contenant *toujours* un compte aussi rigoureux des lois qui régissent le devenir du sens que de celles qui président au devenir des sons; j'entends une méthode qui, refusant désormais d'être incomplète et boîteuse, fera de l'*idéologie positive* du langage avec le même soin qu'elle apporte à faire de bonne phonologie appliquée.

H. CHAVÉE.

MÉLANGES PERSES

Depuis quelques années, la langue et les textes perses n'ont pas été examinés avec l'intérêt que méritent les restes d'un idiome et d'une littérature jadis si importants. Ces recherches avaient été mises au second plan par la découverte d'une mine bien plus riche, celle qui nous a

conduits au déchiffrement des textes assyriens. Mais les dernières années n'ont pas été infructueuses pour la connaissance de la fille aînée des études cunéiformes; des textes inédits se trouvent à notre portée, et les inscriptions existantes ont pu être interprêtées avec plus de sûreté. Bien des passages obscurs ont été définitivement élucidés, et des questions de grammaire ou de phonétique, jadis mal comprises, ont été pleinement résolues.

Nous commençons par une exposition des problêmes du déchiffrement, nous nous adresserons ensuite à l'interprétation des textes douteux, auxquels les versions en Médique et Assyrien n'ont pas été inutiles.

I. SIGNES ET DÉCHIFFREMENT.

Voici l'état de l'alphabet. Nous possédons les lettres : *a*
i
u
h
y
v devant *a, i*
v » *u*
k » *a*
k » *u*
g » *a, i*
g » *u*
kh
ć
ž devant *a*
ž » *i*
t » *a, i*
t » *u*
d » *a*

d » *i*
d » *u*
th
p
b
f
m devant *a*
m » *i*
m » *d*
m » *a*
m » *u*
n » *a*
n » *i*
r » *a, i*
r » *u*
l
ç
s
z
thr

De ces articulations qui ne se trouvent pas notées comme se lisant devant telle ou telle voyelle, sont généralement connues entièrement :

g, t, d, th, p, b, m, n, r, v, y, s, ç, h.

Nous ne savons pas si quelques combinaisons étaient notées par des signes spéciaux, ou si elles étaient exprimées par des lettres déjà connues. Ce sont, au nombre de *onze :*

k devant *i* (1) *z* devant *û*

(1) En effet nous ne trouvons pas un *k* devant *i* dans les textes, le *k* devant *a* le remplaçait peut-être, mais ce n'est pas sûr. Malgré tout ce que nous avons de textes, nous ne pourrions pas écrire le mot perse *dâyakî,* nourrice, persan *dâyagî* et beaucoup d'autres.

Kh	»	*i*	*z*	»	*u*
ḳh	»	*u*	*z*	»	*u*
ć	»	*u*	*ž*	»	*u*
f	»	*i*	*l*	»	*i*
f	»	*u*	*l*	»	*u*

Il est donc POSSIBLE, mais nullement sûr, que les Perses avaient encore des caractères spéciaux pour exprimer l'une de ces onze combinaisons.

En géneral, les signes sont aujourd'hui à l'abri de tout doute. Quant à la prononciation, M. Lepsius a voulu transcrire le *z* par *ž* et le *ž* par *z*. Je ne puis accéder à cette idée, contre laquelle il y a au moins à dire autant qu'en sa faveur.

Le *h* qui n'admet pas ordinairement un *i* a été autrefois l'expression pour la syllabe *hi*.

Quant au *l*, auquel nous avons par l'analyse et les traductions médiques, assigné sa place parmi les lettres perses dans un article dans ce recueil même, nous ne connaissons avec sûreté que la forme de l'articulation devant *a*; nous ne savons donc pas, si cette lettre 𐎶 servait aussi pour désigner *l* devant *i* et *u*, ou s'il y avait une ou deux lettres pour exprimer ces combinaisons. Mais il nous reste encore à exposer quelques vues philologiques sur lesquelles nous n'avons pas insisté, et qui pourraient intéresser par l'essai de la restauration de la langue perse.

Le *l* persan correspondant à un *rd* sanscrit, ou à un *l* de la même langue; dans ce cas, il est évident que le perse doit avoir connu cette lettre. L'opinion de quelques savants était que le *l* persan était toujours remplacé par un *r* en perse. Or, voici tous les *r* qui se trouvent dans les débris de la langue de Darius :

Auramazdâ, *añtar*, *apatara*, *apariy*, *abâćaris*, *athriyâdiya*, *arika*, *aruvaçtam*, *ardaçtâna*, *arstibâra*,

arstis, avaparâ, avahyarâdiy, açabâra, ahifrastât, upariy, ufraçta, ubarta, umartiya, uvâmarsiyus, kar, khsathra, garb, garmapada, ćiyakaram, ćithra, žatar, taćara, tarç, tigra, tigrakhanda, thukra, thuravâhara, thard, thrar, thritiya, daustar, dar, daraya, dars, darsa, dasabâri, dura, duruž, duruça, duvar, dvarâ, duvarthi, duvitâtaranam, dusiyâra, drauga, draužana, drañga, patikara, parauva, parana, parâ, pariy, paru, paruva, paruviya, paruzana, pare, pitar, puthra, fra, fratama, framâna, frâmâtar, fraharvam, bar, brâtar, mar, martiya, raućа, rad, raç, râçta, râd, rautas, var, vardana, vazraka, çar, zaura, hamara, hamaranam, hamithriya, haruva, hyâpara.

Voilà quatre-vingt-dix mots perses, les seuls qui contiennent un *r* dans les textes et nous ne comptons pas les noms propres. Eh bien, quand on met à côté de ces mots perses leurs équivalents sanscrits et persans, on voit que dans ces deux langues le *r* perse est remplacé par un *r* en sanscrit et par un *r* en persan. Donc, et quelques aryanistes font de ces bévues, si l'on voulait conclure du perse au sanscrit et au persan, on dirait qu'il n'y a pas de *l* dans ces deux langues (1).

Et pourtant le *l* se trouve dans l'idiome antique de l'Inde et la langue moderne de la Perse. Il n'a pas non plus été étranger à la bouche de Darius. Nous avons des noms perses montrant un *l*, témoin le *Tabalus* d'Hérodote, plusieurs noms de Ctésias, tel que Melonta etc. des noms géographiques et les deux fils d'Haman, *Dalphon* et *Adalia;* les anciens donnent comme perses les mots ἀβίλτακα, αὐλίσκοι, λάβυζος, λαβρώνια, παλτὸν, σκελέα, et d'autres.

(1) Le *rd* perse devenant *l* en persan, nous exceptons le mot *sâl* année, perse *thard*.

Mais la preuve principale réside dans la reconstitution possible des formes perses, à l'aide du sanscrit et du persan moderne, lorsque les mots désignent des objets qui, forcément, ont dû avoir une expression analogue dans la langue de Xerxès. Il faut remarquer que les vieilles racines aryennes commençant en *l* sont rares également en sanscrit.

Persan.	Perse.	Sancrit ou autres langues aryennes.
lâb, requête.	*lâpa.*	*lâpa.*
lâbeh, racine.	*lâba.*	*lâbha.*
lâbiden, se vanter.	*lâp.*	*lâp.*
lebiden, *lâviden.*		
lâf, louange.	*lâpa.*	de *lap.*
lâl, caresse.	*lâla.*	*lâla*, rac. *lal.*
lâlangheh, casserole.	*lâlanga.*	*lańǵ*, frire.
lab, lèvre.	*laba.*	*labh* (*labrum*, etc.)
labk, mesure.	*labaka.*	*id.*
latreh, pièce.	*luftra.*	*lup, lump.*
lakht, pièce.	*lakhta.*	*laktaka.*
lakhšîden, regarder en ennemi.	*lakhs.*	*laksh*, regarder.
lakhm, section.	*lakhman.*	de *laǵ.*
lâlah, désir amoureux.	*lâlahâ.*	*lâlasâ.*
lâlas, amour.	*lâlas.*	*lâlasha.*
last, fort, habile.	*laçta.*	*lasta.*
lazîr, adroit.	*lažira.*	*lash.*
laž, laz, *lašk,* déchiré.	*laža.*	*laǵ (lakta).*
lastan, jouer.	*laçtana.*	*las.*
lištan, lisiden, lîšten, lécher.	*lîstana.*	*lih.*

lafš, pendant, tombant.	*lafs.*	*lamb.*
lam (ram), tranquillité.	*lama (rama).*	*lama (rama).*
lamtur, tranquille, indolent.	*lamtura.*	*id.*
lambak, *lambar*, *lambeh*, gras.	*limpaḳa.*	*lip.*
lanǵiden, injurier, creuser.	*lañg.*	*lâńǵ*, censurer.
lang, *lanǵ*, boîteux.	*lañga.*	*langh*, boîter.
langur, majesté.	*langara.*	*lańǵ*, luire.
langâk, injure.	*langâka.*	*langh*, mépriser.
langara, bas, méprisable.	*langara.*	*id.*
langan, faim.	*lañgana.*	*langhana.*
lôsîden, tromper.	*lôsitana.*	*lush.*
lûk, mutilé.	*luka.*	de *lu.*
lôl, impudent.	*laula.*	*lola.*
luvand, amant.	*lubant.*	de *lubh.*
laï, argile.	*laya.*	de *li.*

Voici quelques exemples d'un *l* au milieu du mot :

ćalîden, vaciller.	*ćal.*	*ćal.*
nîl, bleu.	*nîla.*	*nîla.*
pîl, éléphant.	*pîlu.*	*pîlu.*
bal, force, convalescence.	*bala.*	*bala.*
sûl, ongle.	*çula.*	*çûla.*
žâlû, sangsue.	*žâluka.*	*ǵâlûka.*
gulû, gorge.	*gala.*	*gala.*
ispal, rate. (Lagarde).	*çplân.*	*plîhan* (*splihan*, σπλήν).

bâl, plume, queue.	*bâla.*	*bâla.*
tîl, marque.	*tila.*	*tila.*
ǵâl, rêts.	*žâla.*	*ǵâla.*
ǵalvand, lampe.	*ǵuvalanta.*	*ǵvalat.*
ćâl, toit.	*ćâla.*	*ćâla.*
ćâl, sorte d'oiseau.	*ćâla.*	*ćâla.*
žâl, rosée, froid.	*žâla.*	*ǵala.*
šughâl, chacal.	*sugâla.*	*çṛgâla.*
gôleh, balle.	*gaulâ.*	*gôlâ.*
pâlîden, élever, croître.	*pâl.*	*pal.*
pâleng, lit.	*paliyañka.*	*palyanka*
kôleh, sanglier, porc-épic.	*kaulaka.*	*kôlaka.*
kôla, hanche, épaule.	*kaula.*	*kôla.*
kûl, étang.	*kula.*	*kûla.*
kôl, truite, poisson d'étang.	*kaula.*	*kâula.*

Voilà, pensons nous, assez d'exemples pour convaincre tout le monde de la nécessité philologique d'admettre l'ancienne existence d'un *l* en perse. Quand même on n'approuverait pas tous les soixante équivalents, il y aurait des rapprochements pour lesquels il serait impossible de nous opposer une fin de non recevoir. D'ailleurs, ne dût-on accéder qu'à un seul exemple irréfragable, celui-ci suffirait pleinement pour faire admettre l'articulation perse dont nous parlons.

Quant au zend, nous n'en avons pas encore parlé. Le *l* ne se trouve pas dans les textes conservés, mais il n'a pas été oublié par les Parsis, qui nous ont transmis l'alphabet zend. Que l'on ne dise pas que cet alphabet est une création secondaire ou subsidiaire; nous n'avons absolument

pas d'éléments pour vérifier ce fait. Nous ne savons pas comment, par exemple, les racines *lap, lañǵ*, *langh, las, lih* se disaient en zend, ou comment la langue bactrienne exprimait les équivalents des mots *pîlu*, *nîla, kôla*, *ǵala, ǵalûka*, si ces termes faisaient partie de l'idiome? Il est donc plus sûr de ne pas nier ce dont on ne peut prouver la non-existence. Nous pouvons seulement alléguer, sans vouloir tirer de ce fait des conclusions exagérées, que l'on trouve parmi les noms des vingt et un nosks de Zoroastre la désignation de *Dâl-i nenufar*. On peut dire que ce nom est estropié et moderne; cela est possible, mais rien ne le prouve.

Quand on pense à l'abîme énorme qui sépare le dictionnaire pratique du persan et du perse de celui du sanscrit, on doit s'étonner de trouver, parmi les mots de commune origine, encore autant contenant une lettre d'un emploi fort rare. Et si l'on ne veut pas croire à la grande diversité des langues sanscrite et persane, on n'a qu'à traduire un texte persan, ou même perse, en sanscrit, et *vice versa*, et l'on sera édifié.

Nous inscrivons donc le signe en question formé d'un clou horizontal, de deux clous horizontaux superposés et d'un clou vertical, comme *l*, nous basant également sur le témoignage irrécusable de la traduction médique. La seule articulation qui nous manque encore est le *ǵ*. Nous ne disons pas que le perse ne l'ait pas eue ; mais nous faisons remarquer qu'en zend le *ǵ* se confond avec le *ž ;* le *ǵ* moderne est surtout une altération d'un *y* perse, zend et sanscrit. Le *ǵ* sanscrit, au contraire, devient généralement un *ž* ou un *z* dans les langues éraniennes ; pourtant dans les débris du zend il ne se trouve que deux mots où il y ait un *ž* à la place du *ǵ* sanscrit, c'est *žanu,* genou, et *žnâ*, connaître. En persan, ils deviennent *zânû* et *dâ*.

Nous connaissons aussi six idéogrammes en dehors des chiffres :

roi *khsâyathiya* (1).
terre *bumi*.
pays, *dâhyâu*.
fils *puthra*.
nom *nâma*.
Perse? *Pârça*.

LES TEXTES

Les inscriptions perses ont pu être , dans ces derniers temps, expliquées par les traductions médique et assyrienne. Beaucoup d'incertitudes ont été écartées, la langue et les documents assyriens étant aujourd'hui connus au moins aussi bien que l'idiome perse, on peut faire valoir cette ressource que nous pourrons largement mettre à profit.

I. — *Inscription funéraire de Darius I, à Naksh-i-Roustam.*

Le texte funéraire de Darius doit déjà beaucoup à la traduction assyrienne qui nous a permis de restituer l'un des principaux passages. Mais il nous reste encore à lever quelques obscurités.

1. Un des mots les plus difficiles à expliquer a été le mot *siyâtim,* dans la phrase « qui (Ormuzd) a donné le

(1) Les trois premiers signes sont connus et se trouvent dans tous les ouvrages traitant du perse. Le signe « fils » s'écrit par un crochet suivi de deux clous horizontaux superposés l'un à l'autre. Le caractère désignant l'idée de « nom » par trois crochets suivis de deux clous verticaux. Celui que je traduis encore hypothétiquement par « Perse » se forme de trois clous verticaux suivi de deux clous horizontaux superposés.

siyâtis à l'homme. » Le mot était un terme technique, aussi la traduction médique se borne à le transcrire, sans le traduire. Les interprêtes se sont beaucoup divisés parce qu'ils ne se souciaient que d'une étymologie indienne. Mais le verbe *moveo* n'expliquerait pas ce qu'est une *motion* parlementaire; l'étymologie aryenne ne pourrait révéler le sens du terme qui nous occupe. Son idée est : *satisfaction, joie,* de là s'est formé le mot persan *šâd*, qui a l'acception de contentement.

L'assyrien exprime ce mot de deux manières. Dans l'inscription d'Elvend près d'Hamadan, on lit, au lieu de *siyâtim : nuḥsu;* « qui a donné à tous les hommes l'abondance. » Dans tous les autres documents, le mot qui nous occupe est exprimé par *dumuq*, d'une racine assez fréquemment employée דמק. L'inscription *H* de Persépolis, pour laquelle l'original perse n'a pas encore été retrouvé, ajoute même « qui a donné aux hommes le *dumuq* pour tous les êtres vivants. » Or *damaq* veut dire se réjouir, et *dumuq* la joie, la satisfaction. Nous devons donc traduire le mot *siyâtim* par « satisfaction morale, bonheur. »

2. L. 18. *adamsâm patiyakhsaiy* veut dire : « je gouvernais sur eux, » quoiqu'en disent M. Spiegel, qui le traduit par « surveiller, » ou M. Kern (*Zeitschrift der* D. M. G. 1869, p. 216). Il est vrai que la forme correcte serait *patiyakhsayaiy,* mais il n'en est pas moins vrai que le verbe assyrien est שלט, dominer, le même d'où vient le mot *sultan.*

Or, puisque le Perse, chargé de traduire l'inscription en assyrien devait être au moins aussi versé dans les deux langues que nous pouvons l'être, il ne nous reste qu'à nous incliner devant son autorité supérieure.

D'ailleurs, dans ce passage, rien n'est contraire à l'interprétation vraie. La racine *kshi* en sanscrit, veut dire

dominer, et le mot *patikhsâya*, roi, est encore conservé dans le persan *pâdiṡâh*.

3. L'inscription de Naksh-i-Roustam contient la liste la plus complète des peuples soumis aux Perses. Deux peuples surtout sont très-intéressants, le *Çakâ Haumavargâ*, et les *Çakâ Tigrakhaudâ*. Ce sont deux tribus des *Saces*, mot commun, embrassant, comme le grec Σκύθαι, tous les Barbares de l'Asie centrale. Les Saces *Haumavargâ* sont nommés par Hérodote (VII, 64) Σάκαι 'Αμυργίοι; le médique les appelle *Haumavarkap*, l'assyrien les *Gimirri Amurga'*. Car tous les peuples que les Perses ou les Grecs nomment Saces ou Scythes, sont désignés par les Assyriens du nom de Cimmériens.

Le mot *Haumavargâ*, au sujet duquel les versions et la forme grecque garantissent le complément du texte mutilé *Haumava...*, se compose de deux mots *Hauma* et *varga*. Le dernier est le persan moderne *barg* feuille. Le Hauma, à son tour, est sûrement le zend *haoma*, le persan *hûm*, le fameux arbre *hôm*. Le mot *Haumavargâ*, veut donc dire « les Saces qui se servent des feuilles du Hom. » Nous laissons à d'autres le soin de déterminer ce qu'est ce *hôm*, s'il ressemble à un tamarisque; par hasard, y aurait-il ici une première mention du thé? En tous cas, les Saces en question ne seraient pas des Chinois; mais les Perses ont connu la Chine. Encore aujourd'hui, on y nomme la porcelaine *fagfûr*, Chine, et *fagfûr* est aussi le titre de l'empereur chinois, fils de Dieu. On sait que ce mot dérive de *bagpûr*, et ceci nous conduit au perse *bagaputhra*, fils de Dieu. Or, le perse seul parmi les langues éraniennes employait le mot *baga* pour Dieu, et le terme qui aujourd'hui désigne la porcelaine, ne peut provenir que d'une forme de la Perse antique. Dès lors, il n'y aurait rien d'extraordinaire que l'arbre fabuleux *haoma*, qui n'est identique avec le sanscrit *sôma*,

que pour la forme philologique, tirât son origine de la plante de l'extrême orient.

L'autre mot est *Tigrakhaudâ*. Le texte médique transcrit *Tigrakaudap*, le texte assyrien traduit le terme par une phrase. Nous avions traduit « adroits en flèches, archers; » M. Kern était du même avis, mais par des raisons qui ne valaient pas mieux que les nôtres. D'autres y avaient vu : « les Saces qui boivent le Tigre, » mais cette interprétation ne séduira personne non plus. Et pourtant la solution était si simple !

Tigra veut dire *pointu*, *khauda* est le zend *khaodha*, le persan *khûd*, qui veut dire « casque, couvre-chef, » et *tigrakhaudâ*, ceux qui portent des casques pointus. » En effet, on n'a qu'à regarder le bonnnet du Sace Skunka, figuré à Bisoutoun. C'est un chapeau persan, encore plus élevé et très pointu. Hérodote (7, 64) en parlant des Saces Scythiques, qui paraissent aussi avoir eu ce couvre-tête, dit : Σάκαι δὲ οἱ Σκύθαι περὶ μὲν τῇσι κεφαλῇσι κυρβασίας ἐς ὀξὺ ἀπηγμένας ὀρθὰς εἶχον πεπηγυίας : « Les Saces Scythiques avaient pour couverture de tête de grands bonnets droits s'en allant en pointe. » Hérodote dit que les Perses nommaient ces peuplades des Saces parce qu'elles étaient des Scythes. Il se peut que Darius ait dû faire une distinction qui avait pu échapper à l'historien d'Halicarnasse.

Quoiqu'il en soit, notre interprétation est garantie par la version assyrienne qui dit :

Gimirri sa karbaltisunu rappâ

Cimmerii qui cyrbases eorum acuminatae.

On remarquera que le mot dont se sert le traducteur de l'inscription, *karbasat*, est juste le mot même d'Hérodote; *karbalti* est une déformation assyrienne au lieu de *karbasti* (Gr. Ass. § 8).

Donc, le mot *çakâ tigrakhaudâ* est définitivement ex-

pliqué par *Sacae pileis acuminatis induti* « les Saces aux bonnets pointus. »

Les autres difficultés que fournissent les noms géographiques ont déjà été aplanies dans mon *Expédition en Mésopotamie* qui a paru en 1860. M. Kern, qui a inséré en 1869 un intéressant article au *Journal de la Société allemande,* ne donne aucune raison convaincante contre nos conclusions que les mots *Putiyâ*, *Kusiyâ, Maćiyâ, Karkap* se rapportent aux conquêtes africaines de Darius. Il faut réellement une fort bonne volonté pour ne pas reconnaître dans les *Putiyâ Kusiyâ,* les *Phut* et *Chus* toujours réunis de la Bible. Les Cosséens de Susiane ne peuvent pas être assimilés aux *Kusiyâ*, par la bonne raison que les Cosséens faisaient partie de la Cissie (Elymaïde, Susiane), qui est déjà citée dans une catégorie géographique toute différente.

4. Il existe dans une phrase difficile, une lacune dont on n'avait pas apprécié toute l'étendue. La phrase actuellement conservée est celle-ci :

31. ..... *Auramazdâ.yath*
32. *â.avaina.imâm.bumim.yu...*
33. *paçâvadim.manâ.frâbara.*

« Lorsque Ormuzd regarda cette terre (méchante), alors il me l'a confiée. »

Personne parmi les interprètes, et moi comme les autres, n'a fait attention à une chose importante. Après le *yathâ* « comme » il faut une phrase entière, qui ne peut pas commencer par *paçâva.* Ce terme n'est pas le corrélatif à *yathâ*, mais le commencement d'un alinéa nouveau. Nons pouvons nous en rendre compte par les versions.

Le texte médique, fruste et peu compréhensible, donne les mots *pirra varpipamar halru sini.* Bellum omnino alterorum... Cela ne nous apprend pas grand'chose, mais c'est beaucoup pour traduire un seul

mot de quatre lettres dont les deux premières sont *yu*. De plus, la version assyrienne dit :

Ahurmazdâ ki imuru mâti anniti ni- Oromazes quum aspexerit terras istas rebellio

krava ana gabbi (1) *aḥaê summuḥu arki anaku* erat et omnium in alteros inimicitia, tunc mihi

iddanassiniti. dedit eas.

« Lorsqu'Ormazd regarda ces terres, il y avait rébellion et inimitié de tous les uns contre les autres, alors il me l'a confiée. »

Le pluriel « ces terres, » est remarquable.

Donc la fin de la phrase manque, c'est-à-dire une ligne entière entre 32 et 33. Elle était dans la rédaction de l'original; a-t-elle été oubliée par les copistes modernes, ou bien omise par une négligence incompréhensible du graveur perse lui-même ? Cela ne peut se décider que sur place. Mais il manque une ligne dans le texte perse, cela est sûr. Il y avait probablement :

32. *yathâ avaina imâm bumim yau*[*dam haru-* quum viderit istam terram bellum (vidit) om-

32 a. *vataçća aniyataraisâm dusiyâram*] ninoque alterorum discordiam)

33. *paçâva* etc. etc.

5. Dans la phrase : « Comment sont nombreux les pays, que Darius le roi posséda », il y a un mot l. 39 *ćiyakaram* qui veut dire « combien. » Il provient de la racine Perse *ćiya*, *ćiyat, ćiyañt*, d'où vient le persan *ćand,* combien. J'avais indiqué le sens, il y a quatorze ans, et M. Spiegel a accepté cette interprétation. L'hypothèse de M. Kern de lire *ćithrakaram*, c'est-à-dire en *ćithr krm,* n'est pas admissible; encore faudrait-il lire *cithr*

(1) Il y a dû avoir *gabbi* au lieu de *libbi.*

k r m. Mais la lecture est sûre, et d'ailleurs *ćiyakaram* ou *ćiyañkaram* peut être facilement déduit du persan moderne.

Le médique *avak* combien? et la version assyrienne ne laissent d'ailleurs pas d'autre choix.

6. l. 43. « Alors il te sera manifeste, que la lance du Perse alla loin! alors il te sera manifeste, que le Perse fit la guerre loin de son pays. »

Le sens général a été donné par nous par la restitution du texte assyrien. Seulement le commencement avait été mal interprété par nous, car nous y avions vu une interrogation : « Alors t'ignoreras-tu? » M. Kern a donné la vraie signification à la phrase *adataiy azdâ bavâtiy*. *Azdâ* n'est pas, comme nous l'avons cru, et M. Spiegel après nous, le sanscrit *aǵñâ*, mais l'abverbe *addhâ* manifeste. M. Kern remarque avec justesse que dans le texte Bisoutoun (I. 31, 32) il y a *kârahyâ naiy azdâ abava*, populo non cognitum fuit, selon Sir Henry Rawlinson ; nous avions interprété, à tort, *kârahyâ azdâ abava,* populo ignorantia erat.

L'explication de M. Kern est heureuse, et de plus elle est confirmée par les traductions. Elle est tellement simple que tout le monde pourrait l'avoir trouvée, si justement la découverte de ces choses en apparence facile, n'appartenait pas exclusivement aux hommes d'une véritable sagacité. M. Kern a prouvé encore cette qualité dans l'explication du mot difficile et pourtant si clair, *apariyâya,* ils obéirent, qu'il sépare en *apariy âya.*

Le mot *azdâ* semble s'être conservé dans le persan ازدا manifeste.

7. La fin de l'inscription est très difficile. Le texte assyrien est malheureusement fruste, mais ce qui en reste est très suffisant pour l'intelligence de la phrase. Nous commençons par l'assyrien :

Nisu! sa Ahurmazda' yuta'ïma
Homo! quod Oromazes imperavit
ina elika la imarruṣ
tibi non malum videatur.

La phrase perse, donc, doit se diviser ainsi :

Martiyâ hyâ Auramazdâha framânâ
Homo quae Oromazis doctrina
hauvataiy gaçtâ mâ thadaya, pathim
ea tibi revelata, ne spernas (eam); viam
tyam râçtâm mâ avarada, mâ çtrava
rectam ne delinquas; ne pecces.

La version médique confirme cette division de la dernière phrase, ainsi que M. Spiegel l'a vu; mais son explication de la première phrase, explication conforme à cette traduction, s'accorde difficilement à la construction.

La fin du texte assyrien se lit ainsi, comme nous l'avons du reste déjà indiqué, il y a douze ans, dans notre *Expédition de Mésopotamie.* Les deux derniers mots *mâ çtrava,* sont rendus :

Ana yana ḥablu tasuru
Ad nullum scelus eas

Je lis, comme dans les *Achéménides,* p. 262, *çtrava,* au lieu de *çtabava,* ce qui n'est aucune forme. Le 𒁹𒁹𒁹, très incertain, *b* est à lire 𒁹𒁹𒁹. J'avais traduit alors : « ne tue pas. » Autrefois je suivais les errements anciens, croyant qu'un peuple est forcé d'attacher à un terme le sens qu'il a dans une autre langue. En Perse, il existait une racine *çtru* qui voulait dire : « pécher avec violence. » Nous la rencontrons à Bisoutoun, IV, 68, dans *çtravaka* « scélérat, » qui s'est conservé dans le persan ستروك *setrûk*, d'une acception identique. De ce mot *çtrvk*, les seules lettres *tr* sont conservées; il n'y a qu'une lettre de manquant au commencement, et il est difficilement possible, en y essayant toutes, de ne pas se

décider pour le *ç*. D'ailleurs, le sens est clair, par l'assyrien *parkân* « scélérat » de פרך, synonyme de הבל. La phrase est : *naiy draužana*, *naiy çtravaka,* « ni menteur ni scélérat. »

Il nous resterait encore le milieu de la phrase : *pathim tyâm râçtâm naiy avarada,* viam rectam ne delinquas. La version médique est complète; pourtant elle ne nous sert pas à grand'chose, la langue étant obscure. Mais ce qui reste de l'assyrien autorise à restituer toute la phrase, et nous avons été enfin assez heureux pour reconnaître, à travers les lacunes et les fautes du copiste, ce qui a dû s'y trouver jadis. Tout assyriologue sera d'accord avec nous pour retrouver dans la péroraison ce qui va suivre :

Nisu sa Ahurmazdâ yuta'ïma ina elika la
Homo quod Oromazes imperavit, tibi non
imarruṣ uruḫ sa [*isarti la*] *tumassera*
malum videatur. Via quae justitiae, ne cedas
lapanisu ana yana ḥablu tasuru.
ab ea, ad nullum scelus eas.

Le texte médique dit :

Ruhirra appa Hauramasdana tanym hupa äny
Homo quae Oromazis doctrina eam ne
vusnyka ummanti var appa varturrakka äny vas-
malam putes; viam quam rectam ne de-
tainti äny anturdainti.
linquas, ne pecces.

Eh bien, de l'accord de ces deux restitutions, de la construction même du perse, il résulte que notre ancienne traduction du perse pourrait être juste. La phrase *hauvataiy gaçtâ mâ thadaya* correspond aux mots assyriens dont le sens est (*ea*) *tibi non malum videatur,* et à la phrase médique, *eam ne malam putes.* On pourrait alors croire que les mots *hauvataiy gaçtâ*, ea tibi revelata, ne sont pas rendus dans les traductions. Dans ce

sens, il faudrait comprendre : « Homo, Oromazis doctrina illa tibi veritas; ne dubites » *Gaçtâ* de *gad* ou *žad* serait de la même racine que le nom du zend *žañda* « la parole, la vérité. » Quant à *ćadaya*, on pourrait le comparer au persan *sest* profane.

Mais il y a une autre traduction possible. Le mot *gaçtâ* peut être le perse *gast,* abominable, perse *gañd*, puer; la phrase serait alors : « illam tibi malam ne putes. » La difficulté de la construction seule m'empêche d'adopter cette version. Le nominatif *hauvataiy,* employé comme accusatif, serait très insolite. J'aime mieux admettre que la phrase parenthétique citée n'est pas traduite.

Voilà un exemple de l'impuissance de nos méthodes philologiques, pour interpréter sans le secours des anciennes versions parvenues jusqu'à nous. Dans le cas spécial, le perse est difficile, et les traductions, toutes les deux, ne le sont pas. En même temps, le cas met en lumière l'irréflexion scientifique de ceux qui écrivent sur la langue perse sans s'inquiéter des traductions. Il est très-commode de vouloir ignorer; mais ceux qui doutent de l'assyrien seront forcés de ne pas croire à notre lecture du perse. L'œuvre insensée, mais conséquente, de M. de Gobineau le prouve. Quant aux sanscritistes, qu'ils se pénètrent de la vérité que le sanscrit peut induire en erreur au moins aussi souvent qu'il peut être utile. L'étude des Védas ne peut contrebalancer les témoignages des traducteurs des textes trilingues. Il est possible que les rédacteurs de la traduction assyrienne n'étaient pas des Babyloniens, mais des Perses sachant ou croyant savoir l'assyrien. Mais sans conteste ils entendaient mieux le perse que nous, et certainement aussi l'assyrien, qu'en tout cas, nous connaissons mieux que l'idiome de Darius. Nous devons donc attendre que ceux qui écrivent sur ces ma-

tières veuillent bien s'inspirer des renseignements irrécusables que leur fournissent les traductions contemporaines. Ainsi, les remarques publiées en 1860 auraient, certes, donné à l'œuvre savante de M. Spiegel une bien plus grande perfection, et elles auraient préservé de mainte erreur M. Kern, qui a écrit ses ingénieux articles neuf ans après l'apparition des traductions assyriennes.

J. Oppert.

A suivre.

MITHRIDATES ET TIRIDATES

ÉTUDE PHONOLOGIQUE

I

Tout le monde connaît le nom du célèbre roi de Pont, ou pour mieux dire roi de l'Asie mineure, qui lutta contre les Romains avec un courage et un acharnement dignes d'un meilleur destin; tous, nous avons appris à prononcer le nom de *Mithridates*.

Les premiers pas sur le terrain de l'antiquité éranienne nous conduisent bientôt à la connaissance de l'origine religieuse du nom de *Mithridates*, qui est évidemment un composé de *Mithra*, le plus grand des Yazatas (bons esprits), la première des créatures du très-saint Ahura-Mazdâ, le médiateur entre les hommes et le créateur, le génie de la Lumière et de l'Atmosphère lumineux. — On sait que les Adityas du Véda comptent parmi eux un *Mitra* associé au royal *Varuṇa*. — Ce n'est, du reste, pas seulement dans le sanctuaire de l'Eranisme, dans

l'Avesta, que nous rencontrons *Mithra*; c'est encore sur tout le vaste territoire de l'Eran, en Perse, dans les inscriptions que les rois Achéménides faisaient graver sur les parois des rochers et sur le flanc des montagnes, en Arménie, dont l'origine linguistique aryenne n'est plus un fait contestable, enfin, en Asie mineure, où la race éranienne avait fondé de nombreuses et puissantes colonies, si même elle n'avait pas recouvert d'une couche aristocratique les populations autochthones de ces contrées, témoin la forme kappadocienne μιθρί, nom d'un mois, celui de juillet, croit-on ; de même l'on donnait le nom de Mithra au mois de septembre dans l'Eran proprement dit.

Faisons remarquer, en passant, que déjà, à l'époque où les Grecs furent en contact avec la monarchie perse, il devait exister des différences dialectales dans la prononciation du nom du génie de la Lumière : en effet, si, en grec, τ et θ avaient une prononciation diverse l'une de l'autre, comme l'indique évidemment la diversité des formes des deux caractères, dans les langues éraniennes, *t* et *th*, en zend par exemple, étaient également différents. Or, la forme ordinaire, chez les auteurs grecs, est Μίθρας, comme dans le serment rapporté dans la Cyropédie de Xénophon (VII, 2) μὰ τὸν Μίθρην ; néanmoins, il existe des cas où le θ est remplacé par un τ : ainsi, quand Hérodote confond Mithra avec Anâhita, et en fait une déesse, il l'appelle Μίτρη ; le même historien cite encore un Μιτροβάτης et un mède Μιτραδάτης qui sont dans le même cas.

Ce dernier nom propre me ramène à la forme plus connue de Mithridates, nom propre arménien ou pontique si l'on veut ; mais, s'il est certain que l'Arménien est une langue éranienne, il n'est pas loin de l'être que la plupart des langues de l'Asie-Mineure, le phrygien, le kappadocien étaient des dialectes de l'arménien. Nous avons donc

ainsi une très-ancienne forme arménienne du nom de Mithra, forme identique à celles du baktrien et du vieux perse.

Cependant, l'arménien tel que nous le possédons, l'arménien du Ve siècle au plus, ne possède plus la forme antique, mais bien la forme plus récente, *Mihr*, միհր, qui est également celle du parsi et du néo-perse ou persan. La transformation de *Mithra* en *Mihr* s'est donc effectuée régulièrement dans tous les dialectes de l'Éran. Avons-nous des traces de cette transformation?

En premier lieu, certaines monnaies des rois Indo-Scythes de la Baktriane portent une figure nimbée, celle du Mithra des mystères tauroboliques, et l'inscription MIIPO, et MIPO, ce qui fait remonter ainsi la contraction à la période qui sépare la chûte de la dynastie des Achéménides et le règne d'Alexandre de la fondation de l'empire parthe, comme l'indiquent et les caractères grecs de la légende, et le nom de HAIOC, qui, sur des monnaies d'autre part semblables, remplace la forme Indo-Scythique de Mithra.

D'autre part, Tacite, dans ses Annales (lib. XII), fait mention d'un personnage d'Arménie du nom de *Meherdates*. Il est évident que nous sommes en présence d'une forme de transition (contemporaine de l'empereur Claude, c'est-à-dire du Ier siècle, au moins) entre la forme éranienne complète *Mithra* et le *Mihr* contracté des Néo-Perses et des Arméniens modernes.

On pourrait établir la série suivante : Le zend ou le vieux perse ***Mithra***=l'arménien ancien et le kappadocien *Mithri* en composition=une forme citée par saint Jérome (*in Amos*. c. 3) *Meithras* ΜΕΙΘΡΑΣ=**Methri* ou ****Methre***=*Meher* en arménien et *Mihir* en vieux parsi, témoin le *Mihira* de Nériorengh, par la chûte si fréquente dans l'organisme Indo-Européen de l'explosive,

devenue aspirée, devant la gutturale *h*. — T aryaque devient, en zend et en vieux perse, *th*, qui, lui-même, se transforme en *h* dans le parsi, le néo-perse et l'arménien. — Disons, cependant, affirmons même, qu'il est bien entendu que l'arménien ne dérive ni du zend ni du vieux perse, mais d'un vïeil arménien inconnu jusqu'ici, mais sans doute très analogue à ces deux idiomes, et qui nous sera connu peut-être quand on aura déchiffré les nombreuses inscriptions cunéiformes des rives du lac de Van et de diverses localités d'Arménie, inscriptions qui ne s'expliquent encore ni par l'assyrien ni par le vieux perse, et qui diffèrent entièrement du système des inscriptions de la 2e colonne des monuments des Achéménides.

La forme contemporaine des premiers Césars, ***Meher***, par une contraction très-naturelle, surtout en Arménien, devient aisément ***Mihr*** (avec le changement de l'*e* en *i*), et le ***Meherdates*** de l'historien latin, si précieux pour établir la filiation entre l'antique ***Mithra***, et le relativement plus moderne ***Mihr*** n'aurait plus été cinq cents ans plus tard, sous le roi Mesrob, alors qu'on christianisa l'Arménie, et qu'on traduisit les Écritures sacrées, n'aurait plus été qu'un ***Mihrdat***, Միհրդատ, dans lequel on ne reconnaît plus guère le nom du grand Mithridate.

II

Le nom du roi *Tiridates* présente une semblable suite de transformations, bien que celles-ci se bornent à un terrain pour la plus grande partie arménien.

En effet, malgré l'opinion que fait naître, à première vue, la confusion fréquente entre *Tistrya* du baktrien et le *Tîr* plus moderne comme dénomination de mois de juin, il semble que la forme *Tîr* appartient plus spécialement à l'Éran occidental, puisque nous le retrouvons

dans le Huzvâresh et dans l'arménien (en composition), à une époque encore assez reculée. Car il faut le dire, si la transformation du *Tistrya* zend en *Tistar* parsi est toute naturelle, la métamorphose en *Tîr* est un peu forcée et n'est appuyée par aucun fait analogue.

Au contraire, il paraît probable qu'à l'époque des Achéménides, où le vieux perse était dans toute sa splendeur, et n'avait, en aucune façon, pris les formes huzvârèshes qui fleurirent sous les Sassamides, il paraît probable qu'à cette époque « classique » le nom de *Tîr* ou *Têr* existait déjà ainsi. Nous sommes induits à présenter cette opinion par le Τηρίβαζος dont parle Xénophon (Anab. IV) qui connaissait bien l'empire perse. Ce nom, ainsi que celui de Τηριδάτης, cité par Élien (H. 12), fait constater deux faits : c'est que déjà, en pleine période réellement perse, un *Têr* existait, et que la forme *Tîr*, que nous trouvons dans des documents plus modernes, n'est que secondaire et le produit d'un iotacisme dans l'Éran occidental ; car il est bien évident qu'à l'époque de Xénophon l'η grec n'équivalait pas l'ι comme aujourd'hui. Est donc énergiquement appuyée par ce fait l'opinion de M. Spiegel, qui ne voit pas dans *Tîr* une forme contractée de *Tistrya* et parallèle à *Tistar*, mais bien un mot plutôt arménien, peut-être le *Têr*, տէր, seigneur, qui, en composition, serait devenu *Tiridates,* même jusqu'à l'époque de Néron.

Seulement, l'iotacisme n'a pas tenu en arménien puisque ce nom, répandu dans l'histoire et dans les livres d'Arménie nous est présenté sous la forme contractée *Tṛdat*, տրդատ, ce qui, pour terminer, nous prouve que l'arménien possède l'Ṛ voyelle comme le sanskrit.

III

Avant de finir, il n'est peut-être pas inutile de dire quelques mots sur le *dates* qui compose ces deux noms propres; aussi bien M. Lagarde (Paul Bœtticher) est-il disposé, contrairement à l'opinion commune, à voir là un participe passé d'un DHÂ, poser (skr. *dhâ*, *dadhâmi*, gr. τίθημι), au lieu d'un participe passé du DÂ, donner (skr. *dâ*, *dadâmi*, gr. δίδωμι). La confusion, sur le terrain de l'éranisme antique, est facile, puisque rien ne distingue les deux formes verbales si distinctes dans l'aryaque et en sanskrit, et comme les deux noms propres sont éraniens, il semble que les denx hypothèses sont aussi vraisemblables l'une que l'autre. M. Lagarde croit que l'hypothèse favorable à DHÂ poser est la seule bonne, parce que « l'arménien, selon lui, décide la question ». En effet, en arménien moderne au *dâ* « poser » du zend correspond un *dnel*. L'aspiration du DHÂ organique ayant donné un simple *d* à l'arménien, qui, au contraire, a produit, par renforcement régulier, un *tal* « donner » correspondant au *dâ* « donner » du vieux baktrien identique au DÂ organique; or, comme Mithridates et Tiridates, *Mihirdat* et *Tṛdat* sont des noms arméniens, le *dates* ou *dat* qui les compose est le même que le *dâta* zend « créé » qu'on trouve, plus organiquement formulé, dans le substantif *qadhâta*, « Seigneur, Dieu » lequel a *dh* pour *d*, comme souvent entre deux voyelles, — créé par lui-même, — cf. le *Svayambhû*, l'Être existant par lui-même de l'Inde antique; et ces deux noms signifieraient « créature de Mithra, créature de Tîr. »

Malgré la grande apparence de vérité qu'a la théorie de M. Lagarde, nous estimons qu'elle ne renverse pas suffisamment la théorie générale qui, voulant voir dans Mi-

thridates et Tiridates des composés de *dâ* « donner », en fait des « don de Mithra, don de Tîr ». L'analogie considérable qu'il y a entre ces composés et les composés grecs Θέοδωροσ, « don de Dieu, » Ζενοδωροσ, « don de Zeus, » Ἀπολλοδωροσ, « don d'Apollon, » Ἀρτεμιδωροσ, » don d'Artémise », Ἀσκλεπιοδωροσ, « don d'Esculape, » est un argument puissant en faveur de cette théorie. Les procédés de l'esprit humain, surtout dans la même race et dans deux rameaux aussi proches que le rameau éranien et le rameau hellénique, sont généralement trop identiques pour qu'on hésite beaucoup sur cette question.

Quant à l'argument tiré de la phonétique par M. Lagarde, qu'il nous soit permis d'y faire une objection sérieuse. On sait que l'arménien le plus ancien que nous possédions ne remonte pas plus haut que le Ve siècle, et les noms de Mithridates et de Tiridates remontent à une antiquité beaucoup plus reculée ; or, rien ne prouve qu'à cette époque le renforcement des explosives qui s'est produit même dans l'arménien de période plus récente que celui de la traduction de la Bible, ait eu lieu dans ce dialecte, et qu'un *tal* ou *ta* ait déjà remplacé un *dâ* aussi bien organique que généralement éranien.

GIRARD DE RIALLE.

LA DÉCLINAISON OURAL-ALTAIQUE

Suite.

Les Postpositions et les Adverbes possèdent aussi un Ablatif en *-Git*, dans lequel on retrouve les éléments consonnantiques de l'Ablatif Samoyède.

Le cas locatif spécial du Tongouse est le Prolatif formé par la suffixation de *-Li*.

Mongol. — La déclinaison Mongole possède deux Locatifs, un Ablatif et un cas auquel Schmidt a donné le nom de Datif.

Le Datif est formé par la postposition de *-Tur*, *-Dur*. Ex. : *Backssi* professeur. D. *Bachssi* DUR; *Ere* homme, Dat. *Ere* DUR. Il est quelquefois formé par la postposition de *Da, Ta*. Enfin quand plusieurs Datifs se rencontrent dans une même phrase et qu'on veut éviter la répétition de la même particule, on indique les premiers par la suffixation de *A*.

Voici comment Schmidt expose la double fonction du Datif :

« Le Datif est en même temps un Locatif. Les parti-
« cules *Dur*, *Tur*, *A* sont des flexions casuelles dépour-
« vues d'une signification propre quand le cas est Datif;
« elles sont au contraire, quand le cas est Locatif, des
« Postpositions équivalentes aux Prépositions allemandes
« *in*, *an*, *auf*, *bei*. »

Cela revient à dire que le cas en *Dur, Tur*, *A*, est essentiellement un Locatif général correspondant tout ensemble à l'Adessif, à l'Illatif et à l'Allatif de la déclinaison Finnoise ainsi qu'au Datif de la déclinaison Arienne.

On trouve en Mongol un Locatif spécial servant à indiquer le lieu précis et déterminé dans lequel se trouve un objet quelconque; il est formé à l'aide des Postpositions *Teki*, *Deki, Tekin*, *Dekin*. Ex. : *Naghor teki ussun* l'eau dans l'étang, au lieu de *Naghor oun ussun* l'eau de l'étang.

Le deuxième Datif Mongol formé par les Postpositions *Taghau*, *Daghau,* est un Datif exprimant la possession. (Voir le deuxième Accusatif.)

L'Ablatif formé à l'aide de la Postposition *Etse*, qui

équivaut aux Prépositions allemandes *von*, *aus*, et tient lieu de l'Elatif et de l'Ablatif.

Bouriate. — Le Locatif-Datif Bouriate a pour désinences *Da*, *Ta*, *De*, *Te*, *Do*, *To*, *Dö*, *Tö*, qui sont d'ailleurs, suivant Kowaleski et Bolrownekow, les désinences usitées dans la conversation par les Mongoles. On est ainsi amené à considérer *Dur* et *Tur* comme étant des particules composées. L'Ablatif Bouriate est formé à l'aide des Postpositions *Alsa, Ehe, oho*, *öhö*, qui deviennent dans le dialecte de Selen *Asa*, *As*, *Ese*, *Es*.

GROUPE DES LOCATIFS EXTERNES.

Les trois cas du groupe des Locatifs externes correspondent aux trois cas du groupe des Locatifs internes. L'Adessif diffère de l'Inessif en ce qu'il indique « ei-« nen äussern Zustand » au lieu d'indiquer comme celui-ci « einen innern Zustand. »

Tandis que l'Elatif indique « die Bewegung aus einem « Gegenstande, » l'Ablatif indique « die Bewegung von « einem Gegenstande. » Enfin, l'Allatif indique « die « Bewegung in die Nähe eines Gegenstandes, » au lieu que l'Illatif indique « die Bewegung in einen Gegenstand. » — Ahrens. Satzlehre, § 306, 314, 317.

Suomi. — Adessif. Maa*lla*.
Ablatif. Maa*lta*.
Allatif. Maa*lle*.

On voit, en comparant les suffixes constitutifs de ces cas aux suffixes des cas Locatifs internes : 1° que l'Elatif et l'Ablatif possèdent un deutosuffixe commun -Ta, et qu'ils ne diffèrent que par leurs protosuffixes qui sont S- et L-; 2° que l'Adessif et l'Ablatif possèdent un protosuffixe commun L-, et qu'ils ne diffèrent que par leurs deutosuffixes -La et -Ta ; 3° que le protosuffixe des trois

cas est L; 4° que le deutosuffixe de l'Adessif est le redoublement du protosuffixe L-, de même que le deutosuffixe de l'Inessif est le redoublement du protosuffixe S-; 5° que le protosuffixe est redoublé à l'Allatif comme nous l'avons vu redoublé à l'Illatif Esthonien; 6° que la voyelle caractéristique de l'Allatif est E; 7° que l'Allatif ne diffère de l'Adessif que par la voyelle finale.

Boller émet, à l'égard du redoublement des deux protosuffixes S et L, l'hypothèse suivante : « Il est vraisem-
« blable que le redoublement de S n'est qu'apparent
« et masque un phénomène d'assimilation assez fréquent.
« *S* + *sa* serait pour *S* + *na*, ce qui paraît être démontré
« par la forme *Sne*, *Sn* du suffixe de l'Inessif Lapon.
« Comparez l'Essif en Suomi (-na), l'Adessif-génitif en
« Syrjänien et en Wotiake (-Län, -Len), le Temporal en
« Mordouine (-na), l'Adessif en Tchérémisse (-Lna), le
« Locatif en Ostiake (-na), l'Adessif en Magyare (-n), le
« Locatif en Samoyède (-Kana), » et plus loin, dans le même ouvrage, « On peut en toute sûreté considérer *LLa*
« comme substituant par l'effet d'une assimilation *La* +
« *na* = *Lna* suffixe de l'Adessif en Tchérémisse. »

Cette hypothèse ne me paraît nullement inadmissible, appuyée qu'elle est sur les deux formes Lapone et Tchérémisse. La signification locative de -na est d'ailleurs attestée par son emploi en Ostiake-Ougrien et en Samoyède; d'autre part le Locatif de plusieurs Adverbes et Postpositions est formé en Koïbale à l'aide de ce même suffixe.

On a vu que le protosuffixe des Locatifs internes *S*- a été rapproché du Nom Suomi *Sisä*; Boller rapproche le protosuffixe L des noms Suomis LI*ki*, LA*hi*, *Luo* qui signifie le voisinage. La fonction de L- consiste en effet, à exprimer le rapprochement n'allant pas jusqu'à l'introduction, la proximité dans l'extériorité.

Le Datif proprement dit est suppléé en Suomi par l'Allatif.

Ex. : *Ia he sanoit häne*LLE At illi dixerunt ei *Nämät Kaikki minä annan sinu*LLE hæc omnia ego dabo tibi.

Esthonien. —	Adessif.	*Tule*L.	Inessif.	*Tule*s.
	Ablatif.	*Tule*LT.	Elatif.	*Tule*ST.
	Allatif.	*Tule*LE.	Illatif.	*Tule*SSE.

Exemples : *Pada on Tulel*, la marmite est sur le feu. *Rand on Tules*, le fer est au feu.

Wota pada Tulelt, enlève la marmite de dessus le feu. *Wota rand Tulest,* enlève le fer du feu.

Pane pada Tulele, mets la marmite sur le feu. *Pane rand Tulesse*, mets le fer dans le feu.

L'Adessif indique :

1° Le lieu auprès duquel est un objet;

2° Le temps en réponse à la question quand?

3° La personne à laquelle une chose appartient. Ex. : *Mul ou* mihi est (j'ai) de là, le cas *Possessif* de Castren.

L'Allatif indique :

1° Le lieu vers lequel on se dirige ;

2° La personne en réponse à la question à qui? *Anna minulle* donne à moi — c'est le Datif Arien.

Wotiake. —	Adessif.	*Murt*LEN.	Inessif.	*Murt*YN.
	Ablatif.	*Murt*LES.	Elatif.	*Murt*YS.
	Allatif.	*Murt*LY.	Illatif.	*Murt*A.

On voit : 1° que le protosuffixe des cas externes a été conservé intégralement; 2° que le deutosuffixe *-n* de l'Adessif apparaît à l'Inessif, ce qui vient à l'appui de l'hypothèse émise par Boller au sujet de l'assimilation de *-n*, en Suomi ; 3° que le deutosuffixe -S, commun à l'Ablatif et à l'Elatif, s'est substitué au deutosuffixe -*T* du Suomi et de l'Esthonien.

L'Adessif indique :

1° Le lieu auprès duquel est un objet ;

2° La personne à laquelle une chose appartient;

3° Il tient lieu de Génitif. *-Murtlen Ki*, la main de l'homme.

Le développement anormal de ce cas, dans le sens du Génitif, s'est fait aux dépens de sa fonction originelle, aussi le rapport d'espace est-il le plus souvent exprimé à l'aide de Postpositions équivalant aux Prépositions allemandes « *bei, an, in.* »

L'Allatif :

1° Indique le lieu vers lequel on se dirige;

2° Il tient lieu de Datif.

Lapon. — Il n'y a trace de la formation des cas externes, que dans quelques formes postpositionnelles ou adverbiales, parmi lesquelles Boller cite *Baghje*LEST oben, *Baje*LD von oben, *Baghje*LE nach oben, *Olgo*LEST von aussen.

Le dialecte Suédo-Lapon possède les trois Locatifs internes Inessif *C'alme*SN, Elatif *C'alme*ST, Illatif *C'alma*J.

Tchérémisse. — Le suffixe composé de l'Adessif ne s'est conservé que dans la déclinaison des Postpositions et des Adverbes. Ex. : *Anza*LMA, devant; *Liva*LNA, *Nima*LNA dessous; *Poksa*LNA, au milieu, etc.

Le suffixe de l'Allatif est *-Lan*; celui de l'Ablatif *-Lec*. Ce dernier cas se rencontre très-rarement. La forme -Lan rapprochée du suffixe de l'Illatif Suomi *-Hen* = -Sen, semble contredire l'opinion émise par Boller que l'N final de ce suffixe est purement euphonique. Quoiqu'il en soit, le protosuffixe *L-* s'est maintenu dans les trois cas du groupe.

Magyare. — On ne trouve plus dans cette langue que quelques traces de la formation en -L.

Mordouine-Moksha. — Ce dialecte possède, outre les trois Locatifs internes, trois Locatifs généraux qui sont à la fois internes et externes.— « Ohne Rücksicht ob es ein

« inneres oder aüsseres est. » Dr Ahlquist. Grammatik Moksha-Mord. Le premier, dont la désinence est *-A -ä*, porte le nom de Locatif, et appartient exclusivement à la déclinaison des particules. Ex. : *Vär*, Loc. *Värä* par dessus; *Al*, Loc. *Al*A par dessous. Le second, désigné sous le nom de Latif, a pour désinence -U, -I. Ex. : *Kud*, Lat. *Kud*U nach hause; *Vir*, Lat. *Viri*, nach walde. Le troisième est l'Ablatif qui est en *-Da*, *-Ta*. Ex. : *Ava*, femme, Abl. *Ava*DA; *Kud*, Abl. *Kut*TA par assimilation régressive. Le Latif répond tout ensemble à l'Illatif et à l'Allatif.

Dialecte Ersa. — Ce dialecte possède deux Locatifs externes : l'Allatif et l'Ablatif.

Le premier est formé par la suffixation de -Nen (-Len). Il indique le lieu vers lequel on se dirige et tient lieu du Datif Arien. L'Ablatif est en -Do, -De ; Wiedemann constate que ce cas sert à exprimer le *partitif*. Ex. : *Vina*DO *simi*, il a bu du vin.

L'Ostiake Ougrien, les Langues Samoyèdes, le Koibale, l'Osmanli, le Mandshou, le Tongouse, le Mongole et le Bouriate ne possèdent que des Locatifs qui sont tout à la fois internes et externes.

On trouve dans quelques grammaires l'énonciation d'un cas *Prosécutif* ou *Consécutif* servant à indiquer le but auquel on tend, la fin qu'on se propose. Ex. : en Mordouine-Ersa — *Potsht ramazt patshalkst*NEN, ils achetèrent de la farine pour (faire) un gâteau ; en Wotiake — *Waton*LY *mona dasjatyz*, elle m'a préparé pour l'inhumation. — Le prétendu Consécutif n'est, dans ces deux langues, qu'un Allatif.

Les suffixes simples qui servent à former les différents cas Locatifs qui précédent peuvent être ramenés aux types suivants : *Sa*, *La*, *Na*, TA, KA, Ah, Eh.

GROUPE LIMITATIF.

Le Terminatif et le Prolatif indiquant tous deux le rapport qui peut exister entre un objet quelconque et l'extrémité, le bord, la limite d'un second objet, j'ai groupé ces deux cas sous une appellation commune.

TERMINATIF.

Suomi. — Le rapport exprimé en Français par la Préposition « *jusqu'à* » s'exprime en Suomi par la Postposition *Asti* qui régit l'Illatif et par conséquent ne se soude ni ne se postpose au thème.

Esthonien. — Boller range le Terminatif en -NI parmi les cas de la déclinaison *Silma*NI jusqu'à l'œil, mais il est sur ce point en opposition avec Ahrens, qui considère *Ni* comme une Postposition régissant le Génitif.

Wotiake. — La déclinaison Wotiake possède un Terminatif formé par la suffixation au thème de *-Oz*. Ex. : *Murt*, Term *Murtoz*.

Mordouine. — Le Terminatif est suppléé par l'Illatif.

Mandshou. — *Jusqu'au soir* se rend dans cette langue par *Yamdshi*TALA ; *jusqu'à la fin* par *Duben*TELE. Kaulen fait suivre ces exemples de cette remarque : « Il existe trois Postpositions qui se lient si étroitement aux Noms qu'elles ne font plus qu'un avec eux — quæ cum vocabulis ipsis tam arcte conjunguntur ut in unum cum eis coalescant.

Tala, *Tolo, Tele* usque ad, tenus

Galo, *Golo*, *Gele* ante

Tai tei usque ad.

On peut donc considérer *Duben*TELE et *Yamdshi*TALA comme étant les Terminatifs de *Duben* et de *Yamdshi*,

encore que *Tala* soit vraisemblablement le reste d'un Gérondif postpositionnel, dont il sera parlé dans l'étude de la Conjugaison.

Bouriate. — Le Terminatif est exprimé à l'aide de la Postposition *Kurter* qui régit le Datif.

Osmanli. — Le Terminatif est exprimé à l'aide des Postpositions *Dek*, *Deghin*, qui régissent le Datif.

Tongouse. — Le Terminatif est exprimé à l'aide d'*Istalâ*, Gérondif postpositionnel du verbe *Istam*, atteindre, qui gouverne l'Accusatif.

Le Koibale et le Mongole expriment le Terminatif par le même procédé.

On voit que le Terminatif n'est nullement un des cas organiques de la déclinaison Ouralaltaique. Il y a eu tendance à le former, mais l'Esthonien (?) et le Wotiake sont les deux seules langues dans lesquelles cette tendance ait abouti.

PROLATIF.

Ce cas exprime une marche, un mouvement le long d'un objet — eine Bewegung längs der Grenze eines Objectes.

Suomi. — Ce cas est formé par la suffixation au thême de —*tse* que Kellgrenn décompose en —*t* + *se*. Ex. : *Talo*TSE, le long de la maison; *Kade*TSE, le long de la main.

Esthonien. — Le Prolatif fait défaut. Le rapport « le long de » est exprimé à l'aide de la Préposition *Piki*, régissant l'Indéfinitif. (L'Esthonien possède trois particules qui sont de véritables Prépositions, et sept autres qui sont tout à la fois Pré— et Postpositions.)

Mordouine. — Le Prolatif est formé par la suffixation au thême de —*Ga* après une consonne, et de —*Va* après

une voyelle autre que *I* ou *U*. Ex. : *Vir*GA, le long d'un bois; *Kud*GA, le long d'une maison.

—*Ga* suffixé au Nom *Kuva,* écorce, croûte, a formé la Postposition *Kuvalga*, qui s'emploie isolément.

Groupe Samoyède. — Le Prolatif a pour désinences, en Iourake-Sam : — *mana mna*, —*una;* en Tawgy-Sam: —*manu;* en Ostiake-Sam : —*men*, —*un;* en Ienissei-Sam : —*mone*, —*one*. Le suffixe type de ce cas « est « vraisemblement composé de la désinence de l'Accusatif « *M*, qui, dans certains cas, se change en U (o), et du « suffixe locatif — Na (—n) » Castren. Grammatik der Samojedischen Sprachen, § 230.

Tongouse. — Le Prolatif (Prosécutif de Castren) est formé : 1° Par la suffixation de —Li au thême. Ex. : *Mû*-LI, le long de l'eau. 2° Par la suffixation de cette même particule au Locatif-Datif, *Aral*DULI, le long de l'île.

Le suffixe —*Li* peut être rapproché du protosuffixe — L des Locatifs externes.

Wiedemann a indiqué, dans la déclinaison Wotiake, un cas *Pénétratif* exprimant le rapport « au travers de ». Il est formé par la suffixation au thême de —*ti*. Ex. : *Wetlyz Karjos*TI *no gurtjos*TI *no,* il allait à travers les villes et les villages. — Assez souvent, ce suffixe est précédé d'une voyelle intercalaire *Y* ou *ä*, et quelquefois le suffixe ainsi bisyllabisé est séparé du thême par un adverbe. Eu. : *Kara*TI *selo no äti,* à travers la ville et le bourg.

Le Syrjanien possédant un Pénétratif en —*äd*, il est vraisemblable que le suffixe —*ti* est pour —*äti*.. La voyelle ne serait donc pas une voyelle de liaison, ainsi que l'enseigne Wiedemann.

GROUPE QUALITATIF.

L'Essif et le Translatif forment un groupe auquel Ahrens a donné le nom de *Qualitatif* parce que ces deux cas

semblent qualifier un objet donné. L'Essif indique l'état dans lequel *se trouve* une personne ou un objet desquels quelque chose est affirmé — den Zustand worin eine Person oder Sache, von welcher etwas ausgesagt wird, sich befindet. Ahrens. — Grammatik dez Esthnischen Sprache, § 273. Le Translatif indique l'état dans lequel une personne ou une chose *devient* soit dans la réalité, soit dans la pensée ; il exprime donc le changement, le passage d'un état à un autre, — drückt die Verwandlung in den bezeichneten Gegenstand oder Zustand aus. — Ahrens, même ouvrage. Ainsi, l'Essif se rapporte à l'*être* et le Translatif au *devenir*. Ce dernier a reçu de quelques grammairiens les deux noms de *Factif* et de *Prédicatif*. Si l'on avait à traduire en langue Finnoise ces deux phrases : le chien a été trouvé mort, — le chien a été blessé à mort, mort se mettrait, dans la première à l'Essif, et dans la seconde au Translatif. Il arrive fréquemment qu'un cas est mis pour l'autre, mais les Finnois, qui se flattent de parler correctement, s'appliquent à toujours expliquer la nuance, souvent assez difficile à saisir.

ESSIF.

Suomi. — L'Essif, dont le suffixe caractéristique est — *Na*, rempli, en outre de la fonction précédemment indiquée, celle de désigner l'espace de temps dans lequel quelque chose arrive ; de là dans la Terminologie Ouralaltaique, le nom de Temporal dont on a fait à tort un cas distinct. Ce développement de l'Essif montre que ce cas est un Locatif spécialisé.

Esthoinen. — L'Essif dont le suffixe est —*na* tend à disparaître. — Ahrens, même ouvrage, § 101.

Wotiake. — L'Essif est suppléé par l'Instrumental, dont le suffixe est —*En*.

Mordouine. — L'Essif n'existe qu'à l'état de Temporal, et seulement dans quelques mots.

Ostiake. — L'Essif est suppléé par le Locatif en —*Na*.

Koibale. — L'Essif est suppléé par le Locatif en —*Da*.

TRANSLATIF.

Suomi.— Le suffixe du Translatif est —*Ksi* ou simplement *S*, conformément à une loi phonétique à laquelle il a été fait allusion précédemment. *Ulos* dehors est donc pour *Uloksi*.

Le Translatif indique, outre le changement d'état, le but d'une action et aussi un espace de temps à venir. Ex. : *Kääntää Suome*KSI ; il traduit en Suomi : *Jättää tuleva*KSI *vuode*KSI, il laisse cela pour l'année suivante.

Esthonien. — Le suffixe est —*Ks* et *S* dans le dialecte de Dorpat. Les fonctions du cas sont les mêmes qu'en Suomi.

Mordouine. — Le suffixe est *Ks*. Les fonctions sont identiques.

Tchérémisse. — Le suffixe est —*es* — *sinza*. Transl., *sinza*ES.

Ces deux cas, spéciaux à la déclinaison Finnoise, sont d'une formation relativement récente.

INSTRUCTIF ET INSTRUMENTAL.

Ce cas indique le moyen, le mode, la manière dont une action est conduite ou exécutée.

Suomi. — Le suffixe est —*n* comme au Génitif, mais les deux cas qui se confondent au singulier sont distincts au pluriel.

Esthonien. — L'Instructif est suppléé par l'Adessif.

Mordouine. — L'Instructif est supplé par l'Inessif.

Wotiake. — Le suffixe est —*EN*, —*YN*. L'Instructif exprime les rapports « avec, par, au moyen de »; il indique le sujet de l'action après les verbes neutres ou passifs. Ex.: *zakonez Moisej*EN *sotemyn*, la loi donnée par Moïse; il repond aux prépositions allemandes « wegen, vor, aus ». Ex.: *öjlas' so dinä mynyny Kalik*EN, il ne pouvait aller à cause du peuple.

La désinence de l'Instructif est, en Syrjanien —*On*, —*En*.

Ostiake. — L'instructif est formé par la suffixation de —*At*, habituellement au thême, et dialectalement par celle de —*T* au Locatif. Ex.: *Kerap*, bateau. Instr. *Kerab*AT ou *Kerapna*T, avec le bateau. Le Comitatif est formé à l'aide du même suffixe. Ex.: *Ime*AT ou *Imej*AT, avec la femme.

Groupe Samoyède. — Jenissei-Sam. — Le suffixe est —*He* (—se); « H initial s'élide particulièrement quand il « se trouve placé entre deux E; dans ce cas, les deux « voyelles se contractent, et forment une voyelle longue. « Dans quelques dialectes, l'Instructif a pour désinence « —N. —*He* sert souvent à former un Comitatif. » — Castren, § 272.

Kamassinte-Sam. — Le suffixe de l'Instructif est —*re*, —*se*.

L'Instructif est suppléé, dans les autres dialectes, par le Locatif.

Tongouse. — L'Instructif est formé par la suffixation de —*zi*, que *t* substitue, dans cartains dialectes, quand le thême est terminé par une voyelle. Ex.: *Akâ*, Inst. *Akâ*ZI; *Bira*, Inst. *Bira*ZI ou *Bira*T.

Mansdshou. — La Postposition I, qui sert à former le Génitif, forme également l'Instructif — Postpositio I no-

tat causam efficientem, itaque non solum Genitivum efficit, sed ponitur etiam : 1° Cum Verbo passivo ut formae activae subjectum declaretur — *Bi Mini Amai gosibumbi* a meo patre amor ; 2° cum verbo activo ut instrumentum sive adjumentum indicetur. Kaulen, ouvrage déjà cité, § 79.

Mongol. — Le 1er Instrumental indique le rapport exprimé par les Prépositions allemandes *durch*, *mit*. Il est formé par la Postposition de la particule *ber* après une voyelle et celle de la particule *jer* après une consonne.

Ex. : *Iltu ber tshabtshicho*, frapper avec le sabre ; *Ghar jer baricho,* saisir avec la main.

Bouriate. — La désinence de l'Instructif est —*R* après une voyelle, —*Ar*, —*Er*, —*or*, —*ör*, après une consonne. Ex. : *Lama* ; Inst., *Lama*R ; *Gal*, feu ; Inst., G*al*AR ; *Modon,* arbre ; Inst., *Modor*, avec élision de l'N final.

COMITATIF.

Ce cas indique le rapport exprimé par la Préposition « avec ».

Suomi. — Le suffixe est —*Ne*. Ex. : *Mies vaimo*NE *ya lapsi*NE, un homme avec femme et enfants. Ce cas est souvent suppléé par l'emploi de la Postposition ***Kanssa***, qui est l'Inessif du nom ***Kansa***, peuple, nation.

Esthonien. — ***Kaasa,*** peuple, société, réunion, qui se prononce ***Kâsa***, est devenu la Postposition ***Kaasa***, laquelle s'est raccourcie en ***Kaas***, ***Kaa***, ***Kâ,*** et en même temps amollie en *Gaa*, *Gâ*, *Ga* ; de là le Comitatif esthonien en —Ga, qni n'est pas un véritable cas, parce que —*Ga* se suffixe au Génitif. On voit, par cet exemple, comment se sont formées les Postpositions.

Votiake. — Le Comitatif est suppléé par l'Instructif.

Koibale. — Le Comitatif et l'Instructif sont suppléés

tous deux par l'emploi de la Postposition. — *Benäñ*, — *Penäñ*, — *Menäñ*.

Tongouse. — Le Comitatif est formé par la suffixation au thême de —Nun. Ex. : *Akâ*, Com. *Aka*NUN ; *Bira*, Com. *Bira*NUN.

Mongol. — Le 2e Instrumental n'est autre chose qu'un Comitatif. Il se forme par la Postposition des Particules *Locha, Lóke*. Ex.: *Bachssi inu Schebe Locha,* le maître avec l'élève.

ABESSIF OU CARITIF.

Ce cas indique le rapport exprimé par la Préposition « sans ».

Suomi. — Le suffixe est —*tta*, qui paraît être le redoublement de Ta. *Raha*, argent; *Raha*TTA, sans argent. *Käsi*, main, thême *Käde*. Carit., *Kädetta*.

Dans certains dialectes, le suffixe —*ta*, au lieu d'être redoublé, se compose avec un deuto suffixe K, H,'; d'où : —*lak*, —*tak*, —*ta*'. Ex. : *Toivotak*, sans espoir. La désinence des Adjectifs négatifs est —*tomo*.

Esthonien. — Le suffixe est —*ta*. Ex. : *Silma*TA, sans œil.

Lapon. — Le suffixe est —*taka*, —*tagha*. Ex.: *Çalme*TAKA, *Çalme*TAGHA, sans œil.

Wotiake. — Le suffice est —*teh*. Ex.: *Utis*TEK, sans berger, *Kyschno*TEK, sans femme. La désinence des adjectifs négatifs est —*tem*.

Syrjanien. — Le suffixe est —*tög*.

Tchérémisse. — Le suffixe est —*de*, —*te*. Ex.: *Zinza*DE, sans œil.

Mordouine-Moksha. — Le Caritif est formé par la suffixation au thême de —*stima*, —*stema*. Ex.: *Ava*STIMA, sans femme; *Kut*STIMA, sans maison. Viedemann voit

avec raison, dans ce prétendu suffixe casuel, la désinence d'un adjectif négatif.

Ostiake. — Le suffixe est *-ta*, *-te*, *-da*, *-de;* dans le dialecte Surgut, *—tax*, *—tex*, *—dax*, *—dex*. Ex.: *Pêteň;* Car., *Pêteňda*. Le Caritif Ostiake est, en même temps, un adjectif négatif : *Sêm*DE, sans œil, aveugle.

Koibale. — Le Caritif est suppléé par le verbe négatif impersonnel *dok* postposé au Nom. Ex.: *Kol*DOK, sans main.

ADVERBIAL.

On trouve assez fréquemment, dans les grammaires finnoises, la mention d'un cas adverbial. « L'Adverbial, « dit Ahrens, qui, en Suomi, a pour désinence *—in*, et « dont la fonction consiste à transformer les Noms en « Adverbes, est usité en Esthonien, mais le suffixe *—in* « y a été raccourci en *—i*. » Néanmoins, Ahrens ne considère pas l'Adverbial comme étant un cas de la déclinaison des Noms. Boller le confond avec l'Instructif, dont il serait un emploi spécial. Wiedemann le regarde comme un véritable cas, et le place dans la déclinaison *Murt*, homme; Adverb., *Murt*JA. *—ja* forme l'Adverbial, et sert à exprimer la conformité — gemässheit, uebereinstimmung. — Il répond aux Prépositions *nach*, *an*, *bei*, *zu* — *Jemijsch*JA *todmaskä pispu*, au fruit on connaît l'arbre. Il est évident que cet Adverbial Wotiake ne transforme pas les Noms en Adverbes, et qu'il est un Instructif spécial.

COMPARATIF ET SUPERLATIF.

Le docteur Ahlquist a donné place, dans la déclinaison des noms Mordouine-Moksha, à un cas en *--shka*, au-

quel il a donné le nom de Comparatif. Ex.: *Ava*SHKA, de la grandeur d'une femme; *Alasha*SHKA, de la grandeur d'un cheval. Wiedemann constate que cette forme en --*shka* se rencontre également dans le dialecte Ersa, mais il y voit un adverbe plutôt qu'un cas.

Le Superlatif Tchérémisse en --*gadss* indiquant le rapport exprimé par les prépositions « au-delà, par delà » est un Locatif externe spécial.

CAS PARTICULIERS A LA DÉCLINAISON MAGYARE.

Le Magyare, dont l'étude, véritablement scientifique, n'a pas encore été entreprise, possède un certain nombre de cas de seconde formation qui témoignent de la vitalité de la langue. Ces cas se sont formés sur le modèle des cas anciens; quelques-uns ont remplacé des cas plus ou moins tombés en désuétude, mais les autres sont venus exprimer directement des rapports qui ne l'avaient été, jusque-là, qu'à l'aide de Postpositions. Le Magyare a ainsi dépassé, dans son développement grammatical, les autres langues du groupe Finnois, qui, lui-même, a dépassé le groupe Samoyède et le groupe Tatar, lesquels ont dépassé le groupe Mandshou-Mongol. Il importe, afin de ne pas tomber dans la chimère d'une unité Ouralaltaïque semblable à l'unité Arienne ou a l'unité Sémitique, de déterminer nettement ce qu'on pourrait appeler les étapes de la déclinaison Ouralaltaïque. Le Mandshou, le Mongole, le Bouriate et le Tongouse ne possèdent, en outre de l'Ablatif, qu'un seul Locatif à fonctions multiples; c'est le point de départ. Un premier progrès se manifeste dans l'Ostiake-Ougrien, le Koibale et les langues Samoyèdes, qui possèdent, au lieu de ce cas général, un Locatif proprement dit et un Datif. Par l'in-

termédiaire du Mordouine, dont la déclinaison nous montre, à côté de trois Locatifs généraux, trois Locatifs exclusivement internes, on passe au groupe Finnois. Ici, le progrès se manifeste de nouveau par l'admirable création de deux groupes Locatifs externes et internes dont le parallélisme est le point culminant du Suomi et de l'Esthonien. C'est ce point que le Magyare a dépassé. Les débris de formes identiques à celles des deux groupes précédents, conservés dans la déclinaison des particules où ils se sont comme pétrifiés, attestent qu'antérieurement à l'exode des Magyars et à leur séparation absolue des tribus sœurs, la déclinaison du Nom était aussi riche qu'elle l'est actuellement en Suomi, et que les mêmes suffixes y remplissaient les mêmes fonctions ; mais, sous l'influence de causes demeurées inconnues et à des époques qui n'ont point été précisées, de nouvelles formations apparurent, reproduisant le type ancien. « Ces nouvelles « formations ne se bornèrent pas à remplacer les forma- « tions vieillies et tombées en désuétude, car, la langue « renouvelant plusieurs fois la même opération régéné- « ratrice, les rapports de superposition et de simple « proximité furent exprimés distinctement comme ceux « d'intériorité et d'extériorité — sondern die Sprache « wiederhelte den Regenerationprocess mehrmals, so « dass ausser dem *IN* und *AN*, auch ein *AUF* und *NE-* « *BEN* des Objectes bezeichnet wurde. — De là quatre « groupes, dont chacun exprime les trois rapports fon- « damentaux (dedans, s'éloigner, entrer dans). »

Voici le schème qu'en a donné Hunfalvy :

Inessif	*Szem*BEN	in dem Auge
Elatif	*Szem*BÖL	aus dem Auge
Illatif	*Szem*BE	in das Auge
Adessif	*Szem*EN	an dem Auge
Ablatif	*i*NNÉT	von hier

Allatif	*i*NNÉT	von hier
(Datif)	*Szem*NEK	(zu) dem Auge
Adessif	*Szem*EN	an (auf) dem Auge
Délatif	*SzemRöl*	von (oben herab) dem Auge
Sublatif	*SzemRe*	gegen (das obere des Auge)
Propinquatif	*Szem*NEL	bei (neben) dem Auge
Elonginquatif	*Szem*TÖL	von (der Nähe des Auges)
Approximatif	*Szem*HEZ	zu (in die Nähe des Auges)

Boller n'a pas hésité « établir entre ces formes et celles d'autres langues Finnoises, netamment de l'Ostiake Ougrien, du Surgut et du Tchérémisse, des rapprochements ingénieux mais parfaitement arbitraires, qu'il aurait du ce me semble, épargner au lecteur, puisque de son propre aveu, la langue Magyare n'a pas encore été l'objet d'une étude véritablement scientifique. Ce n'est pas rendre service à la Linguistique Touranienne que d'en embarrasser les abords, d'hypothèses dont la trame est aussi compliquée que peu résistante.

DU PLURIEL.

Les Langues Ouralaltaiques forment le pluriel des Noms par l'intercalation d'un *Infixe* entre le thème et les suffixes casuels, qui demeurent les mêmes qu'au singulier. Cette règle générale, qui ne souffre que de rares exceptions, sauf dans le groupe des idiomes Samoyèdes, est un des traits les plus caractéristiques de la famille. — L'intercalation d'un suffixe de pluralité montre que la soudure du suffixe au thème est loin d'être parfaite, alors même que la particule postposée n'est pas une Postposition, mais un simple suffixe dénué par lui-même de toute vitalité. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'en Mandshou, le dernier des Noms faisant partie d'un complément composé, prenne seul le suffixe casuel, comme dans cette

phrase : *Niyalmai weile* (be) *endebukube alambi* hominum vitia et peccata enarrant. Il n'y a pas non plus lieu de s'étonner qu'en Osmanli les Postpositions casuelles se placent toujours après l'expression des qualités attributives des Noms. Le suffixe est mobile parce qu'avant de n'être qu'un mot vide il a été un mot plein.

NOMINATIF.

Suomi. — Le définitif singulier étant dépourvu de suffixe casuel, on forme le Définitif pluriel par la suffixation de *-t*. Ex. : *Maa*, *Maa*T ; *Silmä*, Silmät. *Käsi* fait *Kädet* parce que le thème est *Käde*.

La formation de l'Indéfinitif est en apparence, moins régulière. Indéf. sing. *Ihmista*, Indéf. plur. *Ihmisita*, mais *Ihmista* est pour *Ihmiseta*, le thème étant *Ihmise*. Or, à tous les cas autres que le Définitif et le Génitif, le Suomi forme le pluriel des Noms par l'intercalation de l'Infixe *-I-*. Le pluriel a donc été *Ihmiseita*, puis l'E du thème s'est élidé ; de là *Ihmisita*, mais cette forme que donne Euren s'est altérée elle-même en *Ihmisiä*, le T étant sujet à élision quand il se trouve placé entre deux voyelles.

Maata fait au pluriel *Maita* par élision du second *a*.

Silmää qui est pour *Silmätä* fait au plur. *Silmiä* après avoir fait *Silm*A*ita* et *Silmi*TA.

Esthonien. — Le Définitif plur. se forme par la suffixation de *-D* au thème, c'est-à-dire au Relatif singulier, ce dernier cas ayant retenu la voyelle thématique que le Définitif singulier a perdue.

Relatif sing. *Silma*, Indéfin. pl. *Silma*D.

La formation de l'Indéfinitif pluriel s'opère, empiriquement 1° par la suffixation au Définitif, d'une voyelle thématique, 2° par la suffixation au Relat. sing. de *-id*, avec ou sans élision de la voyelle thématique.

Ex.: Déf. sing. *Nahk* Voyel. th. A Indéf. plur. *Nahk*U
id. *Kuusk* id. E id. *Kuuski*
id. *Koht* id. A id. *Kohte*
Relat. sing. *Kobara* Indéf. plur. *Kobara*ID
id. *Taime* id. *Taim*ID

Quelques noms forment leur Indéf. plur. en suffixant -*Sid* au Déf. sing.

Ex. : Déf. sing. *Ladu* Indéf. plur. *Ladus*ID
id. *Tuba* id. *Tubas*ID

Ces irrégularités proviennent de la diversité que l'apocope et les lois dites de *Mutation* ont introduite dans la déclinaison. Quoiqu'il en soit, le suffixe I et le suffixe T (Ta du Suomi) attestent que les formes Esthoniennes s'accordaient avec les formes Suomies avant la période de dégénérescence dans laquelle la langue a été précipitée par l'invasion de cette maladie des langues qui a donné naissance à la phonétique, laquelle n'est en définitive que la pathologie des sons.

Lapon. — Le Déf. plur. se forme par la suffixation au Définitif sing. (qui est, cemme en Suomi et en Esthonien, dépourvu de suffixe casuel) de -*H*, -*K*. Ex. : *ćalme, ćalmeh*, *ćalmek*.

L'Indéf. plur. se forme par la suffixation à l'Indéf. sing. de -*iti*. Ex. : *ćalme, ćalmiti*. Cette irrégularité, semblable à l'une de celles que nous avons constatées en Esthonien, s'explique par la chute au sing. du suffixe caractéristique de l'Indéfinitif. Ce cas a été primitivement *ćalmeti*, d'où *ćalmeiti*, et par suite de l'élision de l'*e*, *ćalmiti*.

Magyare. — Le pluriel se forme par la suffixation de K. Ex. : *Atya*, *Atya*K.

Wotiake. — Le Nom. plur. se forme par la suffixation de -JOS au Nominatif sing. Ex. : *Murt, Murt*JOS.

Tchérémisse. — Le Nom. plur. se forme par la suffixation de -*vlja* au Nom. sing. Ex. : *Sinza, Sinza*VLJA.

Mordouine. — Le Nom. plur. de la déclinaison indéfinie se forme par la suffixation de —*t* au Nom sing. Ex.: *Ava*, *Avat*; *Kud*, *Kut*T; *Kev*, pierre, *Kef*T.

Le Nom. plur. de la déclinaison définie se forme du Nom. plur. de la déclinaison définie par la suffixation de —*na* en Moksha et de —*ne* en Ersa.

Ostiake-Ougrien. — Le Nom. plur. se forme du Nom. sing. par la suffixation de —*et* au thême terminé par une consonne, et de —*t* au thême terminé par une voyelle. Ex.: *Kerap*, *Kerab*ET; *Ima*, *Im*ET.

Koibale et Karagasse. — Le Nom. plur. est formé par la suffixation au Nom. sing. de —*lar*, —*nar*, —*tar*. Ex.: *Kû*, *Kû*LAR; *Kam*, *Kam*NAR; *Agas*, *Agas*TAR.

Osmanli. — Le Nom. plur. se forme par la suffixation au Nom. sing. de —*lar*, —*ler*. Ex.: Â*t*. Â*t*IER; *Koûgkou*, *Koûgkou*LAR.

Mongol. — Le Nom. plur. se forme par la suffixation au Nom. plur.: 1° de —*ner*, —*nar*, ou de —*ss*, dans la plupart des Noms terminés par une voyelle; 2° de —*d* après élision d'un N final; 3° de —*od*, quand le nom se termine par une consonne. Ex.: *Acha*, *Aka*NAR; *Ere*, *Er*ESS; *Morin*, *Mori*D; *Belek*, *Belek*OD.

Les participes en I forment leur plur. par la suffixation de —*d*; les Adjectifs en —*tou* par le changement de —*ou* final en —*en*, —*an*; les bisyllabes en R par la suffixation de —*d* après élision de la voyelle.

Bouriate. — Le Nom. plur. se forme par la suffixation au Nom. sing.: 1° de —*nar*, —*ner*, —*nor*, —*s*. après une voyelle, lorsque les noms s'appliquent à des êtres vivants; 2° de —*nut* après une voyelle, pour les autres noms, et aussi après les consonnes L, R; 3° de —*ut* après les consonnes K, Ṅ, T, P, M; 4° de —*t* après la consonne N. Ex.: *Lama*, *Lama*NAR; *Kete*, *Kete*NUT; *Gal*, *Gal*NUT; *Xadam*, *Xadam*UT; *Modon*, *Modo*T.

Tongouse. — Le Nom. plur. se forme par la suffixation

au Nom. sing.: 1° de *—l* après une voyelle, et de *—il* après une consonne, dans la plupart des cas; 2° de *—r* après élision d'un N final; 3° de *—sal*, *—hal*, après élision d'un N ou d'un R final; 4° de *—nasal*, *—nahal*, lorsqu'il s'agit de Noms exprimant la parenté. Ex.: *Bira*, *Bira*L; *Azal*, *Azal*IL; *Ozon*, *Ozo*R; *Kân*, *Kâ*SAL; *Ukur*, *Uku*SAL; *Aći*, cousin, *Aći*NASAL.

Les règles précédentes souffrent quelques exceptions.

Mandshou. — La grammaire Mandshoue nous montre la formation du pluriel la plus rudimentaire, et tout d'aborb le nombre pluriel peut ne pas être indiqué. « Mand-« shuris, numeri ratio non tanti est ut nominum formae « indé immutentur; itaque promiscue intelligitur *Ni-« yalma* homo et homines. *Bitkhe*, liter et libri. »

La pluralité s'exprime : 1° par la répétition du Nom. Ex.: *dshalan*, *dshalan*, les siècles; 2° en faisant précéder le Nom des mots *Geren* et *Tumen*, qui signifient « tous; » 3° en postposant les particules *Tome*, *Gemu*, *dshergi*, après les noms désignant les personnes et les choses, la particule *Sei* après les noms désignant les personnes.

Enfin, la pluralité s'exprime *grammaticalement* par la postposition aux noms désignant les personnes de l'un des suffixes suivants *—ta*, *—te*, *—sa*, *—se*, *—si*, *—ri*. Ex. : *Urun*, belle-fille, *Uru*SI; *Sakda*, vieillard, *Sakda*SA; *Amu*, tante, *Amu*TA; *Ge*, gendre, *Ge*TE; *Mafa*, aïeul, *Mafa*RI.

Groupe Samoyède. — « La déclinaison est loin d'être « aussi complète au pluriel qu'au singulier. Elle présente, « d'ailleurs, un caractère très opposé dans les divers idio-« mes, et les désinences casuelles sont incertaines. Il est « évident que le pluriel n'a pas pu se développer dans tous « ses cas. En réalité, le nominatif est seul usité. Quant aux « autres cas, on les remplace par les cas du singulier, que

« l'on fait précéder de mots signifiant « beaucoup, « tous »...., Toutes les langues Finnoises et Tatares ont, « au pluriel, les mêmes suffixes de déclinaison qu'au « singulier, et, par là, ces langues diffèrent essentielle- « ment des langues Indo-Européennes qui ont, au même « cas, des suffixes différents pour le singulier et pour le « pluriel..... Les langues Samoyèdes du Nord se rap- « prochent sous ce rapport des langues Indo-Euro- « péennes..... Celles du Sud se rapprochent des langues « Finnoises ». Castren-Grammatik der Samojedischen Sprachen. Je ne m'occuperai, dans cette étude déjà trop étendue, que de l'Ostiake-Sam et du Kamassinte, qui sont les deux idiomes parlés au Sud du domaine Samoyède.

Ostiake-Sam. — Le Nom. plur. se forme par la suffixation au Nom. sing. de —*la* ou de —*t*. Ex.: *Kule*, corbeau, *Kule*LA, *Kule*T; *Hyr*, vache, *Hyr*LA, *Hyr*T.

Kamassinte. — Le Nom. plur. se forme par la suffixation au Nom. sing. de —*sań*, —*zań*, ou de —*je'*. Ex.: *Sirä*, neige, *Siräz*AŃ, *Siräj*E'; *Num*, tonnerre, *Num*zAŃ, *Nume*JE'; *Kasak*, Russe, *Kazak*SAŃ, *Kazaga*JE', *Kaza*JE'.

GÉNITIF.

Suomi. — Le Génitif plur. se présente sous deux formes sans qu'il y ait aucune différence dans la fonction. *Ihminen*, dont le thème est *Ihmise*, fait *Ihmisten*, et *Ihmisien; Käsi*, dont le thème est *Käde* ou *Käte*, fait *Kätein* et *Kasein*.

— *Ihmisten* est formé par l'intercalation de l'infixe —*te*— (au Déf. sing. —*te* étant suffixe a perdu sa voyelle finale) entre le thème *Ihmise*, raccourci en *Ihmis*, et le suffixe casuel —*n*.

— *Kätein* est pour *Käteen*, lequel est pour *Käteten*,

qui se décompose en *Käte*+*te*+*n* (thème+infixe+suffixe casuel).

— *Ihmisien* et *Käsien* présentent quelque difficulté de décomposition. Ils paraissent être formés de l'Indéfinitif pluriel par la suffixation de —*n* et le changement de *ä* en *e*. *Ihmisiä*, *Ihmisi*EN; *Käsiä*, *Käsi*EN, mais il se peut qu'il n'y ait là qu'une apparence.

Le Génitif pluriel n'indique que le rapport d'appartenance.

Esthonien. — Le Gén. plur. se forme de l'Indéfinitif sing. par la suffixation de —*de* après une voyelle, de —*e* après une consonne. Il se forme quelquefois du Relatif sing. par la suffixation de —*te*. Ex.: *Nahka*, *Nahka*DE; *Juurt*, *Juurt*E; *Kobara*, *Kobara*TE.

Boller donne, à côté de *Silmade*, la forme *Silmide*, qui appartient au dialecte de Dorpat, et dans laquelle il est visible que l'infixe de pluralité de tous les cas obliques *I* a été intercalé entre le thème *Silmä* raccourci en *Silm* par l'élision de *ä*, et le suffixe de pluralité —*de* (Suomi, —*te*). *Ihmisien* pourrait donc être pour *Ihmis*+*i*(+*te*) +*n*.

Le Génitif pluriel n'indique que le rapport d'appartenance. On n'a pas encore expliqué cette restriction des fonctions du Relatif singulier, d'une matiére satisfaisante.

Tchérémisse. — Le Gén. plur. se forme par l'intercade *vlja*. *Sinza*+*vlja*+*n*, *Sinzavljan*.

Mordouine. — Le Génitif des deux déclinaisons définie et indéfinie, qui se confondent à partir de ce cas, est formé par la suffixation de —*nen* au Gén. sing. de la déclinaison définie. Nom. sing., *Avas;* Gén. sing., *Avat;* Gén. plur., *Avat*NEN. Le suffixe casuel du Gén. sing. de la déclinaison définie étant —*n*, on peut décomposer —*nen* en —*ne*+*n*, et considérer —*ne* comme infixé :

Avat+ne+n. C'est, d'ailleurs, ainsi que se forme le plur. en Mordouine-Ersa. Gén.: *Kudot*+NE+N; Ablat., *Kudot*+NE+NEN; Ablat., *Kudot*+NE+*de*.

Ostiake-Ougrien. — Le Gén. plur. est suppléé par le Nom. plur.

Koibale et Karagasse. — Le Gén. plur. est formé par l'intercalation de *—lar*, *—nar*, *—tar*. Sing. *Kûneń;* plur., *Kû*LAR*neń*; *Kamneń*; plur., *Kam*NAR*neń*; *Agasten*, *Aga*STAR*ten*.

Osmanli. — Intercalation de l'infixe de pluralité. Ex.: *Edemuń*, plur. *Edem*LER*uń*; *Bâbânuń*, plur. *Bâbâ*LER*nuń*.

Mongol. — Intercalation de l'infixe de pluralité. Ex. : *Bachssi*JIN, plur., *Bachssi*NAR*jin; Nojan*OU, plur. *Nojad*OUN; *Ere*JIN, plur. *Ere*SSOUN. La substitution de *—oun* à *—ou,* es celle de *—oun* à *—jin*, sont commandées par des lois d'euphonie.

Bouriate. — Intercalation de l'inflxe de pluralité; mais ce dernier étant terminé par une consonne, le sufixe *—in* pert son N final (voir la formation du Gén. sing,). Ex.: *Cono*IN. plur. *Cono*N*ori* ou *Cono*-NUS-*i*.

Mandshou. — Intercalation de l'infixe de pluralité. Ex.: *Ama*I, plur. *Ama-ta*-I; *Wangn*I, plur. *Wang-sa*-I.

Tongouse. — Intercalation de l'infixe de pluralité : Ex.: *Akâ*ṄI, plur. *Akâ-l*-ṄI; *Aral*ṄI, plur. *Aral-il*-ṄI; *Oro*ṄI, plur. *Oro-r*-ṄI.

Ostiake-Samoyède. — Le Gén. plur. se forme par l'intercalation de *-la* ou de *-de* (*-t* du nom. plur.) Ex. : *Loga*N, plur. *Loga*-LA-*n* ou *Loga*-DE-*n*.

Kamassinte. — Intercalation de l'infixe de pluralité. *Sirä*N, plu. *Sirä*-ZAṄ-*än*, *Sirä-ja-n*.

ACCUSATIF.

Suomi et Esthonien. — L'Accusatif pluriel fait défaut non moins que l'Accusatif singulier. Il est suppléé par le Définitif.

Lapon. — Le Lapon, qui possède, au moins dans l'un de ses dialectes, un Accusatif sing., n'a pas d'Accusatif pluriel.

Wotiake. — Ne possède d'Accusatif, non plus que de Génitif, ni au sing. ni au pluriel.

Tchérémisse. — L'accusatif plur. est régulièrement formé par l'infixation de *--vlja--*; *Sinza*M, plur. *Sinza*-VLJA-*m*.

Mordouine. — L'Accusatif est suppléé par le Définitif ou le Génitif.

Ostiake-Ougrien. — L'Accusatif plur. est suppléê par le Nom. plur.

Koibale, Karagasse, Osmanli, Mongol, Tongouse, Bouriate. — L'Accus. est régulièrement formé par l'intercalation de l'infixe de pluralité.

LOCATIFS ET AUTRES CAS.

Suomi. — Tous les autres cas du pluriel sont formés par l'intercalation d'un *i* entre le thême et le suffixe casuel du sing., la voyelle finale du thême s'élidant devant l'infixe.

Ex. : Inessif sing. *Ihmisessä,* plur, *Ihmississä.*
Elatif sing. *Ihmisestä,* plur. *Ihmisistä.*
Illatif sing. *Ihmisehen,* plur. *Ihmisihin.*
Adessif sing. *Ihmisellä*, plur. *Ihmisillä*, etc.

Le thême *Käde* devient Käsi, comme au Déf. sing. *Kädessä*, *Käsissä*, *Kädetse*, *Käsissä*, etc.

Esthonien. — Les cas du pluriel se forment, suivant la double règle, de l'immutabilité des suffixes casuels et de l'intercalation d'un infixe de pluralité, mais il s'en faut de beaucoup que leur formation soit aussi régulière que le schème de la déclinaison donné par Boller le fait supposer. J'ai déjà eu occasion de dire que la déclinaison esthonienne fait le désespoir des grammairiens. Je dois ajouter que la manière dont Ahrens a exposé la formation des cas du pluriel rend cette question intéressante inextricable.

Essif. — L'Essif pluriel paraît être formé par la suffixation du suffixe de l'Essif sing. *-na* à l'Indéf. plur. Ex.: Indéf. plur. *Juuri;* Essif plur. *Juuré*NA; *Uusi*, *Uusi*NA; mais quand on rapproche ces formes de celles de l'Essif sing. *Juure*NA, *Uude*NA, il devient evident qu'elles sont semblables à celles du Suomi, et que l'Essif pluriel est formé par l'intercalation de I, infixe de pluralité, ou, si l'on veut par le changement de la voyelle thématique en I.

Illatif. — On a vu que l'Illatif singulier est formé, dans la quatrième déclinaison, par la suffixation de *-sse*, qu'il se confond avec l'Indéfinitif dans la première, qu'il a *e* pour désinence, dans la deuxième, et qu'il consiste, pour les noms de la quatrième, dans l'intercalation de *h* entre les deux voyelles brèves formées de la voyelle longue dédoublée. — L'Illatif est formé au pluriel, suivant Ahrens, par la suffixation de *-se* au Relatif pluriel. Ex. : *Silmadı*, *Silmadesse*; *Saadude*, *Saadudesse*. Cela peut être empiriquement vrai, mais c'est méconnaître le génie de la langue que de présenter ainsi la forme *Silmadesse*, dont la décomposition en Silma (thème) + de (suffixe de pluralité) + sse (suffixe casuel) nous montre l'Esthonien continuant à former le pluriel à l'aide de la particule *-de* (-te).

Inessif, Elatif et autres cas. — « Le pluriel des autres « cas, dit Ahrens, se forme de deux manières, ou du Re- « latif ou de l'Indéfinitif pluriels. La première forme se « rencontre dans la déclinaison de la plupart des noms; « la seconde se rencontre souvent à côté de la première, « et souvent aussi, est la seule usitée » — Gramm. der Ehstnischen Sprache, § 109, première forme. Translatif *Jalgadeks*, Elat. *Nahkadest*, Iness. *Nädalates*, Adess. *Seppadel*, Abl. *Lastelt*, Carit. *Silmadeta*, etc.; deuxième forme, Iness. *Silmis*, Adess. *Silmil*, *Saksul*, Elat. *Karwust*, *Paiwist*, Carit. *Silmita*. Les cas formés du Relatif se décomposent exactement comme l'Illatif. Dans coux de la seconde forme, l'infixe -I- tient la place de l'infixe -DE-.

Mordouine-Moksha. — Le Datif pluriel se forme par la suffixation de -DI (-TI au sing.); au Gén. plur. Ex. : *Avati*, *Ava*TNEN*di*. Cette formation, irrégulière en apparence, ne peut se comprendre sans un exposé de la formation des cas du singulier. Le Dat. sing. *Avati* est formé du Génitif *Avat* comme le Datif de la déclinaison indéfinie *Avandi* est formé du Génitif *Avan*. Les autres cas de la déclinaison indéfinie sont réguliers, mais ceux de la déclinaison indéfinie sont formés du Génitif suivi du pronom démonstratif auquel la désinence casuelle est suffixée. Ablat. *Avat-e*RDA, Iness. *Avat-e*SA, Elat. *Avat-e*STA, Illat. *Avat-es*, Prolat. *Avat-erga*, Comparatif *Avat-eska*. Telle est du moins l'analyse proposée par le docteur Ahlquist. Si elle est exacte, on serait tenté de confesser que le système de la déclinaison indéfinie repose sur une base tout-à-fait différente de celle sur laquelle reposent, non-seulement le système de la déclinaison indéfinie mordouine, mais encore le système général de la déclinaison ouraltaïque, mais il faut tenir compte de la présence, dans la déclinaison mordouine, du

pronom démonstratif, et rapprocher de *Avas*, *Avat*, *Avati*, *Avat-erda*, etc., les cas de la déclinaison ordinaire de ce pronom *Tä*, *Tän*, *Tän-erda*, *Tan-esa*, *Tän-esta*, plur.: *Nat*, *Natnen*, *Natnen-ezda*, *Natnen-esa*. C'est ce que le docteur Ahlquist a omis de faire.

Le pluriel des autres cas se forme en Wotiake, Koibale, Osmanli, et par intercalation des infixes de pluralité qui ont été énumérés précédemment.

DE LA FORMATION DU PLURIEL.

La variété des infixes servant à former le pluriel, dans la déclinaison Nominale Ouralaltaïque, est un phénomène de peu d'importance, en comparaison de cet autre qu'il y a dans la famille un mode unique de formation différant essentiellement du mode Arien et du mode Sémitique. Ici se manifeste l'unité, non pas, bien entendu, l'unité historique résultant de la filiation et de la parenté collatérale, mais l'unité linguistique, qui se conçoit en dehors de la succession dans le temps et de la juxtaposition dans l'espace. L'unité historique est certaine, si on la restreint par exemple, à l'Esthonien et au Suomi, mais elle est chimérique aussitôt qu'on veut l'étendre jusqu'au Tchérèmisse et au Wotiake. L'unité linguistique est, au contraire, évidente, que l'on passe du Suomi à l'Osmanli, au Mongole et au Mandshou. Toujours, aux cas obliques, l'infixe de pluralité s'intercale entre le nom et le suffixe casuel. Si donc Boller avait appliqué la méthode comparée non-seulement au groupe Finnois, mais encore aux autres groupes, il n'aurait pas cherché à expliquer la formation du pluriel en Suomi par une théorie dans laquelle le vieux Copte, l'Arabe, le Sanskrit et le Grec sont mis à contribution pour établir que le pluriel en *-as*, *-is*, *-us*, *-os*, n'est autre chose que le neutre en *-t*, *-d*, *-ta!* Et cependant, avant de proposer cette

pitoyable explication, il avait pris soin d'indiquer que ceux qu'il appelle les partisans de l'agglutination trouvent dans les langues inflexionnelles la raison d'être de la formation finnoise. En effet, on a vu que le Mandshou, après s'être passé de signe indicatif de la plnralité, a eu recours à l'emploi des mots préposés ou postposés, et qu'il a ensuite soudé à certains mots les suffixes *-ta, -te, -sa, -se, -si, -ri,* devenus des infixes aux cas obliques. Les mots préposés sont : Ge*rén*, Tu*men;* ceux postposés : Ge*mu,* To*me*, *Sei*, *Dchergi*.

Il y a eu, ainsi, en Mandshou, trois états successifs. Dans le premier, la pluralité n'est pas indiquée, sinon par la répétition du nom ; dans le second, des mots sont préposés ou postposés ; dans la troisième, des suffixes ou mots vides sont postposés. Le Chinois n'a pas connu ce dernier état grammatical, mais seulement les deux premiers ; voici, en effet, comment il forme le pluriel.

« § 72. — On n'ajoute ordinairement aucun signe pour distinguer le singulier du pluriel. On dit indifféremment *Jin lai*, « l'homme vient, les hommes viennent. »

§ 73. — Quand il est indispensable de fixer les nombres, on se sert de particules préposées ou postposées, qui marquent la pluralité ou l'universalité. L'emploi des unes et des autres est déterminé par l'usage.

§ 74. — Il y a quatre particules qui se placent avant le substantif, savoir :

Tschoung (omnes), *Tchou* (omnes), *Chú* (omnes), *To* (multi.)

§ 75. — Il y a aussi quatre particules qui se placent après le substantif, savoir :

K*iâi* (omnes), K*iû* (id.), *Hiân* (id.), *Toû* (id.). »

Abel-Rémusat. — Grammaire chinoise.

Le procédé, commun au Chinois et au Mandshou, est d'une extrême simplicité : Un mot signifiant la pluralité

précède ou suit immédiatement le mot qu'il qualifie, et ce mot est un mot plein. (*Tome* et *Genu*, du Mandshou, sont des adjectifs numéraux indéfinis.) On voit par là que les suffixes *--ta*, *--te*, etc., qui tiennent la place des adjectifs numéraux indéfinis, sont nécessairement des substituts de ces derniers, ou plutôt des adjectifs de même nature réduits à l'état de mots vides. Il en est de même dans toutes les langues Ouralaltaïques.

DUEL.

Il existe un duel en Lapon, en Surgut (dialecte de l'Ostiake-Ougrien), et dans les langues du groupe Samoyède, le Kamassinte excepté.

Le duel est formé en Lapon par la suffixation au thème de *--ka, --ga;*

En Surgut, par celle de *-kan*, *gan;*

En Jourake-Sam., par celle de *-ha*^{2}*, -g*^{5}, *-k*^{5}*;*

En Tawgy-Sam., par celle de *-gai;*

En Ostiake-Sam., par celle de *-k, -g*;

En Jenissei-Sam., par celle de *-ho, -g*o, *-ko.*

Ces suffixes, s'intercalant, aux rares cas obliques, entre le thême et le suffixe casuel, deviennent des infixes de dualité.

Surgut. — Nom. Gén. et Acc.: *Seme-gen.*
Datif : *Seme*GE*na* (Seme-ge(n)-na.
Locatif : *Seme*GEN*na* (Seme-gen-na).
Ablat.: *Seme*GEN*eux* (Seme-gen-eux. Le suffixe casuel étant *eux*.)
Instructif : *Seme*GE*nat* (Seme-ge(n)-nat).

Boller, raisonnant uniquement sur le Surgut et le Lapon, considère les suffixes *--kan*, *--ka,* comme étant des affaiblissements des noms de nombre qui signifient : « deux ». Suomi, K*aksi*; Lapon, K*uakta;* Surgut, K*ât.* Cette dérivation n'est pas absolument inadmissible; ce-

pendant, je dois faire remarquer que « deux » est, en Jour.-Sam., *Sidea;* en Ost.-Sam., *Sede;* en Tawgy-Sam., *Siti*; en Jenissei-Sam., *Sire*. Je tiens, quant à moi, pour vraisemblable que l'infixe de dualité dont le type est *-ha*, *-ga*, *-ka*, est identique à l'infixe de pluralité *-h, -k,* du Lapon et du Magyare.

Boller s'est demandé « si les langues Finnoises avaient avaient possédé le Duel *in ihrer Gesammtheit?* et l'affirmative lui a paru avoir pour elle une grande vraisemblance. L'histoire du développement du langage démontre, en effet, selon lui, que le Duel, antérieur au Pluriel, a été remplacé par ce dernier. Au surplus, le Duel, qui a disparu de plusieurs langues Ariennes, a été retrouvé en Sanscrit. On est donc en droit, étant donné ce qui reste du Duel en Lapon et en Surgut, de conclure à son existence dans la langue Finnoise primitive. Cette fois encore, je me sépare du savant correspondant de l'Académie des Sciences de Vienne, beaucoup trop enclin, selon moi, à introduire dans l'étude des langues Ouralaltaïques, des habitudes d'esprit et des préjugés Ariens. Le Touran forme, au point de vue de la Linguistique, un monde absolument distinct de tous les autres.

L. Adam.

DOCUMENTS
POUR L'ÉTUDE DE LA
MORPHOLOGIE DES LANGUES LETTO-SLAVES

I
SUR LE GÉNITIF SINGULIER DES THÈMES EN -A.

Les thèmes en *-a* (vieux slave, nominat. *-ŭ*) se terminent dans le vieux slave, au génitif singulier, en *a*;

exemple : *rabŭ*, génit. sing. *raba*. Les linguistes expliquent cette forme de différentes manières. Miklosich [Altslovenische Formenlehre, p. 4] tient *raba* pour *rabâs* = *raba-as*, selon l'analogie avec le gotique *dagis*, lequel, d'après Westphal, doit provenir d'un *dagâs*. — Par contre, Schleicher [Formenlehre der Kirschenslav. Sprache, p. 235, et Compendium, p. 560] voit dans *raba* une mutilation de *rabasya*, avec rejet de *sy* entre les deux *a*, selon le témoignage que doit apporter le lithuanien *dëvo* pour *dëvasya*.

Selon moi, rien qu'en se plaçant au point de vue du phonétisme, ces deux explications manquent l'une et l'autre de justesse. Une forme gotique *dagis* pour *dagâs* n'est point possible, vu que, d'une part, le nominatif pluriel du thème *daga-*, lequel nominatif suppose une forme primordiale *dagâs*, est *dagôs* et non pas *dagis*, — d'autre part, vu que le vieux nordique traite le *s* terminal du nominatif singul. et du nomin. plur. tout différemment qu'il ne traite le *s* du génit. singulier. Ainsi, tandis que les formes *fiskr*, *fiskar* du vieux nordique, rendent les formes gotiques *fisks*, *fiskôs* (nomin. sing., nom. plur.), en face du gotique *fiskis* (génitif sing.) voici le vieux nordique *fisks*, lequel témoigne que derrière le *s*, un élément phonique doit être tombé : dès lors nous nous sentons nécessairement amenés à rattacher le got. *fiskis*, le vieux nordique *fisks* à une forme primordiale *fiskasya*.

Or, si, par ce fait que le got. *dagis* ne peut être expliqué d'après une forme antérieure *dagâs*, le vieux slave *raba* devient isolé, son explication d'après une forme *rabâs* devient fort douteuse, en tant qu'aucune autre langue indo-germanique ne laisse fournir la preuve d'une formation génitive au moyen du suffixe *-as* dans les thèmes en *-a*.

En appeler à la terminaison génitive *-as* du vieux

prussien, dans les formes *deiwas*, *malnykas* (nominat. *deiws, malnyks*) ne peut être admissible, parce que si *deiwas* est comparé avec le lithuanien *dëvo*, celui-ci doit être pour *dëvos*. Or, en lithuanien, un *s* terminal ne tombe jamais, au moins dans la déclinaison : il faut donc nécessairement ramener la forme v. pruss. *deiwas* à une forme primordiale *deiwasya*.

De même également, il est difficile d'admettre la justesse de la supposition de Schleicher, à savoir que le vieux slave *raba* soit pour *rabasya*, le lithuanien *dëvo* pour *dëvasya*; en effet la chute d'un *s* entre deux voyelles en lithuanien ne peut s'étayer que sur la même chute (qui n'est pas encore suffisamment élucidée), à la seconde personne du singulier, *i* = *si*, — et par contre elle ne trouve même aucun parallèle en vieux slave.

D'après notre manière de voir, le vieux slave *raba*, le lithuanien *dëvo*, doivent être écartés du vieux prussien *deiwas*, du gotique *dagis*, et en face de ces derniers qui sont de vrais génitifs en *-asya*, ils nous représentent, eux, des formes ablatives primordiales en *-ât*. Ainsi, le v. sl. *raba*, le lith. *dëvo* sont pour *rabât, dëvot*, formes qui se laissent pleinement et parfaitement justifier d'après lois du vieux sl. et du lith. relatives au son terminal.

II

SUR LE DATIF SINGULIER DES THÈMES EN -A.

Le datif sing. *rabu*, du vieux sl ve, est pour *rabui*, comme le confirme le lithuan. *dëvui*, dat. sing. de *dëvas*. *Dëvui* est totalement identique avec *dàngui*, datif de *dangùs*, thème en *-u*. On sait qu'en vieux slave les thèmes en *-a* et ceux en *-u* se sont confondus ensemble, ou bien, pour parler plus exactement, que les thèmes en *-u* sont devenus thèmes en *-a*.

Il est impossible que les formes v. sl. *rabu*, lithuan.

dëvui soient assignées à un thème en *-a*, car la transformation de *âi* (*dëvâi, rabâi*, cf. vieux baktr. *zarathustrâi*, gr. λύκῳ) en *ui* ne peut être démontrée ni en lithuanien, ni en vieux slave. Mais le vieux prussien nous livre témoignage du fait que les formes datives en *ai* (cf. gotique *daga* pour *dagai*) et les formes locatives en *ui* (*dëvui*, *rabu*) ne se joignent pas ensemble : en vieux prussien nous trouvons ces deux formes l'une à côté de l'autre dans la déclinaison des thèmes en *-a*.

Nous y rencontrons des formes telles que *wirdai* d'après *wirdas*, mot, *alkinisquai*, à côté de *griku*, *maldniku*, *waldniku*. Dans la déclinaison prononominale, nous voyons seulement la dernière forme, par ex. *schismu, kasmu*.

Les formes lithuan. et v. sl. du datif singulier des thèmes en *-a* sont donc originairement locatives (1) de thèmes en *-u*, tandis que le pur et réel datif des thèmes en *-a* se trouve en gotique et en vieux prussien (dans ce dernier à côté du locatif des thèmes en *-a*).

III

SUR LE GÉNITIF DU SINGULIER ET LES NOMINATIF ET ACCUSATIF DU PLURIEL DES THÈMES EN -Â.

Le génitif singul., les nominatif et accusatif plur. de *ryba* présentent la forme *ryby*. Le *y* terminal de ce dernier mot est né de *an* : Exemples *zmiję, volję* pour *zmijan, voljan*, des thèmes *zmija*, *volja*. Ces dernières formes nous démontrent que le *y* de *ryby* ne peut en aucune façon provenir de *âs*, car *âs* ne peut se changer en *an*.

J'explique *ryby, zmiję, volję* par des formes antérieures

(1) Non point datives, car en vieux slave de *avê* serait sorti *avi*, cf. le réel *synovi* = *sûnavê*, en face de *synu*, pour *synovĭ*, forme locative = *sûnavi*.

rybans, zmijans, *voljans*, et je vois dans les thèmes *ryban-, zmijan-, voljan-* des formations faibles, d'après la manière du gotique *tuggon-, managein-*. Ainsi *ryby, zmiję* = *rybans*, *zmijans* = *ryban-as, zmijan-as* correspondent parfaitement au got. *tuggons*, *manageins* = *tuggon-as, managein-as* (gén. sing., nom. acc. pl.) (1). Cette explication semble toujours avoir beaucoup plus de vraisemblance que celle d'après laquelle dans le gén. sing. devrait se trouver un locatif sing. en *âm* [Schleicher], et qui ne peut nullement interpréter les deux formes du pluriel (nomin. et accus.)

IV

SUR -ANT SUFFIXE SECONDAIRE.

Le suffixe *-ant,* qui ailleurs n'est employé qu'en tant que primaire (participe présent actif), est usité également dans le letto-slave avec une signification secondaire. Mais il doit également avoir été employé en gréco-italique de la même façon, ainsi que le montrent les traces que le grec en a conservées.

En letto-slave, la valeur de ce suffixe est celle d'un diminutif; — en grec, par contre, elle est celle d'un

(1) Je pense avoir trouvé dans le locatif pluriel lithuanien une trace de la déclinaison de *-an* mascul. (gotique *hanan*), où se présentent dans le dialecte Jémaïtique des formes telles que *krumunse* (= *krúmůse*), darbunse (= *darbůsė*). Voyez Schleicher, Litauische Grammatik, p. 176. Ces formes sont évidemment les plus primitives : par elles s'expliquent très aisément le *ů* devant la désinence *-se,* le *un* passant également aussi en *ů* (cf, *tů's*, v. pruss. *stans*). La supposition de Schleicher (op. cit.) qu'il y ait eu introduction de *v* devant le suffixe *-se* n'a point d'analogies à invoquer en sa faveur. Dans les formes du vieux slave *synovi, synove* il est presque généralement admis que l'on se trouve en présence de formes réellement appartenant à la déclinaison des thèmes en *u*, de sorte que Schleicher en appelle vainement au vieux slave.

déterminatif. Cette dernière signification est évidemment la portée primordiale, et celle de diminutif en découle. Nous avons un juste pendant de ce phénomène dans le suffixe *-ka*, lequel ne peut être usité en beaucoup de cas dans les langues érâniennes qu'en temps que déterminatif (بندهٔ, نوشتهٔ, گرفتهٔ,) tandis que dans les vieilles langues slaves, et en beaucoup de cas également dans les langues érâniennes, il affecte manifestement une valeur diminutive.

La forme phonique primordiale de ce suffixe nous est conservée dans les langues slaves, où il se présente en tant que *ęt-*, né de *-int* = *-ant*. Les formes qui relèvent de lui sont les nombreux diminutifs en *-ę* (thème *-ęt*) tous du genre neutre. Exemples :

vnućę, *vŭnućę*, d'après *vnukŭ*, *vŭnukŭ*, lithuan. *ánukas*, vieux haut allem. *eninch-il ;*

dêtę, d'après *dêtŭ*, plur. *dêti* ;

žrêbę, vieil indien *garbha*, vieux baktrien *garĕwa*, gr. βρέφος;

zvêrę, d'après *zvêrĭ ;*

kurę, d'après *kurŭ ;*

ovĭćę, d'après *ovĭca ;*

osĭlę, d'après *osĭlŭ*, lithuan. *ásilas*, got. *asilus ;*

otroćę, d'après *otrokŭ* ;

prasę, lat. *porcus*, lithuan. *pàrszas ;*

telę, vieil indien *taruṇa*, vieux baktr. *tauruna*, gr. τέρην ;

jagnę, lat. *agnus*.

Au vieux slave, sous le rapport de la signification, se lie immédiatement le lithuanien avec son suffixe diminutif masc. *-atis*, fém. *-atė*, né de *-atyas*, *-atya*. Le suffixe *-ant* est ici, sous sa forme *-at*, secoudairement développé au moyen du suffixe *-ya*, lequel en lithuanien et en slave, joue dans ce sens un très-grand rôle. — Les formes *-atis*,

-atė se rapportent au vieux slave *ę* (*ęt*), tout comme le vieux slave *-telĭ* au vieil indien *-tar*, gr. -τερ.

Les dérivations en *-atis*, *-atė* sont aussi nombreuses en lithuanien que le sont dans le vieux slave celles en *ę*, car il peut être formé d'après chaque thème un diminutif de cette sorte.

brolátis, d'après *brólis*, lequel provient en définitive de * *brolas*, grâce à une formation secondaire par le suffixe *-ya;*

kibirátis, d'après *kibìras;*

medátis, d'après *médis*, lequel se rattache en définitive à * *medas*, dont il est une dérivation secondaire par le suffixe *-ya*;

tėvátis, de *tėvas*;

vaikátis, de *vaikas;*

žirgátis, de *žìrgas;*

žodátis, de *žódis*, lequel provient en définitive de * *žodas*, grâce à une dérivation secondaire par le suffixe *-ya*.

vandenátis, de *vandů'*, thème *vanden-;*

mergátė, de *mergà;*

meilátė, de *mėilė*, etc., etc., etc.

Du grec, l'on peut tirer les formes suivantes dérivées certainement au moyen du suffixe secondaire *-ant :*

γουνατ- = γονυ-ατ, de γόνυ, vieil indien *ǵânu;*

δουρατ- = δορυ-ατ, de δόρυ, vieil ind. *dâru;*

καρηατ- = καρη-ατ (cf. Curtius, Grundz. 136);

κρεατ- = κρεϝj-ατ, à propos duquel κρεϝja = v. indien *kravya* (cf. Curtius, 146);

ὀνειρατ- = ὀνειρ-ατ, forme parallèle à ὀνειρο-;

οὐατ- = αὐσατ- = αὐσο-ατ, à propos duquel αὐσο- doit être expliqué soit par αὐσον- (gotique *auson-*) soit par αὐσες- (vieux slave *ušes* = *uches*). Ou bien est-ce que dans οὐατ- = αὐσατ- est conservée la forme primordiale

prétendue par le gotique et le vieux slave, à savoir *ausant-*, de sorte que ce mot n'appartient pas ici à proprement parler?

Friedrich MUELLER.

[Vienne.]

LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE BUCAREST

ET

L'ORTHOGRAPHE DE LA LANGUE ROUMAINE

T. II 78 ss., 287 ss.

A l'époque où j'ai commencé ce travail, il y a trois ans, j'étais à Paris, loin des sources auxquelles j'étais forcé de puiser, et devais me contenter de documents incomplets que j'avais recueillis pendant mon séjour à Bucarest. Cette situation défavorable m'a fait commettre diverses erreurs plus ou moins graves, qui n'auront sans doute pas échappé aux lecteurs de la *Revue* et qui, je dois l'avouer, m'avaient enlevé le goût de continuer mon article. Depuis cette époque, je suis établi de nouveau dans un pays où la population roumaine est considérable, et j'ai eu partant l'occasion de continuer les études que j'avais entreprises. Voilà pourquoi, après une interruption dont j'ai le devoir de m'excuser, je reprends le cours de ce travail, espérant que la seconde partie sera plus correcte que la première.

Temesvar, novembre 1871.

IX

Écriture latine.

SYSTÈME DE SAMUEL KLEIN ET DE SINKAY

Samuel Klein et Georges Sinkay (1) ces deux savants

(1) Samuel Klein de Szàd, ou mieux Samuel Micu (Klein n'étant que la traduction allemande de son nom roumain), naquit en 1745, et lutta courageusement, avec Sinkay, Petru Maior, et quelques autres, pour la cause nationale; il mourut en 1806. Georges Sinkay de Sinka, né en 1753, mourut en 1814.

prêtres à qui les Roumains doivent les premiers travaux importants faits sur leur langue et leur histoire, essayèrent de substituer d'une manière raisonnée, les caractères latins aux lettres slaves. Leur grammaire fut publiée à Vienne en 1780 (1) ; les matériaux en avaient été réunis par Klein, mais ils furent coordonnés par Sinkay, qui corrigea plus tard le livre et signa seul la seconde édition (2).

La méthode de transcription suivie dans les deux éditions est, à peu de choses près, la même. J'indiquerai donc quelles sont les règles formulées en 1780 et ferai ensuite connaître les modifications qui y furent apportées.

Avant tout, le but que les auteurs se proposent est de n'employer que des caractères latins généralement adoptés ; ils rejettent donc tout signe inconnu dans l'écriture des autres idiomes romans. Voici, en peu de mots, leur système :

L'*a* se rend de deux manières : par *á* lorsqu'il porte l'accent tonique, par *aa* dans le cas contraire ;

L'*a* non accentué *(a)* ou marqué d'un accent circonflexe *(â)* sonne ъ ; il a la valeur de ѫ lorsqu'il précède *mb, mp, n ;*

L'*e* a le son de l'*e* latin, excepté devant *mb*, *mp*, *n* (3) ;

(1) *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae composita ab Sam. Klein de Szád,... locupletata vero et in hunc ordinem redacta a Georgio Gabriele Sinkai...* Vindobonae, typis Jos. Nob. de Kurzböck, MDCCLXXX, pet. in-12.

(2) *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae emendata, facilitata et in meliorem ordinem redacta* per Georgium Sinkay de Eadem... Budae, typis r. univers. Pestanae, p. in-12.

(3) Excepté dans les noms propres ou dans certains mots de formation moderne. Dans cette dernière hypothèse, l'*e* est marqué d'un tréma (ë).

dans ce dernier cas, il sonne ѫ. Si pourtant *e* suivi de *n* précède une syllabe où se rencontre *e* ou *i*, il a le son de *i*, par exemple : *dente=dinte*; devant une syllabe renfermant *a* ou *e*, il sonne *eá*;

L'*i* a le son latin, sauf devant *mb, mp, n*; il se transforme alors en ѫ;

L'*o* s'altère en *u* devant *mb, mp*, *n* et *u* latin, sauf dans les noms propres ; lorsqu'il est suivi d'une syllabe où se trouve *a* ou *e*, il prend le son de *oa*;

L'*u* final est muet lorsqu'il est précédé d'une voyelle ; il n'est pas écrit lorsqu'il est précédé d'une consonne;

Le *c* et le *g* ont le double son qu'ils possèdent en italien; le *c* suivi de *h* est aspiré comme le χ grec ; suivi de *t* il se tranforme en *p* (1); marqué d'une cédille (ç), il sonne *ts* (ц) ; le *g* suivi de *n* se prononce *m (pugn=pumn)*;

Le *d* et le *t* suivi d'un *i* s'adoucissent en *z* et *ts;* le *t* suivi d'un *i* ne se prononce dur que dans les noms propres et dans la syllabe *sti (Constantin, esti);*

Le *l*, outre sa valeur naturelle, a plusieurs valeurs conventionnelles ; il représente *r*, lorsqu'il est placé à la fin d'un mot ou entre deux voyelles (il est alors suivi d'un apostrophe que Sinkay appelle *esprit doux*), sauf le cas où les mots où il se rencontre sont d'anciens supins latins, des dérivés de ces supins, ou bien s'il s'agit de l'article, par exemple : *mol'a=moara; humilit=humilit;* — le *l* précédé de *c* ou *g* vaut *hi (glaçie=ghiatse);* — suivi de *i*, lorsque la syllabe *li* est suivie elle-même d'une voyelle, il a la valeur du *j* allemand ou *y* français *(filiu=fiyu);*

Le *q* suivi de *u* sonne *k*; par exemple : *quál'e=care;*

Le *s* sonne *š (ch français)* devant *i*; le chuintement

(2) C'est à dire que l'amour exagéré de l'étymologie, amène les auteurs à écrire *lacte* au lieu de *lapte !*

n'a pas lieu si le *s* est redoublé *(folossitore=folositoare); st* devant *e* ou *i* sonne *št* (щ);

L'*h* est muette, sauf quand elle est précédée de *c;*

Les autres signes graphiques, y compris le *j* ont la même valeur qu'en français.

Comme on le voit, Klein et Sinkay avaient sur certains points des idées phonétiques assez justes, mais il faut avouer qu'ils ne surent guère les mettre à profit. Rien de plus ridicule, par exemple, que d'écrire *lacte* au lieu de *lapte* et de dire ensuite que *c* placé devant *t* se prononce *p*. Cette manie de tout vouloir ramener à la forme latine a été, chez Sinkay, d'autant plus fâcheuse qu'elle n'est point restée un fait isolé. Il a eu des imitateurs et chacun tenu à honneur de défigurer de plus en plus la langue nationale, sous le prétexte absurde de la faire remonter à sa source.

On se convaincra de la vérité de cette observation en comparant le texte suivant, transcrit d'après la méthode de Sinkay avec les exemples cités plus haut.

(5)

Homul quá sfiintia inteligenta ssimte o trebuintia nemasuráta si nestinsa de á cunosce, de á sci, de á aaflá (1) *originea si causele efectelor; quand nu le pote descoperì, 'si inquipuiesce o causa si 'si fabrica ssisteme mescesugite qua sa le pota esplicá. Acele ssisteme, quand nu sent intemeiate pe cunosciintie ádevaráte, pe fácte observáte si pe esperiintie, devin de multe ori un izvor de iresuri si de prejudeçie, trec*

(1) Sinkay emploie toujours dans la Ire édition de sa grammaire l'infinitif non syncopé; il s'en est même servi deux ou trois fois dans sa chronique des Roumains. Il eût peut-être écrit ici *cunoscere, scire,* etc.

de generaatie (1) *in generaatie quá o credentia, quá o religie, si mai tardiu, quand aapáre ádevarul, il opresce de á straabáte, de á luminá, si cauta á continuá intunericul.*

In sciintiele pozitive, observatiaa si esperientiaa au luat locul imaginatii, al hipoteselor si al teoriilor. Aastadi sciintiaa pozitiva se marginesce á constaatá si á coordoná factele : sirul unor relatii marindu-se, constituia o sciintia mai mult sau mai puçin intensa. O serie de observatii si de esperiintie, nu formezia insa o sciintia dequat dupa ce se dovadesce o legatura, o corelatie intre fenomenele observáte.

Cette orthographe fut suivie par Klein dans deux publications qui ont aujourd'hui péri : dans un livre de prières imprimé à Vienne et dans un *Acatist* publié à Sibiu (Hermannstadt, Nagy-Szében). M. Cipariu raconte (*Arch.* 1869, p. 592) qu'il avait vu ces livres avant les tumultueux évènements de 1848, mais que, depuis lors,

(2) Les noms verbaux latins en *io, ionem* sont d'introduction récente dans la langue roumaine. La forme primitive donnée à ces noms par les Roumains est celle de l'infinitif, avec le genre féminin; par exemple : infinitif *observare*, non verbal : *observare*, avec l'article *observarea*, etc. Plus tard la forme en *une* (= *onem*) fut introduite à côté de l'infinitif employé substantivement et l'on écrivit обсервацѹне aussi bien que *observare*. A la place de cette forme lourde et peu harmonieuse, qu'on ne peut guère employer dans la poésie, plusieurs auteurs, Sinkay entre autres, tirèrent une forme nouvelle du nominatif latin. C'est ainsi que Sinkay écrit toujours *donatie, visitatie, informatie,* qu'il préfère à *donare, visitare, informare*, ou à *donatiune, visitatiune*, etc.; une fois seulement il emploie dans sa Chronique le mot *incoronatiune*. A vrai dire, cette dernière transcription (*tiune*=цѹне) est très-mauvaise, puisqu'il convient de prononcer *ćune*. Chose curieuse! en quelques années, l'orthographe a déjà influé sur la prononciation. Beaucoup de personnes à Bucarest disent non plus *observaćune*, *naćune*, mais *observatsiune, natsiune*.

tous les efforts faits par lui pour en retrouver la trace sont demeurés infructueux.

Sinkay, lui aussi, fit usage de la méthode de transcription dont je viens d'indiquer les règles, dans une grammaire latine-roumaine et dans un abécédaire roumain publiés en 1783. Pourtant, dans ces deux ouvrages classiques, Sinkay adopte déjà, au moins en partie, les modifications qu'il introduisit dans la seconde édition de la grammaire.

Jean Molnar de Müllersheim, qui, en 1795, publia une grammaire roumaine à l'usage des Allemands (1), voulut marcher sur les traces de Klein et de Sinkay. S'il ne se servit pas uniquement des lettres latines, il ajouta du moins une transcription latine à tous les mots écrits par lui en caractères cyrilliens. Il rend ъ par un *e* surmonté d'un signe analogue à un accent aigu légèrement tordu (*ė*) ; il transcrit ѫ par *ae* et se sert pour les autres caractères cyrilliens de groupes de lettres faciles à prononcer par les Allemands : *z*=ц; *sch*=ш; *sch*=ч, etc. En l'absence d'un signe allemand correspondant, ж est transcrit par *sch*: ц, par *dsch*.

Le livre de Molnar fut mis à profit par Sinkay dans les travaux philologiques qu'il entreprit plus tard, et contribua à lui faire modifier certains détails de son système orthographique. Ces modifications furent d'abord consignées par Sinkay dans sa lettre à Lipszky (2), puis passèrent

(1) *Deutsch-wallachische Sprachlehre,* verfasset von Johann Molnar v. Müllersheim. Hermannstadt, 1795, 12. — La 3e édition est de 1823.

(2) *Epistola Georgii Sinkay de Eadem ad Iohannem de Lipszky.* Budae, 1804, in-12.

Le capitaine Lipszky s'occupait, de concert avec Schedius, de dresser une grande carte de Hongrie et voulait transcrire exactement les noms géographiques roumains.

dans la seconde édition de sa grammaire. Elles se bornent aux points suivants : l'*á* a le son de l'*a* latin ; *a* est la transcription de ъ ; *â* celle de ѫ ; ѣ est rendu par *é* ou *ea;* oa, par *oa* ; *s* a toujours le son sifflant ; ш est transcrit par *sh* au commencement des mots etpar un *s* allongé (ſ), quand il occupe une autre place ; *t* s'adoucit en *ts* devant l'*i*, sauf le cas où il est précédé de *sh* ou ſ ; lorsque l'adoucissement ne doit pas avoir lieu, le signe *h* est intercalé entre le *t* et l'*i* ; le *d* ne s'adoucit pas en *z* ; ки a pour équivalent *ki* et non *chi* ; enfin il n'y a plus que le *l* latin, cette liquide étant remplacée dans les autres fonctions qui lui étaient auparavant dévolues par *r (quare=qual'e)* ou par *i (ghiaçie=glacie)*.

La seconde méthode de Sinkay, si elle a des côtés très-faibles, est beaucoup plus simple que la première ; elle a du moins, l'avantage de rendre la prononciation assez facile. Nous nous en convaincrons en reprenant notre exemple :

(6)

Homul quá fîntia înteligenta simte o trebuintia nemasuráta shi nestinsa de á cunoashte, de á shthì, de á áflà originea shi causele efeptelor; quând nu le poate descoperì, 'shi inkipuieshte o causa shi 'shi fabrica sisteme meshteshugite qua sa le poata esplicà. A'cele sisteme, quând nu sânt întemeiate pe cunoshthintie ádvêráte (1), *pe fapte observáte shi pe esperiintie, devin de multe ori un izvor de iresuri shi de prejudeçie, trec de generátie în generátie quá o credintia, quá o*

(1) D'après ce qui a été dit plus haut, il faudrait écrire ici *adevârate*, mais au chapitre IIIe ; de sa grammaire, Sinkay indique que l'*e* et l'*i* peuvent être également marqués de l'accent circonflexe et ils prennent alors le son de *â*. C'est la réapparition du principe étymologique. Remarquez plus bas aussi *în* au lieu de *ân*.

relegie, shi mai târziu, quând apare adevêrul, îl opreshtede a strábáte, de a luminà, shi cauta á conthinuà intunericul.

In shthiintiele pozithive, observátiá shi esperiintiá au luat locul imáginátii ál hipoteselor shi ál teoriilor. A'stazi shthiintiá pozitiva se margineshte á constátà shi a coordonà fáptele : shirul unor relátii marindu-se constituia o shthiintia mai mult sau mai puçin ínthinsa. O serie de observatie shi de espeviintie, nu formézia însa e shthiintia dequât dupa ce se dovadeshte o legatura, o corelatie între fenomenele observáte.

Sinkay ne se propose pas seulement de transcrire en lettres latines la langue écrite jusque là en caractères cyrilliens; il veut en même temps la perfectionner. J'ai déjà remarqué plus haut, dans une note, qu'il aime à dériver la plupart des noms verbaux du nominatif latin en *io;* ce n'est pas tout, il fait entrer dans la langue des mots nouveaux, empruntés soit au latin, comme : *vot*, *sufragiu*, *tribut*, *ápadus, secur, securitáte, mágisteriu*, *pretest*, *capitoiu*, *predecesor*, *subsistentia*, etc.; soit à l'italien, comme : *sbocátura*, *guera*, *tregua*, *scárámucie*, *dogána*, *avenire*, etc. Il forme en outre des dérivés nouveaux, en prenant pour point de départ des racines roumaines; par exemple : *ieráshui* (répéter), *vederosul*, ou *vederitul* (respectable, illustre), *nekia mácios înderept* (irrévocable), *párteani* (partisans), etc. Je ne veux pas parler des provincialismes transylvains qui se rencontrent çà et là dans ses ouvrages, comme *á se ostoiá*, *á se surucluì*, *á se vîjì*, *á çipà*, *á íntirì*, *á izidì*, etc.; on y rencontre même des mots propres aux Roumains des Principautés, comme : *shugubina*, *characiu*, *belea*, etc. (1). Le système de Sinkay paraît avoir été l'éclectisme.

Ce système fut adopté, au moins dans ses parties essen-

(1) Toutes ces particularités ont été notées par M. Papiu Ilarianu,

tielles, par Boiagi, qui en fit usage dans la grammaire macédono-roumaine que j'ai déjà eu l'occasion de citer. Toutefois cet auteur, pour conserver au dialecte dont il parlait sa physionomie particulière, donne au *j* la valeur qu'il a en allemand, et se sert de ce signe combiné avec *g*, *l*, *n*, pour rendre les sons du *gy* hongrois, de *l* mouillé et de *gn* français et italien; il écrit, par conséquent, *gjne* (roumain des Carpathes *bine)*, *hilju* (roum. *fiiu)*, *njelu* (roum. *mielu)*, L'*â* équivaut non plus à ѫ, son inconnu des macédono-roumains, mais à ъ; le ѫ est transcrit par *j*, lequel sonne tantôt comme le *j* français : *jalle*, *jeru*, tantôt comme ц *(dj* français) : *jocu*, *judicu*, *juru*; *ç* représentant *ts*; *z* conserve sa valeur naturelle; *cs* vaut ч *(tch)* comme en magyar; *th* a le son du θ grec *(th* anglais fort). Tous les autres détails orthographiques sont empruntés à Sinkay, y compris le *s* sibilant et le *sh* chuintant.

De ce qui vient d'être dit, il ressort que Boiagi rejette la prononciation italienne du *c* et du *g*. Il donne en principe, à ces deux signes le son dur qu'ils ont, par exemple, en français devant *a*, et représente le son adouci qu'ils prennent devant *e* ou *i*, par *cs* d'une part et *j* de l'autre; mais, en pratique, il emploie le *c* suivi d'un *i* avec le son de *tch*, il écrit : *vreci*, *vreaci*, *disparci*, *cinci*, etc.

La méthode de Sinkay, dont nous remarquons l'influence chez Boiagi, fut suivie également dans le Dictionnaire roumain-latin hongrois publié par ordre Jean Bobb, évêque grec-uni de Fagaras (1). Bien que Bobb eût eu des démêlés avec Sinkay, il ne craignit point de

dans son discours sur Sinkay. Voy. *Annalile societatei academice romane*. II (Bucuresci, 1869, in-8°), p. 52.

(1) *Dictionariu rumanefc, lateinefc, si ungurefc, den orenduiala Excellentii Sale Preoffintului Joann Bobb, vladeicul Fagarasului asediat, si cu venitu caffi clerului typaritu in doaa tomuri.* In Clus, cu typaraiul Typografii Collegiumului Reformatilor, gr. in-8°. Tom. I (A-L), 1822; Tom. II (E-Z) 1825.

voir reproduire dans le dictionnaire publié sous son patronage, les principes orthographiques préconisés par ce dernier. Il y fit faire toutefois plusieurs changements destinés sans doute à rendre le livre plus accessible aux Magyars. C'est ainsi que le ж (*j* français) est transcrit par *ds (dsof)*. *S* sonne *ś*, tandis que le son sifflant de l'*s* est rendu par *f*. Cette dernière distinction, comme tout le reste du système, est empruntée à la seconde édition de Sinkay; il n'y a d'exception que pour les sons ъ et ж, lesquels sont transcrits au hasard par *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, sans que j'aie pu observer aucune règle de position, autres que les règles phoniques générales.

X

Système de Petru Maior

De même que la méthode inaugurée par Sinkay fut acceptée par toute une école qui s'intitula pompeusement l'école étymologiste, le mode de transcription proposé par Petru Maior fut le point de départ de tous ceux qui prétendirent adhérer au principe phonétique. Le célèbre Dictionnaire de Bude, ce livre dont plusieurs centaines d'exemplaires périrent dans un incendie et qui est introuvable aujourd'hui, fut le grand ouvrage auquel se consacra Maior (1). A la vérité, celui-ci n'était pas le seul auteur du dictionnaire, il avait eu pendant de longues

(1) Petru Maior fut, pendant un certain temps, archidiacre du diocèse de Fagaras en Transylvanie, puis fut chargé des fonctions de correcteur à l'imprimerie de Pest, fonctions que Sinkay, lui aussi, avait occupées. Né en 1753, Maior mourut en 1821. Le dictionnaire ne fut achevé d'imprimer que quatre ans après sa mort. Il avait été entrepris par Samuel Klein et Basile Kolosy.

années divers collaborateurs (1), mais ce fut lui qui fut chargé de surveiller la publication et d'écrire l'introduction. Cette introduction, rédigée en latin et qui ne comprend pas moins de 53 pages de texte compacte, développe le système orthographique admis dans la lexique.

Le point essentiel de la méthode de Petru Maior c'est l'introduction de cédilles sous le *d* et le *t* toutes les fois que ces consonnes s'adoucissent en *z* ou *ts*, et sous l'*s*, lorsqu'il se transforme en *ṡ*. Par suite de cette innovation il devient possible de supprimer l'*i* introduit par Sinkay après ces consonnes, uniquement pour indiquer que le son en est modifié. Du reste, Maior ne renonce point au soi-disant principe étymologique de ses prédécesseurs. Bien qu'il soit considéré, à cause de l'invention des cédilles, comme le fondateur du système phonétique, Maior préfère au fond le mode de transcription de Sinkay. Après avoir dit que le *d* marqué d'une cédille (*ḑ*) a la valeur du *z*, que le *ṭ* représente *ts* et que *ş* sonne *ṡ*, il expose avec détail le mode d'altération des consonnes primitives, et arrive, comme Sinkay, à rétablir partout l'*i* muet. Les cédilles sont bonnes à faciliter l'étude aux commençants ou aux étrangers, mais n'ont point d'autre utilité. Telle est la pensée de Maior, qui aimerait mieux ne pas les admettre dans le lexique. Tout le reste de sa méthode le prouve surabondamment. Comme Sinkay, il n'emploie pas pour désigner le ъ un signe unique, mais écrit suivant

(1) Le titre exact du dictionnaire, titre que je n'ai cité précédemment qu'en abrégé, est ainsi conçu :

Lesicon roma'nescu-la'tinescu-ungurescu-nemțescu quare de mai mulți autori in cursul' a trideci și mai multoru s'au lucratu, seu : Lexicon ani valachico-latino-hungarico-germanicum quod a pluribus auctoribus decursu triginta et amplius annorum elaboratum est. Budae, typis et sumtibus Regiae universitalis Hungaricae, 1825, g.in-8°.

les cas *a*, *e*, *i*, *o*, *u* qu'il marque d'une apostrophe : *a'*, *e'*, *i'*, *o'*, *u'*. Cette apostrophe sert aussi bien à désigner le son ѫ que le son ъ, car Maior ne fait point de distinction entre ces deux voyelles, il adopte en cela, comme il le dit lui-même la prononciation en vigueur chez un grand nombre de Roumains du nord des Carpathes. Voici, en effet, comment il s'exprime sur ce point : « Animadvertendum venit, Valachos Aurelianae Daciae nunquam uti sono ѫ, sed solum ъ, e. g. illi non dicunt *mѫni*, manus uti Valachi veteris Daciae, sed мъни. Facile dediscere possent etiam Valachi veteris Daciae sonum ѫ. Certo multi, etiamsi in ore habeant illum sonum, nunquam tamen scribunt ѫ, sed etiam pro eo utuntur litera ъ. Ac in manuscriptis nusquam est videre ѫ, sed solum ъ. Quin memini me adolescentem in mea patria audivisse senes loquentes, in quorum ore nunquam resonabat ѫ, sed pro eo quoque sonum ъ edebant. »

L'*i* initial suivi de *m* ou *n* et ayant la valeur de ѫ n'est marqué d'aucun signe.

Nous avons vu que Sinkay transcrit le k par *qu*, dans tous les mots dont les correspondants latins admettent cette orthographe, qu'il écrit par exemple *quând* (*quando*), *qual'e* et plus tard *quare (qualis)*, *quât* (*quantum)*, etc. ; ce système est admis aussi par Maior, mais celui-ci va plus loin. Non content d'écrire *qua'ndu qua're*, *qua'tu*, il rétablit le *q* là même où le son de *k* s'est transformé en *č* (ч), par exemple *quinqui*=чинчй, *queru*, = черъ, *quine*=чине, etc. C'est là, malheureusement que les connaissances de l'auteur font défaut. L'amour des prétendues étymologies l'entraîne à écrire avec *qu* des mots comme ачест *(aquestu)*, ачел (*aquelu*), etc. Lors même qu'on voudrait reproduire l'orthographe latine, ce qui est du reste absurde, *acestŭ*, et *acelŭ* qui sont pour *ecce istum* et *ecce illum* ne sauraient être écrits par *qu*. Petru Maior se laisse guider par l'italien *questo* et *quello*,

mais la conséquence qu'il tire de ce rapprochement est aussi peu logique que le serait en italien l'orthographe *cesto* et *cello*, qu'on devrait prononcer *questo* et *quello*.

Le dictionnaire de Bude donne à *é*, *ó* le son de *ea*, *oa* diphthongues (*fe'résta'*, pr. *fereasta'*, *scóla'* pr. *scoala'*) et, ce qui lui est particulier, représente par un *e* pointé (*é*) l'*e* primitif latin aiguisé en *i* chez les Roumains (*témpu*, pr. *timp*, *béne*, pr. *bine*, etc. Ce dernier détail mérite d'être rapproché de *qu* dans *aquestu* et *aquellu*. L'auteur aurait pu aussi bien dire : écrivez *jour* et prononcez *nuit*.

Les deux lettres combinées *sc* prennent devant *e* ou *i* le son de *št*; *ç* vaut *ts* comme dans la grammaire publiée en 1780 par Klein et Sinkay. Toutes les autres lettres conservent leur valeur naturelle.

Voici la transcription de notre texte d'après la méthode de Petru Maior :

(7)

Omul qua fiinţa' inţelegetóre (1) *simte o trebuinţa' meme'şurata' şi nestinsa' de a cunósce, de a scì de a aflà originea si causele efeptelor; qua'ndu nu le póte descoperì şeşi inchipuiesce o causa' şi şeşi fabricá sisteme mesceşugite qua' sì le póta' explicà. Aquele sisteme, qua'ndu nu su'nt intemeiate pre cunosciinţe adeve'rate, pre fapte observate si pre esperiinţe, devinu de multe ori unisvoru de iresuri şi de prejudeçie, trecu de generaçiune in generaçiune qua o credinţa', qua o religie, şi mai ta'rşiu, qua'ndu apare ade've'rul, il opresce de a strabate, de a luminà, şi cauta' a continuà intunericul.*

In sciinţele positive observaciunea şi esperienţa au

(1) C'est le mot qui se trouve avec raison dans le dictionnaire au lieu de înteligente.

luatu locul imăginaçiunei, al ipoteselor şi al teoriilor. Asta'di sciinţa positiva' se marginesce a constatà şi a coordonà faptele : şirul unor relaciuni ma'rindu-se constituie o sciinţa' mai multu, sau mai puçinu intènsa'. O serie de observaciuni şi de esperienţe nu formèsa' inse' o sciinţa' dequa'tu dupo' ce se dova' desce o lega'tura', o corelaciune intre fenomenele observate.

On peut voir d'après ce spécimen que P. Maior écrit l'*ŭ* final d'une façon presque générale, il ne fait d'exception que pour l'article, et pour les génitifs pluriels.

Cette méthode, à peine inaugurée par le dictionnaire de Bude, est adoptée sans aucun changement par Jean Alexi, dans sa grammaire daco-romane (1). Celui-ci emploie les cédilles comme P. Maior, mais il ne les considère aussi que comme un moyen didactique destiné à venir au secours des étudiants.

E. Picot.

(*A suivre*).

'ANHP.

§ 1. L'opinion courante concernant 'ανερ-, sk. *nṛ*-, etc., est que ces mots se rattachent à *animus*, *anima*, et à leurs alliés. Comme le dit avec très juste raison M. Curtius, ce rapprochement est défectueux au premier chef sous le rapport du sens. Ce même auteur, considérant comme adventice le 'α du mot grec, avoue que, d'autre part, la racine lui est inconnue. M. Legerlotz avait cherché un rapprochement avec *gigno*, *genus*, et leurs alliés,

(1) *Grammatica daco-romana sive valachica, latinitate donata, aucta, ac in hunc ordinem redacta opera et studio Joannis Alexi, clerici almae dioeceseos g. r. c. Magno-Varadinensis...* Viennae, 1826, in-8°.

ce dont M. Curtius a démontré l'erreur. (Grundz. sous la rubrique 422.)

§ 2. Selon moi, il est éminemment probable que l'élément fondamental des mots en question est SNA.

La forme thématique organique a été SNAT-, participe présent transitif. Première période du mot.

Seconde période : NAT-, avec chute de la consonne initiale,

Troisième période : NAS-, avec *s* pour *t* (cf. Benfey Orient und Occ. I 246 ; Kuhn Ztschr. XVIII 398).

Quatrième période : NAR-, avec *r* pour *s*, selon un phénomène bien connu également. Consultez Kuhn Beitr. III 211 ; Weber ibid. 392. (A cette période se trouvent le grec, se munissant d'ailleurs d'un *'α* adventice, puis le zend, le sabin).

Cinquième période : celle-ci est propre au sanskrit, qui réduit *ar* à *ṛ*.

§ 3. L'idée est justifiée par le renvoi aux racines contenues dans le sk. *mêṣa-* et tant d'analogues.

§ 4. La chute de la consonne initiale est justifiée par la comparaison avec νάω, νέω, provenant d'un SNU, avec νίφα provenant d'un SNI, frères tous deux du SNA en question.

'EAP

J'expliquerai d'une façon analogue les formes ἔαρ, sk. *asan-*, sang.

L'un a parcouru la filière *asat—*, *asas—*, *asar—* ; l'autre la filière *asat—*, *asant—*, *asan—*.

AN fémin. ARĪ

Les adjectifs *pîvan-*, gras, *dhîvan-*, adroit, ont pour féminin les formes *pîvarî-*, *dhîvarî-*. Il est fort possible que ces dernières aient été tirées de *pîvara-*

(lequel existe réellement avec le même sens), et de **dhîvara-* (n'existant pas avec ce sens). tout comme par exemple ont été formés *dêvî-*, *kumârî-*, de *dêva-*, *kumâra-*.

Mais il est fort possible, également, qu'elles soient les féminins de formes **pîvar-*, **dhîvar-*, réels doublets de *pîvan-*, *dhîvan-*, d'apres la double filière possible *t*, *s*, *r*, ou *t*, *nt*, *n*.

Dans le neutre *pîvas-*, lard, nous avons un des termes de l'une des séries.

Cette tentative d'explication est basée, on le voit, sur la théorie admise dans les deux articles précédents, et notamment aussi dans mon écrit sur « les prétendus thèmes grecs en *art* », au premier fasc. de ce volume, p. 8.

GANVA—, GANVAT—;
DARVA—, DARVAT—.

Ce qui laisse voir clairement que le *u* du sk. *jânu-*, n., genou, z. *zanu-*, d'où *žnu-*, m., est pour un VA plus primordial (au sens de « praeditus, instructus »), c'est bien le gr. γόνυ, γόνατος. — Le thème de ce vocable grec est, en effet, γόνϝατ-, formé par le suffixe *vat*, secondaire de *va* (devenu *u* dans *jânu-*, z. *zanu-*, *žnu-*, lat. *genu-*). — Pour M. Curtius, d'un thème γονυ-, aurait procédé un thème subséquent γονυ-ατ-, par accession de l'élément *at* : je ne puis donc me ranger à cette opinion. Selon moi, l'analyse doit être celle-ci : γον-ϝα-τ-. Aux cas indirects (γόνατος, etc.), le ϝ est tombé.

Le phénomène est absolument le même en ce qui concerne δόρυ, δόρ(ϝ)ατος, vis-à-vis du sk. *dâru-*, m. n., bois, z. *dâuru-* (le premier *u* est épenthétique : cf. huzvâresh ﻻﺩ, bois), n., morceau de bois, lance. Le thème grec est, non pas δόρυ-ατ-, mais bien δόρ-ϝα-τ-.

Sanskr. A sicut.

Comme exemple de *a* employé en sanskrit avec le sens de « sicut » nous trouvons dans le Dictionnaire de Pétersbourg :

a çpâbhi rakṣati (çpâ abhi), de même qu'un chien il protège (1).

Au point de vue morphologique, cette valeur de *a* est fort importante, et je ne pense pas qu'elle soit difficile à interpréter.

Le type pronominal Ana a donné naissance, en se tronquant, soit par la tête, soit par la fin, aux négations *an-*, *a-*, *ἀν-*, *ἀ-*, *in-*, *i-*, puis, d'autre part, *na*, *ne*, *ni*, etc.

Absolument de même il se scinde en deux parts, dont l'on prend l'une ou l'autre, pour signifier « ainsi, ainsi que ». Soit *na*, soit *a*. Exemple de *a : a çpâbhi rakṣati ;* — de *na* : *parâ hi mê vimanyavaḥ patanti vasyaiṣṭayê | vayô na vasatîr upa* (2), etenim meae cogitationes evolant ad ditissimae [vitae] impetrationem, aves veluti ad nidos ; R. V., I 25, traduct. Rosen.

(M. Curtius rapproche justement le lithuanien *nei*, qui signifie non-seulement « et non, non plus », mais encore « de même, de même que » :

bàlsas, nei nuskęstanczo, suszùko neszvánkei
ir vis « gélbėkit, àk gélbėkit » paduséjo (3).

Une voix, de même que celle de quelqu'un qui se noie, s'écria horriblement, et à maintes reprises gémit : Au secours ! ah ! au secours !).

(1) *échândôgyôpaniṣad* IV, 17, 10.
(2) *vasyaḥ iṣṭayê.*
(3) Poésies de Christian Donalitius. Vers 203, 204 du chant premier des Saisons. Edit. Schleicher.

CONSIDÉRATIONS NOUVELLES TOUCHANT LAT. HOMO, GOT. GUMA.

Il y a plus de trois ans, j'ai consigné, dans ce même recueil (1 410), quelques observations relatives à l'origine du mot latin *homo*; ma façon de voir n'a nullement changé depuis cette époque, et les quelques pages que je consacre dérechef à cette question sont une simple réponse aux critiques qui m'ont été adressées.

Ces critiques proviennent de MM. Curtius et Corssen; c'est assez dire que je les ai longtemps pesées. Elles ne m'ont pas convaincu.

En premier lieu, j'ai exposé que l'origine même du mot *femina* (controversée ou non, peu importe) m'avait fait supposer qu'au fond de *homo* devait se trouver l'idée de procréation. Aussi, ai-je classé *homon-*, *guman-* sous l'élément verbal GHU, verser, répandre, arroser (χέϝω, fons, etc.). — De là, j'ai eu à insister sur ce fait que les vieilles formes *hemo*, *hemonus*, n'ont, d'après les monuments, aucune antériorité sur *homo*. Il a même existé un *humo* : celui-là, à mon sens, était le vrai équivalent du got. *guma*, le thème commun GHUman- ayant donné ainsi tout d'abord *humon-* au latin, *guman-* au gotique. — Enfin, j'ai relevé, dans les textes gotiques, que *manna* était employé dans le sens général, et que *guma*, si rarement rencontré, ne qualifiait que la part virile de l'humanité. De là, j'ai ajouté que les Latins, ayant perdu l'équivalent du *manna* vulgaire avaient dû recourir pour désigner le concept général à une autre expression, et qu'ils y avaient sacrifié *homo*.

M. Curtius objecte : « La tentative d'H. de dériver « *homo* de la rac. *ghu* vient se briser contre le *e* de *he-* « *mones* et le *a* de *-gam*. Au surplus, le mot ne donne « jamais à entendre exclusivement l'*homme*, auquel seul

« pourtant il se rapporterait en tant qu'adspergens » (1).

Cette phrase renferme deux assertions.

1° Le *e* de *hemones* et le *a* de l'allemand bræuti-*gam* s'accordent pour ramener à un *a* radical. — C'est précisément ce dont je ne puis convenir. Un *a* du haut-allemand actuel est parfois, et non rarement, pour d'autres voyelles. Ainsi, précisément dans le cas qui nous occupe, il est pour un *o* plus ancien : vieux haut allem. *gomo*, moyen haut allemand *gome* (2). Comparez encore le v. h. allem. *nâhgibûro* et le moderne *nachbar* (3). M. Curtius ne doit donc, en aucune façon s'en rapporter au *a* de bræuti-*gam*. Ce qu'il importait de nier, c'est qu'un *o* du v. h. allemand put provenir d'un *u* organique, et certes, M. Curtius ne peut nier cette possibilité.

(Quant au *e* de *hemones*, il est à l'*o* de *homo*, comme *vester* à *voster*).

2° La seconde assertion repose sur ce seul fait que mon savant contradicteur a lu peut-être légèrement les dernières lignes de mon article. Voici ce que je disais : « D'où vient, maintenant, qu'en latin *homo*=*guma* est « précisément réservé à l'acception générale?.... Uni- « quement de ceci : les Latins avaient perdu l'équiva- « lent du *manna* gotique. Il leur fallut sacrifier au « concept universel et vulgaire, soit *vir*, soit *homo* : « c'est à ce dernier qu'ils donnèrent tort. Quant au « gotique, possédant *manna* à côté des équivalents ri- « goureux de *vir, homo,* à savoir *vaîr*, *guma*, il put

(1) Der versuch von H. *homo* aus der w. *ghu* abzuleiten, scheitert an dem *e* von *hemones* und dem *a* von *-gam*. Ueberdies bedeutet das wort nirgends den *mann* ausschliesslich, dem es doch in H.'s sinne als dem « adspergens » allein zukæme. (Grundz. der griech. etym. 187).

(2) Schleicher, Die deutsche sprache, deux. éd. 198

(3) Ibidem, ainsi que d'autres exemples.

« conserver à ces deux derniers leur portée naturelle ».

Cette simple citation me dispense d'insister sur la seconde objection.

Voici, d'autre part, comment s'exprime M. Corssen au sujet de ma proposition : « La tentative d'H. de dé-
« river *homo*, *humo*, *hemo*, de la rac. *ghu*, verser, est
« erronée. Je repète à l'encontre ce que j'ai déjà dit dans
« l'essentiel auparavant contre la dérivation de ces mots
« latins d'après une racine en *u*, et qui n'a pas été pris
« par H. en considération. 1. Ce n'est pas *humo* qui est
« devenu *homo,* mais c'est, au contraire, *homo* qui est
« devenu *humo,* vu que *u* devant *m*, et devant les la-
« biales en général, ne s'atténue jamais en *o*, mais, au
« contraire, seulement *o* en *u*, ainsi qu'il sera démontré
« plus loin. 2. *humo* ne peut devenir *hemo*, parce que,
« devant *m* et les labiales, *u* ne devient pas *e*, mais c'est,
« au contraire, *e* qui, parfois, devient *u*, comme dans
« *documentum, monumentum*, d'après *docere, monere.*
« 3. Les deux formes *homo* et *hemo* ramènent l'une et
« l'autre à une racine en *a* organique, et cela est égale-
« ment démontré par le moderne haut allemand *-gam*
« dans bræuti-*gam* » (1).

Ces trois raisons sont bien inadmissibles. Et d'abord,

(1) Der versuch von H. homo, humo, hemo von wz. ghu, giessen, herzuleiten ist verfehlt. Dagegen wiederhole ich was ich im wesentlichen schon früher gegen die ableitung jener lateinischen wœrter von einer wurzel mit dem vokal u gesagt habe, was aber von H. nicht beachtet ist. 1. Da u vor m und labialen überhaupt niemals zu o umlautet, sondern nur o zu u, wie weiter unten nachgewiesen werden wird, so kann humo nicht zu homo geworden sein, sondern homo ist zu humo geworden. 2. Da u vor m und labialen nicht zu e wird, wohl aber e bisweilen zu u wie in monumentum, documentum aus monere, docere, so kann humo nicht zu hemo geworden sein. 3. etc. (Ueber ausspr. II 4 note).

écartons la troisième : c'est absolument la seconde assertion de mon précédent contradicteur.

Il me semble que l'affirmation pure et simple de M. Corssen à savoir que *u* devant des labiales ne s'atténue jamais en *o*, il me semble, dis-je, que cette affirmation ne constitue aucune preuve. Et quand même ce serait dans ce seul mot qu'un *u* serait devenu *o* devant une labiale ??? Le fait en existerait-il moins (1)? Il n'y a aucun obstacle à ce que le *o* de *homo* procède du *u* de *humo*, par cela seul qu'il est suivi d'un *m*. L'on ne sort pas, en réalité, de la série labiale pour aller de *u* à *o*.

La seconde affirmation n'a pas plus de valeur. Ce n'est pas parce que M. Corssen assure qu'un *e* ne peut provenir d'un *u* devant une labiale que le fait ne pourrait pas s'être présenté dans l'exemple en question. Mais remarquons bien que M. Corssen a tout l'air de me faire dire ce que je n'ai pas dit, à savoir que *humo* a donné *hemo* : entre eux, j'estime, au contraire, qu'il y a eu *homo*.

En réalité, donc, l'argumentation de M. Corssen est réduite à son premier chef, et ce chef n'est qu'une assertion absolument gratuite.

AB. HOVELACQUE.

(1) M. Corssen oublie trop que bien des faits allégués par lui ne sont soutenus que par un seul et unique exemple. Ainsi, il ne donne qu'un seul exemple des faits par lui allégués suivants :

Chute de *c* initial devant *n* -- nidor ;

Chute de *c* entre *l* et *m* -- fulmentum ;

Chute d'un *c* pour *g* entre une voyelle et *t* -- setius ;

Assimilation en *c* de *h* pour *gh*, devant *s* -- vexare.

Etc., etc. — Est-ce à dire que la qualité d'exemple unique entraîne forcément révocation en doute? Nullement.

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaire français-basque, par M. H.-L. Fabre. — *Bayonne*, P. Cazals, librairie centrale, 1870. — 1 vol. gr. in-8; viij. — 400 pages.

Depuis longtemps les philologues réclamaient avidement un dictionnaire basque, un recueil de mots basques complet et sérieux. Au lieu de ce travail unanimement désiré, M. Fabre publie un dictionnaire français-basque. Comme si le basque pouvait être utilement étudié au point de vue pratique et comme si l'on pouvait avoir besoin de faire de longues traductions du français et du basque !

« Le basque », dit M. F., « n'a pas de règles fixées par une académie; chaque auteur a son basque particulier, son orthographe ». En conséquence, M. F. adopte une orthographe spéciale qu'il appelle « naturelle », mais qui est fort peu scientifique. Est-il « naturel » d'écrire *ghe*, *ghi* pour indiquer l'union des voyelles *e*, *i*, avec l'explosive gutturale douce? Est-il « naturel » d'indiquer par un accent circonflexe les voyelles que l'on doit prononcer avec force? Cette dernière fantaisie amène M. F. à écrire *haûr* « enfant », ce qui pourrait faire croire que l'*a* et l'*u* sont entièrement distincts, le premier étant bref et le second long; or, en réalité, il n'en est nullement ainsi, car *au* de *haur* est diphthongue et les diphthongues basques se prononcent d'une seule émission de voix, c'est-à-

dire, pour employer la définition de M. Max Mueller, sont articulées dans le mouvement des organes de la bouche pour passer d'une voyelle à une autre, de *a* à *u*, etc.; M. F. écrit encore *sûa* « le feu », mais ici l'*u* accentué demande après lui devant *a* la semi-voyelle harmonique *w* : c'est comme si l'on écrivait en français *loûer*, *tûer*. M. Fabre accentue quelquefois les mots, mais il est remarquable que ce sont alors des mots appartenant au dialecte guipuzcoan; on est en droit de conclure que M. F. a pris ces mots dans les livres : les écrivains basques des provinces espagnoles ont en effet appliqué à leur langue le système d'accentuation de l'espagnol; les Français n'ont pas adopté cet usage. Par là s'expliquent les formes *otxûa* et *otxoá*, données au même mot « le loup » dans le livre que j'examine : plus rationnellement on devrait écrire *otsoa* et, en tenant compte de la modification euphonique, *otsua* (*otswa*). Pourquoi M. F. écrit-il *aï* pour la diphthongue formée de *a* et *i*? Qu'est-ce enfin que ces prétendus noms basques de consonnes *bea*, *cea*, *efa*, *i gréca*?

Pour en revenir à l'orthographe, M. Fabre me paraît s'écarter trop hardiment quelquefois de celle généralement admise par les écrivains contemporains et que la prononciation justifie assez souvent; par exemple, il écrit *aria* « le fil », *aüena* « le hurlement », *eskuyn* « à droite», *ygaytea* « le monter », *haintzinian* « par devant »; n'est-il pas préférable d'écrire *haria*, *auhena*, *eskuin* (*eskwin*), *igaitea*, *aintzinian* (*aintzinyan*)? Je ne dis rien des changements phonétiques de *a*, *e* et *o* devant l'article, changements qui produisent des formes diverses, souvent, mais pas toujours, données par M. F.; car, si l'on trouve dans son dictionnaire au mot « HÊTRE » les formes *fagìa*, *pagûa*, *pagôa*, *fagûa*, *agûa*, *phago*, au mot « FILLE, domestique » on lit seulement *nechkatûa* et au mot « FIN, terme,

but » *chedia; nechkatoa* et *chedea*, formes primitives sont oubliées. On voit par ces exemples que l'accent circonflexe est souvent employé à contre-sens par M. F., car dans *nechkatua*, l'*u* loin d'être une voyelle articulée avec force n'est plus en réalité que la semi-voyelle labiale. D'autres fois, M. F. a donné pour le même mot deux formes qui en realité ne diffèrent que par la suppression de *r* doux ou d'une explosive douce, *haïtza* et *aritza* « le chêne » (cf. bisc. *aretcha* « l'arbre »), *îotzea* et *igotzea* « le monter »; mais alors il aurait fallu, pour être logique, indiquer ces changements pour tous les mots où ils sont susceptibles de se produire.

J'ai des reproches plus graves à adresser au *Dictionnaire* de M. F. On y trouve partout les mots sous leur forme définie ; c'est évidemment un tort, car par exemple « fils » ne se rend pas par *semea* mais par *seme, seme-a* veut dire « le fils ». Il devient ainsi impossible de retrouver la force indéfinie des noms terminés en *a*, lorsque par exemple au mot « père » on lit *aita* et au mot « bois » *zura*, comment deviner que « un père » se dira *aita bat* et « le bon bois » *zur ona*? M. F. a cédé ici à l'erreur commune des Basques; lorsqu'on leur demande « comment se dit *maison?* », ils répondront toujours *etchea* « la maison »; mais pour leur faire dire la forme indéfinie, il suffit de leur demander : « comment se dit *une maison* ou *la bonne maison* », car ils répondent alors *etche bat* ou *etche ona*. Larramendi, dans son *Diccionario trilingue*, avait commis la même faute qu'a soigneusement évitée M. Sallaberry (d'Ibarolles) dans son *Vocabulaire basque* (bas-navarrais)-*français*. Au reste, à plusieurs mots, M. Fabre a mis les deux formes; ainsi à « besoin » on lit *beharra, behar;* à « hêtre » *pagôa, phago; behar* et *phago* correspondent seuls aux mots français.

M. F. a encore tort selon moi de donner les verbes sous leur forme substantive, ainsi « envoyer » est traduit par *egortzea* dont le sens propre est « l'action d'envoyer ». Je préfère de beaucoup le procédé de Larramendi qui consiste à donner les verbes par le participe passé, soit pour l'exemple adopté *egorri* « envoyé ». M Sallaberry fait mieux encore; il donne le radical simple du verbe *egorr* et y joint la forme participiale *egorr-i :* M. F. n'indique même pas cette forme, très-importante dans la conjugaison basque. M. F. aurait dû imiter encore Larramendi lorsque celui-ci conjugue tout au long les verbes dits *simples*, *contractes*, *irréguliers*, *syncopés*, etc.

Si le dictionnaire de M. F. est inférieur à certains points de vue au *Vocabulaire* de M. Sallaberry, en revanche il l'égale presque par la singularité, pour ne pas dire plus, de la plupart des définitions jointes aux mots français, définitions souvent plus qu'inutiles. Qui ne trouverait au moins bizarres en effet les définitions suivantes, en outre d'ailleurs inexactes au premier chef : « HILARITÉ, s. f., joie douce et calme. — OGRE, esse, s. m., monstre fabuleux. — PHILOLOGIE, s. f., édition critique. — PAIX, s. f., état hors de guerre. — HUNE, s. f., guérite au haut du mât.— HOULE, s. f., vague après la tempête » ? Il est visible que tout ceci a été copié sur un de ces vieux et déplorables dictionnaires français que l'on fait apprendre par cœur aux enfants dans les écoles chrétiennes; j'en ai la preuve dans des renvois tels que le suivant : « CHALE — voyez SCHALL » et dans le grand nombre de mots rares, grossiers ou impossibles à traduire en basque que M. F. n'aurait certes pas trouvés tout seul : *nidoreux*, *hatier*, *feurre*, etc.; *palatinat*, *paradoxe*, *orbiculaire*, *noctiluque*, *etc.* » Il est vrai que si, sous ce rapport, le livre de M. Fabre est trop complet, il ne l'est peut-être pas assez quelquefois quant

à la traduction : ainsi au mot *chaleur* on trouve seulement pour la chaleur « au physique et au moral » (*sic*) *berotasuna;* or, le vocabulaire euskarien est particulièrement riche en expressions spéciales indiquant l'état de chaleur des femelles des animaux domestiques ; pour une jument, par exemple, on dira *giri*, pour une brebis *arkara* ou *arkhara*, pour une chèvre *azkara* ou *azkhara*, pour une vache *susara* ou *susaya*, pour une truie *ihaus* ou *ihausi*, pour une chienne *ohara* ou *ohala* ou *ogara;* n'était-il pas intéressant de donner ces divers mots?

Une dernière observation : M. F. aurait dû dire quelque part que la plupart des mots basques qui composent son livre appartiennent au dialecte labourdin ; et, lorsqu'il cite une expression d'un autre dialecte, il aurait dû en faire la mention expresse.

En résumé cependant, malgré tous ses défauts, dont le principal est d'être un dictionnaire français-basque et non basque-français, le livre de M. Fabre pourra être utile aux philologues parce qu'il contient un assez grand nombre de mots et parce qu'il n'existe aucun bon dictionnaire complet basque-français ou basque-espagnol.

Bayonne, le 4 mai 1870.

JULIEN VINSON.

Notes de A. Oihenart, pour le glossaire basque de Pouvreau, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale et suivies d'observations, par M. Burgaud des Marets. — *Paris*, 1866, 16 pages.

« Ceux qui ont fait quelque étude de la langue basque » savent qu'il existe, en manuscrit, à la Bibliothèque

» impériale, un glossaire, ou plutôt l'ébauche d'un glos-
» saire de cet idiome par Pouvreau. Ce travail qui, à mes
» yeux, n'a qu'un mince intérêt scientifique, peut cepen-
» dant par sa date attirer la curiosité des philologues, et
» je me propose de le publier, tout défectueux qu'il soit.
» A la suite d'un des exemplaires (car il existe deux co-
» pies écrites par Pouvreau) se trouvent quelques pages
» de la main de A. Oihenart, contenant des listes de mots
» basques. Ce sont ces listes que j'offre aux érudits. »

Ainsi s'exprime M. B. des M. dans une courte note mise en tête de son intéressante publication. On sait que Oihenart (Arnault), de Mauléon, est un écrivain basque de la fin du XVIIe siècle, qui publia un recueil de proverbes basques, auxquels il joignit quelques poésies de sa composition dans la même langue (1re édition, Paris 1657, in-12; 2e édition, Bordeaux, 1847, in-12). Il est aussi l'auteur de *Notitia utriusque Vasconiæ* (Paris, 1638, in-4). Il avait de la langue basque une idée générale plus nette et plus exacte que la plupart des basquisants qui l'ont précédé ou suivi. Des notes de lui ont par suite une valeur incontestable.

Le recueil publié par M. B. des M. porte en tête la date du 30 may 1661; Il comprend quatre listes distinctes. On est frappé de trouver dans ces listes un très-grand nombre de mots français, latins ou gascons, à côté de quelques expressions absolument basques et très-remarquables, ou de formes spéciales de mots connus. Certaines expressions donnent lieu à des observations précieuses sur les variétés de signification de certains mots suivant les localités. Certaines autres sont accompagnées de détails intéressants sur les mœurs du pays. Toutefois, je n'oserai dire que Oihenart a bien rendu le sens de tous les mots qu'il a recueillis; il me semble que plusieurs traductions seraient discutables.

Ces notes d'Oihenart sont d'ailleurs très-confuses, les mots y sont placés sans ordre, et les articles ont été probablement écrits à diverses époques. Ce travail n'était évidemment pas destiné à la publicité ; Oihenart se proposait seulement, sans doute, d'adresser ses observations à Pouvreau, pour que celui-ci pût corriger et compléter son œuvre.

Néanmoins, M. B. des M. a eu une excellente idée en imprimant ces observations; il faut l'en remercier et lui demander instamment de nous donner au plus vite le texte même de Pouvreau

Bayonne, le 11 mai 1870.

JULIEN VINSON.

Chants populaires du pays basque, paroles et musique originales, recueillies et publiées, avec traduction française, par J.-D.-J. Sallaberry (de Mauléon), avocat. — *Bayonne*, 1870. — 1 vol. gr. in-8, x-(ij). — 415 pages.

Ce volume contient les paroles et la musique de cinquante chansons basques, dont quinze avec accompagnement de piano. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas fait entrer dans sa collection quelques airs chantés très-souvent dans le Labourd et dans les provinces espagnoles, et qui auraient contribué à donner aux étrangers une idée complète de la musique basque. Il est à remarquer, du reste, que la plupart de ces airs perdent beaucoup parfois à être entendus chanter par les Basques eux-mêmes; il y a fort peu de bons chanteurs dans le pays basque.

On trouvera sans doute généralement que les paroles de ces chansons sont d'une faiblesse extrême. A part quelques pointes assez spirituelles, quelques passages où le

sentiment est bien rendu, tout est médiocre, banal, commun. C'est que l'éducation des Basques est malheureusement tout à refaire, sauf quelques heureuses et trop rares exceptions.

Cependant, M. Sallaberry a rendu un grand service aux philologues en reproduisant toutes les paroles de chaque chanson. Il leur fournit ainsi un recueil précieux de textes souletins et bas-navarrais, car presque tous les morceaux reproduits appartiennent à ces deux dialectes. Je veux aussi féliciter l'auteur d'avoir adopté un système d'orthographe simple, commode, relativement logique et surtout très-intelligent, du moins par rapport aux systèmes de beaucoup d'autres écrivains contemporains. Je ne fais de réserve absolue que pour le *j* labourdin qui est réellement *y*. Il y a également quelques erreurs linguistiques dans les *observations* où ce système orthographique est exposé; ainsi je lis, p. VIII : « On ne connaît pas de *diphthongues* » en basque, chaque voyelle conserve, lorsqu'elle est réu- » nie à une autre, le son qu'elle possède isolément, ainsi *ai* » prononcez *a-i*, jamais comme dans *maison*, etc. » Mais, c'est que précisément *ai* dans « maison » est une voyelle simple, tout comme *eu* dans « peu »; la vraie diphthongue c'est l'αι de λεγεται l'*au* de « gebraucht », etc., et ces derniers sont parfaitement ceux des *ai*, *au*, etc., basques. Autre petite erreur : « en basque le *s* a deux sons bien distincts, « l'un que j'appellerai le son *sifflant* et que je re- » présente par *s*; et l'autre, le son *doux*, correspondant » au son de l'*s* français, et que j'exprime toujours par un » *z* » (p. X); c'est au contraire le son « doux » *z* qui est la véritable sifflante, mais le *s* labourdin est chuintant. »

Bayonne, le 18 mai 1870.

JULIEN VINSON.

Rapport présenté, au nom de la commission des dames chargée d'examiner les questions relatives à la réforme de l'instruction primaire, par Mme Coignet, rapporteur, suivi d'un *Appendice* par Mme Fanny Charles Delon. — *Paris*, grand in-8o, 1871. Paul Dupont.

La rapidité d'expansion de notre science favorite est désormais assurée : les grandes découvertes de la linguistique vont servir de base à l'enseignement grammatical de l'enfance. Ma plume tremble d'aise sous mes doigts en écrivant que les trois cours de nos écoles primaires profiteront bientôt de la méthode historico-comparative appliquée à l'étude de la langue française.

Les programmes présentés dans l'*Appendice* et justifiés, soit par le *Rapport*, soit par les *Observations explicatives* de Mme Delon, disent avec chaleur et clarté que « les premiers éléments de l'histoire de la langue nationale sont indispensables à l'intelligence de la grammaire française. »

Oui, c'est la première fois que, dans un « cours élémentaire » officiel, l'enfant, tout en apprenant à lire, apprendra à distinguer les sons et les bruits de la parole des lettres ou des signes graphiques qui les représentent aux yeux (1), « le mot parlé » du « mot écrit » (p. 81). L'enfant saura « ce que c'est qu'un mot » pour de vrai !

Dans le « cours moyen », on lui dira « ce qu'on appelle une *racine* » (p. 90), ce que c'est que « Dérivation, — Radical, — Terminaisons dérivatives, — Mots composés » (*Ibid.*), tout cela, en exigeant de lui la reconstitution fréquente des « Familles de mots ».

Enfin, dans le « cours supérieur », l'enfant reverra et

(1) Qui dira tout ce qu'il y a de bévues à l'état de germe dans ce cliché : « *Les mots sont composés de lettres ?* »

complétera toutes ces notions essentielles. Voici, en effet, quel sera le programme imposé aux instituteurs et aux institutrices (p. 104) : « Histoire des Origines de notre langue ; ses transformations successives. Lois générales de la dérivation et de la composition. — Mots latins ayant servi de types aux principales familles de mots français. GRANDES RÈGLES de la TRANSFORMATION des mots latins en mots français. Accent. — Emprunts principaux faits par la langue française aux langues étrangères. Observations complémentaires sur la classificatoin des mots. » (p. 404.)

Partout la notion de l'histoire, la notion féconde du *devenir* à travers des milieux changeants. Partout la série naturelle, cette mnémonique des vrais savants, quel que soit leur âge.

Merci à vous, madame Delon, merci à vous et à vos collègues.

H. C.

Zeitschrift für deutsche Philologie, herausgegeben von Dr Ernst Hœpfner und Dr Julius Zacher, Halle.

Encore un fascicule et cette *Revue de Philologie allemande* nous aura donné trois beaux et bons volumes où, à côté de travaux d'érudition et de critique littéraire qui sont peu de notre compétence, se trouvent des études de grammaire comparée aussi profondes qu'utiles en leurs applications diverses.

Que les recherches critiques sur les anciens monuments littéraires de l'Allemagne, sur l'origine, la facture et le vrai sens des grandes épopées scandinaves et germaniques tiennent dans la *Revue* de M. Zacher une place très-considérable et même jusqu'ici du moins, la plus considérable, cela se conçoit sans peine aucune. Il est si naturel de

commencer par le commencement. On a, par exemple, depuis quatorze siècles une traduction gothique du texte grec de la Bible, mais il importe de jeter de nouvelles lumières sur l'histoire du texte même de cette version et M. E. Bernhardt envoie de Meiningen un curieux article où il traduit et commente une sorte de préface en latin, à coup sûr bien ancienne et jusqu'ici peut-être trop négligée, sur la lecture comparative des textes scripturistiques gothique, grec et latin.

C'est une bonne fortune pour M. Zacher, — et pour les lecteurs de sa *Revue*, — d'avoir obtenu de la bienveillance de M. Herman Grimm à Berlin communication d'une précieuse correspondance de Wilhelm Grimm, son père, avec C. Lachmann sur le poëme des Nibelungen.

A côté de ces lettres de haute critique, M. B. Dœring a montré, par un parallèle rigoureux des textes, que l'auteur de la Saga de Thidrek ou Dietrich de Bern avait puisé largement aux sources de l'épopée allemande des Nibelungen, mais que, voulant faire un livre de conversation (*drengilig verk ok frœknligar framkvœmdir*) pour ses compatriotes scandinaves, il avait souvent usé de la plus large fantaisie en ses narrations, ne se gênant même pas le moins du monde pour introduire en son œuvre des remembrances du chant de l'Edda.

Et, comme au sujet de telles questions littéraires, il importe que vous sachiez de source certaine combien furent fréquentes et variées, du XIe au XIIIe siècle, les relations de l'Islande et de la Norvège avec le Sud, M. Konrad Maurer s'empresse de vous l'apprendre dans une étude historique du plus vif intérêt.

Le poëme national des Anglo-Saxons, le Chant de Beovulf, a trouvé dans M. Arthur Kœhler un introducteur habile, en complète possession des grandes lois qui prési-

dèrent à la création des épopées. Je ne me souviens pas d'avoir vu indiquées en de plus délicates formules les nuances de coloris chrétien jetées çà et là sur les tons relativement crus du proto-Beovulf par le prêtre qui refit à sa façon ce chant populaire essentiellement païen.

On sent en lisant M. Kœhler qu'il a lu beaucoup de français et énormément d'anglais; mais il est un côté par lequel on le sent peut-être un peu trop : l'emploi assez fréquent de mots français dont les correspondants ne font point défaut à la langue de Gœthe, tels que *raisonnement* (bis), *raffiniertheit*, *modern*, *existenz*, déparent légèrement le style d'ailleurs suffisamment caractéristique du professeur au gymnase de Dresde.

Rien ne serait plus facile que de montrer ainsi comment tous les articles de ce recueil philologique s'éclairent mutuellement au plus grand profit d'une intelligence plus profonde et d'une posession plus complète du génie littéraire de l'Allemagne. Mais encore un coup cela ne serait point ici à sa place et je dois me contenter de mettre en relief ce que la *Zeitschrift für deutsche Philologie* contient de plus spécialement relatif à nos travaux.

Notre éminent collaborateur, M. Berthold Delbrück, a ouvert la série des articles de grammaire comparative que la *Revue* de M. Zacher se propose d'offrir à ses lecteurs. Tout le monde saura gré au savant professeur d'Iéna d'avoir clairement expliqué comment et pourquoi chaque germaniste sérieux de nos jours doit être doublé d'un linguiste organisant. A le voir justifier les termes de sa thèse, on sent que sa grande préoccupation a été et devait être de convaincre l'humaniste voué à la philologie allemande qu'il ne s'agit plus, cette fois, d'apprendre le slave et le lithuanien, le sanskrit et le zend, voire même le welsh et l'ancien irlandais, comme il avait

appris au gymnase le grec et le latin, mais, par une connaissance raisonnée et progressive de la législation phonologique de ces idiomes congénères, de parvenir à en retrouver, disons mieux, à en créer de nouveau, au milieu des joies ineffables, compagnes de toutes les créations, les formes lexiques et grammaticales, au moins les plus essentielles, les plus sûrement contrôlables par les témoignages mutuellement complémentaires des faits déjà connus.

« Simplifiée et vivifiée, » cette méthode naturelle et historique de restitution comparative fortifie singulièrement la mémoire par l'intervention perpétuelle de l'intelligence raisonnante ; car « chaque particularité s'offre dès lors à l'esprit de l'investigateur comme faisant partie d'un grand tout organique où elle trouve sa place, » en même temps qu'elle reçoit des autres détails de même série une lumière pénétrante que rien ne saurait remplacer.

M. Delbrück a raison : le germaniste, au seuil de ses études linguistiques, ne trouverait pas dans les ouvrages spéciaux, quel que soit d'ailleurs leur incontestable mérite, une disposition à la fois assez serrée et assez claire des faits qui doivent tout d'abord fixer son attention. En ce qui concerne le sujet spécial choisi par notre grammatiste, « la déclinaison des substantifs dans les langues germaniques en général et, en particulier, dans le gothique, » cette observation ne me paraît que trop aisément justifiable. Aussi bien ne pourrais-je trop le louer d'avoir dit sur cette matière tout ce qu'il fallait dire à un commençant. Tout y est, en vérité, voire ces prolégomènes indispensables, et que des initiés seuls trouveraient superflus.

Il ne s'agit plus aujourd'hui de faire sortir tous les cas

d'un cas donné. Tous les cas sont des cas, c'est-à-dire des terminaisons significatives de rapports passagers, et c'est au radical, au thème qu'il faut toujours remonter pour savoir comment la nature de son élément phonétique terminal (*auslaut*) amènera tel ou tel procédé d'annexion de ces mêmes signes additionnels et banals. De là cette division du travail de M. Delbrück en trois chapitres :

1. — Radicaux terminés en *a;*
2. — Radicaux terminés en *i* et en *u;*
3. — Radicaux à consonne finale.

Et, d'où vous êtes, vous apercevez l'ensemble de cette utile monographie. Pour que vous deviniez jusqu'à la succession méthodique des détails, permettez-moi d'ajouter que M. Delbrück, lui aussi, enseigne les langues indo-européennes dans l'unité de la langue aryaque (*indo-germanische grund-sprache*). Ce que le parallèle intégral des langues sœurs nous a démontré avoir été nécessairement *forme organique commune* avant la séparation des tribus, le savant grammairien le pose tout d'abord comme point de départ, comme terme de comparaison et comme moyen d'explication des variations locales mises en présence les unes des autres. Ainsi, lorsqu'il s'agit (chap. 1er) de faire, au profit du gothique, l'histoire naturelle des terminaisons masculines des thèmes en *a*, l'élève se trouve en face du tableau suivant :

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	*s*	*as.*
Gén.	*sya*	*ám.*
Dat.	*ai*	*bhyas.*
Loc.	*i*	. . . .
Acc.	*m*	*ns.*

S'il les rattache, par exemple, au thème aryaque AGRA, terre labourée, champ, il forme les combinés accidentels *agras*, le champ (sujet); *agrasya*, du champ; *agrâi*, au champ; *agram*, le champ (objet), etc.

Mais déjà M. Delbrück lui met sous les yeux cette même déclinaison devenue ici, sanskrite (thème *ajra*); là, grecque (thème *ἀγρό*); d'un côté, latine (thème *agro*), et, d'un autre, gothique (thème *akra*). A ces paradigmes comparés succèdent tous les rapprochements, toutes les explications nécessaires à un débutant pour le conduire à la vérification de cette triple loi de la phonologie gothique :

1° Non protégés par une double consonne, *a* et *i* aryaques tombent à la fin des mots, jamais *u*.

2° *ai* ou *âi* aryaque final devient *a*.

3° Le *m* final tombe, peut-être après avoir été remplacé par un *n*.

Je m'arrête, car ces lignes suffisent à donner une idée de la méthode suivie par M. Delbrück en un article destiné à faire surgir plus d'un linguiste enthousiaste.

L'article de M. E. Bernhardt sur les fonctions du préfixe *ga-* dans la conjugaison gothique est une monographie utile sans doute, mais qui aurait pu recevoir de la méthode historico-comparative des éclaircissements dont l'auteur nous a volontairement privés.

Profitant des notes écrites sur ce sujet par feu le Dr Leverkus, M. A. Lübben a écrit sur le nom *altvil* une excellente dissertation étymologique où il montre que ce composé doit se scinder en *al-tvil*, tout tortu, tout de travers, nain difforme, et non pas, comme l'avait disséqué une critique insuffisante, en *alt-vil*, c'est-à-dire avec le sens de *vieux* dans son premier élément constitutif.

A côté de ce travail d'anatomie lexique, je place volontiers une autre étude du même genre, mais beaucoup plus importante, et par son étendue, et par l'intérêt qui s'attache à l'étude comparée des conceptions populaires. C'est l'histoire des « noms du crétinisme dans les dialectes germaniques, » par M. E.-L. Rochholz. Quel spectacle attristant! Vous voyez défiler sous vos yeux le *fèks* et le *tscholi*, le *trottel* et le *butte*, le *noll* et le *dubel*, le *tell* et autres *innocents*. Oui, quelle triste procession, mais qu'il est intéressant de retrouver avec M. Rochholz quelques détails certains sur les origines presque toujours superstitieuses de ces dénominations, hélas! si abondantes!

Un article rempli des plus heureuses trouvailles est celui de M. H. Leo sur les verbes intensifs des langues teutoniques.

J'ai réservé pour la bonne bouche les monographies où les linguistes de profession auront le plus à prendre. Je citerai en première ligne l'étude si complète de M. C.-Frédéric Koch sur les fonctions représentatives du groupe *ea* dans l'anglo-saxon. On sait que M. Koch est l'auteur de cette belle *Grammaire historique de la langue anglaise* (3 vol.), dont le succès est loin d'être épuisé.

Non moins utile aux progrès de la phonologie indo-germanique est l'histoire des sources diverses de la diphthongue *au* dans tous les dialectes allemands, par M. H. Gradl. Voici, par exemple, *ar* ou *er* et *al* devenant *aur* et *aul*, souvent *au* tout court : *haurbrig*, herberge; *aurger*, ærger; *erzault*, erzæhlt; *bauld* et *baud*, bald; *waud*, wald; *aut*, alt; *haus*, hals, etc., etc. Il va sans dire que l'auteur indique avec soin les localités où il a observé ces prononciations diverses. Une des plus étranges est celle qui constate la transformation de *g* en *u* après *a* : *nauel* pour nagel; *krauen* pour kragen; *mauen*

pour magen, etc. Cette parenté du *u* et du *g* (peut-être par *w* du renforcé *gw*) doit fixer d'autant plus notre attention qu'elle explique l'identité de l'allemand *baum* et du gotique *bagm-s*.

Suivraient, — si je n'écoutais que mon plaisir de citer, — douze ou quinze autres transformations non moins curieuses amenant toutes la même diphthongue *au*. M. Gradl sait fort bien que des phénomènes semblables se présentent dans les patois latins et ailleurs, mais il a voulu nous laisser tout le plaisir de faire nous-mêmes ces rapprochements. Seulement, j'aurais voulu quelques essais sur les causes physiologiques de ces lois de transmutation.

Ces chers patois si précieux pour le linguiste, on les avait si longtemps négligés! Mais dès qu'on s'est aperçu, — et il n'y a pas longtemps de cela, — de toutes les injustices et des balourdises que nous faisait commettre notre culte trop exclusif pour cette dame si prude et si fière appelée « langue nationale » vite, vite on s'est mis à l'œuvre et déjà, en Allemagne comme ici, l'on rend de légitimes hommages aux sœurs trop délaissées de la parole officielle.

En 1867, M. Karl Weinhold publiait à Berlin sa très-solide *Grammaire bavaroise*, et la même année, M. Reinhold Bechstein faisait paraître le *Livre des Évangiles* en moyen-allemand (1343), de Matthias de Beheim (1).

L'année 1868 donna le jour à la *Grammaire alemannique de la rive droite du Rhin* depuis le XIIIe siècle, par M. le Dr Birlinger (Berlin); — à l'étude sur *Le patois de Gottschee*, par M. Schrœer (Vienne); — au travail de feu M.

(1) C'est, on le sait, le nom du propriétaire, nullement celui de l'auteur inconnu de l'*Evangelienbuch*.

Vilmar sur l'*Idiome de Kurhessen* (Marbourg); — aux observations de M. Wülcker sur les *variations vocaliques par affaiblissement* (vocalschwæchung) dans le moyen-allemand-central et particulièrement dans les dialectes de la Hesse et de la Thuringe (Francfort s. M.);—et, enfin, à une *Exposition du dialecte de Ruhlaer*, par M. Karl Regel (Weimar).

En 1869, nous eûmes de M. Opitz *sur la langue de Luther*, pour servir à l'histoire du haut-allemand moderne (Halle) et une seconde édition du *Dictionnaire bavarois* de Schmeller, par M Karl Frommann (Munich).

Je ne saurais trop recommander aux germanistes sérieux de lire les quarante pages que, dans la *Revue* de M. Zacher, M. H. Rückert a consacrées à l'examen de ce remarquable mouvement des études dialectiques.

C'est à ce même besoin de parallèle intégral de tous les dialectes frères que je rattache les *Beitræge aus dem niederdeutschem* de M. F. Woeste. Que d'obscurités dissipées par la lumière qui s'échappe de ces rapprochements légitimes. Je dois, pour mon compte, à l'un des alinéas de M. Woeste l'explication scientifique de l'*indarno* des Italiens, identique au bas-allemand *endarne*, l'*andarn* (*an*+*dara*) du bas-franconien, c'est-à-dire *en dommage, en pure perte*.

Il est plus d'une fois question, dans ces articles divers, du *Sprachgefühl* ou *sens du langage*. Aussi ai-je souhaité la bien-venue à celui des bons morceaux qui est intitulé : *Pour servir à l'histoire du sens du langage chez les Allemands et chez les Romains*.

Né de l'instinct du langage, son mode, d'être le plus répandu et le moins élevé, le sens du langage grandit et s'étend parfois jusqu'à devenir la conscience du langage, dit l'auteur, M. R. Hildebrand, au seuil de son remar-

quable travail. Avec plus ou moins de profondeur, tous les hommes lettrés ont étudié, soit sur les autres, soit sur eux-mêmes, l'action plus ou moins constante de cette faculté si complexe de la parole, considérée, non dans la création des formes orales, mais bien dans la compréhension et dans l'articulation quotidienne de ces mêmes formes traditionnellement apprises. Cette faculté varie selon les races et selon les individus dans chaque race. On peut même, dit avec raison M. Hildebrand, en suivre les manifestations aux diverses époques dont nous possédons quelques monuments littéraires. Développé par l'observation réfléchie, le sens du langage nous a laissé parfois dans le passé des traces curieuses de son intervention despotique. Ici, je ne saurais résister au désir d'emprunter à notre auteur le plus démonstratif et le plus... amusant (oui, *amusant*) des faits qu'il rapporte.

Un Scribe, fortement doué du sens du langage copiait un *lied* d'Henri de Morungen où le poëte, malgré la perte de ses plus chères espérances, se refusait à imiter le rossignol qui, lui, ne chante plus « passé le temps de ses amours. » A peine a-t-il lu le vers

Svan si ir liep volendet, sô geswîget sie

qu'il se hâte d'écrire *liet* (*liet,* chant en lieu et place de *liep*, amour), en se disant sans doute tout bas : « Ce pauvre Morungen qui ne sait pas que le *t* de *liet* ne doit devenir un *p* que dans la prononciation, mais dans la prononciation seulement, et que, s'il devient ainsi un *p*, c'est par suite de sa position accidentelle devant une labiale qui ouvre, comme dans *volendet*, le mot suivant et le force, par attraction, à lui ressembler en passant des dents (lieT) aux lèvres (lieP).

Et voilà comment, de par la copie magistrale de ce

plumitif, Morungen revu et corrigé a chanté ceci :

« Quant il a fini son *chant* le rossignol se tait. »

Rendez-vous, M. de la Palisse, ce copiste ignoré vous a battu.

H. Chavée.

Corsi di glottologia, dati nella r. academia di Milano da G. I. Ascoli. — Volume primo. Puntata prima. — Torino e Firenze (Lœscher, lib. édit.) 1870.

Les cours de glottologie dont nous avons les premières feuilles sous les yeux se composeront de quatre parties : 1° Phonologie comparée du sanskrit, du grec et du latin; 2° Introduction générale à la morphologie; 3° Morphologie comparée du sanskrit, du grec et du latin; 4° Phonologie éranienne.

Nous ne possédons encore qu'un fascicule de 250 pages renfermant les cinq premières leçons de la premiere partie, et la majeure part de la sixième.

On sait avec quelle initiative M. Ascoli traite les matières linguistiques; il est impossible (et l'auteur ne peut se faire illusion sur ce point) que ses théories trouvent toutes, sans exception, un accueil favorable auprès des juges compétents. Au moins, ce qu'il faut bien admettre c'est que M. A. ne part jamais que de données rigoureusement réelles : l'on peut contester sans doute la justesse de ses explications mais non pas la valeur de sa méthode. C'est assez dire déjà que ces six premières leçons nous semblent dignes d'éloges malgré des réserves particulières.

L'auteur, partant constamment de la forme organique (prototipo ariano, lingua fondamentale indo-europea, lingua del periodo unitario, etc.), cherche à exposer les rai-

sons du devenir d'une articulation organique en son passage au grec, au latin, au sanskrit.

Il s'en prend tout d'abord au K fondamental. — Après avoir exposé sa reddition directe dans les langues ci-dessus dénommées, M. A. traite du passage de ce K en *ć* (sk. *ćakra* —, m.n., roue cercle = gr. κύκλο-), en *p* (gr. πότερο-, uter = sk. *katara-*), en *t* (g. τε = sk. *ća* = lat. *que*), enfin en *ç* sanskrit.

Pour arriver de *ka* à *ša* (prononcez « cha ») M. A. suppose la série suivante :

Ka, *kia*, *kya*, *kža*, *kša*, (*tša* id est) *ća*, *ša*.

Mais l'énoncer ou la justifier cela est deux, et nous ne voyons nullement la justification désirée. A notre sens quatre termes de cette série sont superflus et il en manque un d'important. Notre formule est celle-ci :

Ka, *kya*, *tya*, (*tša* id est) *ća*, *ša*.

Nous trouvons cinq manières d'être et M. A. en trouve sept; de plus nous n'en avons que quatre de communes avec lui. Selon nous l'intercallation palatale est non pas celle de la voyelle *i*, mais bien de la demi-voyelle *y*. Puis de *kya* à *ća* nous ne pensons nullement que l'on ait dû ou même pu passer par *kža* (*ž* étant le *j* français) et par *kša*, le *ž* faible se changeant en *š* sa correspondante dure. Nous constatons au contraire que *kya* se transmute directement en *tya*, d'où *tša*, écrit vulgairement *ća*. Dans *ša* il n'y a que la perte de l'explosive initiale de *ća*.

Pour aller de *K* à *t* M. A, suppose la succession : *kia*, *kya*, *kja*, *tža*, *ta*; (par exemple **kyatvar-*, **kjatvar-*, *τžεθραρ. τέτταρ-ες). Mais la preuve ?... Si nous ne nous trompons le groupe *kj* aurait dû euphoniquement deve-

nir *kś* et non *tž*. Admettons même *tža* : à quoi devons-nous nous attendre? Non pas certes à *ta*, mais bien à *tša*, id est *éa* !

De *K* à *p*, M. A. suppose l'intercalation non plus palatale mais labiale: *kua*, *kva*, *kpa*, *pa*; par exemple **kuatvar-*, **kvatvar-*, **kpethvor-* *πεθϝυρ-, πέσσυρ-ες. Cette sériation manque également de justification, et, au point de vue euphonique, nous ne pouvons admettre le passage de *kva* en *kpa* en temps que facilitatif : s'il s'agissait de *çpa* pour *kva* cela serait différent (cf. zend *açpa-*, cheval=akva-), mais c'est d'un prétendu *kpa* qu'il s'agit !

M. Ascoli admet que lorsqu'un K organique a été affecté d'un élément intercalaire grâce auquel sa transformation se trouvait possible, cet élément ne fut pas d'abord soit un *v*, soit un *y* mais bien une « incerta parasita (quasi un υ greco. » On sait, en effet, que le υ grec prit à une époque donnée le son *ü* pour *u* (notre « ou ») qu'il avait primitivement, puis arriva à *i* pour *ü*. Mais remarquons bien quil y a ici série successive et non pas parallélisme : le υ (prononcez « ou ») ne devient pas soit υ (prononcez « ü ») soit *i*, mais bien devient d'abord *ü*, puis *i*. Il faut donc simplement admettre que l'intercalation fut soit labiale, *v*, soit palatale, *y*.

Quant à soutenir, comme le fait également M. Ascoli, qu'une explosive ne peut passer directement (di punto in bianco) en une autre explosive, nous pensons que cette prétention est beaucoup trop absolue. Sans doute K ne devient pas immédiatement *ć*, mais n'entendons-nous pas les enfants rendre, par exemple, immédiatement par un *t* le *k* qu'ils nous entendent prononcer? Lorsque nous disons « curé » ne rendent-ils pas « turé, tulé » ? Il y a là, à notre sens, un fait bien frappant.

M. Ascoli examine, dans sa quatrième leçon, les méta-

morphoses du G organique. Nous trouvons ici une étude toute parallèle à celle qui a été faite sur le K, aussi ne voulons-nous pas insister.

La leçon cinquième est consacrée aux aspirées. Elle est encore fort intéressante, et nous ne nous sommes pas privé de la relire à plusieurs reprises, mais nous avouons ne pas nous laisser gagner par tout son enseignement. En ce qui concerne le passage des GH, DH, BH sur le terrain latin, nous nous trouvons notamment en plein désaccord avec l'auteur. Selon M. Ascoli le GH organique serait devenu *kh* sur le domaine gréco-italiote. Le latin aurait en fait un *h* sifflant, lequel avec le temps serait devenu soit un *h* ordinaire, soit un *g*. — De même BH aurait passé par *ph* aspiré, puis par *f* d'où parfois *b*. — De même DH, aurait donné *th* aspiré, puis *th* sifflant (*p̄*) ou bien *f* : le *p̄* aurait donné *d*, et le *f* aurait persisté ou bien se serait changé en *b* (ruber). — Cette théorie a déjà été réfutée par M. Corssen (Ausspr. I, 804) d'après les faits suivants : 1° Il n'y a aucun vieux mot latin qui offre une des aspirées *kh*, *th*, *ph* (χ, θ, φ) : quand les Romains empruntèrent aux Grecs des mots où se trouvaient ces articulations, ils les remplaçaient par l'explosive non aspirée, c, t, p, et ce n'est qu'à l'époque de Cicéron qu'ils les rendirent par ch, th, ph. 2° Aucun mot des autres idiomes italiotes ne laisse soupçonner que ces idiomes eussent les aspirées ph, th, kh. — D'ailleurs le système d'une période commune gréco-italiote, malgré toute l'autorité de M. Curtius et de quelques autres de ses défenseurs, ne saurait être admise, et nous parler d'aspirées communes gréco-italiotes, c'est se payer de termes sans réalité.

A notre sens, l'analogie des autres idiomes européens (le grec excepté) nous indique que lorsque des GH, DH, BH organiques devinrent g, d, b sur le terrain latin, cette

évolution fut très-directe : l'explosive moyenne aspirée perdit son aspiration et monta au degré de moyenne pure. Prenons par exemple les langues germaniques : le traitement qu'elles font subir aux B, D, G nous renseigne sur celui qu'elles appliquèrent aux BH, DH, GH; elles renforcent les premiers d'un degré et en font directement des *p*, *t*, *K*... de même elles renforcent directement les bh, dh, gh, en leur faisant perdre leur aspiration. Eh bien, le latin traita de même les aspirées organiques bh, dh, gh lorsqu'il en fit des b, d, g. Quand il rendit les dites aspirées par *h* ou bien par *f* ce fut un système différent, mais encore fort simple, et il n'y a nullement à supposer l'entremise d'aspirées *ph, th*, encore moins de sifflantes *f*, *p* !

M. A. suppose également des intermédiaires entre le GH organique et le *h* sanskrit qui en certains cas représente ladite voyelle organique; c'est là encore une hypothèse que nous ne pouvons accueillir, nous en tenant simplement à la chute de l'explosive initiale.

La sixième leçon est d'une importance fort grave. Il y est traité entre autres matières, de l'origine et de la physiologie des linguales sanskrites : *ṭ*, *ḍ*, etc. Dans le compte rendu de la seconde partie de ce tome premier, nous aborderons l'examen des opinions émises sur ce point par M. Ascoli.

En finissant nous avons deux souhaits à former. Celui de voir les leçons écrites de M. A. suivre rapidement le cours de leur publication, celui enfin de les savoir bientôt entre les mains de tous nos lecteurs.

A. H.

Les origines du cheval domestique d'après la paléontologie, la zoologie, l'histoire et la philologie, par C.-A. Piétrement. — *Paris*, 1870, XVI-488 pp. in-8°.

M. Piétrement, vétérinaire dans un régiment de cavalerie, a voulu sortir du domaine étroit qui fait l'objet spécial de ses études; il a traité à neuf une question souvent agitée et a consacré aux origines du cheval un livre plein de renseignements tirés aux bonnes sources. Les arguments empruntés à la philologie montrent bien l'utilité que cette science a pour l'histoire en général, et, en particulier, pour l'histoire naturelle. M. Piétrement a eu recours aux ouvrages d'Émile Burnouf, de Pictet, etc., et la linguistique l'a aidé à redresser une foule d'erreurs accréditées jusqu'ici. Si son ouvrage même ne rentre pas dans la compétence de la Revue, nous devons pourtant applaudir aux efforts qu'il a faits pour mettre à profit les recherches scientifiques les plus récentes. On pourrait, à la vérité, reprocher à l'auteur d'avoir trop fidèlement suivi les étymologies parfois plus que suspectes de M. Pictet, mais alors c'est M. Pictet lui-même qu'il faudrait prendre à partie, et cela nous entraînerait trop loin.

E. P.

Ueber den Accusativus cum Infinitivo, von Dr. Franz Miklosich *Wien*, 1869, 8. (Aus den Sitzungsber. der phil.-hist. Classe des kais. Akademie der Wiss., LX., Bd., S. 483-508.

Toutes les grammaires grecques et latines traitent de la construction de l'accusatif avec l'infinitif, mais le plus souvent sans essayer d'en expliquer la nature. Comment

est-on arrivé à dire : *victorem parcere victis aequum est*, ἤγγειλαν τὸν Κῦρον νικῆσαι? C'est une question dont peu d'auteurs ont cherché la solution. Toutefois, il y a quatre opinions en présence, et M. Miklosich en donne un résumé succinct avant d'exposer sa propre manière de voir.

Dans un premier système soutenu par Fr. Schmitthenner, Jacobs et G.-E. Schoemann, on dit que, si le sujet de l'infinitif n'est pas au cas sujet, c'est-à-dire au nominatif, mais au cas objectif, autrement dit, à l'accusatif, cela vient de ce que l'infinitif, lors même qu'il n'est pas le régime direct de la proposition, n'en est pas moins le régime logique de la pensée.

Dans une seconde théorie défendue d'abord par Apollonius Dyscolus, ce grammairien, que Priscien appelle *summus auctor artis grammaticae*, puis reprise par W. Wachsmuth et G. Curtius, on rattache l'accusatif construit avec l'infinitif au verbe de la proposition principale. Curtius ajoute, en développant cette idée, que la proposition ἤγγειλαν τὸν Κῦρον νικῆσαι équivaut à cette autre : ἤγγειλαν τὸν Κῦρον ὅτι ἐνίκησε, laquelle serait elle-même pour : ἤγγειλαν ὅτι ὁ Κῦρος ἐνίκησε.

La troisième explication, donnée par les *Heidelberger Jahrbücher*, (1816, pp. 937 sqq.), est tirée de la nature de l'accusatif. L'accusatif indique le passage d'une idée à l'autre. Dans ces phrases : *cupio discere*, *possum scribere*, l'infinitif est un véritable accusatif; or si maintenant le verbe *discere* se rapporte à une personne, le nom de cette personne devra être à l'accusatif, par suite du rapport d'extension. Même dans une proposition comme celle-ci : *credibile est hominum causa factum esse mundum*, *factum* est appelé par *esse* et réuni ensuite à *mundum* comme un adjectif.

Une quatrième explication proposée au XVIIe siècle par

Fr. Sanctius (Sanchez), et reprise depuis par M. Egger, consiste à dire que l'accusatif est le sujet de l'infinitif, de même que le nominatif est le sujet du verbe, employé à un temps personnel. Pour appuyer cette doctrine, à laquelle Bopp et M. Schmidt font adhésion, on peut rechercher dans d'autres idiomes indo-européens si l'infinitif qui, en grec et en latin, se construit avec l'accusatif, peut admettre une construction avec un autre cas, avec le datif, par exemple; car le nominatif est partout exclu. Cette construction, M. Miklosich la rencontre dans le slave ecclésiastique d'une part, dans le gothique d'autre part.

Le slave ecclésiastique, ou, pour parler avec l'auteur, la langue des anciens Slovènes de Pannonie, présente à côté de l'infinitif accompagné de l'accusatif, la combinaison du datif avec cette même forme verbale; par exemple : *čająšte jemu živu byti*, *expectantes eum vivum fore,* mot à mot *ei ; glagolati, nikoliže sej jęzi izvračujemê byvati*, *dicere*, *hunc morbum nunquam sanari posse*, mot à mot *huic morbo*, etc.

La construction du datif avec l'accusatif en gothique n'étonnera point, dit M. Miklosich, ceux qui connaissent l'affinité de cette langue avec le vieux slovène; elle n'est pourtant admise que par J. Grimm. En voici des exemples : *Jah varth thairhgaggan imma thairh astik*, καὶ ἐγένετο παραποσεύεσθαι αὐτὸν διὰ τῶν σπορίμων; *varth than gasviltan thamma unledin*, ἐγένετο δὲ ἀνοθανειν τὸν πτωχόν, etc.

Il semble résulter de ces rapprochements que la raison de l'accusatif ne doit pas être cherchée dans ce fait que le verbe de la proposition principale gouverne l'accusatif, comme le veut le second système, mais que l'accusatif (ou le datif) a sa raison d'être dans l'infinitif lui-même. Ce-

pendant, M. Miklosich met en doute cette conclusion et constate qu'en ancien slovène, aussi bien qu'en gothique, le datif ne se trouve employé que dans des phrases où le verbe de la proposition principale régit d'ordinaire ce cas.

Nous ne pouvons suivre M. Miklosich dans les détails qu'il donne au sujet de la construction de l'infinitif et des noms verbaux en ancien slovène et en gothique, bien que ce soit la partie la plus intéressante de son étude. Nous avons hâte d'arriver à la conclusion, mais c'est là que le lecteur est déçu dans son attente. M. Miklosich, qui a successivement réfuté les divers systèmes proposés, n'en développe point un nouveau. « La signification primitive de l'accusatif, c'est-à-dire la signification qui y était attachée lorsqu'il s'est formé, étant pour nous un secret et devant l'être toujours, » les savants dont il combat la doctrine ne peuvent se prévaloir de la signification originaire de l'accusatif pour en expliquer l'emploi dans ce cas particulier. Aussi, tandis que Bopp parle de cet accusatif à propos de l'accusatif exprimant le rapport, M. Miklosich est d'avis de n'en faire mention que dans la syntaxe, et de dire simplement, sous une rubrique particulière, que l'accusatif peut désigner le sujet de l'infinitif, sans chercher à pénétrer cette énigme insoluble.

ÉMILE PICOT.

Sarat'ustricae Gât'ae posteriores tres : latine vertit et explicavit Kossowicz. *Petropoli*, MDCCCLXXI.

Les deux premiers fascicules de cette traduction des gâthas zarathustriques, — morceaux rhythmiques de l'Avesta, — avaient été publiés par M. Kossowicz, profes-

seur de sanskrit à Pétersbourg, en 1867 et 1869. Bien que secouru d'une façon extraordinairement précieuse par la version et le commentaire de M. Spiegel — (et sans doute aussi par les travaux de M. Haug, bien que ces derniers, usant d'une méthode toute différente, aboutissent naturellement à une traduction tout autre), — il est certain que M. K. a eu affaire à un travail des plus ardus. La difficulté est grande déjà lorsqu'il s'agit des morceaux baktriens ordinaires; mais elle est plus que doublée quand il faut s'attaquer à ces chants sacrés, contenus dans la seconde partie du Yaçna. — M. K. suit les procédés méthodiques de M. Spiegel; je crois qu'il a grandement raison : ce n'est point uniquement dans le passé, c'est en grande partie dans le postérieur que les Gâthâs peuvent trouver leur interprétation plus ou moins complète.

Les morceaux que contient ce troisième et dernier fascicule sont : le *g. çpentâmainyû*, le *g. vôhu khṣathra,* le *g. vahistôisti*, enfin les deux courtes prières *aṣem vôhû* et *ahunô vairyô.*

Ce dernier morceau est sans doute le plus obscur de tous, et de beaucoup. — Par curiosité, j'en reproduis ici le texte et les diverses traductions qui en ont été données (y comprise celle en sanskrit par Nériosengh, faite, comme on sait, non sur le texte même, mais sur la version en huzvâresh). Voici d'abord le texte zend :

Yathâ ahû vairyô athâ ratus aṣâṭćîṭ haćâ vañhèus dazdâ manañhô skyaothnanām añhèus mazdâi khṣathremćâ ahurâi â yim dregubyô dadaṭ vâçtârem.

Yathâ svâminaḥ kâmaḥ [kila yathâ ahurmijdâbhi-

tâṣaḥ] *êvam âdêçyaḥ puṇyât yasmât kasmâććit* [*kila yat gâryaṁ puṇyaṁ tasya tathâ âdêçaḥ kartuṁ yathâ hormijdasya rôćatê nânyathâ kiṁ viçiṣṭât puṇyât*] *uttamasya dâtê manasaḥ karmaṇâṁ antar bhuvanê ahurmijdasya* [*kila taṁ puṇyaṁ prasâdaṁ uttamaṁ manaḥ iti gvahmanaḥ amiçâspintô dadâti têbhyô yê atis tasmin karmaṇi svâmitvê ća yat ahurmijdasya rôćatê*] *râjyaṁća ahuramajdât tasya* [*kila têna ahurmijdasya tanôr râjâ kṛtô bhavati*] *yaḥ durbalêbhyô dadâti pâlanaṁ* [*kila durbalânâṁ sâhâyyaṁ pâlanâṁ karôti*. Neriosengh.

C'est le désir d'Ormuzd que le chef (de la loi) fasse des œuvres saintes et pures. Bahman donne (l'abondance) à celui qui agit saintement dans le monde. Vous établissez roi, ô Ormuzd! celui qui soulage et nourrit le pauvre. Anquetil.

Comme le verbe de la Volonté suprême, ainsi l'émanation n'existe que parce qu'elle procède d'une vérité quelconque. La création de ce qui est bon dans la pensée ou dans l'action appartient dans le monde à Mazda, et le règne est à Ahura, que le verbe a constitué le destructeur des méchants. Oppert (1).

Wie es des herren wille ist, also (ist er) der gebieter aus der reinheit. Von Vohu-mano gaben (wird man empfangen) für die werke (die) in der welt fur Mazda (man thut). Und das reich dem Ahura (giebt man) wenn man den armen schutz verleiht. Spiegel (2).

Wie es der herr willens ist, so (ist er) der meister aus reinheit (wegen seiner reinheit); des Vohumanô gaben (sind) für die dem Mazda in der welt (vollzognen guten)

(1) L'honorer, le verbe créateur de Zoroastre. 1862.

(2) Trois. vol. de la traduct. de l'Avesta, p. 3, — et comment. II, 467.

werke, und das reich (ist) dem Ormazd, welches er den armen als schultz giebt. Justi (1).

Sicut dominus absolutus [omnipotens], ita moderator [ille est] universa-sanctitate ex [ex sanctitate, dei omnipotentia minime sanctitatem ejus, i. e. innocentiam, clementiam, justitiam, excludit], benignae dator [auctor] mentis actionibus mundi [sanctus nempe est deus, quum omnia quae peragantur bona in mundo, apud illum fontem suam capiunt]. Masdae potestasque Ahurae est quod miseris dedit [effecit] praesidium [quam potestatem miseris effecit hoc, quod eis est praesidium = in qua potestate miseri praesidium habent.] Kossowicz.

Wie es eine bessere welt gibt, so auch ein haupt derselben : — den gesetzgeber eines frommen wandels. — Auch über diese welt hat Ahura Mazdâ die herrschaft, — und hat in sie den hilfsbedürftigen einen hirten gesetzt. Roth (2).

La préface qu'a placée l'auteur en tête de ce troisième fascicule traite, dans sa brève étendue, de questions importantes. — M. K. y fait d'abord observer que la distinction dualiste, si caractérisée dans le reste de l'Avesta, n'offre que peu de vestiges dans les Gâthâs ; que ceux-ci ne reconnaissent qu'un dieu, créateur de la nature entière, ayant destiné l'homme à la prospérité dans cette vie, à la béatitude dans une autre vie ; mais que l'homme est libre de heurter les lois divines de la nature ; que celle-ci ne recevant point le culte qui lui est dû, languit et ne peut plus suffire à l'entretien ; qu'arrivent alors dans la société la misère, la concupiscence, et que les

(1) Handb. der zendsprache, p. 258.

(2) ZDMG. t. xxv, p. 20.

bons eux-mêmes deviennent injustement soumis en cette vie aux maux extrêmes. Arrive le culte des démons, des dîvs (daêva-) enlevant à ses adeptes toute notion du juste et du droit et les rendant serviteurs de la tromperie et de l'injustice. La divinité suprême avait ainsi dans ses desseins primordiaux la condition du bien et du mal, mais ce dernier gagnant d'une façon si notable, le très-saint Zarathustra reçut le mandat de ramener les égarés et de combattre le culte des démons. — Quoiqu'il en soit de l'explication que l'on puisse donner de ce fait, Zarathustra en apportant l'enseignement monothéiste instaura, dit M. K., une religion vraiment nouvelle. Resterait à voir, et c'est un point sur lequel l'auteur n'a malheureusement pas insisté, si le monothéisme de Zarathustra est réellement un monothéisme. Malgré toutes les épithètes données à Ahura-Mazdâ je ne puis encore me figurer que les gâthâs soient si parfaitement sortis du naturalisme : ne trouvons-nous pas dans les Védas ces appellations au premier coup-d'œil exclusives données tour à tour à différentes divinités? On en pourrait citer nombre d'exemples, et très-décisifs, mais cela n'est le plus souvent qu'une affaire de politesse, et le pur naturalisme de l'ensemble ne s'en trouve aucunement affecté : grattez le dieu vous avez le fétiche.

A. H.

Paris, imprim. Jules Bonaventure, Gauthier-Villars successeur, 55, quai des Grands-Augustins.

NOTES SUR LA GRAMMAIRE ARABE

DEUXIÈME PARTIE

SYNTAXE (1).

§ 1. — La forme des mots répond à leurs fonctions dans la phrase. Il est donc impossible d'énumérer les flexions des noms et des verbes, sans que se révèle immédiatement le rôle auquel elles sont destinées. A ce titre, la théorie des formes n'est qu'une partie de la syntaxe.

§ 2. — De plus, si un inventaire et une nomenclature, par eux-mêmes et sans aucun commentaire extérieur aux faits, ouvre de telles échappées sur la syntaxe, ne faisons-nous pas implicitement de la syntaxe, quand nous ajoutons des étiquettes aux formes, quand nous parlons du nom, du verbe, de la particule, du nominatif, de l'accusatif, du cas oblique, du parfait, de l'aoriste, de la préposition, etc.? Nous n'étudions déjà plus les paradigmes, mais les rapports, dont l'équilibre constitue la proposition.

§ 3. — La syntaxe est consacrée aux rapports des

(1) Sommaire d'un cours professé à la salle Gerson en 1869-1870. Les quelques auditeurs de ce cours retrouveront les sommaires tels qu'ils leur ont été dictés; les questions ici effleurées sont trop nombreuses et de genres trop divers pour que l'auteur ne soit pas porté à plus d'un changement, qu'il s'interdit en plaçant ce travail à sa date et en lui laissant la marque d'une origine pédagogique.

mots dans la proposition et aux rapports des propositions dans la phrase. Le premier de ces deux sujets a seul besoin d'être abordé dans la syntaxe des langues sémitiques, puisqu'elle est fondée sur la coordination, et non sur la subordination. L'emploi si fréquent de la copule *wa* « et » est l'expression de ce caractère. L'aoriste subjonctif a disparu partout, excepté en arabe. La période n'est en arabe qu'un développement artificiel, peut-être d'origine gréco-byzantine. L'accumulation des propositions relatives, l'abus des participes, y sont également des signes de décadence.

§ 4. — Le mouvement littéraire influe beaucoup plus sur la syntaxe que sur la structure des mots ; aussi, tandis que l'étude des formes arabes offre le tableau le plus parfait et le plus achevé qui ait été conservé à la philologie sémitique, la syntaxe est remplie de constructions relativement modernes, et l'antériorité linguistique demeure cette fois à l'hébreu et même à l'araméen.

§ 5. — De même que pour les langues indo-européennes, de même pour les langues sémitiques, la syntaxe a provoqué beaucoup moins de travaux que l'étude des formes. Les monographies manquent; les grammaires complètes seules nous viennent en aide. Et pourtant, les grammairiens indigènes ont été particulièrement féconds sur les questions qui se rapportent à la syntaxe.

§ 6. — Les divisions de la syntaxe sont tout d'abord parallèles aux divisions adoptées dans la morphologie : étude successive du verbe, du nom et de la particule. Puis ces éléments isolés doivent être réunis, et la proposition résulte de leur synthèse. Enfin, ainsi créée de nouveau, elle peut présenter différents aspects : dans une étude complète de la syntaxe, il faudrait passer en revue toutes les variétés qui peuvent altérer ou transformer la proposition.

CHAPITRE Ier

DU VERBE

§ 7.—Les deux temps principaux du verbe sémitique, le parfait et l'aoriste ont été longtemps considérés comme deux expressions de l'idée verbale, dont il était difficile, sinon impossible, de tracer la limite, et qui pouvaient presque toujours être substituées l'une à l'autre. Ce préjugé a été surtout fatal à l'intelligence des textes bibliques ; il a été battu en brèche par une connaissance plus intime des procédés en usage dans la syntaxe arabe.

§ 8. — Le parfait est appliqué à un passé réel ou imaginaire ; il est employé pour un évènement accompli, et aussi pour un avenir tellement certain que l'esprit se refuse à en concevoir la non-existence. Grâce à cette dernière acception, le parfait est mis en tête des phrases précatives pour rendre un souhait et pour en affirmer d'avance la réalisation. Enfin, le parfait exprime une action constante, qui n'a, pour ainsi dire, ni commencement ni fin, et dont la durée devient un gage de certitude : il est alors destiné à servir de lien entre le présent et le passé. Au contraire, il est pris pour une sorte de futur dans les phrases conditionnelles, où, une corrélation étant établie entre deux possibilités, on suppose volontiers la nécessité de la première.

§ 9. — Lorsqu'on se sert du parfait pour une action entièrement achevée, ou qui, en se maintenant, a cessé de se développer, on lui prépose ordinairement la particule *ḳad*. On emploie également cette particule pour marquer la date récente d'un évènement. Jointe dans les narrations à certains parfaits, à l'exclusion des autres, la particule *ḳad* est comme un renforcement de l'idée

passée et est rendue dans nos langues par le plus-que-parfait. Même dans l'acception du plus-que-parfait, elle est très-rare dans les phrases relatives, subjonctives et dans toutes celles qui commencent par une conjonction.

§ 10. — L'arabe, pour rendre la notion du plus-que-parfait, a imaginé un *temps composé* où le parfait du verbe *kâna* « être » est conjugué comme auxiliaire devant l'autre parfait qui demeure le plus souvent précédé de *ḳad*. On obtient ainsi, par un redoublement d'expression, un renforcement de l'idée du passé, idée déjà contenue dans le simple parfait.

§ 11. — L'aoriste a, comme le nom, trois cas qu'on appelle des modes : ce sont l'indicatif, le subjonctif et le conditionnel, qui répondent au nominatif, à l'accusatif et au génitif. L'aoriste a de plus une forme énergique, qui est au verbe ce que l'élatif est au nom.

§ 12. — La fonction principale de l'aoriste indicatif est d'exprimer une action qui dure sans être encore terminée, qu'elle soit reléguée dans le passé, qu'elle ait lieu dans le moment actuel, ou qu'elle soit prévue dans l'avenir. Il en résulte que l'aoriste indicatif devient parfois le temps vague destiné à exprimer des vérités éternelles. Souvent aussi, il sert d'équivalent à notre futur, bien que dans cette acception la règle serait de lui préposer l'adverbe *saoufa* « finalement, » ou sa forme abrégée *sa*.

§ 13. — Après un verbe au parfait, on peut ajouter un autre verbe à l'aoriste indicatif sans l'intermédiaire d'aucune copule pour exprimer soit un acte qui était futur par rapport à celui qui est rendu parfait, soit un état qui a duré dans le temps passé représenté par le premier verbe. Dans ce dernier cas, l'aoriste indicatif peut être précédé de la copule *wa*, mais il n'en doit pas moins toujours rester en tête de la proposition. Il joue alors dans

la phrase le même rôle que le participe, mais en rappelant de plus la notion de personne.

§ 14. — Comme exemple de cette composition, citons le verbe *kâna* suivi d'un aoriste indicatif pour rendre notre imparfait.

§ 15. — L'aoriste indicatif est même employé dans les propositions subordonnées, excepté après un certain nombre de particules exprimant un degré supérieur de la dépendance, mais ces particules sont construites avec l'aoriste indicatif, dès que leur signification est accentuée et qu'elles ne régissent plus le verbe d'une manière aussi absolue.

§ 16. — Les conjonctions qui peuvent être suivies de l'aoriste subjonctif sont *li, an (allâ*, *lan*, *li'an*, *li'allâ), kai (kailâ, likai, likailâ), ḥattâ*, *fa*, *wa, aow*, *idhan.* On peut dire que l'aoriste subjonctif est réservé pour *an* et ses synonimes.

§ 17. — L'aoriste conditionnel sert à rendre notre imparfait dans les propositions introduites par *in* « si » ou par toute autre particule ayant le même sens. Dans ce cas, l'aoriste conditionnel est également employé dans la proposition antécédente, et il y est placé en tête sans aucun intermédiaire.

§ 18. — La négation ne pouvant jamais accompagner l'impératif, on la prépose à l'aoriste conditionnel, quand la phrase exprime une défense. S'agit-il au contraire d'un ordre, l'aoriste conditionnel est généralement précédé de la conjonction *li* et on l'emploie surtout pour les personnes qui manquent à l'impératif. On sait d'ailleurs que l'impératif lui-même n'est qu'une dérivation de l'aoriste conditionnel.

§ 19. — L'aoriste conditionnel est aussi employé après la particule négative *lam (lammâ)*, qui exerce alors

sur le sens du temps une influence conversive analogue à celle du *wâw consécutif* en hébreu.

§ 20. — L'aoriste énergique donne plus de poids aux idées exprimées, aux ordres et aux défenses. Il est le plus souvent précédé de la particule *la* « assurément. » Dans les phrases conditionnelles, il indique une probabilité plus grande que l'aoriste conditionnel.

§ 21. — L'emploi de l'impératif est circonscrit aux ordres affirmatifs donnés à la deuxième personne des trois nombres.

§ 22. — Le participe est à la fois verbe et adjectif. En tant que verbe, il équivaut à un relatif suivi d'un temps fini, ou bien il exprime notre *présent*. Son usage se confond, surtout dans les phrases d'état, avec celui de l'aoriste indicatif.

§ 23.—L'infinitif est à la fois verbe et substantif. Verbe, il exprime l'idée dans son abstraction sans égard à la personne, au temps et au mode; substantif, il est soumis aux règles générales du nom. L'infinitif absolu qui en hébreu précède le verbe, le suit en arabe, et y est également employé pléonastiquement. Joint à un adjectif, il supplée, pour la notion adverbiale, à l'expression directe, qui fait defaut en arabe.

§ 24. — Si l'arabe n'a qu'un nombre très-limité de temps et de modes, si un certain vague résulte de cette pauvreté vainement combattue, en revanche l'emploi des dix formes verbales usitées permet de rendre efficacement les variétes et les nuances de la pensée et, sans quitter une même racine, de parcourir tous les degrés de l'idée qui y est attachée. De plus, de chaque forme, dès que le sens ne s'y oppose pas, on peut tirer un passif, même des formes réfléchies.

§ 25. — Dans les verbes trilitères, la première forme, transitive ou intransitive, est comme au bas de l'échelle.

C'est au dictionnaire à nous fournir le fondement sur lequel nous appuierons ensuite la série de nos inductions. La première forme ne manque qu'à un certain nombre de dénominatifs qui ne l'ont jamais eue, et de verbes très-courts, où elle est tombée en désuétude.

§ 26. — La deuxième forme est comme le comparatif de la première. Grâce à elle, les verbes intransitifs deviennent transitifs, les verbes transitifs ont leur signification renforcée.

§ 27. — La troisième forme, dédoublement de la deuxième, contient d'ordinaire une idée de mutualité et de réciprocité.

§ 28 — La quatrième forme peut être un *causatif* ou un *inchoatif*. Elle est dans le verbe ce qu'est l'*élatif* dans le nom.

§ 29. — La cinquième forme est le *moyen* ou réfléchi de la deuxième; elle lui sert souvent de passif, comme cela a lieu du reste pour les formes analogues des autres langues sémitiques. Le passif arabe ne différant de l'actif que par la vocalisation le plus souvent omise dans l'écriture, on comprend qu'on ait volontiers recours à un procédé plus accessible aux sens et qui ne s'adresse pas seulement à l'intelligence.

§ 30. — La sixième forme est le *moyen* de la troisième. La notion de réciprocité y est doublée de celle de rivalité d'effort, quelquefois de faux semblant.

§ 31. — La septième forme, beaucoup plus fréquente en hébreu et en arabe vulgaire, est presque toujours un synonime du passif de la première.

§ 32. — Le véritable *moyen* de la première forme n'en est pas moins la huitième. qui dès lors devient très-souvent une doublure de la septième au point de vue de la signification. Dans bien des cas cependant, elle est active,

et alors elle ajoute à la première forme une idée de travail pénible accompli dans un but personnel.

§ 33. — La neuvième forme avec son troisième radical redoublé (et aussi la onzième, qui en est une variante) est réservée aux couleurs et aux difformités.

§ 34. — La dixième forme est le moyen de la quatrième forme ayant conservé ses éléments primitifs. La dixième forme peut aussi donner l'action ou l'état renfermé dans la première comme demandé, imploré par la personne, qui sert de sujet au verbe.

§ 35. — La onzième forme est encore représentée par un certain nombre d'exemples. Les autres paradigmes ne sont que greffés sur ceux-ci et n'ont jamais pénétré au cœur de la langue. Leur signification appartient non pas à la grammaire, mais au lexique.

§ 36. — Le verbe quadrilitère a quatre formes; les trois premières sont extérieurement et aussi pour le sens identiques aux deuxième, cinquième et septième forme du verbe trilitère. La quatrième ressemble à la neuvième ; en réalité, elle n'est dans le verbe quadrilitère qu'une variante de la première forme, employée presque exclusivement dans les exemples où le troisième radical est *alif*, et exprimant un état ou une qualité poussée à un haut degré d'intensité.

§ 37. — Si la structure des formes n'oppose aucun obstacle à la dérivation d'un passif, en revanche le sens intransitif ou réfléchi de certains verbes ou de certaines formes de verbes ont empêché la langue de pousser ce procédé jusqu'à ses dernières limites. Cependant, alors même que certaines conditions intérieures influent d'une manière restrictive sur le passif, il reste encore possible, mais réduit à la troisième personne du singulier dans un sens impersonnel. C'est toujours le masculin qui est alors employé dans l'acception du neutre.

§ 38. — Le nominatif est l'équivalent naturel du sujet du verbe. Lorsqu'il est remplacé par l'accusatif, c'est que le nom subit des influences étrangères au verbe.

§ 39. — Le verbe arabe peut être suivi immédiatement de son régime, ou lui être uni par l'intermédiaire d'une préposition. Dans le premier cas, le régime est à l'accusatif; dans le second, il est au génitif. La première de ces constructions est la marque particulière du verbe, la puissance qui manque au nom et qui l'en distingue le plus essentiellement.

§ 40. — L'accusatif n'est pas nécessairement appliqué au complément direct, il indique seulement un rapport étroit, un lien naturel entre le verbe et le régime. Aussi, plus d'un verbe intransitif, plus d'une forme passive sont-ils suivis de l'accusatif, expression plus synthétique, mais aussi moins déterminée de la dépendance.

§ 41. — L'accusatif répond quelquefois à certaines délimitations de l'idée verbale qui, dans d'autres langues, sont rendus par des adverbes. Cet accusatif, qu'il faudrait classer parmi les particules, a puisé dans cette immobilité une grande force de résistance : il a survécu à la ruine des terminaisons nominales, et a laissé des traces profondes dans toutes les langues sémitiques.

§ 42. — Si le domaine de l'accusatif s'étend au-delà des verbes transitifs, en revanche de nombreux verbes au sens transitif sont suivis d'une préposition. Il y en a aussi qui s'accommodent des deux constructions, avec des acceptions le plus souvent différentes. Lorsqu'un même sens reste attaché aux deux procédés, en général, l'accusatif représente une période plus ancienne, tandis que la périphrase analytique appartient à une époque de décadence.

§ 43. — Les verbes, qui régissent deux accusatifs, sont ou des causatifs de la deuxième et de la quatrième forme, ou des verbes dont les deux compléments sont dans le

même rapport entre eux que le sujet d'une proposition avec l'attribut. Lorsqu'un verbe ainsi construit est mis au passif, c'est l'un des deux régimes qui devient sujet et qui, par conséquent, passe au nominatif; l'autre reste à l'accusatif.

§ 44. — Tous les verbes, transitifs ou intransitifs, actifs ou passifs, peuvent être suivis de leur infinitif ou d'un autre nom abstrait, tiré de leur racine, employé à l'accusatif en qualité de complément direct. De tels infinitifs servent souvent de supports à des adjectifs pour rendre l'idée abverbiale ; mais ils peuvent aussi être employés isolément, ou à l'état construit, ou même être pleinement assimilés aux autres substantifs.

§ 45. — L'infinitif et le participe, en tant que verbes, peuvent être assimilés par la syntaxe aux autres formes verbales; mais, alors même qu'ils sont capables de régir l'accusatif, leur valeur nominale n'en modifie pas moins profondément leur situation dans la phrase.

§ 46. — L'accusatif, au lieu d'être complément direct, peut, après certains verbes, remplacer nos adverbes, qui n'ont pas de représentants directs en arabe. C'est surtout le cas après le verbe susbtantif *kâna* « être » et après tous les autres verbes exprimant l'existence. Souvent aussi l'accusatif adverbial sert à limiter l'idée verbale par les conditions de temps, de lieu, de situation, de cause et autres déterminations qui la restreignent et la précisent.

§ 47. — Le verbe est joint à son complément indirect par l'intermédiaire des prépositions. On peut dire que l'alliance des différents verbes avec les prépositions qui les suivent, est généralement le résultat d'un compromis : le sens du verbe et celui de la préposition perdent l'un et l'autre de leur raideur, influent l'un sur l'autre, et s'accordent pour rendre toutes les nuances de la pensée humaine.

CHAPITRE II

DU NOM

§ 48. — Le pronom sujet est généralement omis, à moins qu'il ne serve à renforcer l'idée de personne déjà contenue dans le flexion verbale. Le pronom complément direct s'attache au verbe, de même que le pronom génitif s'attache au nom et à la préposition : l'un et l'autre deviennent des suffixes. Le pronom suffixe ajouté au nom, peut avoir un sens réfléchi, quand il se rapporte au sujet de la proposition ; mais cette acception n'appartient jamais au pronom suffixe verbal; aussi faut-il avoir recours à l'intermédiaire de certains noms pour rendre nos verbes réfléchis.

§ 49. — Les rapports des substantifs avec les verbes, dont ils dépendent ou qu'ils gouvernent, ont été indiqués dans la syntaxe du verbe. Un substantif trouve souvent dans un autre substantif comme une détermination et délimitation de la notion qu'il exprime. C'est ce que les grammairiens arabes nomment l'annexion et ce qu'en Europe l'on a l'habitude d'appeler l'*état construit*. Les deux substantifs sont considérés comme formant par leur union un substantif composé; le premier perd la *noûnation* du singulier, et aussi les *noûns* du duel et du pluriel qui étaient des points d'arrêt pour la voix; quant au second, il est mis au génitif. Il se peut que, dans certains cas, ce génitif soit remplacé par une proposition toute entière, considérée alors dans son ensemble comme répondant à un substantif qui la résumerait.

§ 50. — Les adjectifs se rapportent à leur substantif pour le genre, le nombre et les cas; si le substantif est déterminé, ils le sont également, soit par l'article, soit

par un génitif, auquel ils sont, comme les substantifs, unis par l'état construit, soit en même temps par l'article et par un génitif; ils sont indéterminés si le substantif est indéterminé.

§ 51. — Aucun mot ne peut être placé entre l'état construit et le génitif; il en résulte qu'un adjectif, se rapportant au premier des deux substantifs ainsi liés l'un à l'autre, ne saurait jamais être placé qu'après le second.

§ 52. — Un substantif peut être déterminé par un autre substantif exprimant une idée plus générale, une catégorie dans laquelle rentre l'objet spécial ou la personne que l'on décrit. Dans ce cas les deux noms, au lieu d'être mis dans la dépendance l'un de l'autre, sont apposés, et le second joue par rapport au premier le rôle d'un adjectif. Toutes les finesses de l'apposition en arabe, et surtout de son application aux noms de matières, ont été minutieusement décrites par M. Fleischer dans les *Mémoires de l'Académie de Leipzig,* année 1861.

§ 53. — L'accusatif est employé absolument, avec ellipse du verbe qui le régit, mais seulement lorsque cette forme vive du langage n'en diminue point la clarté.

§ 54. — Les noms de nombre cardinaux peuvent être assimilés aux autres substantifs; ils suivent alors les règles de l'apposition : la place du nom de nombre est la seconde dans cette association. Mais le plus souvent, on les place en tête; de 3 à 10, à l'état construit avec un génitif pluriel; depuis 11 jusqu'à 99, à l'état absolu avec un accusatif singulier. Le singulier se retrouve, mais au génitif, après *mi'atoun* « cent » et *alfoun* « mille » pour rendre l'idée de collectivité substituée à celles des unités accumulées. Enfin, après un nom de nombre composé de plusieurs autres, le substantif est régi par le dernier exprimé. Quant au genre du nom du nombre, il est généralement

déterminé par celui qu'a le singulier du substantif, alors même que ce substantif est sous-entendu.

§ 55. — Les noms de nombre ordinaux sont traités comme des adjectifs; ils sont tour à tour apposition d'un substantif qu'ils déterminent et annexés à un substantif qui les détermine. Pour les dates précises, on emploie le nom de nombre cardinal de préférence au nom de nombre ordinal.

CHAPITRE III

DES PARTICULES

§ 56. — Les prépositions suivent le verbe dont elles dépendent et précèdent le nom qu'elles tiennent sous leur dépendance. Comme les noms à l'état construit, elles réclament après elles un génitif. On comprend dès lors que beaucoup de substantifs s'immobilisent à l'accusatif, mais sans *noûnation*, pour rendre nos prépositions.

§ 57. — Un grand nombre d'adverbes sont aussi rendus par des accusatifs, mais ils conservent leur *noûnation*, parce qu'ils n'ont aucune attache directe avec les mots dont ils sont entourés. Ce caractère des adverbes qui sont joints à la phrase sans y rien modifier grammaticalement, fait que les adverbes n'ont pas de syntaxe.

§ 58. — De même que les prépositions ont à leur suite le génitif du nom, de même certaines conjonctions, lorsqu'elles expriment l'intention, le but, la volonté, sont ordinairement construites avec l'aoriste subjonctif du verbe. D'autres restent sans influence sur la phrase en tête de laquelle elles sont placées. Enfin, *anna* « que » et ses composés (comme aussi l'adverbe *inna* « certes » et ses composés) et *lâkinna* « mais », exigent que le sujet leur soit joint immédiatement à l'accusatif. L'influence des

conjonctions conditionnelles doit être appréciée dans la classification des propositions.

§ 59. — Les interjections vocatives sont suivies du nominatif, mais sans *noûnation*, lorsque la personne ou l'objet nommé sont supposés présents ou qu'on n'y ajoute aucun terme explicatif; et de l'accusatif, lorsque la personne ou l'objet sont supposés absents, ou qu'ils sont suivis d'un génitif ou de tout autre terme explicatif destiné à en préciser la signification.

§ 60. — Les autres interjections n'ont une syntaxe que dans les cas où, par une syllepse hardie, on les considère comme représentant les noms ou les verbes, dont ils sont parfois les équivalents. Les cris de joie et de douleur, les exclamations, les appels forment généralement une petite phrase d'un mot, sans contact avec les phrases environnantes, et que, dans nos langues, on isole par les signes de la ponctuation.

CHAPITRE IV

DE LA PROPOSITION

§ 61. — Les deux parties essentielles de la proposition sont le sujet et l'attribut. Le sujet est représenté par un nom ou bien par un pronom, celui-ci pouvant être implicitement compris dans une forme verbale; l'attribut est un nom seul, ou un substantif précédé d'une préposition, ou un verbe. Les propositions sont nominales ou verbales, selon que le premier mot exprimé est un nom ou un verbe, selon que l'on veut appuyer surtout sur le sujet nominal ou sur l'action contenue dans le verbe.

§ 62. — Le sujet nominal peut être remplacé par une proposition composée d'un verbe et d'une des conjonctions *an* ou *mâ*. Dans ce cas, si l'attribut est lui-même

composé d'une préposition et d'un nom, il est toujours placé en tête de la proposition.

§ 63. — Il est rare que le sujet d'une proposition nominale soit un nom indéterminé, sans adjectif ou sans autre expression qualificative.

§ 64. — Certaines propositions, composées d'un nominatif absolu et d'une proposition verbale, où un suffixe rappelle la personne ou l'objet tout d'abord désignés, participent à la fois aux caractères des deux ordres de propositions et sont appelées par les grammairiens indigènes des propositions « à double face. »

§ 65. — Le verbe substantif est rendu en arabe par la juxtaposition du sujet et de l'attribut, sans intermédiaire, si l'attribut est indéterminé ; avec l'insertion rarement omise du pronom de la troisième personne, si l'attribut est déterminé. Le pronom devient inutile, lorsque le sujet, précédé de *anna*, *lâkinna*, etc., est mis à l'accusatif et que la fonction de l'attribut laissé au nominatif est suffisamment indiquée par l'opposition des cas. Cependant après *inna*, « certes », on intercale parfois le pronom correspondant pour la personne, le genre et le nombre au nom ou au pronom sujet, et de plus on introduit l'attribut par la particule affirmative *la,* surtout dans la langue du Coran. Le verbe *kâna* « être » et « ses sœurs » ne sont employés que lorsqu'on veut plus spécialement marquer les notions de temps et de mode.

§ 66. — L'idée impersonnelle est rendue en arabe par l'actif ou le passif du verbe. Dans les deux cas, on peut employer la troisième personne du singulier masculin ; mais, dans le premier, elle est suivie du participe présent du même verbe au nominatif, à moins qu'on ne substitue à cette dernière construction la troisième personne du pluriel du verbe actif.

§ 67. — Les compléments et les annexes du sujet ou de

l'attribut obéissent aux lois de la subordination et de la coordination, sans modifier le développement régulier de la proposition.

§ 68.—L'accord entre les diverses parties de la proposition est facultatif dans les propositions verbales, dès que le verbe, placé en tête, semble isolé du reste, comme si l'influence du sujet s'exerçait en avant plutôt qu'en arrière. Cependant, si un sujet de signification féminime suit immédiatement son verbe, celui-ci est nécessairement mis au féminin.

§ 69. — Le verbe d'une proposition verbale concorde en genre et en nombre avec son sujet, lorsque celui-ci a déjà été mentionné précédemment. On voit quel rôle important joue dès lors la position des mots dans la phrase arabe. Il faut remarquer que le pluriel interne, en sa qualité d'abstrait, est considéré comme l'équivalent d'un féminin singulier.

§ 70.—Dans les propositions nominales, les mêmes règles sont appliquées à l'attribut, qu'il soit représenté par un verbe ou par un adjectif. Lorsque le sujet est un pronom personnel ou démonstratif, et que l'attribut est un féminin singulier ou un pluriel interne, les rôles sont renversés : c'est l'attribut qui est annoncé d'avance par le genre féminin attribué au pronom, au lieu que d'ordinaire l'attribut reflète le genre du sujet.

§ 71. — Nous avons examiné la proposition en général dans sa représentation uniforme, sans tenir compte des diverses modifications qu'elle peut subir et des caractères variés qu'elle peut présenter. Dans une étude complète de la syntaxe, il faudrait passer en revue les propositions négatives, prohibitives, relatives, copulatives, restrictives, conditionnelles, subjonctives, enfin toutes celles qui sont soumises à l'influence d'une particule, qu'elle soit insérée dans la proposition ou qu'elle la précède. Le sens

et la fonction des temps du verbe sont surtout modifiés par ces particules diverses.

§ 72. — Ne disons qu'un mot des propositions relatives : de même que les adjectifs, elles sont simplement apposées au substantif quand il est indéterminé ; et l'usage du pronom relatif, comme celui de l'article devant les adjectifs, est circonscrit au cas où le substantif est déterminé. Les propositions relatives arabes ont été de la part de M. Prym l'objet d'une savante monographie.

§ 73. — Chaque proposition étant isolée en arabe, et les phrases se composant ainsi de fragments complets en eux-mêmes, alignés bout à bout, dépourvus de tout lien et de toute solidarité, on a étudié la phrase, quand on connaît les règles de la proposition arabe. Ce phénomène donne précisément une apparence de naïveté à la plupart des récits, qui sont écrits dans une quelconque des langues sémitiques. Qu'on pense seulement à la Bible, aux Mille et une Nuits, etc.

§ 74. — Les lacunes, que les circonstances n'ont pas permis de combler à la fin de cette deuxième partie, ont d'autant moins d'importance que ces chapitres sont en général très-complets dans les bons ouvrages sur la grammaire arabe. Les détails sont d'ailleurs si nombreux et si délicats qu'ils s'accommoderaient mal d'un résumé. Peut-être une autre occasion se présentera-t-elle d'aborder et d'étudier ces problèmes.

HARTWIG DERENBOURG.

ESSAI DE GRAMMAIRE COMPARÉE

DES LANGUES GERMANIQUES

PHONÉTIQUE — FORMATION DES MOTS — LE NOM

De même qu'en histoire naturelle, l'utricule ou la cellule simple est la forme primitive des organismes végétaux et animaux, de même en linguistique la racine est la forme primitive du langage humain.

On entend par racine cette partie rudimentaire et fondamentale, qui dans un mot correspond à l'idée principale, et la distingue des idées accessoires exprimées par les autres parties du même mot.

La racine est monosyllabique, et c'est un élément tellement indécomposable que si on enlevait le moindre fragment, elle cesserait d'être racine. « Toutes les langues, à leur origine, dit Schleicher, consistaient en sons significatifs, en signes phoniques simples, destinés à rendre les perceptions, les représentations et les idées; les relations des idées entre elles n'étaient pas exprimées, ou, en d'autres termes, il n'y avait pas pour les fonctions grammaticales d'expression phonique particulière, et, pour ainsi dire, d'organe. A ce degré primitif de la vie des langues, il n'y a donc, phoniquement différentiés, ni verbe ni nom, ni conjugaison ni déclinaison. Essayons de donner par un exemple, une idée claire de cet état du langage. La plus ancienne forme des mots qui s'écrivent aujourd'hui en allemand : *that, gethan, thun, thäter, thätig,*

a été, au temps originel de la langue primitive indo-germanique *dha;* en effet, ce *dha,* qui signifie placer, faire, et qui est en vieux indien *dha,* en vieux bactrien *da,* en grec θε, en lithuanien et en slave *de,* en gothique *da,* en haut allemand *ta;* ce *dha* apparaît comme la racine commune de tous ces mots; nous ne pouvons pas montrer ici comment cela se fait, mais tout linguiste versé dans les langues indo-germaniques ratifiera notre assertion. A un degré un peu postérieur du développement de la langue indo-germanique on répéta, pour exprimer certaines relations deux fois les racines qui faisaient encore fonction de mots, et on ajouta un autre mot ou plutôt une autre racine; mais chacun de ces éléments était indépendant. Pour désigner, par exemple, la première personne du présent, on disait alors *dha dha ma,* qui devint plus tard, dans le cours de de la vie de la langue, grâce à la fusion des éléments en un tout et à la faculté de transformation acquise par les racines, *dha-dhâmi* (vieux indien *dadhâmi,* vieux bactrien *dadhâmi,* grec τίθημι, vieux haut allemand *tôm, tuom* pour *tëtomi,* haut allemand moderne *thun).* Ce *dha* primitif renfermait donc en germe les divers rapports grammaticaux, les rapports de nom et de verbe, avec leurs modifications et leurs différences non encore développées, et telles qu'on peut les observer de nos jours dans les langues qui sont restées au plus simple degré de développement. Il en est absolument de même pour tous les mots de la langue indo-germanique que pour l'exemple qui a été choisi au hasard (1). »

Ainsi, d'après le savant philologue allemand, les mots se seraient d'abord formés par la juxtaposition des

(1) *Collection philologique* de A. Franck. — 1er Fascicule, Paris, in-8°, 1868, p. 14.

racines. Mais, dans la suite des temps, les racines en se joignant ont subi un changement qui faisait perdre à chacune d'elles ou à l'une d'elles sa forme première avec sa signification originelle, et elles ont, en se fondant ainsi, donné naissance au véritable mot traduisant une idée principale et ses relations.

Dans les langues germaniques, comme dans toute la famille des langues indo-européennes, les mots en passant d'un idiome à un autre se sont modifiés dans leurs sons constitutifs et dans leurs formes lexicographiques et grammaticales. Il importe donc d'étudier et d'analyser, non seulement les sons dont se composent les langues que nous allons comparer entre elles, mais encore les alliances de sons qu'elles recherchent et qu'elles affectionnent.

« Cette méthode, dit Fallot, pour établir les amalgames des peuples et des races, est beaucoup plus sûre que celle de la comparaison des mots. Le commerce littéraire entre deux peuples, les relations de guerres, de négoce, etc., suffisent pour faire passer beaucoup de mots de la langue de l'un dans celle de l'autre ; ce n'est que par des colonies ou des envahissements suivis d'un long séjour que les sons propres à une famille de peuples s'importent chez une autre (1). »

DES SONS OU PHONÉTIQUE

Les sons se traduisent par des voyelles pures ou par des consonnes et des voyelles combinées.

Des voyelles ou vocalisme.

Toutes les voyelles peuvent être réduites à trois fon-

(1) *Recherches sur les formes grammaticales, etc.*, in-8° p. 429.

damentales *a, i, u*. En effet, les voyelles relativement modernes *e*, *o* ne sont que le résultat de la fusion de *a* et *i* *(a+i=ai=e)*, et de *a* et *u* *(a+u=au=o)*. Aussi le sanscrit ne possède-t-il pas ces deux voyelles *e* et *o* (1), et le gothique ne les connaît pas dans leur état de brièveté primitive. En gothique *bairan*, porter, produire, engendrer, correspond à l'anglo-saxon *beran*, à l'anglais *bear*, au suédois *bära*, au grec φέρειν, au latin *ferre; baurgs*, château, ville, correspond au norrois, suédois et danois *borg*, à l'anglais *borough*, et *baurgja*, bourgeois, au néerlandais *borger*.

La langue gothique n'a donc que trois voyelles brèves: *a, i, u*, et deux voyelles longues : *ê, ô*.

Les voyelles peuvent être modifiées par affaiblissement ou par renforcement.

Le célèbre linguiste Bopp a démontré que les voyelles fondamentales ont une pesanteur relative : *a* est la plus grave ou la plus pesante, *i* la plus légère et *u* tient le milieu entre les deux (*Gramm. comparée, traduct. Bréal*, t. 1 p. 35).

L'affaiblissement des voyelles a donc lieu suivant une loi de pesanteur graduée, qui fait que les langues tendent à alléger le poids de la racine.

Les voyelles fondamentales se renforcent en s'allongeant ou en se transformant en diphthongues. Les grammairiens indiens ont donné aux renforcements des voyelles

(1) [L'auteur du présent mémoire transcrit par *ai, au* les voyelles sanskrites que nous rendons ici habituellement par *ê, ô*. C'est le procédé suivi par Bopp, M. Baudry et un certain nombre d'autres auteurs. En tous cas ces voyelles composées (*ê=ai, ô=au*) n'avaient dans le sanskrit classique que le son un et simple *ê, ô*... La seconde gradation est rendue comme dans notre système habituel par *âi, âu*. — *Note de la rédact.*]

sanscrites par diphthongues le nom de *guna* (vertu) et celui de *vriddhi* (accroissement).

Ainsi, à la voyelle sanscrite *a* peut répondre en gothique soit *u* et *i* par affaiblissement, soit *â, ê* ou *ô* par renforcement. La voyelle *i* peut se changer en *ei* ou *ai,* et la voyelle *u* en *iu* ou *au* par renforcement.

L'affaiblissement et le renforcement des voyelles sont causés par l'accent et la compensation.

Les causes de ces modifications agissent principalement sur les voyelles du radical, des affixes et de la flexion des mots. Elles constituent la différence des langues d'une même famille, des dialectes et des âges d'une même langue, tout comme « certains types caractéristiques de tonalités se perpétuent dans les chants populaires, dans ces airs indigènes particuliers aux provinces, qui sont, relativement à la musique, comme autant d'idiomes et de dialectes (1). »

Dans les langues germaniques modernes, les voyelles n'ont pas toutes perdu leur quantité propre et spécifique; quelques-unes l'ont conservée même en dehors de toute influence de l'accent tonique, et les brèves ne s'allongent pas par position comme dans les langues sanscrite, grecque et latine. Contrairement au procédé de celles-ci, les langues germaniques portent l'accent tonique sur la syllabe radicale du mot ou sur le préfixe qui donne à l'idée principale une signification nouvelle.

A. Pur, son affaiblissement et sa chute.

Plus une langue de la famille indo-européenne est anciennne, plus elle fait usage de l'*a* bref; c'est ainsi qu'il est très commun en sanscrit et qu'on le retrouve en gothi-

(1) *Introduction à l'étude comparée des tonalités,* par J. d'Ortigue, p. 10 et suiv.

que. On peut dire que cette lettre est primitive dans les mots germaniques qui suivent : Au sanscrit *ara-*, rapide, comparez le gothique *ara, aran,* aigle, l'angl. *earn,* le néerland. *arend,* l'island. *ari,* l'allem. *aar*. Au sanscrit *çaça-*, lièvre, comparez l'anc. h. allem. *haso,* l'allem. mod. et le néerland. *hase*.

La voyelle primitive *a* s'affaiblit dans le gothique en *i* à la première personne du sing. de l'indicatif prés.: *baira,* comparez le sanscrit *bharâmi,* je porte. Le goth. *baira* est pour *bira,* parce que devant *r* et *h,* on ne met pas *i* et *u,* mais *ai* ou *au;* il est devenu en ancien haut-allemand *beran,* en angl. sax. *baeran,* en angl. *to bear,* island. *bera,* dan. *bäre,* suéd. *baera;* néerland. *baaren,* allem. *bahre,* porter, engendrer. Au sansc. *badhnâmi,* je lie, comparez le gothique *binda :* l'*i* persiste chez tous les membres de la famille : angl. sax. *bindan,* angl. *to bind,* néerland. *binden,* suéd. island. *binda,* dan. *binde;* mais l'*a* primitif persiste dans le persan *baçtan*. — De la racine sancrite *sad,* s'asseoir, rapprochez le goth. *sitan,* demeurer, s'asseoir, l'ancien h. allem. *sizzan,* l'angl. sax. *sitan,* l'angl. *to sit,* le néerland. *zitten,* le suéd. *sitta,* le dan. *sidde,* l'island. *sitia,* l'allem. *sitze,* le lat. *sedeo,* l'ital. *sedere,* le corniq. *seadha,* le franç. *séoir, asseoir*.

Une voyelle *a* primitive se change en u dans le gothique *vulfs* et dans l'anc. h. allemand *ulf,* comparez le suéd. et le dan. *ulf,* l'island. *ulf* (*r*), l'angl. le néerland. et l'allem. moderne *wolf*. Dans les langues slaves l'*a* primitif est changé en *i*; il en est de même en lithuanien *vilka-s*.

Dans les verbes gothiques *bairan* et *bindan,* que nous avons cités plus haut, l'*a* primitif devient *u* au prétérit : goth. *baurans,* porté; goth. *bundum,* nous avons lié, en sansc. *babhandima,* et cet *u* persiste dans les mêmes

circonstances chez presque tous les membres de la famille germanique. Mais en danois et en néerlandais il se change en *a* ou devient *o* en anglais. Le substantif goth. *gabundi,* lien, se retrouve dans l'allem. *bund* et le néerlandais *verbond,* qui ont la même signification.

A la fin des mots, à l'*a* gothique répond, dans les langues germaniques modernes, un *e* muet ou tombé : au gothique *hlaupan,* courir, à l'ancien h. allem. *laufan,* l'angl. sax. *leapan,* correspondent le néerland, *loopen,* le dan. *löbe*, le norwég. *loupe,* l'angl. *lope,* l'allemand *laufen*. Le goth. *liban,* vivre, et l'anc. h. allem. *leban,* deviennent *leven* en néerland., *lyve* en dan., et *live* en anglais; le goth. *laiguan,* lécher, est devenu *lecken,* en allem. et en néerland. et *lick,* en anglais.

Renforcement de la voyelle A.

A la voyelle sanscrite *â* long correspond souvent en gothique le simple *a* qui reçoit un son renforcé, comme le goth. *naman,* nom; cf. sansc. *nâman.* — Ce son renforcé se maintient dans l'anc. h. allem. *namo,* l'angl. sax. *nama,* l'angl. *name,* le néerland. *naame, name;* le suéd. *namn,* le dan. *navn,* l'island. *nafn.*

L'*â* long primitif devient aussi en goth. *ê,* comme dans *bêrum,* nous portâmes; *êtum,* nous mangeâmes, *dêds,* acte (1), et le son gothique a été transmis aux mêmes temps des mêmes verbes de la famille.

De même que le grec connaît les permutations de *â* en η et en ω, de même en gothique il y a aussi la permutation en *ô*. Ainsi au sansc. *bhrâtar-,* frère, correspond *brôthar*

(1) [Telle est bien l'opinion de Schleicher qui restitue pour *bêrum, dêds,* ancien haut allem. *bârumês, tât,* des formes fondamentales * bhabhârmasi, nous avons porté, * dhâti-s, acte, *Compend.* § 106. Remarquons toutefois que d'après Holtzmann, *Germania,* IX 191, *ê* got., en principe, n'est pas né de *â*. — Note de la Rédact.]

en gothique, *pruodar,* en ancien h. allemand, *brothor,* en angl. sax., *brother* en anglais, *broeder* en néerland., *broder* en dan., *brodur* en island., *bruder* en allemand. Le pronom démonstratif sanscrit, *tâm,* elle, celle-ci (accus. sing. féminin) a pour correspondant *thô,* en goth., et au nominat. sing. féminin *sâ,* elle, répond en gothique *sô.*

La voyelle primitive *i* persiste dans l'anc. h. allemand *stigan,* monter, l'angl. sax. *stigan,* l'anc. anglais *to stig,* le néerland. *stygen,* le suéd. et l'island. *stiga* et le dan. *stige.* Elle s'est renforcée dans le goth. *steigan,* qui a la même signification; mais elle reparaît seule à la 1re pers. du plur. du parfait de ce verbe, « *stigum.* » — La racine sanscrite de *stigan* et *steigan* est *stigh,* monter.

La voyelle *i* du sansc. *diç,* enseigner, se renforce dans l'anc. h. allem. et l'allem. moderne *zeigen;* mais elle reparaît dans sa simplicité à la 1re pers. du plur. du parfait de ce verbe, *zigumês,* nous enseignâmes. Le sansc. *tri-,* trois, se retrouve intact dans le goth. *thri-, thridjô,* pour la troisième fois; l'anc. h. allem. *drio, dria,* l'angl. sax. *thri,* le néerland. *dry, drie;* l'island. *thrir, thryr;* le norwég. *tri;* mais l'*i* se renforce en *ee, eo, ei* et *iu* dans l'angl. sax. *threo, dreo*; l'angl. *three,* le dan. *tre,* l'island. *thriu* et le norwég. *trei.*

Il y a un renforcement de l'*i* primitif dans le gothique *hlaiban,* s'attacher au corps, vivre, l'allem. moderne *leib* et le néerland. *lyf,* corps; mais la voyelle primitive *i* reparaît pure dans l'anc. h. allemand. *lib* ou *lip,* le suéd. *lif* et le dan. *liv*. De même la voyelle *i* est renforcée dans le goth. *leihvan,* prêter, devenu *laenan* en angl. sax., *to lend* en angl., *leenen* en néerland., *låna, laena* en suéd., *laane* en dan.

L'*u* primitif sansc. *bhujâmi,* je courbe, persiste dans le goth. et l'angl. sax, *bugan,* fléchir, le suéd. *buja* et

l'island. *buga;* mais il se renforce dans l'anc. h. allem. *piugan,* le néerland. *boogen* et *buygen,* dans le suéd. *boeja,* le dan. *boeye* et le norwég. *biuga.* Il reste aussi pur dans le goth. *juk* et l'angl. sax. *juc,* joug, que dans le sansc. *yuj-,* couple, paire, *yuga-,* joug, mais il se renforce dans l'anglais *yoke, yoak,* le néerland *jok,* le suéd. *ok,* l'allem. *joch,* l'italien *giogo,* le français *joug.* Mais dans le dan. *aag,* l'*u* a permuté avec *aa.*

L'*u* primitif du latin *dux* se renforce dans le goth. *tiuhan,* tirer, angl. sax. *teohan,* anglais *to tow,* suéd. *tåga,* island. *toga;* dans l'anc. h. allem. *liub,* le goth. *liubs;* dans l'island. *liuf,* suéd. *liuf,* tous adject. signifiant « cher » et parents de la racine sansc. *lubh,* désirer, aimer. L'*u* du goth. et de l'anc. h. allem. *liub* s'est assourdi en *e* dans le néerland. et de l'allem. *lief* et *lieb.*

L'*u* primitif reçoit une deuxième forme de renforcement à la 1re et 3e pers. sing. du parfait du verbe gothique *bugan,* et devient *baug,* forme qu'il conserve au même temps de ses dérivés dans la famille germanique.

Voici le tableau des permutations des voyelles dans les langues germaniques :

Gothique	*a*	*ê*	*i*	*ô*	*u*	*ai*	*au*	*ei*	*iu*
Norrois ou islandais	*a, ö*	*a, ä*	*â, y, e*	*o, oe, ae*	*u, o*	*iö, ia, ei*	*au, o*	*ei, i*	*iu, io*
Ancien haut allemand	*â, oa*	*a*	*e, i*	*o, uo*	*u, o*	*ei, ai*	*au, ou, o*	*i*	*iu*
Anglo-saxon	*a, ea*	*ae, a*	*i, ae, a*	*e, o*	*u, o*	*ei, ai*	*ea, oa*	*i*	*io*
Suédois	*â*	*â*	*e, ä, ju*	*o, ö*	*u, o*	*e*	*ö*	*i*	*ju*
Danois	*a*	*aa*	*e, ae, y*	*o, ö*	*u, u*	*e, ee*	*ö*	*i*	*y*
Anglais	*a, o*	*ee*	*i, ea*	*ee. oo*	*ou, o*	*e, ea, i*	*ea, ee*	*ee, i*	*i, ie,*
Allemand	*a*	*a*	*e, u*	*u, ü*	*au*	*e, ei*	*au*	*ei*	*ie, e*
Néerlandais	*a*	*aa, ae*	*i, e, ei*	*oe*	*ui*	*ei, ee, e*	*oo*	*ij, y*	*ie*

Des consonnes.

Le son de la voyelle pure peut être modifié par le jeu des organes vocaux; il devient alors un son nouveau qui est traduit par un signe spécial appelé « consonne. »

Il y a deux sortes de consonnes : les sourdes et les sonores, ou, d'après une expression plus moderne, les momentanées et les continues.

Les consonnes momentanées sont celles pour la formation desquelles la voix fait, pour ainsi dire, explosion, et tombe avec précipitation et instantanément sur une voyelle.

Les continues sont celles, pour la formation desquelles la voix se prolonge en passant par une étroite issue qui varie selon les organes chargés de lui livrer passage.

Les consonnes de la langue gothique sont les suivantes :

	Momentanées			Continues			
	Pures.		Aspirées.	Spirantes.		Nasales.	Liquides.
	Sourdes,	sonores,	sonores.	Sourdes,	sonores,	sonores,	sonores.
Gut.	*k*	*g*		*h*	*g* ou *n*. (1)		
Palat.				*j*			
Ling.							*l*, *r*.
Dent.	*t*	*d*	*th* (2)	*s*	*z*	*n*	
Lab.	*p*	*b*		*f*	*v*	*m*	

Dans la formation des mots des langues germaniques, les consonnes sont, comme les voyelles, soumises à la loi des permutations.

Ce changement a lieu graduellement et non par soubre-

(1) *Grammaire comp* T. p. 133, *trad. Bréal.*

(2) [Suivant en cela le procédé ordinaire, l'auteur traite d'aspirée une véritable sifflante, répondant à *th* anglais. — Note de la Rédact.]

sauts, c'est-à-dire que la permutation se fait ordinairement entre consonnes de même famille et que les consonnes varient seulement de dégré. Ainsi, au sanscrit *çvan-*, chien, lui-même pour un *kvan-* primitif, répond en goth. *hunds,* et les mots gothiques *fisks,* poisson, *giban,* donner, et *thata,* cela, apparaissent en néerlandais sous la forme *visch, geven, dat,* ou *dit,* etc.

Ces permutations de consonnes, comme celles des voyelles, sont provoquées par une disposition de la nature humaine qui cherche à produire les sons avec le moins de fatigue possible et par le voisinage des organes qui préfèrent tel son à tel autre.

De cette tendance du langage à se manifester avec le moindre effort, résultent :

1° La substitution des consonnes,

2° Leur affaiblissement ou leur renforcement,

3° Leur assimilation ou leur dissimilation,

4° Leur déplacement,

5° L'introduction des lettres adventices dans les mots.

La substitution consiste à mettre à la place d'une consonne une autre de la même famille ou d'un degré différent, selon les lois harmoniques auxquelles chaque langue soumet les mots qu'elle emprunte.

2° L'affaiblissement fait passer des consonnes d'un ordre dans un autre où il est plus facile de les prononcer, par exemple, le passage des momentanées aux continues; ou bien ce procédé laisse tomber une consonne et même la syllabe qu'elle retient à la fin du mot.

3° Lorsque deux consonnes se suivent, l'assimilation rend une consonne semblable à sa voisine, afin que la prononciation du mot soit plus aisée ; ou bien si les deux consonnes sont semblables, une d'elles se modifie par l'effet de la dissimilation.

4° Pour faciliter cette même prononciation, une consonne se déplace dans l'intérieur du mot.

5° Ou bien elle s'ajoute au radical.

Voilà dans quelles circonstances a lieu la permutation des consonnes ; voici maintenant l'application des principes ci-dessus indiqués dans le passage du sanscrit au gothique.

Les consonnes sanscrites momentanées sourdes, qu'on nomme aussi ténues, permutent en gothique avec les sourdes aspirées ;

Les sonores aspirées du sanscrit avec les sonores pures du gothique ;

Les sonores pures ou les moyennes du sanscrit, avec les sourdes pures ou les ténues du gothique.

Ainsi, les consonnes sanscrites en passant dans la langue gothique, subissent les changements suivants :

	Sanscrit.		Gothique.
Gutturale.....	*k*	a pour correspondant....	*h*
Dentale.....	*t*	.....	*th*
Labiale.....	*p*	.....	*f*
Gutturale.....	*g*	.....	*k*
Dentale.....	*d*	.....	*t*
Labiale.....	*b*	.....	*p*
Gutturale.....	*gh*	.....	*g*
Dentale.....	*dh*	.....	*d*
Labiale.....	*bh*	.....	*b*

Après *s* les ténues restent invariables en gothique.

Les gutturales gothiques prennent volontiers après elles la spirante *v* comme en latin.

Les consonnes continues du sanscrit restent aussi invariables en allemand.

Consonnes sanscrites momentanées, sourdes pures.

Gutturales. 1. Sansc. *k*=goth. *h, hv, g, f.*

Goth. *h*=sansc, *k*. Exemples : au sansc. *çrṅga-*, corne,

dont le *ç* est pour un *k* primitif répond le goth. *haurne,* corne; anc. h. allem. et allem. modern. *horn,* angl. sax. *hoorn, hyrn*; angl. suéd. dan. island. *horn,* néerland. *hoorn, hooren.* Dans les langues latines la gutturale sansc. reparaît : lat. *cornu,* fr. *corne,* ital. et port. *corno,* espag. *cuerno,* valaq. *corn.* — Le primitif *kvan-,* sansc. *çvan,* chien, produit, goth. *hund (s),* chien, anc. h. allem. *hona, hunt,* angl. sax. *hund,* angl. *hound,* suéd. dan. *hund,* néerland. *hond,* island. *hund* (*r*); le *k* reparaît en grec κύων, en lat. *canis,* ital. *cane,* en espag. *can,* fr. *chien,* qu'on prononçait primitivement *kien* comme en patois. — Sansc. *çêata-s,* primitivement *kvait-as,* goth. *hweit (s),* anc. h. allem. *huiz, wiz,* angl. sax. *hwit,* angl. *white,* néerland. *wit,* suéd, *hvit,* dan. *hvid,* island. *kvitt* (*r*), norwég. *qvit,* allem. *weiss* (blanc). — Comparez au sansc. *kûṭa-,* maison, *hus* en goth., anc. h. allem., angl. sax., suéd. et dan.; *house* en angl., *huys* en néerland.; *huss* en island. Le *k* primitif reparaît dans le lat. l'ital. et l'espag. *casa,* le franc. *case.* — Compar. au sansc. *daçan,* dix, le goth. *taihun,* l'anc. h. allem. *zehan,* l'allem. mod. *zehn,* l'angl. sax. *tyn,* l'angl. *ten,* le néerland. *tien,* le suéd. *tio,* le dan. *ti,* l'island. *tiu,* le norwég. *tie,* le gallig. *deg, dec,* le grec δέκα, le lat. *decem.*

Après *s,* le *k* primitif demeure en goth.; ex : *skaidan* anc. h. allem. *skeiden,* séparer : comparez le latin *scindere.* Mais dans les dérivés allem. et néerland. *k* devient *ch.* Ce mot n'existe pas dans les autres langues de la famille.

La substitution du *k* primitif en *g* gothique est très rare; elle a lieu plus fréquemment en haut allem. et persiste dans les dérivés : sansc. *diç,* montrer, anc. h. allem. *zeigen*, allem. mod. *zeigen,* néerland. *zeggen.*

Il y a encore une substitution qui paraît anormale en

gothique; c'est celle de *f* correspondant au sansc. *k*. Ainsi le goth. *fimf*, cinq, cf. sansc. *pañćan-* (forme primitive *kankan)*; *fidvôr* quatre, de *katvâras*, en sanscr. *ćatvar-*. Cela provient, dit Bopp, du penchant qu'a le gothique à ajouter un *v* euphonique à une gutturale antécédente (1), et Ulphilas a, dans sa Bible, pour désigner ce son particulier une lettre particulière qui ressemble à un *C* majuscule suivi d'un *l* minuscule *Cl*. Le primitif *varka-s*, loup, est devenu *vulfs* en gothique. Il est probable que les primitifs *kankan, katvâras, varka-s* auront été prononcés par les premiers goths *kvankvan, kvatvâras, varkvas*, ce qui explique comment ces *v* sont devenus des *f* après la chute de la gutturale.

2. sansc. *t*=goth. *th*, *d*.

Goth. *th* = *t* sansc. — La racine pronominale *ta*, a produit en gothique le pron. démonst. *thata*, nom et acc. sing. neut; en angl. *the*, en island. *that*, en suéd. *detta*, en dan. *dette*, en néerland. *dat*, en allem. *das*. — La racine verbale *tan*, étendre, a donné le goth. *thanjan*, l'anc. h. allem. *thenan*, l'island. *thenio*, le suéd. *taenia*, le franç. *tendre, étendre*; l'allem. *dehnen*.—Au *tṛsyâmi*, j'ai soif, répond l'anc. h. allem. *thurst*, soif, l'angl. sax. *thyrst*, le suéd. *toerst*, le dan. *torst*, l'angl. *thirst*, l'island. *thorsti*, le néerland. *dorst*, l'allem. *durst*. — De *vart*, devenir, sont sortis le goth. *vairthan*, l'angl. sax. *weorthan*, le suéd. *warda*, le dan. *vorde*, l'island. *verda*, le néerland. *werden* et *worden*, l'allem. *werden*.

Le *d* goth. correspondant au *t* sansc. est fréquent. Ex: sansc. *pitar-*, père, est reproduit en gothique par *fadar*, dan. suéd. et island. *fader*, angl. sax. *faeder*, néerland. *vader*, angl. *father*, lat. *pater*. Au sansc. *bhrâtar-*, frère, répond *pruodar* en anc. h. allem., *broeder* en

(1) Gramm. comp. trad. Bréal T. I. p. 134.

néerland., *broder* en dan. et *brodur* en island., mais le *t* primitif est devenu *th* dans le goth. *brôthar*, l'angl. sax. *brothor* et l'angl. *brother*.

Après le *s* primitif, le *t* reste invariable comme dans le goth. *standan* et les dérivés de la famille (cf. sansc. *sthâ* être debout); dans le goth. *ist*, il est, cf. sansc. *as-ti*.

3. *p* sansc.=*f* et *b* goth.

F goth.=*p* sansc. Ex : le goth. *fadar*, père, correspond au sansc. *pitar-*; *filus*, plein, au sansc. *puru-*, nombreux, au grec, πολύς; *fôtus*, pied. A la racine sansc. *pad*, aller; comparez l'angl. sax. *fot* (pl. *fet*), angl. *foot* (pl. *feet*), néerland. *voet*, suéd. *fot*, dan. *fod*, island. *fot(r)*, allem. *fuss*. Le *p* primitif du sansc. reparaît dans le grec et les langues romanes, dans le persan et le lithuanien.

Le *b* goth. correspondant au sansc. *p* n'est pas rare. Ex. : sansc. *pṛthu-*, large, répond au goth. *braid*, en dan. et en néerland. *breed*, en suéd. *bred*, en island. *breidur*, en angl. *broad*, en allem. *breit* (large). — Le sansc *saptan-*, sept, grec ἑπτά, est en goth. et en anc. h. allem. *sibun*, angl. sax. *seofan*, angl. et néerland. *seven*, suéd. *siu*, dan. *siv*, island. *sid*, norwég. *sjow*.

Après *s* le *p* reste invariable, ex. : *speiv-an*, cracher; comparez le lat. *spu-o*.

Consonnes sanscrites momentanées, sonores pures.

Sansc. *g*=goth. *k*, accompagné quelquefois de *v*. Ex : goth. *kunnan*, connaître, anc. h. allem. *chunnan*, angl. sax. *cunnan*, dan. *kunne*, suéd *kunna*, angl. *can*, écoss. *cun*, néerland. *konnen*, *kunnen*, island. *kunna*, allem. *könnnen*, répondent à la racine sanscrite *jñâ*, connaître. Au sanscrit *jânu-*, correspondent le goth. *kniu*, l'anc. h. allem. *chniu*, l'angl. suéd. *cneow*, l'angl. *knee*, l'allem.

et le néerland. *knie,* le suéd. et le dan. *knae,* l'island. *kne,* le norwég. *kna,* le franç. *genou,* le lat. *genu,* le grec γόνυ. Du sanscrit *yuga-m,* joug, rapprochez le goth. *juk,* l'anc. h. allem. *giuh,* l'angl. sax. *juc,* l'angl. *yoke,* le néerland. *jok,* l'allem. *joch,* le suéd. et l'island. *ok,* le dan. *aag*.

Sansc. *g*=*q* (kv) goth. Ex : La racine *gam* (sk. *gam*), se mouvoir, aller, a produit le goth. *quiman*, l'anc. h. allem. et l'angl. sax. *cuman*, l'angl. *to come*, le néerland. *komen*, le suéd. et l'island. *komma*, le dan. *komme* (venir).

2. Sansc. *d*=goth. *t*.

Ex : De la racine *dam*, dompter, sont dérivés le goth. *tamjan*, qui a la même signification, l'angl. sax. *tamian*, l'ang. *to tame,* le néerland. *temmen*, le suéd. *taema*, le dan. *tämme*, l'island. *temia*, le lat. *domo*, l'espag. et le portug. *domar*, l'ital. *domare*, le franç. *dompter*, l'allem. *zähmen*. Le primitif *dva-*, deux, a donné le goth. *tva-*, *tvai*, l'angl. sax. *twa*, *twe;* l'angl. *two*, le néerland. *twee*, le suéd. *två, tu;* le dan. *to*, l'island. *tvei(r)*, le norwég. *tvo*. Mais le *d* originel reparaît dans les langues slaves, celtiques et néolatines ou romanes. — Au sansc. *danta-*, dent, comparez le goth. *tunthu-s*, l'angl. sax. *toth*, l'angl. *tooth,* le néerland., le dan. et le suéd. *tand,* l'island. *tan;* le *d* sansc. reparaît dans les langues néolatines.

3. Sansc. *b*=goth. *p*.

Consonnes sanscrites momentanées sonores pures.

1. Sansc. *gh*=goth. *g*.

Ex : le goth. *gulth*, or, dérive de la racine *ghar*, briller, qui a produit le sansc. *hari-*, fauve, jaune, et *hir-aṇya-*,

qui signifie en sanscrit «or.» Du goth. *gulth*, rapprochez l'anc. h. allem. *guld*, l'angl. sax. et l'angl. *gold*, le dan. *guld*, le suéd. et l'island. *gull*, l'allem. *gold* et le néerland. *gout*. De cette même racine *ghar*, qui veut dire aussi « brûler » est sorti aussi le goth. *varm-s*, chaud, dont le *g* s'est affaibli ou a diparu devant le *v* qui s'est glissé dans le radical à la suite de la gutturale, ce *varm-s* est pour *gvarma-s*, qui était primitivement *gharma-s*.

2. Sansc. *dh*=goth. *d*.

Ex : La racine *dhâ*, poser, faire, a produit le goth. *dêd-s*, fait, action; comparez l'anc. h. allem. *dat*, l'angl. sax. *daed*, l'angl. *deed*, le néerland. *daad*, le suéd. *dåd*, le dan. *daad*, l'island. *dat*, l'allem. *that*. — Du sansc. *rudhira-*, rouge, rapprochez le goth. *rauds*, l'island. *roudr*, *riôda*, rougir, le suéd. *röd*, le dan. *rôd*, l'angl. sax. *read*, l'angl. *red*, le néerland. *rood*, l'allem. *roth*, le lat. *rutilus*. —Le primitif *madhya-*, a produit le goth. *midja*, milieu, l'angl. sax. *midda*, l'island. *midia*, le suéd. *midt*, le dan. *mid*, l'angl. *middle*, le néerland. *middel*, l'allem. *mitte*.

3. Sansc. *bh*=goth. *b*, *m*.

Goth. *b*=sansc. *bh*. Ex : le goth. *baira*, je porte, sansc. *bharâmi;* cf. l'angl. sax. *baeran*, l'angl. *to bear*, l'island. *bera*, le dan. *bäre*, le suéd. *baera*, l'allem. *ge-bären*, le néerland. *baaren*. L'anc. h. allem. *peran*, le grec φέρω, le lat. *fero*, dans le sens de *porter*, *engendrer*, *produire* ont tous la même racine aussi bien que l'allem. *bahre*, l'angl. *barrow*, le suéd. *bår*, le dan. *baar*, et le français *bière*. — Le goth. *liubs*, cf. l'isl. *liufr*, le suéd. *liuf*, l'angl. *leof*, le néerland. *lieve*, est sorti de la rac. *lubh*, désirer, aimer. — De la racine sansc. *bhuj*, cour-

ber, rapprochez le goth. *biugan*, l'ang. sax. *bugan* et *bygan*, l'angl. *to bow*, le néerland. *boogen*, le suéd. *boeja*, le dan. *boeye*, le norwég. *biuga*, l'island. *buga*.

Goth. *m*=sansc. *bh*.

Les désinences casuelles primitives en *bh* sont devenues *m* : le dat. plur. du goth. *sunu-m*, aux fils, correspond au sanscrit *sûnu-bhyas*.

Consonnes continues.

Spirantes originelles *y*, *s*, *v*.

1. Sansc. *y*=goth. *j*.

Ex : au sansc. *yuvan-*, jeune, comparez le goth. *jugg*, l'angl. sax. et l'anc. h. allem. *jung*, l'angl. *young*, le néerland. *jong*, l'allem. *jung*, le suéd. dan. et island. *ung*, le lat. *juvenis*, l'ital. *giovine*, le franç. *jeune*, le lith. *jauna-s*. Nous avons déjà vu le *y* sanscrit persister dans le goth. *juk*, joug, et *midjis*=sanscr. *madhja-s*.

2. Sansc. *s*=goth. *s*.

Cette consonne est aussi une des plus persistantes dans les langues indo-germaniques. Ex : racine sansc. *sad*, s'asseoir, se retrouve dans le lat. *sedere* et l'allem. *sitzen*, le néerland. *sitten*, — *sthâ*, être debout, dans le goth. *standjan*, le néerland. *staan*.

3. Sansc. *v*=goth. *v*.

Ex : la racine *vid*, distinguer, savoir, a produit le goth. *vitan*, savoir, le suéd. *veta*, le dan. *vide*, le norwég. *veta*, l'island. *vita*, le lat. *video ;* mais le *v* s'est mouillé dans l'angl. sax. *witan*, dans l'angl. *to wit*, le

néerland. *weeten*. — De la racine sansc. *var*, choisir, rapprochez le goth. *viljan*, vouloir, l'angl. sax. *villan*, l'angl. *will*, le néerland. *willen*, le suéd. *vilja*, le dan. *ville*, l'island. *vilia*, le lat. *volo*, le slave *voliti*, l'allem. *wollen*. — La racine *vart*, devenir, a produit le goth. *vairthan*, devenir, l'angl. sax. *weorthan*, le néerland. *worden*, l'allem. *verden*, le suéd. *warda*, le dan. *vorda*, l'island. *verda*.

Nasales n, m.

Sansc. *n*=goth. *n*. — Sansc. *niç-*, nuit, comparez le goth. *naht-s*, l'angl. sax. *naeht*, l'angl. *night*, le néerland. *nagt*, le suéd. *natt*, le dan. *nat*, l'island. *natt* et *not*, le franç. *nuit*, l'ital. *notte*, le portug. *noite*, l'espag. *noche*, etc. — Sansc. *nava-s*, nouveau, cf. le goth. *niuja-*, l'angl. sax. *niw*, l'angl. *new*, le néerland. *nieuw*, le dan. suéd. norwég. *ny*, l'island. *nyr*. Le *n* persiste de même en grec et dans les langues d'origine slave, latine et celtique. Racine sansc. *jñâ*, connaître, cf. le goth. *kunnan*, l'anc. h. allem. *kennan*, d'où l'angl. sax. *cennan*, l'angl. *to ken*, le néerland. *kennen*, le suéd. *kaenna*, le dan. *hiände*, l'island. *kenna*.

Sansc. *m*=goth. *m*.—Le sansc. *man*, penser, raisonner, est conservé dans le goth. *munan*, croire, penser, et dans le goth. *man*, homme, penseur, dans l'angl. saxon, *maenan*, l'angl. *to mean*, le néerland. *meenen*, le suéd. *mena*, le dan. *mene*, l'island. *meina*, l'allem. *meinen*, le lat. *memini*. — La racine *mar*, mourir, tuer, a produit le goth. *maurthr*, meurtre, l'anc. h. allem. *mord*, l'angl. sax. *morth*, dan. suéd. et island. *mord*, le néerland. *moord*, l'allem. *mord*, le lat. *mors*, le valaque *moarte*. — Du lat. *mare*, mer, rapprochez le goth. *marei*, l'anc. h. allem. *mir*, l'angl. sax. *mere*, l'angl. *mere*, le néer-

land. *meer,* le suéd. et l'island. *mar*, l'allem. *meer*. Dans la conjugaison des verbes gothiques, *m* est caractéristique de la première personne du plur. et rappelle la force originelle *masi*, en sanscrit *masi*, *mas*.

La règle qui exige en grec que la nasale qui précède le *g* et le *k* devienne *g* est également observée en gothique, *brigga*, j'apporte, pour *bringa*.

Sansc. *r*=goth. *r*, *l*.

Goth. *r* = Sansc. *r*. Ex : Sansc. *rudhira-*, rouge, cf. goth. *rauds*, anc. h. allem. *rot*, angl. sax. *reod*, angl. *red*, néerland. *root*, suéd. et dan. *roed*, island. *raud*, allem. *roth*, gallique *rud*, ital. *rosso*, lat. *rutilus*. Du latin *rectus*, rapprochez le goth. *raiht-s*, droit, l'anc. h. allem. *reht,* l'allem. moderne *recht*, l'angl. sax. *reht*, l'angl. *right*, le néerland. *regt*, le suéd. *raet*, le dan. *ret*, l'island. *rettr,* le gallique *rhaith*. Le *r* du suffixe sanscrit *tar*, formant des thèmes de substantifs, s'est conservé en gothique. Ex : *bhrâtar*, *pitar* (frère, père) du sanscrit sont restés *brôthar*, *fadar* en gothique, et le *r* a persisté dans tous les dérivés de la famille germanique.

Enfin le *r* primitif est devenu parfois *l* en gothique.

Une des lois les plus importantes de la phonétique germanique, fait observer Schleicher dans son compendium de grammaire comparée, est la permutation de toutes les consonnes momentanées qui se trouvent devant des dentales en spirantes de leur organe. Ainsi, une gutturale momentanée précède-t-elle une dentale momentanée, elle devient aussitôt *ht;* si c'est une dentale momentanée, elle devient *st;* si c'est une labiale momentanée, elle devient *ft*. Ex : *thahta* pour *thakda*, de la rac. *thak*, présent *thagk-ja*, je pense ; *sauhts*, maladie, pour *suk-thi-s* avec le suffixe *thi*, primitivement *ti*, formé de

la racine *suk* dans *siuk-s*, malade; *mahta* pour *mag-da*, parfait de *mag*, je peux; *mahts* puissance, pour *mag-thi-s*, dérivé de même de *mag*, — *ga-skafts*, création, pour *skap-thi-s*. — *Vaist*, tu sais, pour *vait-t; môsta*, je peux, pour *môt-da*.

Il arrive quelquefois que, dans la terminaison *st*, la dentale *t* change en *s* par l'effet de l'assimilation. Ainsi, *vissa*, il sut, est pour *vista*, pour *vidta*, cf. l'anc. h. allem. *wissa*. Dans d'autres cas, c'est *s* qui devient *z*, prononcé comme *s* français. Ainsi *thizê*, gén. plur. du thème *thi* pour *tha* est pour *tisâm* cf. sansc. *taiṣâm; bairaza*=sansc. *bharasai*, tu te portes.

Devant *s* final, une dentale ou labiale moyenne devient volontiers aspirée ou spirante. Ainsi, *d* et *th* goth.=*t* sansc. Ex : *pati-s*, seigneur, devient *fads* et *faths* en goth.; *bharati* et *bharatasi*, il porte, vous portez, deviennent *bairith* et *bairid* en goth.

Le *b* sanscrit se maintient en goth. ou permute avec *f*. Par exemple *grôb* et *grôf*, il a creusé; *hlaif* et *laib* (accusat. singulier), pain.

G permute aussi parfois avec *h*. Ex : *juggs*, jeune, compar. *juhiza; aigum* et *aihum* nous avons.

A la fin des mots, la disparition d'une voyelle laisse souvent quatre consonnes qui se suivent, comme *triggvs*, fidèle, pour **tringvas*; *garêhsns*, conseil, pour **rêhsnis*.

Après *s* et aussi après *r*, la formative *s* du nominatif tombe dans bien des cas. Ex : *drus*, chute, pour **drus-s*, de **drusas; vair*, homme, pour **vairs*, de **viras*.

De la réunion de plusieurs consonnes originelles finales le gothique retient seulement celles dont la deuxième et la dernière consonne sont *s;* pour ce qui est des autres la deuxième est rejetée.

Des simples consonnes originelles finales, *s* et *r* sont seuls tolérés.

Chacune des autres consonnes est ou rejetée, ou fortifiée d'un *a*.

Exemples fournis par Scheicher : *ns* à l'acc. pl. du masc. et fém. *vulfans*, loups, *anstins*, grâces ; *hs* dans *saihs*, six ; *ds*, dans *bairands*, primitivement *bharants*, portant.

S comme terminaison originelle, se trouve dans beaucoup de cas ; ex : nom. sing. *sunus*, fils, primitivement *sunus;* gén. sing. *sunaus*, primitivement *sunavas*.

R paraît aussi après le rejet de *s*, comme primitif à la fin des mots. Ex : *fadar*, père, *brôthar*, frère ; de **fadars, *brôthars*. Au vocatif, la forme de ce nom est originelle, toutefois elle est assez usitée aussi en gothique au nominatif.

T est rejeté au nominatif et à l'accusat. sing. neutre des pronoms. Ex : *hva* pour **hvath*.

M, en goth. *n*, est rejeté à l'acc. sing. Ex : *sunu* pour **sunum*, *vulf*, loup, pour **varkam*.

T est fortifié d'un *a* au nominatif et à l'acc. sing. neutre des pronoms. Ex : *thata*, cela, pour **that*.

N affaibli en *m* à la fin des mots, comme plus tard en allemand, en grec et en lithuanien, fut fortifié d'un *a* à l'acc. sing. masc. des pronoms. Ex : *thana*, celui-ci, pour **than*, comparez le sansc. *tam*.

M qui restait en gothique de la terminaison *mas* a été plus tard fortifié d'un *a* à la première personne du plur. de l'optatif.

Ainsi *bairaima* (première pers. plur) est pour **bairaim*.

II. FORMES GRAMMATICALES

RACINES ET THÈMES

Les formes grammaticales jouent un grand rôle dans les langues indo-germaniques, où elles sont désignées non-seulement par l'adjonction de syllabes indiquant la relation, mais encore par la flexion du mot, c'est-à-dire par le changement régulier de la voyelle de la racine même. Ce changement de la racine, qui a pour effet d'exprimer aussi la relation, consiste dans le renforcement de la voyelle radicale. L'adjonction de syllabes indiquant la relation a lieu à la fin de la racine, jamais au commencement; l'augment est un mot originel, ayant une existence par lui-même et se soudant seulement au verbe, c'est pourquoi il peut manquer sans nuire à l'intégrité du mot. Tout mot dans l'état actuel des langues indo-germaniques possède une syllabe de relation après la racine, qui peut être aussi redoublée; la racine nue n'est pas encore ce qu'on appelle le mot (1). Il y a exception seulement pour le vocatif des noms, qui pour la formation de ce cas rejettent le suffixe casuel et maintiennent le thème pur; par ex. thème *vâk*, discours (racine *vak*, parler), nom. sing. *vâk-s*, génit. *vâk-as*, etc., mais le voc. est *vâk*. Le vocatif n'est pas, à vrai dire, un véritable mot, il n'est pas un élément de la proposition; c'est un mot qui a pris la forme d'une interjection.

FORMATION DES RACINES

Les racines sont des sons de signification. Bopp a distingué entre les racines, les verbales et les pronominales, c'est-à-dire entre les racines exprimant l'idée principale

(1) Il n'est pas question ici de la racine nue après la chute des syllabes de relation.

et celles exprimant la relation; mais Schleicher n'admet pas cette distinction. Les racines *i*, *ka*, *ta*, etc., sont, dit-il, aussi bien pronominales que verbales. *I* pron. démonst. signifie aussi bien « celui-là » que « aller »; *ka* est à la fois pron. interrog. et signifie « être aigu »; *ta* est à la fois pron. démonst. et signifie « étendre. »

En dehors du monosyllabisme, la racine peut prendre toutes les formes que voici : Elle peut être composée : 1° d'une simple voyelle, c'est-à-dire, un souffle léger ou l'esprit doux plus une voyelle, comme en sanscrit, *a* pron. démonstrat.; *i*, aller; *u*, se réjouir, faire du bien; 2° d'une consonne et d'une voyelle, par ex : *ga*, aller, *bhu*, devenir; 3° d'une voyelle et d'une consonne, ex : *ad*, manger, *us*, brûler; 4° de deux consonnes et d'une voyelle, ex : *sta*, être debout, *kru*, entendre; 5° d'une voyelle et de deux consonnes, ex : *ardh*, croître, *ark*, briller; 6° de deux consonnes, d'une voyelle, et d'une consonne, ex : *star*, renverser, *stigh*, monter; 7° d'une consonne, d'une voyelle et de deux consonnes, ex : *dark*, voir; 8° enfin, de deux consonnes, d'une voyelle, et de deux consonnes, ex : *skand*, gravir (Schleicher).

Dans les racines composées d'une consonne, de la voyelle *a* et d'une consonne, ou de la voyelle *a* et d'une consonne, il arrive souvent une inversion, c'est-à-dire que la voyelle *a* passe à la fin, comme dans *gan* et *gna*, connaître; *ak* et *ka*, aiguiser; *hu*, renforcé en *hau*, *hav* et *hva*, appeler, etc. De même *dyu* pour *div*, briller.

FORMATION DES THÈMES

La racine a produit le thème du mot, c'est-à-dire tout ce qui reste du mot après en avoir détaché les terminaisons de conjugaison et de déclinaison.

Il y a des thèmes formés par la racine nue, renforcée

ou non. Là où la voyelle de la racine reçoit un certain renforcement, elle indique aussitôt une apparence de relation, c'est ce qui se présente assez fréquemment dans les verbes. Ainsi, *ai-*, *i-*, thème du temps présent et racine (aller) : *ai-mi*, je vais ; *i-masi*, nous allons. *As*, être, à la fois thème du temps présent et racine : *as-mi*, je suis, *as-ti*, il est. Les noms présentent aussi cette particularité mais plus rarement que les verbes. Ex : *dyaus*, locat. *divi; dyâu*, renforcement de *dyu—div*, briller, est ici un thème nominal (ciel) et en même temps une racine ; *vâk-s*, discours, thème *vâk* est le renforcement de la racine *vak*, parler.

Des thèmes se forment encore en joignant à la suite d'une racine simple ou redoublée une autre qui engendre le renforcement de la première. De telles racines avaient primitivement une existence propre , et elles avaient existé comme éléments indépendants à une époque de la vie du langage humain, quand celui-ci consistait encore en simples racines. Mais il arriva un moment que toutes ces racines perdirent pour ainsi dire leur individualité, leur signification propre, et se fondirent les unes dans les autres. Ces racines ainsi fondues reçurent une signification et formèrent un mot spécial. Ex : *daiv-a*, nom. sing. *daiva-s*, divin, dieu ; racine *div*, renforcée en *daiv+a; vi (d) -vid-vant-* part. parf. act., racine redoublée *vid*, voir, *+ant,* etc.

C'est de cette manière que les thèmes sont sortis des racines. Mais là ne s'arrête pas le développement de la langue ; ces thèmes produisent à leur tour des thèmes avec un sens plus étendu. Nous appelons les thèmes de la première période, dit Schleicher, thèmes primaires, et les suffixes qui ont servi à les former, suffixes primaires ; les thèmes de la seconde période, nous les nommons thèmes secondaires, et les suffixes de ceux-ci, suffixes secon-

daires. Ces derniers se confondent en partie sous le rapport de la forme avec les primaires. Dans le verbe, les thèmes verbaux dérivés ont les mêmes suffixes que les thèmes verbaux non dérivés, et le thème verbal, qu'il soit dérivé ou non, compte comme racine. C'est pourquoi range-t-on les suffixes qui s'approchent le plus des thèmes verbaux, formant des participes, des noms d'action, d'agent, parmi les suffixes primaires; au contraire, les suffixes formant les comparatifs, les superlatifs, les diminutifs, etc. qui s'appliquent uniquement aux thèmes nominaux, sont des suffixes secondaires.

Un troisième moyen de formation de thèmes secondaires est la *composition,* c'est-à-dire la réunion de divers thèmes en un seul, lequel forme un thème nouveau.

La formation du thème proprement dite, diffère de la composition, par l'adjonction d'éléments de relation.

Les prépositions et l'augment devant le verbe sont des exemples frappants de la fusion ou mélange de mots dans les langues indo-germaniques ; ce sont des adverbes, c'est-à-dire des cas originels qui se sont attachés au mot primitif; ex : *abs-tineo*, je m'abstiens, de *abs* et *teneo; abs* paraît être, comme *ex*, une forme de génitif. Toutefois, il y a aussi formation de mots, de cette manière *frankenland, wolfsmilch* (terre des franks, lait de louve). C'est l'accent qui produit ici la fusion des mots.

La composition proprement dite a la puissance d'exprimer une relation, elle peut donner un rapport au nouveau mot qui n'en connaît pas encore les éléments et qui n'existe que par le fait de la composition, comme dans *langhand*, celui qui a de longues mains; dans ce mot la relation ou l'idée de possession a été exprimée au moyen de la composition. Dans le grec λογογράφος, écrivant des discours, et dans le latin *judex*, juge (disant droit), la composition a fondu le premier élément du mot et en a fait disparaître

le signe du cas, quoiqu'il n'y ait pas de suffixe casuel.

FORMATION DES MOTS

Le monosyllabisme, avons-nous dit, paraît avoir été la première manifestation du langage humain, et c'est par l'agglutination des racines que s'est formé le mot, c'est-à-dire l'expression phonique de l'idée et de ses relations. Chaque élément du mot avait donc à l'origine une signification propre; mais, dans la suite des temps, chacune des parties correspondant aux idées accessoires qu'elle traduisait finit par être mutilée, se rétrécit, et se contracta, de manière qu'on en oublia le sens qui y était réellement attaché, et qu'elle ne figura plus que sous les noms d'affixes, flexions, désinences, cas, etc., tous éléments constitutifs du mot dans les langues indo-européennes.

Dans ces idiomes, et notamment dans ceux d'origine germanique, le mot est simple ou composé :

Simple, quand il ne renferme qu'une racine accompagnée ou non d'affixes;

Composé, quand il est formé de plusieurs racines unies l'une à l'autre, ou de plusieurs mots unis entre eux.

La formation des mots simples se nomme *dérivation.*

Celle des mots composés, *composition.*

La dérivation des mots simples a lieu :

1° Par l'addition d'une désinence de déclinaison ou de conjugaison à une racine.

2° Par l'addition d'un suffixe soit à une racine, soit au radical d'un mot déjà formé.

3° Par l'insertion d'une consonne dans la racine.

4° Par l'altération des voyelles ou des consonnes de la racine ou du radical.

Les mots simples formés par ces divers moyens peuvent être classés en trois catégories :

1° Mots qui ont joint à une racine une désinence de déclinaison ou de conjugaison.

2° Mots qui ont joint un suffixe à une racine.

3° Mots qui ont joint un suffixe à un radical d'un mot déjà formé.

4° Mots qui ont joint à une racine une désinence de déclinaison ou de conjugaison. (Ad. Regnier, *Formation des mots grecs.*)

En remontant aux formes les plus anciennes de certains mots des langues germaniques, il est encore possible de distinguer la racine primitive qui leur a donné naissance, quoique dans leur état actuel quelques-uns de ces mots paraissent être des monosyllabes. Mais en les comparant à leur forme primitive, à celle qu'ils ont dans le gothique ou à l'ancien haut allemand, on remarque bientôt la désinence qui est jointe à la racine et les fait cesser d'être monosyllabiques. Ainsi, par exemple, l'anglais *ear,* épi, le néerlandais *aar* ou *air,* le dan. suéd. et island. *ax*, et l'allem. *ähre* dérivent de l'anc. haut-allem. *ahar* ou du goth. *ahs,* ou de leurs alliés; — *arm,* bras, angl. sax. *earm*, suéd., dan., angl , allem., *arm*, néerland. *arm* ou *erm* et island. *armr* dérivent des alliés du goth. *arms ;* — l'angl. sax. *earm*, pauvre, l'island. *armr*, suéd. dan. *arm*, néerland. *arm* et *erm* dérivent d'un ancien *aram* qui s'est contracté en *arm;* — l'angl. *bear*, le néerland. *bur*, le suéd., le dan. et l'island. *bioern,* l'allem. *bär* dérivent de l'anc. h. allem. *pero*, de l'angl. sax. *byre* et *bera*, ours, ou de leurs alliés; *bad*, bain, en allem., island., suéd. et dan., et *bath* en néerland. et en angl. doivent être rapprochés de l'angl. sax. *batho ;* —

bett en allem., *bed* en angl. et en island., *baedd* en suédois, *bedde* en néerland. dérivent d'alliés du goth. *badi*, lit ;—l'allem. et le suéd. *bild*, image, le néerland. *beeld*, dérivent de l'anc. h. allem. *bilidu*, *bilid*, ou de ses alliés restés dans le dan. *billede* et en island. *bilaeta ;* — l'allem., l'island. et le norwég. *bein*, os, l'angl. *bone*, le suéd. *ben*, le néerland. et le dan. *been*, dérivent d'alliés de l'anc. h. allem. *peini;* — l'allem., le néerland. et le norwég. *berg*, mont, l'island. *biarg*, dérivent d'alliés du goth. *bairgs ;* — l'allem. *blatt*, feuille, le néerland., le suéd., le dan. et l'island. *blad*, dérivent d'alliés du vieux saxon *bladu ;* l'allem., l'angl., le néerland., le suéd. et le dan. *blind* et l'island. *blindr* dérivent d'alliés du gothique *blinds ;* le néerland. *bloem*, fleur, l'angl. *bloom*, l'island. *blom* viennent d'alliés du goth. *bloma*; la forme s'est maintenue dans le suéd. *blomma*, le dan. *blomme* et l'allem. *blume ;* — l'allem. *buch*, l'angl. *book*, le néerland. *boek*, l'island. et le suéd. *bok*, dérivent d'alliés du goth. *boka*, *bokos*.

Il est évident que tous ces noms, qui ont dans les langues germaniques modernes l'apparence de monosyllabes, ont eu dans leur forme primitive des désinences ou lettres formatives. Dans la suite des temps, ces terminaisons se sont effacées et les mots auxquels elles étaient attachées sont devenus des mots usés et mutilés. En effet, la désinence *s* de *ahs*, *arms,* etc., représente la lettre formative du nominatif sanscrit, laquelle s'est maintenue dans le gothique et est devenue *r* dans l'islandais.

Les formatives *a* dans *bloma, boka* ; *i* dans *peini, badi,* etc., *o* dans *pero*, *batho*, etc. ; *u* dans *bladu, bilidu,* etc., correspondent à l'*a* des thèmes sanscrits qui ont cette terminaison.

Tout ce qui précède est relatif aux déclinaisons. Le génie du langage germanique a observé les mêmes procé-

dés pour les conjugaisons. Mais pour les bien comprendre, ces procédés, il faut se rappeler que les verbes sanscrits se divisent en dix classes, d'après les modifications que subissent les racines pour former le thème verbal des temps spéciaux.

Pour ces temps, les dix classes du verbe sanscrit peuvent même se réduire à trois grandes conjugaisons. La première comprend tous les verbes qui joignent *a, ya* ou *aya* à la racine; la deuxième, ceux qui ajoutent immédiatement les terminaisons à la racine même; la troisième, ceux qui ajoutent *u* ou *nu* à la racine.

En gothique, les verbes qui correspondant aux verbes sanscrits en *a*, *ya*, et *aya*, changent ces terminaisons en *ô*, en *ai* et en *i*.

1° Les verbes gothiques en *ô* (=sansc. *â*) sont pour la plupart formés de thèmes nominaux. Ex. *galeikô*, je ressemble; *galeikôth*, il ressemble; *galeikôm*, nous ressemblons, pour **leika-yâ-mi, *leika-ya-ti, *leika-ya-masi.* Le verbe gothique a été formé du thème nominal *galeiks,* thème *leika-* (semblable).—*Fiskô-th,* il pêche, dérive de *fisk-s,* poisson.

2° La terminaison *ya* d'un thème **veihaya-*, est devenue *ai* dans le thème gothique *veihai-;* c'est-à-dire que l'*a* final a disparu et que *y* s'est fondu en *i* : *veihai-s,* tu consacres. De même le gothique *arm-s*, pauvre, que nous avons cité plus haut, a fait le thème verbal gothique *armai-,* avoir compassion; de même goth. *saurgai-,* avoir soin, dérive du thème *saurga,* soin, etc.

3° La terminaison *a* du thème primitif *sada-,* s'asseoir, est devenue *i* dans le gothique *siti-,* 3e pers. sing. de l'indicat. *siti-th,* correspondant à un **sada-ti,* le thème primitif *dâmaja-,* dompter, a été traduit en gothique par *tamji-,* 3e pers. sing. de l'indicat. *tam-ji-th,* il dompte, etc.

Le gothique joint encore des désinences de conjugaison à des thèmes nominaux et en fait des thèmes verbaux. Ex : *salt,* sel, a produit le verbe goth. *salta,* je sale, *saltith,* il sale ; le verbe goth. *laika,* je saute, vient de *laik-s,* jeu, saut. Un autre procédé propre à la langue gothique, c'est de former des verbes intransitifs ayant une fonction passive, en ajoutant *na* à un thème nominal. Ainsi, de *hail-s,* sain, sauvé, a été fait le verbe *hail-ni-th,* il devient sain ; du thème *veiha-,* ci-dessus cité, nom. sing. *veih-s,* saint, *veih-ni-th,* il est sanctifié.

DES MOTS

Dans les langues indo-germaniques, les thèmes ne sont pas des mots par eux-mêmes, ni des membres de la proposition. Dans ces langues, chaque vrai mot est un élément de la proposition, qu'il soit verbe ou nom. Les véritables interjections ne sont pas des mots, mais des produits de sons ; les adverbes, les particules, les prépositions, etc., sont primitivement des cas ou des formes verbales. Les thèmes ne sont par eux-mêmes, ni nom, ni verbe ; pour être l'un ou l'autre, il faut qu'ils soient accompagnés du suffixe casuel ou de la terminaison personnelle. Ex : le thème *bhara-,* porter, n'est ni verbe, ni nom. Mais *bhara-s* est un nom au nomin. sing. masc. qui signifie « porteur » et a comme tel la fonction d'un nom d'agent ; *bhara-ti,* est un verbe à la 3e pers. du sing. de l'indic. présent et signifie « il porte » Les suffixes casuels et les terminaisons personnelles sont les véritables éléments de la formation des mots, contrairement à ce qui a lieu pour la formation des thèmes.

Primitivement, le verbe et le nom ne se distinguaient pas l'un de l'autre, ils ont existé simultanément dans le discours, où ils étaient, pour ainsi dire, à l'état latent ; de

sorte qu'il est difficile de déterminer la priorité de l'un sur l'autre et d'assigner dans la grammaire le rang qu'il convient à chacun d'eux d'occuper. Il est donc indifférent de parler d'abord du verbe ou du nom, parce qu'il n'est pas historiquement démontré si, dans la formation des mots, la déclinaison, c'est-à-dire les formes nominales ou les terminaisons casuelles, a précédé la conjugaison, c'est-à-dire les formes verbales, ou, en termes plus précis, les terminaisons personnelles. Mais l'usage a donné le pas à la déclinaison et nous n'avons aucune raison pour ne pas nous y conformer.

DU NOM (DÉCLINAISON)

Les langues indo-germaniques expriment les relations dont un nom est susceptible, principalement le nombre et le cas, en ajoutant les éléments de relations à la fin des éléments de signification. A l'origine, la syllabe qui exprimait la relation avait une existence et une signification qui lui étaient propres, elles les a perdues dans le travail de l'enfantement qui a produit le mot. La flexion, c'est-à-dire le changement de la voyelle de la racine, qui a pour but d'exprimer aussi la relation, n'a rien de commun avec la formation des cas et du nombre; le renforcement de la voyelle finale du thème devant certaines désinences casuelles n'est pas essentiel à l'expression du cas, pas plus que le retranchement de cette même voyelle.

Les langues indo-germaniques ont connu primitivement sept cas, c'est-à-dire sept rapports exprimés par des éléments joints au thème nominal, savoir : le nominatif, l'accusatif, le locatif, le datif, l'ablatif, le génitif et l'instrumental.

Mais avant de nous occuper des déclinaisons, il faut connaître le thème primitif du nom et ses différentes

lettres finales. La différence de ces lettres finales du thème primitif constitue les diverses déclinaisons en sanscrit et dans les autres langues indo-germaniques.

Or, le sanscrit connaît six déclinaisons : la première comprend les thèmes finissant en *a* et en *â;* la seconde, les thèmes en *i* et en *u;* la troisième, les thèmes en *î* et en *û;* la quatrième, ceux en *ṛ;* la cinquième, ceux en diphthongues; la sixième, les thèmes finissant par une consonne. « C'est à ces lettres que viennent s'unir les désinences casuelles, » dit Bopp dans sa grammaire comparée, et M. Bréal, son traducteur, ajoute : « Si la désinence venait simplement se ranger après le thème, sans le modifier en rien, il n'y aurait qu'une seule et même déclinaison pour tous les substantifs (sauf, bien entendu, la différence des genres), et il ne serait pas nécessaire d'examiner les lettres qui peuvent se trouver à la fin des thèmes. Mais entre la dernière lettre du thème et la première lettre de la désinence, il se produit des combinaisons diverses, suivant que la lettre finale est une voyelle ou une consonne, suivant que les lettres qui se trouvent mises en contact s'attirent ou s'excluent, etc. On comprend donc qu'avant d'étudier la formation des cas il faille examiner les diverses rencontres qui pourront se produire et qui seront la cause de la multiplicité et des déclinaisons. »

Cette même cause a influé sur la formation des cas dans les langues germaniques.

THÈMES EN *a*

Singulier. — Nominatif. — Masculin.

En sanscrit, lorsque l'*a* bref se trouve à la fin d'un thème nominal, il est toujours masculin ou neutre, il n'est jamais féminin. « Il en est de même, dit Bopp, dans les idiomes germaniques; mais l'*a* ne s'est conservé que ra-

rement dans cette dernière famille de langues, même en gothique, et il a été remplacé dans les dialectes plus jeunes par un *u* ou un *e* (1). »

En règle générale et sauf quelques exceptions, le thème sanscrit masculin terminé en *a* prend un *s* pour suffixe du nominatif. Selon Bopp, ce signe casuel tire son origine du thème pronominal *sa*, il, celui-ci, celui-là; ce qui prouverait bien que tout suffixe avait à l'origine une signification indépendante et qu'il s'est fondu avec le thème en se contractant.

Dans la plupart des langues congénères du sanscrit, la voyelle *a* du thème s'est maintenue ou bien s'est affaiblie en *u* ou en *o* devant le suffixe casuel. Mais en gothique, cette voyelle a été supprimée devant ce même suffixe, excepté à la fin des thèmes monosyllabiques, où cette suppression n'est pas possible. Ainsi, on trouve *stain-s,* pierre, *himin-s*, ciel, *vulf-s*, loup, *gast-s,* hôte, et *god-s,* bon, *arm-s,* pauvre, *blind-s,* aveugle; mais on a *hva-s,* qui. Dans les autres langues de la famille germanique, le suffixe *s* du nominatif était déjà supprimé aux VIIIe et IXe siècles, excepté dans le vieux norrois ou islandais et aux adjectifs de l'ancien haut-allemand. Ce fait est constaté par le vocabulaire de St Gall et les Gloses de Cassler, où la voyelle du thème et le signe casuel font entièrement défaut : *stain,* pierre, *himil,* ciel (2). Le poëme du Heliand ou le Sauveur, dont l'auteur inconnu vivait au IXe siècle, constate également la perte du suffixe casuel et de la voyelle qui le précède dans les substantifs et les adjectifs du bas-allemand ou vieux saxon : *bôm*, arbre, *himil*, ciel, *stên*, pierre; *gôd*, bon, *blint*, aveugle, *arm*, pauvre. Le suffixe casuel fait aussi défaut aux substantifs

(1) Traduct. de M. Bréal, gramm. comp. t. 1, p. 276.
(2) *Vergl. gramm.* von Johann Kelle, p. 15.

et adjectifs de l'anglo-saxon : *leaf*, fouille, *word*, mot, *reaf*, vêtement, *wif*, épouse, *sceap*, mouton, *deor*, animal, *thing*, chose; *god*, bon, *seoc*, malade, *hal*, entier, *leoht*, léger, *heard*, dur, *fœst*, ferme. Les langues plus jeunes, que celles-là n'ont pas recouvré ce signe casuel du nominatif. Pendant tout le moyen-âge, le haut allemand et le bas allemand ont dit : *himel*, ciel, *dag*, jour, *stên*, pierre, *bôm*, arbre, etc., et *grôt*, grand, *lang*, long, *gût*, bon, etc. L'anglais dit encore *fish*, poisson, *good*, bon, *day*, jour, *knight*, chevalier, *harm*, malheur, *old*, vieux, *warm*, chaud, comme disaient au VIIIe siècle, les Angles, les Saxons et les Anglo-Saxons : *fisc*, *gôd*, *dög*, *cniht*, *hearm*, *eald*, *vearm*.

Au XIIIe siècle, le frison et le néerlandais n'ajoutaient pas non plus la voyelle du thème ni le suffixe casuel à leurs substantifs et à leurs adjectifs; ils disaient, comme dans les âges plus reculés, *tiaf*, voleur, *bâm*, arbre, *stên*, pierre, *fisk*, poisson, *blind*, aveugle, *diap*, profond, *grât*, grand, *gôd*, bon, et en Hollande et en Flandre on dit encore : *boom*, *dag*, *dief*, *visch;* mais pour les adjectifs, une formation nouvelle s'est produite depuis le XVIe siècle; un *e* s'est ajouté aux thèmes finissant par une consonne : *goede*, *kleine*. On reviendra sur cette circonstance.

Quant au vieux norrois il a conservé le suffixe casuel *s* du gothique sous la forme de *r*, et on le rencontre aussi dans les vieux documents suédois et danois, pour désigner le nominatif des substantif et des adjectifs. Cependant certains thèmes l'ont perdu, notamment lorsque la voyelle radicale est suivie de deux consonnes après la chute de celle du thème. Ex : *fugl*, au lieu de *fulg-r*, *karl*, *tegn*, *khrafn*, *skafl*, *kuml*, *hrodr*, *hals*, etc. De même manque le suffixe dans les mots de deux syllabes après *l*, *n*, *r*, *s;* on dit indifféremment en vieux norrois ou islandais :

hamar-r et *hamar*, marteau, et *himin*, ciel, *jötun*, *litil*, *mikil*, comme en suédois et danois *himil*, ciel, *kœtil*, *kiurtil*, *ankul*, *aptan*, *drotin*, *morgun*, *hamar*, *sumar* *kamar*, etc. Toutefois, cette orthographe est plus usitée, dit Kelle, en suédois et danois, qu'en vieux norrois ou islandais où dans des circonstances analogues le suffixe *r* est ordinairement assimilé aux consonnes précédentes, Ex : *himinn, jötunn*, et encore *reginn*, *muninn*, — *skilinn*, *kentill*, *ketill*, *vesall*, *lykill*. La même assimilation a lieu aussi dans les monosyllabes après *s* et surtout après *l* et *n*, si les syllabes sont longues, comme *steinn* pour *stein-r*, *stóll*, *thraell*, *ass*, *iss* et *frann*, *viss*, etc. ; mais si elles sont brèves, le suffixe *r* persiste, *dal-r*, *mun-r*, *vin-r*, *svan-r*, *bol-r*, *sal-r*, comme il persiste dans tous les autres chez les substantifs et les adjectifs du vieux norrois ou islandais. Ex. : *dag-r*, jour, *bekk-r*, vase, etc., *arm-r*, pauvre, *gôd-r*, bon, *dap-r*, prompt, *lang-r*, long, *heilag-r*, saint, etc.

Il est remarquable que, dans l'ancien suédois et l'ancien danois, la voyelle du thème se soit affaiblie en *e* devant le suffixe *r* et que ce fait soit commun aux substantifs et aux adjectifs. Ex. : subst. *daghe-r*, *maghe-r*, *munde-r*, *krapte-r*, *ethe-r*, etc.; adject. *gode-r*, bon, *lage-r*, bas, etc. Mais cet *e* s'est perdu de bonne heure dans les substantifs, et s'est maintenu dans les adjectifs jusqu'au XVIe siècle, époque à laquelle il a disparu aussi avec le signe casuel, ce qui fait que dans le suédois et le danois moderne, on a les formes : *dag*, jour, *yngling*, jeune homme, *fisk*, poisson, *konung*, roi, *fogel*, oiseau, — *klar*, clair, *fast*, solide, ferme, *god*, bon, *breed*, large, *arm*, pauvre, etc. Pour ce qui est du signe casuel et de la voyelle du thème dans les substantifs et adjectifs danois

et suédois, il y a concordance parfaite avec les autres langues germaniques, excepté en allemand où l'adjectif a conservé la désinence casuelle *r*. Le docteur Kelle est assez disposé à croire que ce suffixe a été maintenu à l'adjectif haut-allemand pour le distinguer du substantif, parce que ce signe qui représente la désinence *s* du sanscrit et du gothique rappelle le thème pronominal sanscrit *sa,* qui s'est attaché indistinctement aux substantifs et aux adjectifs. L'obscurité qui entoura bientôt l'origine de ce suffixe casuel fit qu'on ne le considéra plus comme un suffixe propre à la fois aux thèmes des substantifs et des adjectifs, mais après sa chute des substantifs, propre seulement à former des adjectifs. MM. Le Bas et Regnier disent, dans leur grammaire allemande, que dans certains cas l'adjectif emprunte les terminaisons de l'article. Mais l'article était primitivement pronom et il est resté attaché à l'adjectif haut-allemand, tandis que le suédois l'a perdu au XVIe siècle.

Il est probable que le haut-allemand a eu aussi primitivement le suffixe casuel *s* après les thèmes en *a* du masculin, puisqu'on le rencontre au IXe siècle aux thèmes neu- en *a* sous la forme de *z*. D'ailleurs, tout doit faire supposer que les langues germaniques ont suivi la même direction que les langues classiques, et qu'elles ont eu un cas masculin en *s*, qui a précédé la désinence *r*, comme le latin et le grec, *servu-s*, νόμο-ς *bonu-s*, σοφ-ός. Mais la voyelle finale *a* du thème, qui est devenue o en grec, en ombrien et dans la langue osque, s'est changée en *u* dans la latin, tandis qu'elle s'est maintenue pure jusqu'au IXe siècle aux nominatif, vocatif et accusatif du neutre de l'ancien haut-allemand. Au masculin, nous la voyons à la même époque s'affaiblir en *e*, quelquefois en *i*, et d'autres fois elle reprend sa forme primitive. C'est ce que nous montrent Tatian, les gloses de Mouseer, et des manuscrits

de Munich, Zurich et Vienne, cités par le docteur Kelle. Même Kéron indique une forme dialectale qui redouble *e;* on lit en effet dans la traduction de la règle de St Benoît *preitee-r*, *spâhee-r,* et Kéron place un accent circonflexe sur le même *e* du thème. Mais avec la fin du XIVe siècle, on ne trouve plus que *e* simple et il est resté jusqu'à nos jours : *arme-r*, pauvre, *breite-r*, large, étendu. Enfin, l'usage a admis aussi pour l'adjectif la forme dénuée de la voyelle finale du thème et du signe casuel : *arm*, pauvre, *wild*, sauvage, *breit*, large ; de sorte que la même règle régit aujourd'hui l'adjectif et le substantif.

NEUTRE

Contrairement à ce qui a lieu dans les langues classiques, les langues germaniques sont dénuées du signe casuel du nominatif dans les mots neutres issus primitivement d'un thème en *a*, et cette voyelle finale y est également abandonnée. Aussi, le nominatif, l'accusatif et le vocatif neutres manquent-ils de flexion dans le gothique et dans les langues parentes, telles que le bas et le haut-allemand, le néerlandais, le frison, le vieux norrois ou islandais, le suédois et le danois. Du moins, les documents anciens ne montrent le suffixe de ces cas dans aucun de ces idiomes aux périodes les plus reculées de leur existence. Mais l'anglo-saxon, qui avait toujours observé dans ses thèmes neutres en *a* une forme particulière pour distinguer les cas, nommément le nominatif, l'accusatif et le vocatif, commença, à partir du XIIIe siècle, à confondre au pluriel cette forme avec celle du masculin pluriel, et toute distinction cessa alors d'exister entre les deux genres. Ex : nom. acc. et voc. neut. *eágan*, les yeux, yeux ; nom. acc. et voc. masc. *steorran*, les étoiles, étoiles.

Toutefois, vers la même époque, le Hollandais avait encore conservé le genre neutre, dans son adjectif, mais

aujourd'hui il dit aussi *goed*, bon, *jonc*, jeune, *wit*, blanc, etc., sans signe casuel ni voyelles du thème aux cas du nominatif, vocatif et accusatif singulier du neutre. De même, depuis le XIIIe siècle, les documents bas-allemands, frisons et anglo-saxons ne contiennent pas davantage le suffixe casuel ni la voyelle finale du thème, pour désigner les mêmes cas dans les adjectifs. Ex. : *stark*, fort, *kurt*, bref, *grôt*, grand, — *diap*, profond, *grât*, grand, *gôd*, bon, — *arm*, pauvre, *old*, vieux, *good*, bon, etc.

On peut donc dire que dans toutes les langues germaniques, le genre neutre, soit dans les substantifs, soit dans les adjectifs, a rejeté tout signe casuel et la voyelle finale du thème, pour désigner le nominatif, le vocatif et l'accusatif singulier, et que déjà on ne les rencontrait plus dans le gothique, l'ancien haut allemand et le vieux norrois. Mais cette proposition n'est vraie que pour les déclinaisons fortes, car il faut distinguer ici entre ces déclinaisons et les déclinaisons faibles, distinction faite pour la première fois par l'illustre philologue Jacob Grimm, et énoncée par lui comme une loi importante des langues germaniques.

Or, les déclinaisons faibles, dans l'adjectif germanique, prennent le suffixe *t* pour désigner le nominatif, le vocatif et l'accusatif singulier du neutre, à l'imitation du sanscrit et du zend, qui ont ajouté ce signe casuel aux thèmes pronominaux en *a* pour exprimer les mêmes cas, signe qui est devenu *d* en latin. Ainsi au primitif *ta-t*, correspondent le latin *istu-d* et le gothique *tha-t-a*, devenu en ancien haut-allemand *tha-z* et en allemand moderne *das*, en néerlandais *dat* et *dit*.

On se rappelle qu'en parlant du nominatif masculin nous avons dit que le suffixe de ce cas était le restant d'un pronom ajouté au nom, c'est le même pronom avec

la forme du neutre qui se joint à l'adjectif neutre du gothique *blind-ata*, aveugle, et dont l'influence se fait sentir dans les langues germaniques modernes. Ainsi, à ce *t-a* gothique répond *t* dans le vieux norrois ou néerlandais, suédois et danois, et *z* dans le haut allemand jusqu'au XVe siècle. Cependant on rencontre aussi la forme de *t* et de *s* dans le Hildebrandslied et dans des manuscrits d'Olfrid, d'Helm-Stadt et de Munich. Mais depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours, *s* seul domine. De même la voyelle *a* du thème a-t-elle persisté devant le signe casuel en gothique et en haut allemand jusqu'au XIe siècle. Goth., *goda-t-a,* bon; haut allemand, *guota-z*, bon. Mais à partir de cette époque, *a* s'affaiblit en *e*, quelquefois en *i*, et depuis le XIIIe siècle, *i* disparaît pour faire place à *e* seul, principalement devant les liquides *l* et *r*. Avec le XVIe siècle, *e* disparaît à son tour et reparaît avec le XVIIIe.

Dans les plus anciens manuscrits scandinaves, la voyelle finale des thèmes neutres en *a* fait défaut, et le signe casuel se joint directement aux consonnes qui la précèdent, et dans beaucoup de cas, il se les assimile ou les déplace. Ainsi en vieux norrois ou islandais : *lang-t* de *lang-r,* long, *heilag-t* de *heilag-r*, saint, *gôt-t*, de *gôd-r*, bon, *leit-t* de *leit-r*, *rett* de *rett-r*, *mikit* de *mikill*, *skilit* de *skilinn*, *laus-t* de *lauss*. Après la voyelle finale du thème le suffixe est redoublé. Ex. : *bla-tt* de *blâr*, feuille. Il en est de même en danois et suédois.

« Les thèmes gothiques en *ra* et en *ri*, dit Bopp, suppriment, au cas où le *r* est précédé d'une voyelle, le signe casuel *s*; mais ils le conservent quand *r* est précédé d'une consonne. Exemples : *vair* « homme », *stiur* « veau, jeune taureau », *anthar* « l'autre », *hvathar* « qui des deux? », des thèmes *vaira*, *stiura*, etc., *frumabaur* « premier né, » de *frumabauri*, mais *akr-s*

« champ », *fingr-s* « *doigt* », *baitr-s* « amer », *fagr-s* « beau », de *akra*, etc. Aux formes qui suppriment le signe casuel ainsi que la voyelle finale du thème, répondent les formes latines comme *vir*, *puer*, *socer*, *levir*, *alter*, *pulcer*; aux thèmes gothiques en *ri*, répondent en latin les formes comme *celer*, *celeber*, *puter*. Mais quand *r* est précédé en latin d'un *a*, d'un *u* ou d'un *o*, ainsi que d'un *ê* ou d'un *î*, la terminaison est conservée ; exemples : *vêrus*, *sevêrus*, *sêrus*, *mîrus*, *vîrus*, *-parus* (*oviparus*), *cârus*, *nurus*, *pûrus*, *-vorus* (*carnivorus*). L'*e* bref n'a lui-même pas laissé périr partout la terminaison en *us* (*merus*, *ferus*).

« Il y a aussi en gothique des thèmes en *sa* et en *si* qui, pour éviter la rencontre de deux *s* à la fin du mot, ont laissé tomber le signe casuel; exemples : *laus* « privé, vide », du thème *lausa*; *drus* « chute ». Dans *us-stas* « résurrection », du thème féminin *us-stassi*, il y aurait, sans la suppression du signe casuel, jusqu'à trois *s*.

« Les thèmes gothiques en *va* changent en *u* la semi-voyelle quand elle est précédée d'une voyelle brève ; ce changement a lieu non seulement devant le signe casuel du nominatif, mais encore à la fin du mot, à l'accusatif et au vocatif dénués de flexion des substantifs; exemples : *thiu-s* « valet », du thème *thiva*, accusatif *thiu*; *qviu-s* « vivant » (lithuanien *giva-s*, sanscrit *gîva-s*), de *qviva*. Le thème neutre *kniva* « genou » fait de même au nominatif-accusatif *kniu*, mais si le *v* est précédé d'une voyelle longue (la seule qu'on rencontre dans cette position est *aï*), le *v* reste invariable; exemples : *saiv-s* « mer », *snaiv-s* « neige », *aiv-s* « temps ». En vieux haut allemand, ce *v* gothique s'est vocalisé ; très probablement il est d'abord devenu *u*, et, par suite de l'altération, cet *u* s'est changé en *o*; exemples : *séo* « mer », *snéo* « neige », génitif, *snêwe-s*, qu'on peut comparer au gothique *saiv-s*,

saivi-s, *snaivi-s*. De même *deo* « valet », génitif *dêwe-s*, en gothique *thiu-s*, *thiwi-s*. » Le docteur Kelle a observé le même phénomène dans le bas allemand, dont les plus anciens documents montrent *u* et *o* indifféremment employés comme *balu* et *balo*, et le poème de *Héliand* a des formes masculines comme celles-ci : *êu*, *sêu*, *snêu*, — *êo*, *sêo*, *snêo*. L'anglo-saxon a aussi *cneov*, *cneo* et *treo*, foi. Plus tard, *o* s'est affaibli en *e*; un manuscrit de Carlsruhe, n° 86, et un de Vienne, n° 460, ont montré ces formes *sêe*, *brîe*, *hore*, et dès le XIIIe siècle le frison et le néerlandais les ont eues aussi, même des manuscrits de Strasbourg et de Saint-Gaal, et le moine Ottfrid ont rejeté cette voyelle devenue tout-à-fait muette, et on a eu les formes *sê*, *snê*, *mel*, *blî*, *klê*, etc. Seulement, là ou une voyelle brève a précédé le *v*, le *v* s'est vocalisé en *u* et diphtongué ensuite avec la voyelle précédente; puis, cette diphtongue s'est affaiblie en *e*, qui a persisté pendant tout le moyen-âge et jusqu'à nos jours. On dit encore en néerlandais et en allemand *knie*, genou. Mais si la voyelle qui précédait *v* était longue, elle disparut.

GÉNITIF

Les thèmes en *a* des substantifs et adjectifs masculins ou neutres ont *s* pour signe du génitif singulier dans presque toutes les langues germaniques. Toutefois il est arrivé que depuis le XIIIe siècle des adjectifs ont abandonné ce signe, et que des substantifs, notamment en néerlandais, l'ont perdu depuis le XVIe siècle. A cette dernière époque, l'adjectif danois éprouva la même perte.

Au moyen-âge on disait en néerlandais, comme aujourd'hui « *thes fiscas, des visces*, *des visches* » (du poisson) lorsqu'il s'agissait de mettre au génitif un nom de la déclinaison forte; mais dans la déclinaison faible, le

signe casuel *s* était négligé le plus souvent; on disait : *des hanen*, du coq, et quelquefois « *des haens.* »

La voyelle finale du thème est devenue *i* en gothique devant le signe *s* du génitif masculin et neutre; ex. : *himini-s,* du ciel; *staini-s*, de la pierre; *vaurdi-s*, du mot; *gôdi-s,* du bon; *armi-s*, du pauvre; *blindi-s,* de l'aveugle. Comme en gothique, la voyelle du thème s'est affaiblie en *e* dans les anciens documents allemands et anglo-saxons. Le poème du Heliand nous montre des formes comme celles-ci : *buome-s*, de l'arbre, *himile-s*, du ciel; *worte-s*, de la parole; *lange-s*, du long; *uuâre-s*, du vrai, etc. L'anglo-saxon disait *beâme-s,* de l'arbre; *cnihte-s*, du valet, etc., et avec rejet de la syllabe de formation *fugle-s*, de l'oiseau, *blôde-s*, du sang, etc. Cependant on remarque, dans les documents bas et haut allemands, frisons et néerlandais, que ces voyelles ont fréquemment varié, et l'on voit reparaître tantôt *a*, tantôt *i*, tantôt *e*. Enfin, cette dernière syllabe du thème a disparu à son tour, ou a été supprimée comme dans le haut et bas allemand « *himel-s* » du ciel, dans le frison et le néerlandais « *hemel-s* — *keizer-s* » de l'empereur, etc. Les thèmes en *a* des adjectifs néerlandais ont aussi pris la forme des thèmes finissant par une consonne, et on a dit indifféremment *goeden wijn-s* et *des goeden wijn-s*, du bon vin. Depuis le XVIIIe siècle, le haut allemand a adopté aussi cette forme « *edlen gefühles,* » d'un noble sentiment.

Le vieux norrois ou l'islandais laissa tomber la voyelle du thème des adjectifs comme des substantifs, et l'on dit aujourd'hui dans cette langue *dag-s*, du jour; *eld-s*, du noble; *fugl-s*, de l'oiseau, etc., c'est ce qui a fait que le signe *s* du génitif s'est assimilé la consonne qui le précédait, comme *nass* pour *nârs*, etc. Le suédois et le danois nous montrent aussi la suppression de la voyelle *a* du

thème : *land-s*, du pays; *himin-s*, du ciel; *fisk-s*, du poisson; *konung-s*, du roi; *skepp-s*, du vaisseau; *blind-s*, de l'aveugle. Ce signe casuel *s* ne paraît que dans les plus anciens documents pour désigner le génitif; car à partir du XVIe siècle, il disparaît dans les adjectifs suédois. En anglais, on s'en sert à volonté ou bien on fait précéder le nom qui doit être au génitif, de la préposition *of*, comme en allemand et en néerlandais de *von* et de *van*, en supprimant le suffixe casuel. Mais dans les noms anglais terminés en *s*, *ss* et *x*, il est de règle qu'on le rejette.

DATIF. — MASCULIN ET NEUTRE

En règle générale, le datif singulier des substantifs, masculins et neutres, formés des thèmes en *a*, a perdu le signe casuel dans toutes les langues germaniques, et laisse nue la voyelle finale du thème, laquelle reste pure ou bien s'est affaiblie, ou bien encore a été rejetée. Dans les langues classiques, au contraire, la voyelle *a* s'est allongée en *o*. En gothique, en haut et bas allemand même, jusqu'au XIIe siècle, on trouve encore cet *a* pour indiquer le datif, on a *stêna*, à la pierre; *kinda*, à l'enfant; *felda*, au champ, dans le Héliand; *gamezza* dans Kéron, *sinfluota* dans Notker. Cependant dans les documents moins anciens on trouve aussi *a* pour le datif, mais c'est alors seulement une forme dialectale, comme *o* en est une autre dans *fisgo* (au poisson) et *himilo* (au ciel) d'Ottfrid.

Lorsque dans le haut et le bas allemand *a* commence à devenir plus rare, il s'affaiblit en *e* : *himile*, au ciel, *dage*, au jour, dans Kéro; *stêne*, à la pierre, *felde*, au champ, *hûse*, à la maison, dans le Héliand. Cet affaiblissement a lieu également en anglo-saxon : *beáme*, à l'arbre, *knihte*, au valet, *blóde*, au sang. Mais à partir de la fin du XIIe siècle, la voyelle *e* disparaît à son tour dans certains documents, comme dans Cädmon : *god*,

au bon, *folc*, au peuple, tandis qu'elle s'est conservée dans Layamous Brut : *folce* (au peuple), *visce* (au poisson); *chnite* (au valet). Ce n'est que dans la dernière moitié du XVe siècle qu'elle s'éclipse pour ne plus reparaître, et l'anglais moderne ne l'a jamais connue : *day* (au jour), *child* (à l'enfant), *king* (au roi), etc.

Il en est de même pour le suédois et le danois modernes, où l'on a sans voyelle finale du thème : *dag* (au jour), *fisk* (au poisson), *konung* (au roi), *blad* (à la feuille), *huus* (à la maison). Mais au XVe siècle, ces langues avaient *daghe* (au jour), *stene* (à la pierre), avec *e* final du thème; plus anciennement encore, au lieu de cet *e*, le vieux norrois ou islandais avait un *i;* ex : *heimi*, *isi*, *flokki*, *linni*, *munni*, etc., mais cette voyelle ne figurait pas toujours et le vieux norrois connaissait aussi le datif masculin et neutre sans voyelle, comme *dag*, *flokk, munn, varg*, etc.

Quant au frison, il a eu tantôt pour caractéristique du datif masculin et neutre tantôt *i*, tantôt *e*, tantôt *a*. On a en effet les formes frisonnes, *hovi* (à la ferme), *godi* et *gode* (au bon), *thinge* et *thinga* (à la chose), *felda* (au champ), dans les coutumes du pays de Westerlau. Toutefois ce manuscrit frison renferme des noms qui ont rejeté la voyelle du thème, tels que ceux-ci : *ben* (os), *finger* (doigt); *field* (champ), etc. A la même époque c'est-à-dire au XIIIe siècle, il y a aussi en néerlandais des noms qui n'ont plus la voyelle du thème au datif, à côté d'autres noms qui la possèdent, notamment après des liquides, comme en bas-allemand et en frison; ex. : *hongher* (à la faim), *dronn* (au rêve) *hemele* (au ciel), *steene* (à la pierre). Mais au XVe siècle, *e* commence à tomber après les muettes, et c'est l'oreille qui décide entre son rejet et son maintien.

Si dans les langues germaniques, les substantifs mas-

culins et neutres n'ont pas au datif de signe casuel proprement dit, les adjectifs au contraire en possèdent un. En gothique, ce suffixe est *mma*, et c'est la déclinaison pronominale qui l'a fourni. Devant lui, la voyelle *a* du thème s'est maintenue pure. Ainsi, les thèmes *gôda* (bon), *arma* (pauvre), *blinda* (aveugle), font au datif singulier masculin et neutre *goda-mma* (au bon), *arma-mma*, *blinda-mma*. M. Franquinet a donc eu tort d'écrire, dans son traité de la littérature gothique, *blind-amma* au datif sing. masc. et neut, comme si *amma* était le suffixe, tandis que *a* initial appartient au thème.

Dans les plus anciens documents du haut-allemand, *mma* primitif est devenu *mu* qui s'est affaibli en *mo*, ensuite en *me*. Ces altérations sont constatées pour le haut-allemand par Kero et Ottfrid. Au XIIe siècle, la voyelle commence à disparaître et il ne reste plus que *m*. Dans le bas-allemand, les trois formes apparaissent presque simultanément. Dans le vieux norrois le danois et le suédois *m* semble dominer, mais en anglo-saxon ce signe casuel est inusité, aux XIIe et XIIIe siècles. En effet, nous trouvons, dans la grammaire anglo-saxonne de Rask, à la place de *m* un *n* comme signe casuel du datif des noms appartenant à ce que l'auteur appelle l'ordre simple; Ex : *eagan*, (à l'œil), *steorran* (à l'étoile), *tungan* (à la langue). Dans l'ordre complexe, Rask n'indique plus cet *n*, et la voyelle finale du thème reste nue et affaiblie, en *e;* ex. : *leáfe* (à la feuille), *worde* (au mot), *wife* (à l'épouse), *smide* (au forgeron), *dœge* (au jour), *rice* (au royaume), *fœte* (au vase). C'est à partir du XIVe siècle, dit le docteur Kelle, que l'anglo-saxon a perdu le signe casuel *n* et avec lui la voyelle du thème. C'est alors que se sont montrées les formes *good* (au bon), *old* (au vieux). Le danois et le suédois modernes ont suivi la même voie : *mennesket* (à l'homme); *gubbar* (au vieillard), naturelle-

ment l'anglais n'a pas dévié et il a écrit : *klar* (au clair), *fast* (au solide), *breed* (au large), *arm* (au pauvre), etc. Mais au XVIe siècle, reparurent dans certains noms masculins la voyelle du thème et le signe casuel. Quant au néerlandais, depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, il a toujours conservé le signe casuel *n* pour exprimer le datif des adjectifs masculins et neutres, tels que *goed* (bon), *goeden* (au bon) ; *groot* (grand), *grooten* (au bon) ; *fraaije* (beau), *fraaijen* (au beau), etc.

ACCUSATIF

Contrairement au latin et au grec qui ont conservé le signe casuel et la voyelle des thèmes en *a* du sanscrit, c'est-à-dire *u-m* pour l'accusatif masculin singulier des noms latins, et ο-ν pour l'acc. masc. sing. des noms grecs, lesquels correspondent au signe casuel et à la voyelle du thème de l'acc. masc. sing. du sanscrit, les langues germaniques ont perdu ce signe casuel *m* et par suite la voyelle qui le précède et rappelait la voyelle primitive du thème. Ainsi en gothique *himina*, ciel, *staina*, pierre, *dag*, jour, font à l'acc. sing. *himin*, *stain*, *dag*. De même les documents les plus anciens en haut et bas-allemand ; en anglo-saxon, en vieux norrois, danois et suédois, en néerlandais, démontrent que les noms n'ont pas conservé à l'acc. masc. sing. le signe casuel ni la voyelle du thème primitif. A plus forte raison, dans les langues germaniques modernes, n'est-il rien qui rappelle ce signe ni cette voyelle. Ainsi, en ancien haut-allemand on disait : *stên*, pierre, *berg*, montagne, *bôm*, arbre ; en bas-allemand : *stain*, *berg*, *boum;* en anglo-saxon : *stân*, *beorh*, *beâm;* en vieux norrois ou islandais : *hver*, *is*, *linn* ; en ancien danois et suédois : *stên*, *karl* (paysan), *himil* (ciel) ; en frison : *stên*, *berch*, *bâm;* en vieux néerlandais : *steen*, *boom*, *bergh*, *dagh* (jour).

Dans les idiomes parlés encore aujourd'hui en Allemagne, en Suéde, en Norwège, en Danemark, aux Pays-Bas, en Belgique, en Angleterre, le signe casuel de l'acc. masc. sing. des noms n'apparaît nulle part. Cependant dans les noms propres d'hommes, il a été maintenu ainsi que la voyelle du thème. Les auteurs du IXe et du Xe siècle nous en donnent des exemples : *Adama-n*, Adam, *Abela-n*, Abel, *Petrusa-n*, Pierre, *Satanasa-n*, Satan. Seulement la flexion *m* organique s'est affaiblie ici en *n*. Au XIe siècle, la voyelle du thème, laquelle est restée pure dans le noms propres que nous venons de citer, s'affaiblit en *e*, et dans les Nibelungen, poëme du XIIIe siècle, on la trouve encore dans les noms des héros Gernot et Sigfrid *Gernôte-n*, *Sifride-n*, et dans tout le moyen-âge : *Frideriche-n*, Frédéric, *Albrechte-n*, Albert.

Si les noms communs masculins des langues germaniques ont perdu le signe de l'accusatif singulier, les adjectifs au contraire l'ont conservé. Seulement, comme dans les noms propres, *m* est devenu *n : blinta-n*, aveugle, *bittra-n*, amer; *saliga-n*, salutaire, etc. Par ces exemples empruntés à l'ancien haut-allemand, on voit que la voyelle *a* du thème est restée pure et que cet idiome a suivi la formation de l'accus. masc. sing. grec φίλο-ν.

De même que le haut et le bas-allemand, le vieux norrois, le suédois et le danois ont de semblables terminaisons pour l'acc. masc. sing. de l'adjectif : *kunniga-n*, roi, *góda-n*, bon. Ces formes persistent jusqu'au XVe siècle; à partir de cette époque, la voyelle *a* du thème s'affaiblit en *e* dans le danois et le suédois : *brûne-n* pour *brûna-n*, brun; *gamle-n* pour *gamla-n*, l'ancien. Pour compléter ce que nous venons de dire sur l'accusatif des noms et adjectifs germaniques au masculin singulier, nous

reproduirons sur ce sujet l'opinion de Bopp, traduite par M. Michel Bréal, t. 1er, p. 346.

« En gothique, la terminaison de l'accusatif a disparu dans les substantifs sans laisser de trace; mais, dans les pronoms de la 3e personne, y compris l'article, ainsi que dans les adjectifs forts, c'est-à-dire, combinés avec un pronom, la terminaison de l'accusatif s'est conservée, en gothique et en haut-allemand ancien et moderne, mais seulement dans les masculins, le féminin a perdu, même dans ces classes de mots, le signe casuel. Le *m* primitif s'est changé en *n*, auquel est venu se joindre, pour le protéger en quelque sorte un *a*, on a donc le gothique *tha-na* en regard du sanscrit *ta-m*..... Le haut-allemand a perdu la voyelle complémentaire que le gothique avait ajoutée à la désinence de l'accusatif; mais on ne peut guère douter qu'il ne l'ait eue dans le principe, autrement la nasale finale aurait très probablement été supprimée, comme elle l'est au génitif pluriel et à la 1re personne du subjonctif présent. Comparez le vieux haut-allemand *i-n* « eum » avec le gothique *i—na* et le vieux latin *i-m*. Le haut-allemand l'emporte sur le gothique en ce qu'il n'a pas laissé périr entièrement le signe de l'accusatif dans les substantifs; il s'est conservé, en vieux et en moyen haut-allemand, dans les noms propres masculins.... (Voyez Grimm. grammaire allemande, I, pp. 767, 770, 773). Outre les noms propres, le vieux haut-allemand a conservé le signe casuel *n* dans les substantifs *kot* « dieu» *truhtin* « seigneur, » *fater* « père » et *man* « homme; » on a par conséquent, *kota-n*, *truhtina-n*, *truhtine-n*, *fatera-n*, *manna-n*.

« Il faut remarquer que, à l'exception du dernier, ce sont tous des termes qui doivent être prononcés avec un sentiment de respect, ce qui nous aide à comprendre pourquoi ils ont conservé plus longtemps l'ancienne forme. Au su-

jet de *manna-n,* observons que le gothique possède à la fois un thème *mana* et un thème élargi *mannan,* qui sert en même temps d'accusatif; on pourrait identifier le vieux haut-allemand *mannan* avec ce dernier mot, en sorte que le *n* final appartiendrait au thème. Quoiqu'il en soit, je ne voudrais pas dire, avec Grimm, que les accusatifs en *n* des noms propres et des termes qui signifient « Dieu », « maître » et « père » appartiennent à la déclinaison des adjectifs, car primitivement les substantifs germaniques avaient une nasale à l'accusatif masculin et féminin (les thèmes en *a* également au neutre), absolument comme les pronoms et les adjectifs; il n'est donc pas étonnant que les noms propres et certains mots privilégiés aient conservé l'ancienne forme héréditaire. »

VOCATIF

Le vocatif n'a pas de signe casuel dans les langues germaniques et la voyelle du thème n'y est pas même conservée, comme en latin et en grec où elle s'est affaiblie en *e*. L'absence casuelle est la règle, dit Bopp, et c'est par une sorte d'abus que le vocatif reproduit dans certains mots la forme du nominatif. » C'est ainsi que le gothique nous donne pour formes du vocatif *fisk* « poisson », *vulf* « loup », *hari* « armée ». Le haut et le bas-allemand disent encore *himil* « ciel », *got* « Dieu », comme au moyen-âge. Le frison et le néerlandais ont au vocatif *bäm-boom* « arbre», et le *king* « roi », de l'anglais est aussi un vocatif comme le *god* « Dieu » de l'anglo-saxon. Cependant le vieux norrois fait exception à cette règle, il a au vocatif le signe casuel *r* comme au nominatif, et l'on remarque aussi cette désinence, dans les plus anciens documents suédois et danois. Ceci est d'un usage constant pour ces langues du Nord, non-seulement dans l'emploi des noms, mais encore dans celui des adjectifs. L'adjectif gothique

n'est pas non plus étranger à cet usage. Aussi Ulphilas a-t-il dit, Marc. 9,25 : « *thu unrôdjands,* » toi, insensible ! la consonne finale *s* est ici le signe casuel du vocatif comme il l'est du nominatif, et toutes les langues germaniques ont de même identifié avec le nominatif le vocatif de l'adjectif masculin singulier.

INSTRUMENTAL

Le sanscrit n'avait pas besoin comme les langues modernes d'une préposition pour désigner comment ou par quel moyen une action ou une chose était faite ; il avait recours dans cette circonstance à un signe casuel. La caractéristique de l'instrumental en sanscrit est ordinairement *â,* et cette voyelle sanscrite est représentée en gothique par *ê* aussi bien que par *ô*. Bopp indique dans sa grammaire comparée, t. 1, p. 359 de la traduct. de M. Bréal, quelques formes d'instrumental en gothique, lesquelles ont les terminaisons en *ê* et en *ô,* mais en vieux haut et bas-allemand, la terminaison est d'abord en *u* dans les substantifs comme dans les adjectifs, et la voyelle du thème disparaît. Ensuite cet *u* primordial s'affaiblit en *o* et finit par s'assourdir en *e*. C'est ainsi qu'on a en vieux haut-allemand *hiutu,* pour *hiutagu,* « à ce jour, aujourd'hui, » et en haut-allemand moderne *heute; wort-o,* par la parole, *liob-o,* par l'amour, *däg-e,* par le jour, *gold-e,* par l'or. Dans les langues germaniques modernes, cet *e* a finit par tomber entièrement, et on n'en voit plus de trace à partir du Xe siècle. L'instrumental y a été remplacé par le datif précédé d'une préposition.

PLURIEL.

NOMINATIF ET VOCATIF. — MASCULIN. — NEUTRE.

Le suffixe du nominatif pluriel des noms masculins est

en sanscrit *âs*. Ce signe casuel se change en *ôs* dans le gothique, parce que cet idiome n'ayant pas d'*â* long, remplace cette voyelle par *ô* ou *ê*, et de préférence par le premier. C'est ainsi qu'il a les formes *vulfôs*, les loups; *stainôs*, les pierres; *dagôs*, les jours, qui désignent le nominatif et le vocatif pluriels. Ces deux cas sont semblables en gothique comme dans toutes les langues indo-européennes, excepté en sanscrit qui ramène au vocatif l'accent sur la première syllabe du thème. Cette forme goth. est encore conservée dans le Héliand, au IXe siècle. On y trouve en effet *fiscôs*, les poissons; *biscopôs*, les évêques; *engilôs*, les anges; et dans d'autres manuscrits, dans celui de Munich, par exemple, à côté de *gestôs*, les esprits, il y a aussi *gestâs*, à côté de *wegôs*, les chemins, *wegâs*, c'est-à-dire, le suffixe primitif maintenu à côté de sa transformation en *ôs*. L'anglo-saxon, qui se rapproche beaucoup de l'idiome dans lequel a été écrit le texte du Héliand de Munich, a adopté la terminaison *as* pour signe casuel du nominatif pluriel de quelques-uns de ses noms. Ex. : *smidas*, les forgerons; *dagas*, les jours; *cyningas*, les rois; *stánas*, les pierres; mais à la fin du XIIe siècle, cet *â* final s'affaiblit en *e* et l'on a *dayes*, les jours; *fisces*, les poissons; *mages*, les hommes. Plus tard, le *s* final tombe (*freonde*, les amis) ou est remplacé par une nasale *n*. Au XVIe siècle, le *s* reprend sa place et la voyelle qui le précède disparaît. C'est sous cette forme contractée que l'anglais moderne présente aujourd'hui le nominatif pluriel de noms masculins, tels que ceux-ci : *son-s*, les fils; *king-s*, les rois; *day-s*, les jours.

Dans le vieux norrois, et dans les plus anciens documents danois et suédois, au suffixe *s* du gothique, anglo-saxon et bas-allemand a succédé un *r* précédé de la voyelle *a* du thème. On a donc en vieux norrois ou islandais les formes *heima-r*, *isa-r*, *leika-r*, et en vieux danois et

suédois *dagha-r, karla-r, skatta-r,* etc., mais dans le suédois moderne, le signe casuel disparaît *(hunda, waghna),* et en norwégien-islandais, le suffixe et la voyelle du thème cessent de figurer, *dorr, hold.*

Le frison a suivi de près l'orthographe des langues scandinaves et a remplacé, comme elles, le signe casuel *s* par *r : bâma-r,* les arbres; *biscopa-r,* les évêques, etc. Cependant, dans les textes frisons qui sont de la même époque que ceux écrits en anglo-saxon et en néerlandais, on trouve aussi des formes comme celles-ci : *mage* et *magen,* les hommes, *biscopen,* les évêques; ou bien encore des formes où le signe casuel fait défaut et où la voyelle du thème primitif reparaît seule : *fingera,* les doigts; *berga,* les montagnes. Les noms frisons dérivés de thèmes en *ria* perdent la voyelle du thème et conservent le signe casuel *s ;* ex. : *ridder-s,* les chevaliers, *rechter-s,* les juges; *dorper-s,* les bourgeois. Il est probable que cette forme à été influencée par le néerlandais et le bas-allemand. A plus forte raison, les thèmes en *ra* ont-ils été maintenus avec le même signe casuel *s*. Toutefois, dans le néerlandais, quand la voyelle du thème précède la liquide *l* ou *r,* ou la nasale *n,* les noms forment indistinctivement leur pluriel en *s* ou *en : brœder-s* ou *brœder-en,* les frères; *horen-s* ou *horen-en,* les cornes, *bundel-s* ou *bundel-en,* les faisceaux.

Par ce qui précède, on voit que les langues germaniques ont adopté le signe casuel du sanscrit, pour la formation du nominatif et du vocatif pluriel des substantifs masculins, contrairement au latin, au grec, au lithuanien et à l'ancien slave. Mais pour la formation des mêmes cas de l'adjectif masculin du pluriel, elles sont, à l'exception du vieux norrois, du suédois et du danois, en parfaite concordance avec le grec et le latin. Ainsi, les adjectifs gothiques *gôda, arma, blinda, braida,* font au nomi-

natif pluriel : *goda-i,* bons; *arma-i,* pauvres; *blinda-i,* aveugles; *braida-i,* larges; etc. Ce sont des pronoms qui ont servi aussi de suffixes casuels aux adjectifs germaniques. Ces deux voyelles *a* et *i* ont fini par se fondre et ont produit le son *ai,* qui, en ancien haut et bas-allemand et en anglo-saxon, a été représenté par *ê* et plus tard par *e.* Ce son était donc primitivement clair et sonore; plus tard il s'est assourdi et on a dit *blinde,* aveugles; *guote,* bons; *arme,* pauvres; etc. Mais dans les documents anglo-saxons, haut et bas-allemands du IXe et du Xe siècle, on trouve des adjectifs masculins qui n'ont pas au nominatif pluriel de signe casuel, ou plutôt dont la terminaison *ai* s'est changée en *a,* semblables à des substantifs qui ont la même terminaison. M. Delcourt, dans son traité sur les déclinaisons thioises, a donné le paradigme d'une déclinaison forte de l'ancien bas-allemand, et l'on y voit le nominatif et le vocatif masc. pluriel terminés en *a : guoda,* les bons. Rask présente le même exemple dans sa grammaire anglo-saxonne. Mais à la fin du Xe siècle, cet *a* redevient *e* en haut et en bas-allemand, en anglo-saxon, en frison et en néerlandais; on a alors : *alte,* les vieux; *hôhe,* les hauts; *uprichtige,* les droits; *waraftige,* les vrais; *brode,* les larges; *gôde,* les bons; *gûde,* les bons; *blinde,* les aveugles; *valsche,* les faux; mais à partir du XVIe siècle, l'Anglais a rejeté cette voyelle finale et il a dit : *old,* vieux; *light,* léger; *dead,* mort, etc.

Au pluriel neutre, les noms germaniques dont le thème était primitivement en *a,* avaient comme au singulier, le nominatif, le vocatif et l'accusatif semblables, et le signe de ces cas en gothique concorde parfaitement avec celui des mêmes cas en grec et en latin. En effet, le suffixe qui sert ici de signe casuel est la voyelle de l'adjectif démonstratif pronominal *thô* (au lieu de *thâ),* venant de *thaa.*

Or, Bopp a démontré que *â* long manque tout à fait au gothique, et que cet idiome le remplace par *ô* ou *ê* ; le premier est même préféré au second. « Il ne faut donc pas dire du gothique, ajoute le savant linguiste, que l'*a* du thème est tombé devant la désinence, car il ne pouvait pas tomber, la voyelle du thème et la désinence ayant été fondues ensemble dès le principe. Mais la longue primitive a pu être abrégée : c'est le sort ordinaire des voyelles longues, surtout à la fin des mots. On ne dira donc pas non plus que dans le grec τὰ δῶρα et le latin *dona,* l'*a* appartient à la désinence. Cet *a* est un héritage des plus anciens temps, de l'époque où ce que nous appelons la seconde déclinaison avait ses thèmes terminés en *a*. »

L'ancien haut-allemand a affaibli *a* en *u* et le bas-allemand qui a d'abord conservé les formes en *a,* par ex. : *managa,* plusieurs, a adopté en suite l'*u,* comme signe du nominatif, du vocatif et de l'accusatif du pluriel neutre ; ex. : *bladu,* feuilles ; *scapu,* moutons, etc. Mais ces langues ont bientôt perdu ce signe casuel et on a eu *wort,* les paroles ; *folc,* les peuples ; *brâd,* larges ; *déop,* profonds.

L'anglo-saxon a imité le bas-allemand ; il présente aussi des noms neutres en *u* aux nominatif, accusatif et vocatif pluriel : *vatu,* les vases ; *ricu,* les royaumes ; *gatu,* les portes ; *smalu,* petits ; *latu,* derniers. Cädmon donne à ces mêmes cas des terminaisons en *o,* et à la fin du XIIe siècle, cet *o* devient *e,* qu'on retrouve à la même époque dans le bas allemand, le frison et le néerlandais. Toutefois, le frison maintient à la fois les trois suffixes *a*, *u* et *o*. Au XIIIe siècle, toutes ces langues ont perdu le suffixe, de sorte que l'anglo-saxon offre des formes comme celle-ci : *bân*, os ; *lond,* terres ; *word,* mots ; le frison *hûs,* maisons ; *thing,* plaids ; le bas-allemand : *ben,* os ;

land, terres; le néerlandais *swaerd,* épées; *dinc,* choses, etc. Depuis ce temps, les langues scandinaves ont suivi la même voie, lorsqu'il s'est agi soit des substantifs, soit des adjectifs.

Quant au haut-allemand, il paraît avoir suivi pour les adjectifs forts une marche différente. Ceux-ci contiennent un pronom annexe dont la signification est éteinte. Aux nominatif, vocatif et accusatif du neutre pluriel, ils ont une terminaison en *iu* et en *u* que l'on constate dans les manuscrits du Xe au XIIIe siècle, et qui rappelle le pronom ancien haut-allemand *th-iu.* Cette terminaison s'est affaiblie en *e* et a persisté jusqu'à nos jours sous cette forme. Dans cette voyelle muette, il ne faut donc pas voir, comme dans les substantifs, un affaiblissement dans la voyelle finale *a* du thème, mais un reste dégénéré du pronom suffixé.

GÉNITIF

Masculin et neutre.

En sanscrit, le signe casuel du génitif pluriel est *âm;* mais en gothique, la nasale finale est tombée et *â* est devenu *ê,* après avoir absorbé la voyelle du thème, laquelle a disparu devant le suffixe *ê,* comme dans *harj-ê,* des armées; *hairdj-ê,* des bergers; *suniv-ê,* des fils; *balg-ê,* des poutres; *vaurd-ê,* des mots, etc. Le gothique et les langues germaniques, plus récentes et modernes, diffèrent donc du latin et du grec qui ont conservé la nasale sanscrite au génitif pluriel, tout en perdant comme elles la voyelle du thème. Même dans certains manuscrits gothiques, on voit *ei* pour *ê,* et dans d'autres *ei* est devenu *i*, *faurthiz-ei* pour eux; *spill-i,* des jeux.

En anglo-saxon, la voyelle du thème fait aussi défaut

devant le sxffixe *a* qui correspond à l'*ê* du gothique : *treow-a,* des arbres; *ric-a,* des royaumes; *fat-a,* des vases; *brodr-a,* des frères, etc. Il en est de même dans le vieux-norrois, où *a* est le signe casuel du génitif pluriel: *folk-a,* des peuples; *hus-a,* des maisons. Il serait difficile de dire si cet *a* provient du type primordial ou bien s'il est une permutation de l'*ê* gothique. Mais à la fin du XIIe siècle, le suffixe anglo-saxon *a* s'est affaibli en *e : fôt-e,* pied; *deor-e,* porte; il disparut entièrement au XIIIe siècle : *folc,* peuple. Depuis cette dernière époque, le signe casuel du génitif pluriel des noms masculins et neutres de l'anglo-saxon a été sujet à de nombreuses variations; tantôt il est *ene,* comme dans *scipene,* des vaisseaux; *cnihtene,* des valets; *folkene,* des peuples; tantôt *en,* comme *cnihten, volken,* tantôt *s* comme dans *scipe-s, cnihte-s, scelde-s,* des écus. Il est à remarquer que devant le suffixe *s,* la voyelle du thème a reparu, mais affaiblie en *e.* Cet *e* disparaît dans le cours du XVe siècle, excepté dans quelques déclinaisons comme celles-ci : *fishe-s,* des poissons; *wolve-s,* des loups. Aussi, l'anglais moderne ne présente plus que des formes dénuées de la voyelle du thème et terminées en *s* pour signe casuel du génitif pluriel : *king-s,* des rois; *knight-s,* des valets, etc. Cette désinence en *s* a été adoptée d'ailleurs dans la langue anglaise comme caractéristique de tous les cas du pluriel; ce fait se retrouve également dans le néerlandais, qui met un *e* à tous les cas du pluriel, lorsque le nominatif pluriel en a un. Cependant, primitivement, ce suffixe lui était inconnu et le néerlandais avait *e* pour signe casuel du génitif pluriel, comme l'anglo-saxon à sa deuxième période : *coningh-e,* des rois; excepté toutefois les noms, dont les thèmes en *aria* ont toujours eu *s* pour suffixe du génitif pluriel : *ridder-s,* des chevaliers.

De même qu'en anglo-saxon, le vieux frison, le vieux norrois, le danois et le suédois avaient aussi primitivement *a* pour signe casuel du génitif pluriel : *kinden-a,* des enfants; *berg-a,* des montagnes; *land-a,* des terres. Mais dès le XVIe siècle, le suédois et le danois adoptent *s* comme signe du même cas : *gubbar-s,* des vieillards; *dage-s,* des jours. L'ancien bas-allemand et l'ancien haut-allemand ont, comme les autres langues germaniques, connu le suffixe *a* au génitif pluriel des noms. Cette voyelle est devenue ensuite *o*, puis *e,* au milieu du Xe siècle. Ainsi, on a eu successivement les formes : *himil-a, himil-o, himil-e,* des cieux, etc. Avec le XVe siècle, cet *e* final disparut surtout après les liquides : *himmel,* des cieux, *ritter,* des chevaliers, etc.

Les adjectifs dans les langues germaniques suivent de près la formation du génitif pluriel des substantifs, avec cette différence, toutefois, que les adjectifs ont conservé la voyelle du thème et que leur suffixe casuel est un pronom ajouté au thème. Ainsi, de même qu'en sanscrit le signe du génitif pluriel des adjectifs est *sâm,* de même en gothique il est *zê* par le rejet de la nasale : *blindai-zê,* des aveugles; *armai-zê,* des pauvres.

Au *zê* gothique correspond en anglo-saxon, en vieux norrois et dans l'ancien danois et suédois, le suffixe *ra,* qui est dans ces langues le signe du génitif pluriel dans les trois genres. La voyelle du thème disparaît devant cette terminaison et l'on a *god-ra,* des bons ; *déop-ra,* des profonds; *dead-ra,* des morts, etc. Quelquefois *r* est assimilé à la consonne précédente *brun-na.* A la fin du XIVe siècle, *ra* est affaibli en *re,* et depuis le XVe *e* s'est perdu, et *r* n'ayant plus d'appui finit par tomber aussi. Puis, en danois, un *e* est venu s'adjoindre au radical, et vers le même temps, le suédois a adopté un *s* pour le génitif pluriel de l'adjectif comme il l'a fait pour le

substantif : *adla-s*, des nobles; *fasta-s*, des solides, etc.

Jusqu'au XVIe siècle, l'anglais a conservé un *e* comme signe casuel du génitif pluriel dans les adjectifs; mais à partir de cette époque cet *e* disparaît et ce cas ne présente plus que des formes nues comme celles-ci : *old*, des vieux; *warm*, des chauds, etc.

Pour le bas et le haut-allemand, les plus anciens documents montrent des adjectifs avec le suffixe *ra* au génitif pluriel; plus tard, ce suffixe dégénère en *ro*, ensuite en *re*; enfin *r* persiste seul, mais en néerlandais, il est rejeté.

En terminant ce paragraphe, je dois faire remarquer l'analogie de ces génitifs germaniques en *ra* et en *ro* avec le génitif pluriel en *rum* du latin. Bopp a constaté que le latin change surtout *s* en *r* entre deux voyelles : *eram*, *ero* pour *esam*, *eso*, et met un *r* final à la place d'un *s*, au comparatif et dans les substantifs comme *arbor*, *arbos*. De même le haut-allemand a très souvent un *r* pour un *s* primitif, soit au milieu des mots entre deux voyelles, soit à la fin.

DATIF

En sanscrit le signe casuel du datif pluriel est *bhyas*; les langues germaniques ont complètement rejeté cette terminaison et ont formé ce cas en ajoutant au thème la terminaison du datif pluriel de leur pronom démonstratif. Ainsi, en gothique, le suffixe du datif pluriel est *m* pour les substantifs et les adjectifs, et devant cette finale la voyelle du thème est restée pure dans les substantifs, mais elle s'est modifiée dans les adjectifs : *daga-m*, aux jours; *vaurda-m*, aux mots; etc. — *blindai-m*, aux aveugles; *midjai-m*, aux milieux, etc.

Jusqu'au XIIe siècle, le vieux norrois, l'ancien haut

et bas-allemand, l'anglo-saxon et le frison ont la même terminaison *m,* mais depuis, la nasale s'est affaiblie aussi en *n,* et la voyelle du thème en *u* et en *o* dans les adjectifs comme dans les substantifs : *himilu-m,* aux cieux; *wâpnu-m,* aux armes; *déadu-m,* aux morts; *folku-m,* aux peuples; *kunnu-m,* aux braves; *sinno-m,* aux sens; *cnichto-n,* anx valets; *engilo-m,* aux anges; *huso-n,* aux maisons; *gôdo-n,* aux bons. Ensuite, dans le haut et le bas-allemand, *o* s'est affaibli de nouveau et est devenu *e* : *toge-n,* aux jours ; *wege-n,* aux chemins; *lande-n,* aux terres; *grote-n,* aux grands; *gôde-n,* aux bons.

En même temps que nous voyons des formes en *n,* d'autres apparurent avec un *s* : *cnihte-s,* aux valets; *freonde-s,* aux amis, etc. Au XIVe siècle, cet *s* persiste seul dans les substantifs, de sorte que les quatre cas du pluriel se ressemblent tous, et de nos jours l'anglais et le néerlandais présentent encore la même similitude dans les mêmes cas. Ce ne fut qu'au XVIe siècle, que le bas allemand adopta un *s* comme signe du datif pluriel : *mester-s,* aux maîtres. A partir de la même époque, le danois et le suédois perdirent tout suffixe; mais au XVe siècle, ces idiomes présentent le *n* et la voyelle du thème, affaiblie tantôt en *e*, tantôt en *o*. Le néerlandais possède aussi le même suffixe dans les adjectifs, qui le rejettent bientôt après et conservent seulement la voyelle du thème, laquelle s'est modifiée en *e* ; de sorte qu'ici encore tous les cas du pluriel n'offrent aucune différence entr'eux. L'anglais est entré dans la même voie; il a eu d'abord le suffixe *n* précédé de la voyelle du thème affaiblie en *e;* ensuite il laisse tomber ces deux lettres finales, et les formes de son datif pluriel sont réduites à leur plus grande simplicité : *old,* aux vieux; *arm,* aux pauvres.

ACCUSATIF

Les thèmes masculins en *a* prennent en sanscrit un *n* pour signe de l'accusatif pluriel; mais J. Grimm incline à croire que cette terminaison est ce qui reste d'un suffixe plus ancien et plus complet *ns,* conservé dans d'autres langues de la famille. En effet, cette désinence *ns* est conservée entièrement dans le gothique : *fiska-ns,* les poissons; *sunu-ns,* les fils; *hana-ns,* les coqs, et elle s'est démembrée dans le sanskrit, sans doute parce que, dans l'état où il nous est parvenu, il ne souffre pas, dit Bopp, deux consonnes à la fin d'un mot et qu'il rejette la dernière. Le grec et le latin ont rejeté au contraire le *n* et ont diphthongué ou allongé la voyelle qui précède le *s* final. Le bas-allemand et l'anglo-saxon ont fait de même. On trouve dans le Héliand des formes comme celles-ci : *slutilâ-s,* les clefs; *diublâ-s,* les démons; et l'anglo-saxon possède les suivantes : *beamâ-s,* les arbres; *fugolâ-s,* des oiseaux; *dagâ-s,* les jours. Cet *a* commence à paraître au milieu du Xe siècle, s'affaiblit bientôt en *e* et au commencement du XIIe il disparaît.

A la même époque *a* est encore en vigueur dans le frison, mais le signe casuel n'existe plus et le *s* final, comme dans les autres cas du frison, est changé en *r* : *dama-r, halsa-r.* A côté de ces formes, on en a d'autres où *r* est tombé : *fingera,* les doigts, *biscopa,* les évêques, et d'autres où *a* est changé en *e* muet : *halse,* les cols.

Jusqu'au XVe siècle, l'anglais a varié dans les formes de l'accusatif pluriel; il a eu des formes tantôt comme *daye-s,* tantôt comme *daye-n,* tantôt comme *daye,* les jours; enfin il s'est arrêté à celle-ci : *day-s, kings,* les jours, les rois. Le néerlandais a fait comme l'anglais, il a rejeté la voyelle du thème : *daeg-s,* les jours; ou bien il l'a maintenue en l'affaiblissant : *penninge,* deniers.

Depuis le XIIIe siècle, le signe de l'accusatif pluriel a toujours été très variable jusqu'à nos jours, où l'on trouve indistinctement : *degen-s,* les épées ; *mantel-s,* les manteaux ; *hemelen,* les cieux ; *dagen,* les jours.

Le vieux norrois, le suédois et le danois présentent les mêmes transformations du signe de l'accusatif pluriel dans les noms masculins. D'abord, en vieux norrois et en suédois, nous voyons ce cas signifié par *r,* ensuite dépourvu de tout suffixe, qui a fait de même et constamment défaut au danois. Dans ces divers idiomes, la voyelle du thème est conservée soit pure, soit affaiblie en *e.*

Quant aux adjectifs, ils ont subi les mêmes altérations que les substantifs. A l'exception du gothique où les adjectifs conservent le suffixe à l'accusatif pluriel et présentent les formes : *blinda-ns,* les aveugles ; *gôda-ns,* les bons, dans tous les autres idiomes germaniques ils l'ont perdu et la voyelle du thème s'y est assourdie en *e* muet; même dans l'anglais, cette voyelle a disparu.

Les lois que nous venons d'énumérer pour la formation des cas des thèmes en *a,* régissent à peu près de la même manière les cas des thèmes en *ia,* en *i,* en *ô,* en *î,* et en *û.* Ces voyelles finales des thèmes persistent d'abord, puis s'affaiblissent, deviennent muettes ou disparaissent. Quant aux signes casuels qu'ils adoptent, ce sont les mêmes que ceux des thèmes en *a.* Les thèmes terminés par une nasale la rejettent et suivent la loi des thèmes en *a.* Enfin, il y a la classe des thèmes terminés par une consonne; elle comprend les radicaux primitifs auxquels s'ajoute directement le signe casuel, et les thèmes terminés par des suffixes et où l'on distingue des cas forts et des cas faibles, dont les signes ne diffèrent pas de ceux des thèmes en *a.*

L. DE BACKER.

BIBLIOGRAPHIE

Die genitivendung GO *in der pronominalen declination der slavischen sprachen,* von F. Miklosich. — Wien 1869.

Le pronom slave (vieil esclavon liturgique) *tŭ, ta, to,* ille, illa, illud, présente au singulier les formes :

Nomin.	*tŭ*. . . .	*ta*. . . .	*to*.
Accus.	*tŭ*. . . .	*tą*. . . .	*to*.
Génit.	*togo* . .	*toję*. . .	*togo*.

Etc., etc.

En sanskrit le génit. est *tasya...tasyâs...tasya*. En grec τοῖο est régulièrement pour τοσγο. Dans la grammaire comparée de Bopp (trad. franç. II 139), nous lisons que *togo=tasya,* grâce au changement de *y* en *g*. Cette opinion est partagée par Schleicher : l'on aurait eu d'abord **tasga,* puis, par assimilation **taga*. — M. Miklosich, qui s'était précédemment rallié à cette hypothèse (Bopp et Schleicher ne lui donnèrent jamais qu'un caractère conjectural), l'abandonne maintenant et pense que la terminaison *go* est identique à la particule *ga, gâ,* en grec γε, en lithuan. *ga,* en got. *-k* (dans *mik,* moi, allem. *mich*) : « Je regarde comme dénuée de fondement l'ob-
« jection consistant à dire que d'après cette théorie le
« rapport du génitif n'est point exprimé dans *togo,* car
« je pars de ce point de vue que, primordialement, tous
« les cas sont rendus par l'adjonction d'un thème prono-
« minal à un thème quelconque. Le sens conservé en
« sanskrit, zend, grec, lithuanien, slave, des particules
« correspondantes, me montre bien que *go* est un thème
« pronominal. »

La difficulté consiste en ceci : comment le pronom GA peut-il exprimer le génitif? Lorsque M. M. nous dit (prévoyant cette objection) : « Si l'on s'étonne de voir le même « pronom former l'accusatif en gotique et le génitif en slave, « l'on peut se rappeler le fait de la substitution, dans les « langues slaves, du génitif à l'accusatif », cela n'est pas une réponse franchement concluante. Il eut été plus simple d'avancer que *toga* est, QUANT A LA FORME, un véritable accusatif. — En somme, s'il est extrêmement hardi d'admettre ici l'opinion de Bopp et de Schleicher, il ne demeure peut-être pas sans prudence d'attendre pour accueillir celle de M. Miklosich de nouveaux et plus décisifs arguments.

Mémoire sur les chevaux à trente-quatre côtes des Aryas de l'époque védique, par C. A. Piétrement, vétérin. en prem. au 5e régim. d'artillerie. Paris, 1871.

M. P. avait fait remarquer dans son livre sur « Les origines du cheval domestique d'après la paléontologie, la zoologie, l'histoire et la philologie » (1) le fait de l'existence normale de trente-quatre côtes seulement (au lieu de trente-six habituellement) sur les chevaux des « Aryas védiques ». Dans la brochure ci-dessus indiquée, l'auteur développe explicitement sa manière de voir. Il s'appuie notamment sur ce passage du 162e hymne védique : *ćatustrimçad vâjinô dêvabandhôr vaṅkrîr açvasya svadhitiḥ samêti* « la hache parcourt les trente-quatre côtes du cheval rapide cher aux dieux ». Il est évident, ainsi que le fait observer M. P., que l'auteur védique a bien voulu dire trente-quatre et non trente-six, car alors son vers eut été faux avec *ṣaṭtrimçat* au lieu de *ćatustrimçat*. Aux naturalistes à se prononcer sur le plus ou

(1) Donnaud, à Paris, 1869, in-8.

moins grand degré de vraisemblance du fait allégué. — Nous espérons que cette monographie n'est que le commencement d'une série de mémoires destinés à éclaircir les points laissés un peu obscurs dans le livre des Origines du cheval domestique.

Dupleix.— Le siége de Pondichéry, en 1748, par F.-N. Laude, procureur général. — *Pondichéry,* 1870 ; in-8, 91 p.

Pourquoi parler dans cette *Revue* de Dupleix et du siége de Pondichéry? En quoi la brochure annoncée ci-dessus intéresse-t-elle la linguistique? C'est que la publication de M. Laude est tout simplement la traduction d'une partie d'un manuscrit tamoul sur lequel je désire appeler l'attention.

Ce manuscrit, découvert en 1846, à Pondichéry, par M. Gallois-Montbrun, est une sorte de journal rédigé presque quotidiennement, de 1736 à 1760, par *Anandarangappiḷḷæ*, Courtier de la compagnie française des Indes, chef des malabars de Pondichéry, mansubdar de 3,000 chevaux, et jaquirdar du district de Chinglepett, (cf. A. Montbrun, *Notices sur la chronique en langue tamile et sur la vie d'Anandarangappiḷḷæ,* Pondichéry, 1849, in-8, 17 p.). Le rédacteur de cette chronique « a été mêlé », dit M. L., « à tous les actes importants « qui se sont accomplis; il a suivi les diverses négocia- « tions avec les princes natifs, et il a été l'ami et le con- « seiller de Dupleix, de Godehen, de Leyrit et de Lally. « Ces mémoires sont fort curieux et fort intéressants. Il « en existe deux copies à Pondichéry, l'une appartenant « à M. Gallois-Montbrun et la nôtre. Les originaux ont « été ou dispersés ou détériorés par l'action du temps. » La Bibliothèque nationale en possède une copie, provenant de la collection Ariel (fonds tamoul, nos 143 à 153,

onze volumes in-f°) ; je recommande ce précieux manuscrit aux amateurs de documents historiques nouveaux et inédits.

Je dois ajouter en terminant que la brochure de M. L. a été publiée à l'occasion de l'érection, à Pondichéry, d'une statue à Dupleix, en 1870. Dupleix fut notre gouverneur général dans l'Inde depuis le 14 janvier 1742 jusqu'au 2 août 1754; le blocus de Pondichéry, commencé le 7 septembre 1748, fut terminé le 16 octobre suivant par la levée du siége et le départ précipité des Anglais.

Bayonne, le 1er décembre 1871.

Julien VINSON.

Parmi les publications récentes, nous signalerons les suivantes :

Schmidt, J. — *Zur geschichte des indo-germanischen vocalismus*. I. Abt. Weimar, 1871, S VI-174 8.

Hovelacque, A. — *Instructions pour l'étude élémentaire de la linguistique indo-européenne*. Paris, 1871, in-16 (1).

Ram Jasan. — *A Sanskrit and English Dictionary, being an Abridgment of Prof. Wilson's Dictionary, with an Appendix explaining the Use of the Affixes in Sanskrit*. Benares, 1871, 713 pp. in-8°.

The Tâittiriya-Prâtiçâkhya, with its Commentary the Tribhâshyaratna Text, Translation, and Notes. By W. D. Whitney. New Haven, 1871, 469 pp. in-8°.

(1) L'auteur indique ici une erreur typographique qui lui a échappé : à la p. 111 de cet opuscule, ligne 7, lisez « puis *g* » (au lieu de « puis *d* »). Le sens général du passage, et spécialement la phrase subséquente, relèvent d'eux-mêmes cet erratum.

Regnaud, P. — *Etudes sur les poëtes sanscrits de l'époque classique*. Bhartrihari-Les Centuries.

Garcin de Tassy. — *La langue et la littérature hindoustanies en* 1871. Paris, 1872, in-8°.

Miklosich. — *Ueber die zusammengesetzte declination in den slavischen sprachen* von Franz Miklosich. (Aus den sitzungsber. der philos.-hist. Classe der Kais. Akad. der wiss.) Wien, 1871, 26 S. 8.

Schleicher. — *Laut- und formenlere der polabischen sprache* von August Schleicher. St-Petersburg, 1871, XX-354 S. 8. (Publ. après la mort de l'auteur par A. Leskien.)

Микуцкій;С. Остатки языка Полабскихъ Славянъ. С. П. Б. 1871, 11 стр. на-8. (Mikoutski, S.. Restes du langage des slaves polabes. St-Pét., 1871, in-8°.

Потебня, А. Замѣтки о малорускомъ нарѣчіи (Potiebnia, A. Remarques sur le dialecte petit-russien). Voronej, 1871, in-8°, 132 p.

Бѣлорусскія пѣсни...Изд. П. Безсоновъ (Chansons de la Russie blanche, avec explications détaillées sur leur composition et leur langue, et description succincte des cérémonies et des coutumes populaires, et de la vie du peuple en général, publiées par P. Bezsonoff, aux frais de la Société des amateurs de la littérature russe. Moscou, 1871, LXXXI+III+176 p.) in-8°.

Vuk. — *Deutsch-serbisches Wörterbuch* von Vuk Steph. Karadschitsch. Wien, 1872, IV—218 S. 8. (Publié par M. Miklosich).

Кочубинскій, А. Звукъ а, отличительнѣйшая черта сербскаго вокализма (Kotchoubinski, A. Le son *a*, le trait le plus caractéristique du vocalisme serbe; Varonej, 1871, 62 p., in-8°.

Moebius, Th. — *Dänische Formenlehre* Kiel, 1871, VIII-136 S. 8.

Wackernagel, W. — *Gothische altsächsische Lesestücke nebst Wörterbuch.* Basel, 1871, 192 S. 4.

Jänicke, Osc., El. Steinmeyer und W. Willmanns. — *Altdeutsche Studien : Der Ritter von Staufenberg. Das jüngere Gedicht vom Riesem Sigenot. Zur Geschichte des Eckenliedes.* Berlin, 1871, IV-140 S. 8.

Amelung, Arth. — *Die bildung der tempusstämme durch vocalsteigerung im deutschen.* Berlin, 1871, 96 S. 8.

Bouman, J. — *De volkstaal in Noord-Holland. Inhoudende eene lijst van woorden, die in deze provincie meer of minder gebruikelijk sijn.* Met een voorword van P. Leendertz. Purmerende, 1871, 4-IV-118 pp. in-8°.

Bartsch, K. — *Grundriss zur Geschichte der provenzalischen Literatur.* Elberfeld, 1871, 8.

Revista filologico-letteraria pubblicata da F. Corrazzini, Ad. Gemma, B. Zandonella. Fasc. I, 1871, in-8°.

Pitré. — *Canti populari siciliani,* raccolti ed illustrati da Giuseppe Pitré. Palermo, 1870-71, 2 vol. in-12.

Schifone. — *Mazzetto di canti popolari savesi,* raccolti e annotati da M. Schifone. Napoli, 1871.

Lizio-Bruno. — *Canti popolari delle isole eolie e di altri luoghi di Sicilia, messi in prosa ed illustrati* dal prof. L. Lizio-Bruno. Messina, 1871.

Miklosich. — *Albanische Forschungen.* I. *Die slavischen Elemente im Albanischen.* II. *Die romanischen Elemente im Albanischen.* III. *Die Form entlehnter Verba im Albanischen und einigen anderen sprachen.* Von Dr Franz Miklosich. (Aus den Denkschr. der philos.-hist. Classe der Kais. Akad. der Wiss.) Wien, 1871, 38-88-10 S. 4.

Miklosich. — *Die slavischen Elemente im Magyarischen,* von Dr Franz Miklosich. (Aus den Denkschr. der

philos.-hist. Cl. der Akad. der Wiss.) Wien, 1871, 74 S. 4.

Золотницкій, Н. Замѣтки для ознакомленія съ чувашскимъ нарѣчіемъ (Zolotnitzki, N. Remarques pour connaître le dialecte des Tchouvachs; Livr. 1, Kazan, 1871, XVI et 64 p.)

Бобровниковъ, А. А. Памятники монгольскаго квадратнаго письма Съ дополненіями В. В. Григорьева (Bobrovnikoff, A. Monuments de l'écriture mongole carrée. Avec additions de V. Grigorieff; St-Pét., in-8°, 90 p., 1871.)

Hanuš. — *Dodatky a doplnky k Jungmannově historii literatury české*. I, II. V Praze, 1870-71.

J. Gebauer. — *Příspěvek k historii českých samohlásek*. (V Praze, 1870.)

Příspěvky k historii českého pravopisu a výslovnosti staročeské. V Praze, 1872.

Matzenauer. — *Cizí slova v slovanských řěčích*. I, II, V Praze, 1870-71.

Hattala. — *Počátečne skupeniny sauhlásek českolovanských*. V Praze, 1870.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

I. — MÉMOIRES.

AB. HOVELACQUE. — Les prétendus thèmes grecs en *-art*. 5
GIRARD DE RIALLE. — De la méthode en mythologie (trois. art.). 14
FR. SPIEGEL. — Thwâsha, dieu de l'espace céleste 20
L. ADAM. — Linguistique touranienne. Du thème du pronom de la première personne. 29
FR. MIKLOSICH. — Le préfixe roman *dis* en albanais 97
CH. PLOIX. — La racine *mâ*, Minerve, Athènè, Promèthée. 101
J. VINSON. — Premier essai sur la phonétique basque (fin). 118
L. ADAM. — La déclinaison oural-altaïque . . 127
PASANISI. — Temi *grâv, grav* 159
GIRARD DE RIALLE. — De la méthode en mythologie (quatr. art.) 161
CH. PLOIX. — La racine, *mâ,* Minerve, Athènè, Promèthée (suite). 173
CHAVÉE. — Tout 187
J. OPPERT. — Mélanges perses. I. Signes et déchiffrement. II. Les textes 204

GIRARD DE RIALLE. — Mithridate et Tiridate . 223
L. ADAM. — La déclinaison oural-altaïque (suite). 229
FR. MUELLER. — Documents pour servir à l'étude de la morphologie des langues letto-slaves 261
ÉM. PICOT. — La Société littéraire de Bucarest et l'orthographe de la langue roumaine (suite). 268
AB. HOVELACQUE. — ἀνήρ — ἔαρ — *an* fém. *arî* — ganva-, ganvat-; darva-, darvat-. — Sanskr. A, sicut. — Considérations nouvelles touchant *homo*, *guma*. 281
HARTWIG DERENBOURG. — Notes sur la grammaire arabe. Syntaxe 321
L. DE BACKER. — Essai de grammaire comparée des langues germaniques . . . 338

II. — BIBLIOGRAPHIE.

Die negation in den slawischen sprachen (Miklosich) 40
Etude sur l'origine des Basques (Bladé), deux art. 43
Santa Agnes (K. Bartsch) 71
Die namen der raubthiere (Culmann). 72
Recherches sur les noms d'animaux domestiques, de plantes cultivées et de métaux chez les Basques (H. de Charencey) 73
Atheka-Gaitzeko-oihartzunak (Dasconaguerre). 75
Dictionnaire français-basque (Fabre). 289
Notes de Oihenart pour le glossaire basque de Pouvreau 293
Chants populaires du pays basque (Sallabery) . 295

Rapport sur la réforme de l'instruction primaire (MMes Coignet, Delon). 297
Zeitschrift für deutsche philologie. 298
Corsi di glottologia (Ascoli). 308
Origines du cheval domestique (Piétrement). . 313
Ueber den accusativus cum infinit. (Fr. Miklosich) 313
Sarathustricae Gâthae posteriores tres (Kossowicz) 316
Die genitivend. GO in der pronom. declin. der slav. spr. (Miklosich) 401
Mém. sur les chevaux à 34 côtes des Aryas de l'époque védique (Piétrement). . . . 402
Dupleix. Le siége de Pondichéry (Laudé) . . . 403

III. — VARIA.

Acoustique. Sur les notes fixes caractéristiques des diverses voyelles 76
Une revue celtique 81
Origine et état actuel des cours libres d'enseignement supérieur 82
Réforme et liberté de l'enseignement supérieur 95
Instruction publique en Russie 95
Répartition au point de vue de l'idiome dans les écoles publiques prussiennes 96
Corrections 127,413

CORRECTIONS AU TOME IV

Page 18 ligne 4. Lisez : Yâska.
» 31 » 3. » næchst.
» 39 » 1. » stæmme. — Ligne 2, allmæhlich. — Ligne 3, gehœrig. — Ligne 4, entlehnten.
Page 57 ligne 11. Lisez : parait pas.
» 60 » 16. » *zalhu*.
» 60 » 18. » dont on a des exemples.
» 61 » 10. » *olaa* ou *olhaa*.
» 64 » 19. » 1541. — C'est une erreur rectifiée ainsi qu'il suit par M. Bladé lui-même : « Le passage en question se trouve pour la première fois, non dans l'édition de Dolet, comme je l'ai dit, mais dans les deux autres éditions de la même année (1542) ». [Défense des Etudes sur l'origine des Basques. — Paris, 1870, p. 14 en note].
Page 65 note. Lisez : XVIIe siècle.
Page 70 ligne 10. Lisez : cond. ou pot. passé. — Ligne 15, condit. présent.
Page 119 ligne 27. Lisez : *rtz=zt*.
» 278 » 30 (note). Lisez : *multoru*, aj. *ani*.

CORRECTIONS AU TOME III

Page 447 ligne 25. Lisez : les voyelles simples.
» 426 » 21. » effaçez « gip.....terre ».
» 432 » 1. » *deseyo*.
» 403 » 24. » je laverai. — Ligne 26, ôter en frottant.

Senlis, imprimerie E. Payen, place de l'Hôtel-de-Ville, n° 11.